

DICTIONNAIRE

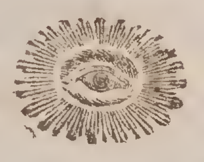
ABRÉGÉ

D'HISTOIRE NATURELLE;

POUR L'INSTRUCTION DE LA JEUNESSE;

AVEC une Introduction sur les trois règnes, Animal, Minéral et Végétal, et des notions tirées des meilleurs Naturalistes, BUFFON, VALMONT DE BOMARE, etc.

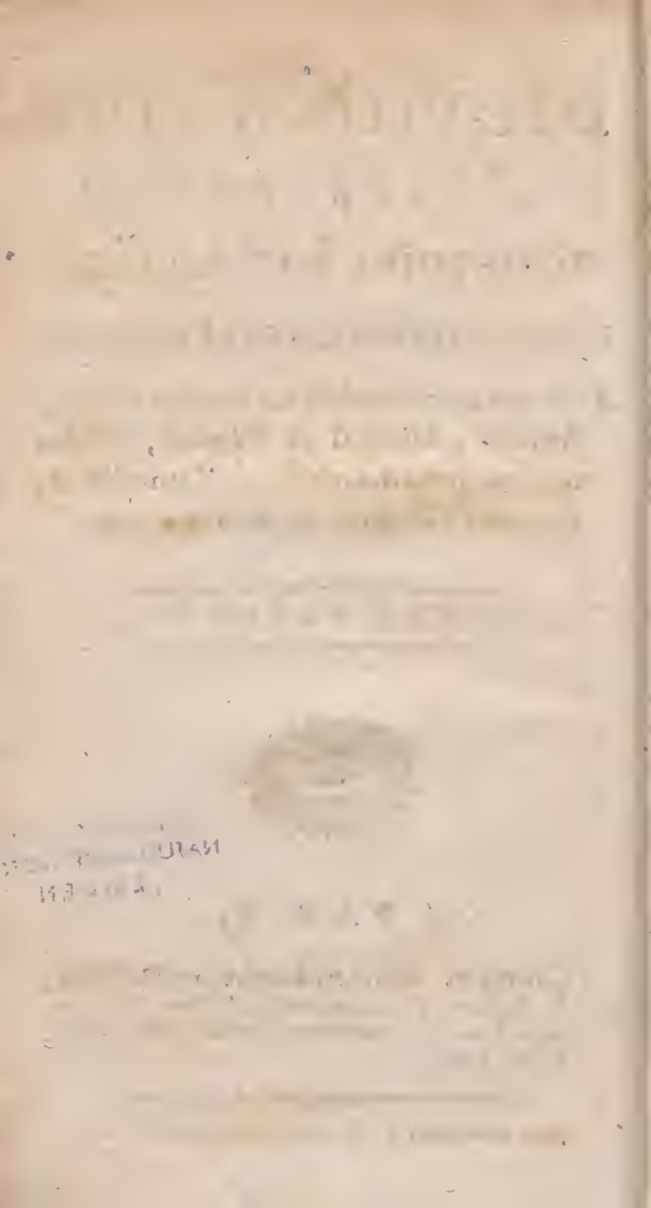
TOME SECOND.



A PARIS,

Chez { LANGLOIS, Imprimeur-Libraire, rue Thionville; ci-devant Dauphine, maison de Mouy, n°. 1840. FR. DUFART, rue Honoré, maison d'Auvergne, n°. 100.

L'AN TROISIÈME DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.



DICTIONNAIRE
ABRÉGÉ
D'HISTOIRE NATURELLE.

GABOT, ou *Javot.* Ce petit poisson fréquente l'Océan, se retire souvent à sec sous les rochers du bord de la mer, y dort tranquillement, attend le reflux. Les pêcheurs, avant que la mer monte, le cherchent et ne le prennent qu'avec précaution. Ses dents aiguës font beaucoup de mal. On s'en sert pour prendre à l'hameçon les congrès, les chiens de mer.

GABUENDE. Nom d'un grand arbre du Brésil, qui rend une sorte de beaume, dont les portugais vantent beaucoup la vertu pour la guérison des plaies. Les animaux mêmes entament l'écorce, en s'y frottant pour se guérir de quelque blessure.

GADELLE. Petit fruit qui est une espèce de groseille dont on fait des confitures liquides.

GAGATE. Pierre noire qui s'alume au feu, et qui jette une flamme noire d'une odeur bitumineuse; il en sort une huile à laquelle on attribue des vertus contre la rage, le haut mal et la parag

lysie. Elle est commune en Flandre, où l'on s'en chauffe en quelques endroits, faute de bois.

GAGUEL. Nom d'un arbre de la nouvelle Espagne qui porte une espèce de petite figue dont la décoction est bonne pour la fièvre et pour d'autre maladies.

GAINIER, *arbre de Judée*. Cet arbre croît très-bien dans des terreins secs. A la fin du printems il est couvert d'une grande quantité de fleurs qui durent très-long-tems, et font, dans les bosquets printaniers, un très-bel effet. On peut confire ces boutons de fleurs comme les capres, mais ils sont toujours fermes et de peu de goût. Son bois est dur, cassant, et d'une assez belle couleur.

GALACTIT. C'est une terre argilleuse, savoneuse. Elle étoit fameuse en Egypte : on l'employoit dans les enchantemens, sous le nom de *Galaricte* et *Galaricide*.

GALANGA. Voyez *Grenouille de mer*.

GALANÇA. On en distingue deux espèces. Ce sont des racines dont les unes sont grosses, noueuses, et les autres, menues, courtes. Les plantes dont on les retire, croissent naturellement à la Chine, aux Indes. Elles sont carminatives. Les Indiens en assaisonnent leurs alimens. Infusées dans le vinaigre, elles le rendent plus piquant. On retire aux Indes, par la distillation des fleurs du petit Galanga, une huile pénétrante, dont une seule goutte communique une odeur délicieuse à deux livres de thé.

GALAXIE. Voyez *Lait de lune*.

GALBANUM. Cette gomme-résine découle, par incision, d'une plante férulacée qui croît en Afrique, en Mauritanie dans les grandes Indes.

Elle est d'un goût amer, âcre. Son odeur désagréable pour nous, étoit, chez les anciens, du nombre des parfums que l'on brûloit sur l'autel d'or. Prise intérieurement, elle est très-incisive, bonne contre les poisons coagulans. Appliquée extérieurement, elle fait mûrir les bubons, tumeurs, squirreuses, adoucit les convulsions et mouvemens spasmodiques. On l'employoit autrefois très fréquemment et trop légèrement, au point qu'elle ne produisoit pas souvent le succès qu'on en attendoit: d'où est venu le proverbe, *donner du galbanum*, quand on amuse quelqu'un par des promesses qui n'ont pas d'effet.

GALÈGUE. Plante dont les feuilles ressemblent à celles de la vesce, et que les italiens mangent en salade. On lui attribue des vertus contre le mauvais air, l'épilepsie, les vers, sur-tout lorsqu'elle est prise en décoction.

GALÈNE *de fer*. Voyez *Wolfram*.

GALÈNE *de plomb*, ou *mine de plomb en cubes*. C'est la plus commune. Elle est minéralisée par le soufre. Voyez *plomb*.

GALERA, ou *Tayra*. Cette espèce de fouine brune du Brésil, se voit aussi en Guiane. Elle a l'art de se creuser un petit terrier.

GALÈRE, *Vessie de mer*, *Moucieu*. Cette espèce de zoophyte est composée de cartilages et d'une peau mince remplie d'air. Il flotte sur les eaux, est si léger, qu'on ne peut l'y enfoncer. Il a huit jambes en forme de lanières; quatre lui servent à ramer; il élève les quatre autres, et les dispose de manière à prendre le vent. Ce sont ses voiles. Il y en a beaucoup aux environs des isles de l'Amérique et dans le golfe du Mexique. Lorsqu'on les voit arriver sur les bords, c'est un signe infaillible de tempête. Le mouvement des flots et de l'air, quoiqu'en-

core peu sensibles, les chassent vers la terre. Ils restent à secs jusqu'à ce qu'un nouveau flot les reporte à la mer. Ils adhèrent si fortement aux corps sur lesquels ils posent, qu'on a peine à les en détacher. Dès qu'on les touche, ils cessent de se remuer. Si l'on marche dessus, ils crèvent et font un bruit semblable à celui d'une vessie de carpe. Si on les prend à la main, on éprouve une inflammation et une chaleur pareille à celle d'une brûlure d'huile bouillante. Le phénomène est des plus singulier. On prétend qu'à mesure que le soleil s'élève sur l'horizon la douleur devient plus vive, et s'accroît jusqu'à l'heure de midi. Elle décroît ensuite et disparoît entièrement au soleil couché. On appaise cette douleur en se frottant avec de l'huile d'acajou, mêlée avec de l'eau-de-vie. Les poissons qui avalent les galeres ne périssent point; mais leur chair devient un aliment mortel.

GALERUQUE. Cet insecte, différent de la chrysomèle par son corps plus alongé, vit sur le bouleau, sur l'orme et autres arbres. Il y en a une espèce dont la larve aquatique dévore les feuilles du potamogeton. Cette larve, tirée de l'eau, ne paroît pas mouillée; sans doute qu'il transpire de son corps quelque matière huileuse qui la garantit comme les plumes des canards.

GALET. Ces pierres rondes, ou ovales, de diverses formes, qu'on voit sur les bords de la mer, sont de la nature des quartz, des jaspes, des granites, etc. Ils tiennent de la substance des rochers dont ils ont été détachés. Le roulis des flots, leur frottement les uns contre les autres, leur donnent la forme et le poli. Ceux qui ont une sorte d'écorce peuvent être regardés comme étant a-peu-près dans leur état naturel. Ceux que l'on trouve au milieu des terres y ont été portés,

ou par les hommes, ou par les eaux de la mer qui ont pû y séjourner autrefois.

GALIOTE. Cette espèce de lézard d'Arabie est très-utile. C'est un domestique adèle, et familier qui détruit les rats, les araignées.

GALLE. On donne ce nom à des excroissances ou tubérosités de diverses formes et couleurs. On les trouve sur les tiges, les feuilles, les fleurs de plusieurs arbres et plantes. Il y en a de lisses, d'epineuses; quelques-unes ont une chevelure tel que le bédéguar. D'autres, ont des couleurs très-agréables; on les prendroit pour des fruits. D'autres ressemblent à de petits artichauts. A Constantinople, on mange celles qui croissent sur la sauge. Aux environs de Saint-Maure, l'on mange celles qui croissent sur le lierre terrestre. On les cueille avant qu'elles deviennent filamenteuses. Toutes ces diverses espèces de galles sont les logemens de petits vers, d'où naissent, suivant les espèces, des mouches ichneumones, des cinips. Les mères insectes armées d'aiguillons, font une piquûre sur quelqu'une des parties de la plante, y déposent un œuf. La sève se porte plus abondamment en cet endroit, s'accumule, forme le domicile du ver qui y trouve le vivre et le couvert. De ces excroissances; les unes sont habitées par un seul insecte; les autres sont distribuées en plusieurs cellules qui servent de logement à autant d'individus. Ceux-ci, quoiqu'enveloppés de murailles épaisses où l'on ne peut découvrir le moindre petit trou, n'y sont pas à l'abri de tout danger. D'autres mouches ichneumones ou d'autres cinips percent les murs, déposent des œufs dans l'intérieur. Les vers nouvellement éclos dévorent les premiers habitans. Voyez *Cinips*, *Ichneumons*.

GALLINACE. Voyez *Pierre de gallinace*.

GALLINAPANE. Nom d'un oiseau de l'Amérique méridionale, qui ressemble beaucoup au coq-d'inde.

GALLINAZE. Corbeau du Pérou, qui porte le nom de *Suyuntu* dans le pays. Il est si carnassier, qu'il se remplit de la chair des animaux morts, jusqu'à ne pouvoir se relever de terre. Mais s'il est pressé des chasseurs, il vomit aussi-tôt sa charge, pour s'envoler plus facilement.

GALLINSECTES. Ce sont des insectes dont quelques-uns, pendant une grande partie de leur vie, n'ont point de mouvement, restent fixés sur les tiges d'arbres et de plantes qu'ils ont adoptés. Cette immobilité les fait prendre pour des galles ou excroissances. Il y en a de diverses figures, formes et couleurs. On ne parle point ici de la *cochenille*, et du *kermès*; voyez *ces mots*. Les gallinsectes les plus communs et les plus remarquables sont ceux des pêchers et des orangers. La dernière espèce est nommée, par les jardiniers, *punaises d'orangers*. Les observations que l'on peut faire sur cette dernière espèce, jettent des lumières sur les autres. On les voit rarement en mouvement; elles restent sur les branches, pompent le suc de l'arbre, grossissent. Autant elles sont immobiles, autant leurs maris sont actifs et légers. Ce sont de petites mouches très-jolies à deux aîles. Toutes les parties antérieurs de leur corps sont d'un rouge foncé. Au milieu du printems est la saison de leurs plaisirs; elles viennent voltiger autour des orangers, se promènent sur les branches, parcourent leur sérrail, passent, en revue les femelles, en fécondent plusieurs. On peut observer une partie recourbée en forme d'aiguillon, qui fait les fonctions nécessaires à la reproduction. Les femelles grossissent de plus en plus, déposent leurs œufs,

quelquefois jusqu'au nombre de deux mille, et les mettent à l'abri de tout danger sous leurs corps. La mère pé.it, se de-sèche, et toute morte qu'elle est, son cadavre sert de berceau à sa famille. Les insectes éclos se dispersent sur les branches Si on ne détruisoit les gallinsectes sur les orangers, l'arbre en seroit bien-tôt couvert, et perderoi. toute sa sève. On désigne, sous le nom de *progallinsectes* des insectes qui font si peu de mouvemens, qu'on les avoit pris pour des galles de plantes De ce nombre sont ceux que l'on découvre dans la bifurcation des jeunes branches d'ormes. Ils sont entourés d'un duvet cotonneux, qui forme une espèce de lit mollet où reposent les jeunes insectes nouveaux nés.

GALLIOT. Voyez *Benoite.*

GALLIUM. Plante commune dans les prés et dans les haies, dont la poudre est excellente pour les hémorragies. On en distingue de deux espèces, dont l'une porte des eurs blanch s, et l'autre de jaunes. Celle-ci, qu'on nomme vulgairement *petit muguet*, fait cailler le lait. L'autre s'appelle *petite garance.*

GAMMAROLITE. Nom donné aux crabes pétrifiés. Voyez *pétrifications.*

GANGUE. On désigne sous ce nom des pierres de diverses natures, telles que *quarzt*, *spath*, *schiste*, lorsqu'elles servent de matrices à des substanc s métalliques.

GARADASTROS, ou *Garamantite.* Pierre précieuse, de couleur obscure au dehors, mais rayonnante et transparente en dedans, et marquetée en plusieurs endroits de taches dorées. Elle se trouve au pays des garamantes en Ethiopie, et dansl'isle de Ceylan.

GARAGUAY. Ces oiseaux d'Amérique savent découvrir, sous le sable, les œufs de tortue, de crocodilles, dont il sont friands.

GARANCE. On distingue plusieurs espèces de cette plante. Elles donnent une belle teinture rouge. Les plus estimées sont *l'azala de Smyrne*, la *garance de Zélande*. On en cultive aussi à Lille, en Auvergne, aux environs de Montpellier. La garance se plait dans les terres substancielles. Elles exige beaucoup de soin pour la culture. On la multiplie de graines, de racines et par provins, en couchant les tiges. La multiplication par graines est plus longue. Les racines se multiplient par tronçons. La garance provignée est plus long-tems en terre avant de fournir de la teinture. On récolte ordinairement les racines en automne. On les fait sécher à l'air pour les dégager de la terre. Si on les lavoit, on enlèveroit une partie des principes colorans. On les fait ensuite sécher à l'étuve. La dessication en est très difficile. Huit livres de garance verte ne pèsent plus qu'une livre dans l'état de siccité. On porte cette garance au moulin pour la réduire en une espèce de pâte : c'est ce que l'on envoie en France sous le nom de *grappes de Hollande*. Cette pâte, lorsqu'elle est nouvelle, est onctueuse, se pelotte lorsqu'on la manie. Trop vieille, elle perd son onctuosité et se réduit en poudre. Elle fournit, sur les laines, une teinture rouge très-solide qui résiste aux épreuves de l'air, du soleil, des débouillis, et procure de la solidité à plusieurs couleurs composées. A cet effet, on fait passer les étoffes dans une teinture de garance, ce qu'on nomme *garancage*. Il y a un profit considérable à employer la garance verte. On épargne moitié de racines. La teinture est d'autant plus belle, que la garance est mieux préparée. La meilleure méthode est de mettre les racines de garance sèches dans un sac, de les agiter. On nettoie parfaite-

ment bien l'étain avec les tiges et les feuilles de garance. Ses racines sont apéritives ; mêlées dans les alimens des animaux, elles colorent leurs os en rouge, donnent une teinture au jabot, aux intestins. Toutes les autres parties du corps n'éprouvent aucun effet de cette couleur, pas même la moëlle des os. Cet effet, sur un pigeon, est sensible au bout de trois jours. Plus les os sont durs, plus ils se colorent. La couleur est si bien incorporée, qu'ils soutiennent l'épreuve du débouilli. Si l'on cesse de mettre de la garance dans la nourriture de l'animal, les os perdent peu-à-peu leur teinture. Les animaux que l'on teint à cette nourriture, languissent, meurent ; leurs os sont plus moëlleux, plus gros, plus cassans.

GARDEROBE. *Voyez Aurone.*

GARDON. Ce petit poisson de rivière peuple beaucoup. Ce n'est pas un grand mets. On prétend que son nom lui vient de ce que, mis dans un vase plein d'eau, il s'y conserve plus long-tems que les autres.

GARGOULETTE *du Mogol.* Voyez *terre de Patna.*

GARIPOT. Nom d'un arbre résineux qui s'appelle aussi *Paffe* ou *Pignet.*

GAROU. Voyez *Bois-gentil.*

GAROUTE. Voyez *Lauréole.*

GARROT. Voyez *Cercelle.*

GASPAROT. Espèce de hareng, qu'on sale pour l'hiver, mais qui est moins bon que le hareng ordinaire.

GASUEL. Espèce d'Autruche de l'isle de Java, qui a les aîles fort petites, quoique son corps ait plus de cinq pieds de longueur, et

qu'il ne s'en sert que pour frapper. Il avale tout ce qu'on lui présente, quoiqu'il n'ait pas de gosier.

GATEAUX *de cire.* Ces gâteaux servent aux abeilles pour déposer le miel et la cire brute destinés à leur provision d'hiver. C'est aussi le berceau des jeunes abeilles. Pour les construire, les abeilles recueillent la poussière des étamines des fleurs qui est la *cire brute.* Une partie leur sert de nourriture ; l'autre, élaborée dans leur estomac, se convertit en vraie cire qu'elles dégorgent, et dont elles forment leurs cellules hexagones. La chaleur qui règne dans les ruches, altère la cire, la fait jaunir. L'art du blanchiment, par la rosée, ne fait que la ramener à sa blancheur naturelle. Ces gâteaux composés d'alvéoles à six pans, présentent l'objet de la plus grande admiration. On y voit, par un mécanisme naturel, la solution d'un des problèmes les plus difficiles en géométrie. *Faire tenir dans le plus petit espace possible le plus grand nombre de cellules et les plus grandes possibles avec le moins de matière possible.* Le fond d'une cellule est à trois facettes. Si on les traverse chacune avec une épingle, on verra que le fond d'une cellule répond au fond des trois autres cellules. La délicatesse et l'économie de la matière frappe les yeux. Les alvéoles sont de diverses grandeurs suivant leur usage. La profondeur des cellules varie, suivant leur situation dans la ruche ; mais la largeur de celles destinées pour les abeilles ouvrières, est constamment de deux lignes, deux cinquièmes ; celles des mâles, ou faux bourdons, sont constamment de trois lignes et demie. Dans tous les pays où l'on trouve l'abeille commune, cette dimension de leurs diverses cellules, est constante. Au lieu de l'inégalité des mesures

que l'on emploie dans les différens pays, on pourroit donc déterminer une règle universelle en fait de mesures. Ce seroit la longueur d'un certain nombre de ces cellules donnée. Autant les abeilles épargnent la matière pour leurs cellules, autant elles la prodiguent dans les cellules destinées pour les reines. Elles prennent alors un autre ordre d'architecture. Elles les font de figures arrondies, oblongues, guillochées en dehors. Une seule de ces cellules royales pèse autant que cent cinquante cellules ordinaire. Elles n'en construisent que trois ou quatre, nombre d'œufs femelles que pond assez ordinairement la reine. Si ces œufs ne réussissent point, les nouvelles abeilles restent dans la ruche-mère, et il ne s'établit pas de colonie.

GATINE. Minéral qui se trouve dans les mines de fer et qui le rend plus facile à fondre.

GAUDE. Cette plante croît naturellement en Espagne, en France. On la trouve sur les bords des chemins. Sa racine est apéritive. Broyée et appliquée sur le bras, on prétend qu'elle guérit la fièvre. On emploie cette plante pour teindre les laines en jaune de bon teint, ou en verd. Les différentes nuances de verd se donnent en alunant les étoffes, les passant ensuite dans un bain de gaude et à la cuve d'indigo. Du mélange de couleurs bleues et jaunes, résulte le verd. La gaude cultivée fournit beaucoup plus de couleur. Elle est d'autant plus estimée, qu'elle est menue et d'une couleur rousse. On la recueille à la fin de l'été. On la bat pour recueillir la graine. Cette graine est si fine, qu'on la mèle avec la cendre pour la semer.

GAUDRON. Voyez *Goudron*.

GAYAC, ou *bois saint*. Cet arbre croît natu-

rellement sous la zône torride en Amérique. Il découle de cet arbre une résine, nommée improprement *gomme de gayac*. On en extrait une grande quantité de ce bois par l'esprit-de-vin. L'infusion du bois de gayac et sa résine, sont de puissans sudorifiques. On en a fait usage pour les maladies vénériennes, avant de connoître les effets du mercure. Ce bois, en Amérique, y est, dit on, un spécifique aussi puissant que ce minéral subtil. L'huile qu'on retire du gayac par distillation, est la première qu'on ait enflammée par le moyen de l'acide nitreux.

GAZELLE, *Antilope*, ou *Animal du musc*. On en distingue plusieurs espèces différentes. On les voit aux Indes orientales et dans l'Afrique. Les gazelles vivent en société, n'ont point de dent à la mâchoire supérieure et ruminent. C'est un charme de voir des troupeaux entiers de ces jolis animaux, vifs, légers à la course; leurs yeux sont noirs, leur regard est plein de vivacité et de douceur. C'est un proverbe commun chez les orientaux, de comparer les yeux d'une belle femme à ceux d'une gazelle. La chasse de la gazelle est singulière. On mène dans les lieux habités par les gazelles sauvages, un mâle apprivoisé; la gazelle sauvage, à la vue de ce nouveau rival, animée par la jalousie, vient fondre sur lui tête baissée. A l'instant ses cornes s'entre-lasse dans des cordes qu'on a attachées à la tête de la gazelle domestique; l'animal ne peut se sauver, le chasseur qui s'est mis en embuscade, accourt et la tue. C'est d'une espèce de gazelle que l'on retire le *musc*, situé dans une poche, placée sous le nombril de l'animal. Le musc que fournissent les mâles, est plus odorant que celui des femelles, plus estimé dans le tems du rut. Le meilleur est celui que les indiens ramassent sur les rochers et les

pierres contre lesquels cet animal se frotte, lorsque cette matière trop exaltée lui cause des picotemens et des démangeaisons. On tue ces animaux. On leur coupe cette poche; lorsqu'elle n'est point pleine de musc, le chasseur y met quelquefois du sang de l'animal, ou d'autre substance pour en augmenter le poids. Les orientaux reconnoissent au goût et au tact une vessie de musc altéré. L'épreuve la plus certaine est de passer à travers, un fil trempé avec du suc d'ail; s'il perd son odeur, le musc n'est point falsifié. L'enveloppe dans laquelle est le musc, est la peau même de l'animal, recouverte de son poil. Le poil blanc indique le musc de Bengale, inférieur en qualité à celui de Touquin. Le musc est propre à ranimer les forces abatues. Cette odeur vive devient plus agréable, tempérée par le mêlange de quelque autre substance.

GEAI. On distingue plusieurs espèces de geais, qui diffèrent par leur forme et leur couleur. On en voit en Bohême, en Alsace, à Bengale, au Cap-de-Bonne-Espérance. Le geai qui fréquente nos forêts, est carnacier, se nourrit de petits levrauts et de perdreaux. On lui fait la guerre. Lorsqu'il est pris jeune, on parvient à l'apprivoiser. Le mâle, sur-tout, est susceptible d'éducation. Il siffle, parle, contrefait plusieurs oiseaux. Ses qualités sociales sont démenties par les vices de son naturel et de son tempéramment. Il est voleur, est sujet au mal caduc. La femelle fait son nid sur les chênes et autres arbres, pond quatre ou cinq œufs, les couve et prend soin de ses petits.

GEGO. Nom d'une espèce de prunes, qui sont le fruit d'un grand arbre dans la basse Ethiopie. Elles sont aigres, mais fort saines pour les malades.

GELÉE *de mer.* Voyez *Orties de mer.*

GELINOTE. Cet oiseau habite les forêts des Ardennes, de Lorraine, les montagnes du Forez et du Dauphiné. Dans la mer de Gênes est une isle où il y en a une si grande quantité, qu'on la nomme l'*isle des gelinotes.* La femelle pond deux œufs, d'où naissent ordinairement un mâle et une femelle. Le père et la mère les élèvent avec les soins les plus tendres. On prétend que lorsqu'ils sont un peu grands, ils les emmènent hors de leur pays natal, s'évadent ensuite, leur laissent le soin de pourvoir à leurs besoins. On prend ces oiseaux aux filets. On les attire en contrefaisant leur gazouillement. Leur chair est un mets délicieux.

GEMAR. Voyez *Jumar.*

GENESTROLLE. *Herbe aux teinturiers.* On emploie cette plante pour teindre en jaune.

GENÊT. On en distingue de plusieurs espèces. Le *genêt d'Espagne*, qui croît très-bien ici, se couvre de fleurs d'une odeur très-agréable. On le multiplie de semences. L'espèce à fleurs doubles ne se multiplie qu'en le greffant sur une autre espèce. On en confit les boutons de fleurs comme les câpres. Le *genêt commun* croît par-tout dans les bois. On en fait des balais. A Pise on en retire de la filasse, dont on fabrique des toiles grossières, mais bonnes. On le fait rouir dans les sources d'eaux chaudes. En travaillant cette filasse, on pourroit peut-être parvenir à faire de plus belles toiles. On prétend que l'on fait périr les chenilles, en arrosant les plantes qu'elles dévorent, avec l'infusion de genêt. Le *genêt épineux* croît par tout dans les landes. On le nomme *porc-marin*, ou *ajonc.* Coupé encore jeune et battu pour rompre les

jeunes épines, il sert de fourrages aux bestiaux. Sec, on s'en sert pour chauffer le four. Il y en a une espèce toujours verte, dont on orne les jardins en Angleterre. Elle forme des haies impénétrables, est capable de prendre autant de formes que l'if. Elle a sur lui l'avantage d'être presque toujours couverte de fleurs. Les fleurs de genêt fournissent une laque employée par les peintres et les enlumineurs.

GENETTE. Cet animal est nommé quelquefois *chat d'Espagne*, de *Constantinople*, *chat-genette*. Il n'a d'autres caractères du chat, que celui de pouvoir s'apprivoiser, de guêter et de prendre les souris. Du reste, son habitude et ses mœurs tiennent beaucoup de celles de la fouine. La genette est une espèce de civette. Elle a comme elle sous la queue une poche où se filtre un parfum, mais d'une odeur beaucoup plus douce. L'art de contrefaire la peau de genette, en peignant de taches noires les peaux de lapin grises, a fait renoncer aux manchons de peaux de genette.

GENEVRIER. On en distingue deux espèces. L'une est un arbre, l'autre un arbrisseau. Le genevrier en arbre croît naturellement en Italie, en Espagne, en Afrique, se naturalise sous d'autres climats. Il en découle une résine blanche connue sous le nom de *vernis* ou *sandaraque des arabes*. On en fait du vernis. La sandaraque en poudre empêche le papier gratté de boire l'encre. On retire du bois de ce genevrier, par distillation, une huile fétide, employée pour la gale et les ulcères des chevaux, et la petite vérole ou picote des moutons. C'est l'*huile de Cade*. Le *genevrier d'Asie* à grosses baies croît très-bien en Angleterre. Son bois très beau, presque incorruptible, s'emploie en boiseries,

meubles, etc. On en fait usage en Amérique pour la construction des vaisseaux marchands. Comme au moindre choc du canon il se fendroit, on ne peut l'employer pour les vaisseaux de guerre. Le *genevrier en arbrisseau* croît dans plusieurs de nos forêts. Ses baies sont alexipharmaques. Brulées dans un appartement, elles dissipent le mauvais air. Six boisseaux de geniévre et deux poignées d'absynthe dans cent pintes d'eau, infusés et fermantés, donnent une boisson saine, connue sous le nom de *genevrette.* C'est le vin des pauvres; en y ajoutant de la mélasse, on le rendroit encore meilleur.

GENIPE. Nom d'un fort grand arbre, qui est commun aux Antilles, et dont les feuilles ont un demi-pied de longueur, et un tiers moins de largeur. Son fruit est de la grosseur d'un œuf d'oie, et les animaux qui s'en nourrissent ont la chair violette; le bois est blanc, et facile à travailler, quoique dur; mais il se noircit dans l'eau, ce qui le rend fort propre à faire des affûts de fusils et de mousquets.

GENOUILLET. Plante montagneuse, dont les feuilles ressemblent à celles du laurier, mais ont plus de largeur et plus de veines. Ses fleurs sont blanches; sa racine qui lui a fait donner le nom de *genouillet*, parce qu'elle est blanche, molle et massive, est un vulnéraire fort estimé.

GENS-ENG, *Ging-sing* Cette racine est singulièrement estimée à la Chine. On la regarde comme un remède universel. On la décore des titres les plus magnifiques, d'*esprit pur de la terre*, de *simple spiritueux*, de *recette d'immortalité.* Les chinois disent qu'elle est propre à réparer dans l'instant les pertes occasionnées par les plaisirs, et à faire renaître de nouveaux desirs.

desirs. On en fait un usage considérable à la Chine. La récolte de cette racine produit à l'empereur de très-grands revenus. Lui seul en fait le commerce. La province où croît le gens-eng est composée d'une longue suite de montagnes recouvertes de forêts épaisses presque impénétrables, habitées par des bêtes sauvages. Le gens-eng y croît à l'ombre, dans les endroits les plus touffus. Toute cette province est séparée des autres par une palissade de pieux. Des gardes sont en sentinelle, marchent tout au tour pour empêcher les voleurs d'y pénétrer et d'en chercher la racine. Il y va de la perte de la liberté pour ceux qui osent s'y introduire et en ramasser. L'appâs du gain rend aveugle sur les dangers. Deux ou trois milles voleurs y pénètrent; malheur à ceux qui sont saisis. Le tems de la récolte arrive. Le roi de la Chine donne ses ordres. Dix milles tartares, commandés par des chefs chargés de provisions, partent pour cueillir le gens eng. Cette armée d'herboristes se partage le terrein sous divers étendards. Chaque troupe est de deux cents. On se range sur une ligne, en laissant une certaine distance de dix en dix, et on parcourt ainsi tous ensemble, en cherchant le gens-eng, à travers les buissons, les épines, pendant plusieurs jours, un espace de terrein désigné. Cette récolte dure six mois, depuis le commencement de l'automne jusqu'au printems. Les tartares y éprouvent de rudes fatigues. Ils couchent sur terre. Des branches d'arbres, un morceau d'écorce leur servent de couverture. Les mandarins, placés sous des tentes dans divers endroits de la forêt, envoient donner leurs ordres aux différentes troupes. Lorsqu'on apprend que quelqu'un s'est égaré, on le fait chercher dans ces horribles désers. C'est quelquefois en vain; il a été dévoré par quelque

animal féroce. On met en tas dans la terre toutes les racines que l'on peut ramasser dans l'espace de douze ou quinze jours. On les ratisse ensuite avec un couteau de bambou. On les expose sur des vases à la vapeur d'eau bouillante, dans laquelle on a mis du millet jaune et du riz. Les racines desséchées sont dures, paroissent comme résineuses et demi-transparentes. On ramasse aussi les feuilles de la plante, dont on fait usage comme de thé. La récolte faite, on les apporte à la douane du prince. On déduit sur la récolte de chaque tartare le poids de deux onces, pour le paiement de sa capitation. On leur paie une certaine somme pour le reste de leur récolte. L'empereur fait débiter ensuite cette racine dans tout son Empire. Elle y est toujours à haut prix. On prétend qu'une livre pesant de gens-eng vaut trois livres pesant d'argent. Les hollandais parviennent quelquefois à en avoir. Ils le vendent au poids de l'or. On entre-mêle quelquefois, avec cette racine, le *ninzin*, plante assez semblable, et moins chère, que recueillent les japonois. Voyez *Ninzin*.

GENTIANE. Plante dont la fleur est jaune; sa tige est haute de deux ou trois pieds, ses feuilles d'en-bas semblables à celles du noyer, et celles d'en haut un peu déchiquetées. La racine, qui est extrêmement amère, a quantité de vertus, sur-tout contre les vers, contre les mauvaises humeurs, contre la pourriture.

GÉODES. Ces pierres, de formes différentes, sont creuses, ont quelquefois un noyau mobile. Les plus communes sont celles connues sous le nom d'*Etites*; *voyez ce mot*. Ces globes creux, tapissés d'améthiste rougeâtre, décorent les collections de minéralogie. Leur prix augmente à raison de leur matière et de celle des cristaux.

GÉRANIUM, *bec-de-grue*. On en compte environ soixante et dix-huit espéces. Les unes sont très-utiles pour la guérison des blessures, par leur vertu astringente, tels que le *bec de-grue-sanguin*, les autres pour l'ornement des jardins. Les plus remarquables sont le *géranium d'Afrique* à feuilles d'œillet et fleurs d'écarlate, le *géranium* à fleurs bleues, celui à fleurs purpurinée, le *géranium en buisson* à feuilles de mauve et fleurs de rouge de carmin. On en cultive dans les serres chaudes une espèce, dont les feuilles légèrement pressées, laissent aux doigts l'odeur de l'encens. Le suc acide du géranium colore en rouge le papier bleu.

GERBE. Lièvre de Barbarie, qui a les jambes de derrière extrêmement longues, et celles de devant fort courtes. Les premières lui servent à marcher, et les autres à prendre, comme d'une espèce de main, ce qu'on lui présente. Sa queue est fort longue, et tachetée de blanc et de noir par le bout.

GERFAUT. Cette espèce de faucon, le plus fort, le plus hardi, le plus fier, est commune dans le Danemarck, la Russie, la Prusse et la Norvège. Les meilleurs viennent d'Islande. Le roi de Danemarck envoie tous les ans dans cette Isle quelques-uns de ses fauconniers pour en faire venir, qu'il destine, ou à son usage, ou à faire des présens. On les prend par le moyen d'oiseaux enfermés dans des cages et dressés à cet effet. Les cages mises en plein champ, ces oiseaux, lorsqu'ils apperçoivent le gerfaut dans les plus hautes régions de l'air, font un cri. Les chasseurs, cachés sous une tente de verdure, lâchent un pigeon retenu par une ficelle. Le gerfaut s'abat sur cette proie. Les chasseurs jettent sur lui le filet, le prennent,

l'embarquent dans une espèce de cage couverte d'étoffe, pour le tenir mollement. La fraîcheur lui est nécessaire, pour le garantir de la goutte. On lui donne un lit de gazon. On le nourrit de chair de bœuf et de mouton. Ce transport se fait avec beaucoup de soin. Le gerfaut est excellent au vol du milan, de la grue, de l'outarde, du héron et de tout le gros gibier.

GERSE. Petite vermine qui ronge les livres et les étoffes.

GERZEAU. Mauvaise herbe dont la feuille ressemble à celle de la lentille, et qui croît dans les bleds, en été.

GESSE. Il y a plusieurs espèces de cette plante légumineuse. La gesse que cultivent les anglais, mérite d'être multipliée. Toute la plante se garnit de fleurs couleur de pourpre, et repand une odeur délicieuse. Les gesses, étant grimpantes et armées de vrilles, couvrent très-bien les haies de bois mort, durent plusieurs années et font un bel effet. On mange les racines charnues de l'espèce nommée *Macjoise*.

GEUM. Plante détersive et vulnéraire des montagnes et des bois, qui pousse à la hauteur d'un pied, des tiges vertes et velues. Ses feuilles sont larges, rondes, grosses, velues, dentelées, et d'un goût âcre. Ses fleurs sont disposées de roses blanches, et marquetées de plusieurs petits points rouges.

GIBBON. On distingue deux espèces de ces singes. Ils diffèrent un peu pour la grandeur et la couleur. Ceux de la plus grande espèce peuvent avoir quatre pieds de haut. Ces singes habitent les Indes orientales, les isles Moluques, le royaume de Malaca, la côte de Coromandel,

Un caractère qui les distingue de tous les autres singes, c'est d'avoir le bras si long, qu'ils touchent presque à terre. Ils marchent ordinairement debout; leur corps reste presque droit, lors même qu'ils marchent à quatre pattes. Après l'*orang-outang* et le *pithèque*, c'est l'espèce de singe qui ressembleroit le plus à l'homme, si à sa figure hideuse ne se joignoit cette longueur excessive des bras. Les gibbons sont adroits, légers, d'un caractère doux, pleins d'affection : ils la témoignent, en sautant au cou et en embrassant tendrement leur maître. Ils se nourrissent de pain, d'amandes, de fruits. Délicats, ils ont de la peine à résister au froid et à l'humidité de notre climat. Le singe, connu à la Chine sous le nom de *féfé*, paroît être de la même espèce.

GIBOYA. Serpent du Brésil qui n'a nul venin, mais fort vorace et d'une grandeur extrême. On en a vu de près de vingt pieds. Il se tient à l'affut près des sentiers, guette au passage les bêtes sauvages, les happe, s'entortille autour d'elles de manière à leur casser les os, et les engloutit d'une seule bouchée.

GINGEMBRE. La plante dont on recueille la racine connue dans le commerce sous ce nom, étoit originaire de la Chine, du Malabar, de l'isle de Ceylan. On l'a transportée aux isles Antilles, en Amérique. Elle y croît très-bien, ainsi qu'à Cayenne. Cette racine est d'un goût très-vif, très-piquant, propre à diviser, inciser les humeurs, à exciter à l'amour. On l'emploie pour falsifier le poivre en poudre. Les indiens rapent le gingembre dans tous leurs ragoûts. Quelques peuples mangent ces racines vertes en salade. A Cayenne, on les mangent comme des raves. On en prépare des marmelades d'un goût agréable, dont les marins font usage.

GIRAFFE. Cet animal, propre à l'ancien Continent, ne s'est jamais répandu dans les pays du nord, ni même dans les régions tempérées. L'Abyssinie et les déserts brûlans de l'Afrique sont sa patrie. Il a servi de spectacle et d'ornement de triomphe à Rome.

GIRASOL. Ces pierres précieuses sont d'autant plus estimées, qu'elles sont plus dures et qu'elles réfléchissent mieux les couleurs d'arc-en-ciel. L'effet de cette pierre est toujours inférieur à celui des opales. On fait cas des orientales. Les occidentales, moins dures, se trouvent en Chypre, en Bohême, en Hongrie.

GIRAUPIAIGARE. Espèce de couleuvre du Brésil, qui monte jusqu'au sommet des arbres, pour manger les œufs des oiseaux dans leurs nids.

GIRELLA, ou *poisson demoiselle* Voyez *Donzelle*.

GIROFLE. Les clous de girofle sont les boutons de fleurs du giroflier, arbre qui croît dans les isles Moluques. Si on laisse macérer dans de l'eau tiède un clou de girofle, on reconnoîtra le calice, le bouton de fleur et l'embryon du fruit. Les hollandais fournissent tous les peuples de clous de girofle. La France seule leur en achète cinq ou six cents quintaux par année. Leur magasin est à Amboine, dans le Fort de la victoire. Tous les habitans des isles sont obligés de cultiver un certain nombre de girofliers. On leur paie leur récolte. Ils recueillent ces fleurs à la main, ou les font tomber avec de petites gaulettes. Le fruit se nomme *antofle de girofle*, ou *mère de girofle*, ou *clou matrice*. Ils contiennent, ainsi que les fleurs, une prodigieuse quantité d'huile essentielle aromatique que l'on retire par la distillation. On l'altère quelquefois

avec l'*huile de coulilawan*. Cette huile, aromate agréable, est employée par les parfumeurs. Elle ranime dans l'apoplexie, appaise les douleurs de dents. Mêlée avec de l'esprit-de-vin, elle arrête les progrès de la gangrène. Les clous ou fleurs de girofle s'emploie dans les assaisonnemens. Ils sont échauffans, incisifs. On porte de petits sachets remplis de girofle en poudre, pour se garantir de la peste.

GIROFLE *Royal*. Cette espèce de clou de girofle est très-rare. Elle diffère de l'espèce que nous connoissons, parce que le clou est partagé, dans sa longueur, en petites écailles, et qu'il se termine en pointes. On prétend qu'on le recueille sur un arbre unique qui croît dans l'isle de *Makian*, l'une des Moluques.

GIROFLÉE. On compte plusieurs espèces de ces plantes ; les unes sont d'un beau rouge, d'autres couleur de pourpre, celles-ci jaunes, celles-là panachées. Presque toutes ont une odeur des plus suaves. On les multiplie de graine, ou en les marcottant. La graine fournit des variétés. Il est bon de varier la culture. On reconnoît les fleurs qui doivent devenir doubles, à la forme de leurs boutons plus gros. L'huile où l'on fait infuser des fleurs de giroflée, est résolutive, appaise les douleurs d'hémorroïdes et de rhumatismes.

GIROMONT. C'est une espèce de potirons qui croît naturellement à la Louysiane. On en voit de ronds, d'autres en forme de cor-de-chasse : ces derniers sont les meilleurs, ont la chair plus ferme, d'un sucre moins fade, contiennent moins de graine et se conservent beaucoup plus que les autres. Ce sont aussi ceux dont on fait des confitures sèches. Pour cet effet on les taille en forme de poire ou de quel-

que autre fruit, et on les confit aussi à sec avec fort peu de sucre, parce qu'ils sont naturellement sucrés. Ceux qui ne les connoissent pas, sont surpris de voir des fruits entiers confits sans trouver en dedans aucuns pepins. On ne mange pas seulement les giromonts confits, on les met encore dans la soupe. On les fricasse. On les fait cuire au four et sous la braise. On les mange en purée. De toutes façons ils sont bons et agréables. On en fait aussi des beignets.

GLAIEUL. Herbe qui croît dans les prés. Ses fleurs sont incarnates et sa graine ronde. On attribue diverses vertus à sa racine.

GLAISE. C'est proprement la terre argilleuse que l'on nomme ainsi, lorsqu'elle ne contient presque point de partie sableuse. Elle sert aux mêmes usages que l'*Argille*; voyez *ce mot.*

GLAITERON, *petite bardane*. On la nomme aussi *herbe à jaunin*. Les idées d'agrément sont souvent fantastiques. Les anciens faisoient usage de cette plante pour donner à leurs cheveux une couleur jaune ou blonde.

GLAMA, *mouton*, ou *chameau du Pérou*. Les *alpagnes*, *pacos*, *vigognes* sont peut-être des variétés de cet animal, d'un naturel doux; facile à apprivoiser, il rend aux habitans les plus grands services, porte des fardeaux du poids de deux cents cinquante livres, s'emploie de toutes ses forces. Si on l'excède, il se jette à terre, ne se relève plus, même en lui pinçant les testicules. Il rejette au visage de celui qui le tourmente tout ce qu'il a mangé, et une liqueur d'une odeur insupportable.

GLAND *de terre*. Herbe dont les feuilles sont petites et étroites, la fleur, rouge et odorante, et qui s'attache aux haies par plusieurs petites tiges. En poudre, c'est un bon vulnéraire;

raire; en décoction dans du vin, il arrête le flux-de-sang.

GLANDS *de mer.* Ces coquillages marins s'attachent sur toutes sortes de corps, même sur les poissons cétacés. Réunis quelquefois en grouppes, ils présentent beaucoup de variétés, tant pour leur forme, que pour les couleurs. On leur a donné différens noms. Les plus recherchés sont la *tulippe*, ou *clochette*, le *turban*, le *gland rayé*, la *côte de melon*. Lorsque l'animal veut sortir de sa coquille, il allonge sa tête, ouvre quatre battans de forme triangulaire qui sont attachés à sa bouche, en fait sortir une espèce de panache, au moyen duquel il se procure sa nourriture; lorsqu'il rentre dans sa coquille, ces mêmes battans la referment.

GLANIS. Grand poisson de rivières, qui ne se trouve que dans les grands fleuves, tels que le Danube. Il s'en trouve qui pèsent jusqu'à deux cents livres. Sa chair est dure; mais elle se sale et se mange.

GLARÉOLE. Nom donné, par quelques naturalistes, à un genre d'oiseaux qui fréquente les lieux sablonneux. On les trouve fréquemment sur les bords des fleuves, des étangs, et les endroits marécageux. Ils diffèrent de la bécasse par la forme, et l'emportent sur elle pour le goût. Ces oiseaux sont de grands coureurs, et volent par paires ou en troupes, soit vers les rivages, soit dans les campagnes les moins herbues, où ils se reposent. Leur ongle de derrière, fait en poignard, touche la terre, quand ils sont droits.

GLAUX. Plante qui croît le long de la mer, et qui a la vertu de faire venir le lait aux

femmes. Elle est fort branchue et sa fleur est rouge.

GLOBULAIRE. Voyez *Alypum.*

GLORIEUSE. Voyez *aigle-poisson.*

GLOSSOPETRES. Ces substances fossiles ont été prises, dans un tems où l'on étoit moins instruit, pour des langues de serpent pétrifiées. On reconnoît aujourd'hui que ce sont des dents de divers poissons, tels que *lamie carcarias*, *raie de la Chine*, *requin*, *cheval marin*, *dorade.* Celles de la mâchoire supérieure du requin sont triangulaires ou en faux. Celles du cheval marin sont carrées. Celles qui sont rondes appartiennent à la dorade. Quelques-unes ont été changées en *turquoise*; voyez *ce mot.*

GLOUTON, ou *Goulu.* Ce quadrupède habite les forêts du nord de l'Europe et de l'Asie. L'instinct qu'on lui donne, s'il est vrai, est bien singulier : il monte sur un arbre, laisse tomber de la mousse dont les daims sont friands; à l'instant où l'animal vient pour la manger, il fond sur lui, lui crève les yeux, l'étrangle, le met en pièces, en dévore une partie, creuse la terre, enfouit le reste pour le trouver au besoin. Cet animal, trouvé dans les forêts de Kamschatka, quoique féroce, est susceptible de s'apprivoiser et d'acquérir des talens, de faire des tours. Sa fourrure est très-estimée, à cause de son beau noir lustré, qui réfléchit une blancheur satinée. On la préfère à celle des zibelines et des renards marins.

GNAPHALIUM. Plante dont les feuilles paroissent couvertes d'une espèce de coton cardé, et dont la décoction est bonne pour la dyssenterie.

GOACONEZ. Grand arbre de l'Amérique, d'où l'on tire une espéce de baume qui porte le même nom.

GOBBE-MOUCHE. Cette plante, du genre des apocins, présente une particularité très-curieuse. Ses fleurs sont pour les mouches un appât trompeur. Dans le tems où elles se placent sur les pétales et enfoncent leur trompe pour sucer le miel, elles se trouvent saisies et prises comme dans un piége, sans pouvoir se sauver.

Gobbe-mouche. Ce joli lézard des Antilles prend la teinte des objets qui l'environnent. Il est familier, innocent, vient dans les maisons. Immobile pendant des demi-journées, il guette les mouches, les ravets; dès qu'il les appersoit, il s'élance dessus comme un trait, les saisit, les dévore.

GOBEUR *de mouches*. Ce petit oiseau est très-avide de mouches. Pour s'en nourrir, il vole souvent autour des bœufs, d'où lui est venu le nom de *bouvier* et de *moucherole*. Il habite près des bois.

GOBERGE. Espèce de grande morue de l'Océan. Voyez *morue*.

GODE. Oiseau de mer, blanc et noir, dont le vol est d'une extrême rapidité.

GOÉLAND, *mouette*. Ces oiseaux dont il y a plusieurs espèces, se nourrissent de poissons, font leurs nids sur le bord des rochers.

GOEMON. Espèce d'algue. Cette plante croît en si grande abondance dans certains endroits de la mer et s'y entrelasse si fortement, que ce sont des filets qui retiennent les vaisseaux. Ces écueils sont dangereux auprès du Cap-de-Bonne-Espérance.

GOITREUX. Ces espèces de lésards sont

ainsi nommés de la forme de leur col. Leur histoire est la même que celle des *lésards* ; voyez *ce mot.*

GOLANGE, ou *Goulongo.* Les nègres d'Ethiopie mangent la chair de cette espèce de daim, la trouvent très-bonne. Ces animaux sont sacrés pour ceux de Congo. Ils préféreroient la mort plutôt que d'en manger.

GOMMES. Ce sont des sucs mucilagineux qui découlent d'eux-mêmes de plusieurs espèces de plantes ou arbres. Leur caractère est d'être entièrement dissoluble dans l'eau ; de n'avoir presque ni odeur, ni saveur, de n'être point inflammable. Leur nature est presque semblable dans toutes les espèces. Elles ne diffèrent que par la plus ou moins grande quantité de mucilage qu'elles contiennent. On a donné souvent le nom de gommes à des substances qui n'en ont point les caractères, mais qui sont résineuses ou gommo-résineuses. On fait usage des gommes dans les arts. Les plus utiles sont la gomme adragante, celle d'arabie et celle qui découle de nos pruniers, poiriers, cerisiers, abricotiers, etc.

GOMME-ADRAGANTE. Cette gomme humectante, rafraîchissante se retire naturellement ou par incision, d'un arbre appellé *barbo de-renard.* Elle se gonfle dans l'eau, s'emploie en pharmacie, chez les confiseurs, entre dans la façon des crêmes fouettées, donne plus de consistance et de lustre aux ouvrages de gaze et de soie. Pour la réduire en poudre, on la bat dans un mortier dont la chaleur puisse dissiper l'humidité acqueuse. C'est avec cette gomme que les peintres en miniature préparent leur vélin.

GOMME-ALOUCHI. C'est un des parfums des indiens.

Gomme-ammoniaque. Ce suc concret, d'une odeur assez désagréable, d'une saveur amère, découle d'une plante ombellifère de Lybie. Appliquée extérieurement, c'est un puissant résolutif pour les loupes. Sa vertu incisive la rend utile dans l'asthme.

Gomme-arabic. Voyez *Acacia véritable.*

Gomme-cancame. C'est un mélange de diverses gommes et résines. On la trouve quelquefois flottante sur l'eau, en voguant sur les rivières d'Afrique. Elle est très-recherchée à cause de sa rareté. Elle a les propriétés de guérir les maux de dents.

Gomme-Gutte. Cette gomme purgative se tire du carcapulli. Elle donne une couleur jaune très-utile en peinture pour les miniatures et les lavis.

Gommes-Résines. Ces sucs concrets qui découlent de plusieurs espèces d'arbres, sont en partie mucilagineux, en partie huileux. Au simple coup-d'œil on en peut soupçonner la nature. L'opacité annonce des sucs composés, tels que dans le *bdellium*, le *sagapenum*, la *myrrhe*, l'*assafœtida*, l'*opoponax*. Les gommes et résines sont transparentes. La résine est inflammable. Les preuves certaines sont fournies par l'expérience. Les dissolvans, partie aqueux, partie huileux, tels que le vin, le vinaigre, l'eau-de-vie, dissolvent en quelque manière ces gommes-résines. La dissolution en est imparfaite. Elles ne peuvent l'être entièrement qu'étant mises successivement dans une menstrue aqueuse et spiritueuse.

GORDIUS. Voyez *crin-de-mer.*

GORGE-BLANCHE. Ce petit oiseau de passage paroît en Angleterre au commencement du prin-

tems, disparoît à l'approche de l'hiver, se plaît dans les haies, se nourrit d'insectes, fait son nid presque raz terre, pond cinq ou six œufs bruns, tachetés de blanc et de verd.

Gorge-Rouge. Voyez *Rouge-gorge*.

GOSSAMPIN. Voyez *Fromager*.

GOUDRON, *Tare*, *bray liquide*, *poix noire liquide*. Noms donnés à une substance qu'on retire des pins. Pour faire le meilleur goudron et en plus grande quantité, l'on choisit le cœur du pin rouge, les nœuds et toutes les veines résineuses, même toutes les matières imbues de la résine du pin. On les réduit en charbons dans des fourneaux construits exprès. La chaleur du feu fait fondre la résine qui se mêle avec la sève du bois, et coule au fond du fourneau. C'est ce qu'on nomme goudron. Mêlé avec suffisante quantité de bray sec, on en compose une poix artificielle dont on prépare la poix navale propre à calfater les vaisseaux. Les cordages enduits de goudron résistent plus long-tems à l'eau. Aussi en fait-on grand usage dans les ports de mer. Il se transporte aisément dans des barrils bien mastiqués. L'huile de poix ou l'huile commune de cade est cette liqueur grasse, noire et fluide, qui surnage au-dessus du goudron lorsqu'il est reposé.

GOUJON, ou *Bouillerot*. Ce petit poisson est abondant dans nos rivières. C'est un mets assez agréable. Il est différent de l'able.

GOULU. Voyez *Glouton*.

Goulu. Espèce de *Cormoran*; voyez *ce mot*.

Goulu *de mer*. Les diverses espèces de ces oiseaux de mer varient par leur plumage. On

en voit beaucoup au Cap de Bonne-Espérance. Leurs œufs sont très-bons à manger. Leurs plumes fournissent un excellent duvet.

Goulu-de-mer. Ces poissons habitent les mers sous la ligne et au Cap de Bonne-Espérance. On en voit qui ont jusqu'à seize pieds de longueur. Leur gueule est armée de plusieurs rangées de dents tranchantes. Avides de chair humaine, ils suivent les vaisseaux. Si quelqu'un tombe à la mer, ils l'avalent tout entier, tant leur gosier est dilatable. On profite de leur avidité pour les prendre. On leur jette un hameçon attaché à une chaîne de fer. On tient une longue corde. L'appât est un gros morceau de lard ou de bœuf. Le poisson s'élance pour le dévorer. Il se prend. On le tire à bord, on fond sur lui à coups de haches. On le tue promptement. D'un coup de queue il pourroit tuer ou blesser ceux qui le pêchent.

GOURGANDINE. Voyez *Conque de Vénus*.

GOYAVE, ou *Gayave*, et *Gouave*. Fruit d'un arbrisseau, nommé *Gouavier* qui est fort commun dans l'Afrique méridionale et dans les Antilles. Cet arbre porte deux fois l'an. Ses fleurs sont blanches et odorantes. Elles sont suivies de quantité de fruits d'un fort bon goû, dont la chair, qui est plus molle que celle de la pêche, est remplie de petits pepins comme la grenade. La qualité des *goyaves* est astringente. Elles mûrissent dans l'espace d'une nuit, et doivent être cueillies le jour suivant. Leur couleur est jaune en dehors, et couleur de rose en dedans.

GRAINE *d'Avignon*. Voyez *Nerprun*.

Graine *d'Ecarlate*. Voyez *Kermès*.

Graine *de musc*. Voyez *Ambrette*.

Graine *de Perroquet*. Voyez *Cartame*.

GRAINS *de Tilly*. Voyez *Ricin*.

GRAIS, ou *pierre de sable.* Cette espèce de pierre vitrescible est formée de l'assemblage des grains quartzeux plus ou moins adhérens, d'où résultent diverses natures de grais. On peut en distinguer deux sortes, l'un d'ancienne et l'autre de nouvelle formation. Les eaux en filtrant à travers des terres quartzeuses, charient des mollécules qui se réunissent, s'agglutinent. La pierre meulière, le grais à bâtir sont dans ce cas. Les grais grossiers s'emploient à paver les rues, faire des marches. Il y en a des masses énormes à Fontainebleau. On les fend aisément; un coup de marteau tranchant les fait sortir en morceaux de la forme que l'on desire. La poussière impalpable que respirent les ouvriers, leur donne, au bout de quelques années de travail, une toux cruelle. En Piémont un grais feuilleté sert de tuiles pour couvrir les maisons. En Normandie, il y en a une espèce mêlée avec de l'argille dont on fait les pots à beurre. La pierre des remouleurs est un grais à grains fins. Il y en a de jaune, de gris, de rouge. On en trouve en Suède, en Lorraine. Le grais de Turquie, ou *pierre à faulx*, et la *pierre à filtrer* sont des espèces de grais; voyez *ces mots.*

GRAISSET, *Raine.* Cette espèce de grenouille habite pendant l'été sur les arbres, saute de branches en branches, de feuilles en feuilles. Il lui suffit de toucher une feuille du bout du doigt; elle est si adroite, qu'elle passe delà à une branche, se met en embuscade pour saisir les mouches et insectes dont elle se nourrit. Elle habite aussi les eaux. C'est là qu'elle se livre à ses amours, dépose ses œufs et se retire dans la vase pendant l'hiver. Son croassement dans l'été annonce la pluie. Mise dans un vase

avec du gazon verd et des insectes, elle pourroit servir d'*hygromètre*.

GRAMMATIAS, ou *Grammite*. Ce sont des pierres de jaspe, d'agate, etc. sur lesquelles on voit en relief des lettres ou des figures approchantes, souvent d'une couleur différente du fond. Le pavé de la Rochelle est recouvert de ces bizarreries singulières. On y distingue particulièrement certaines lettres bien marquées, telles que A, J, L, N, V, X.

GRAMPUS. Animal de Mer, qui est une baleine de la petite espèce. Quelques-uns le confondent avec le souffleur.

GRANADILLE. Fleur de l'Amérique méridionale, qui produit ensuite un fruit de la grosseur d'un œuf, dont on vante extrêmement la douceur et le goût.

GRANAL. Plante de l'Amérique qui, sans le secours de la terre, de l'air et de l'eau, croît au plancher des maisons, et quelquefois fort proche du feu, sans jamais cesser d'être verte. Elle ne porte ni fleur, ni fruit, ni semence, et son suc est venimeux.

GRANDE-BERCE, *panacée*. On retire l'opponax de cette plante, qui croît en Béotie, en Macédoine. On fait une incision au bas de la tige. Ce suc gommo-résineux découle, s'épaissit. On le recueille. Il se vend fort cher. Appliqué extérieurement, c'est un puissant résolutif pour les squirres, nœuds, ganglions. Pris intérieurement, il est incisif.

GRAND-GOSIER. Voyez *Pélican*.

GRANIT. Au premier coup-d'œil on le prendroit pour du marbre; mais il en diffère par une plus grande dureté et par sa nature vitrifiable. C'est un assemblage de petits grains de

matière vitreuse, liés ensemble par un ciment naturel mêlé de mica. Le ciment est plus ou moins dur suivant les espèces. Le ciment du *faux granit* est tendre, ne fait point feu avec l'acier comme le vrai granit. C'est à cause de sa dureté, que les Egyptiens avoient choisi le granit pour faire ces obélisques, monumens fastueux, par lesquels ils vouloient sauver leur être de l'oubli. Ces masses énormes que l'industrie égyptienne savoit tirer des entrailles de la terre, avoient fait croire que les anciens possédoient l'art de fondre les pierres. Le transport et l'élévation de ces pyramides colossales, effrayoient l'imagination. Ces obélisques ont été transportés en divers endroits. A Rome on en voit une de granit d'un beau rouge violet. Les faces de l'aiguille de cléopatre, qui subsiste encore à Alexandrie, sont un peu altérées et calcinées du côté exposé aux mauvais vents. On trouve des granits de toutes sortes de nuances et couleurs, dans les isles de l'Archipel, de Chypre, de Corse et dans la Toscane. Celui de Saxe est couleur de pourpre. On fait à Londres, avec celui de l'isle Minorque qui est rouge et blanc, marqueté de noir, de blanc et de jaunâtre, de très-beaux dessus de table. Nous en trouvons aussi dans plusieurs de nos provinces, tels que celui de la montagne de Sommerset en Bourgogne. On en pourroit faire de très-beaux ouvrages : il égale en beauté celui d'Egypte.

GRAPPE-MARINE. Espèce de *Zoophyte*; voyez *ce mot*.

GRASSARI. Oiseau de passage, qui craint beaucoup le froid : il se retire, à la fin de l'été, aux pays méridionaux.

GRASSETTE. Cette plante croît dans les

pays froids, les lieux humides, marécageux. Ses feuilles sont remplies d'un suc onctueux, propre à guérir les blessures. Ce suc gras est la pommade des paysannes du Nord. La plante pilée et appliquée en cataplasme, guérit les hernies des enfans et les douleurs de sciatique.

GRATE-CU. Petit fruit rouge, de qualité astringente, qui vient sur l'églantier.

GRATERON. La racine de cette plante rougit les os des animaux auxquels on en fait manger, ainsi que la *garance*; voyez *ce mot*. La graine, en séchant, se durcit, prend un poli vif. Les filles qui travaillent en dentelles, en font des têtes à leurs aiguilles.

GRATIOLE. *Herbe à pauvre homme*. Cette plante est un purgatif très-violent. Il ne peut convenir qu'à des tempéramens robustes.

GRAVIER. Il est composé d'une multitude de petits caillous, de quartz, de silex ou d'autre nature. Leur forme ronde leur a été donnée par le roulis des flots. On trouve le gravier dans les anses des rivières, au pied des montagnes arrosées par des torrens. On l'emploie avec la chaux pour ciment, et à sabler les allées. Celui d'Angleterre se serre et se lie si bien, que les chemins qui en sont couverts, font des routes unies, et préférables à des routes pavées.

GREBE. Les plumes de ces oiseaux aquatiques sont recherchées pour leur beauté, leur finesse. On en fait des garnitures de robes très-belles, des manchons. Les dépouilles les plus estimées, sont celles que l'on tire des habitans du lac de Genève. On voit de ces oiseaux en Suisse, en Bretagne, et dans plusieurs provinces de France. Les plumes de ceux-ci ne sont pas aussi belles.

GREMIL. Plante dont les feuilles ressemblent à celles de l'olivier. On attribue à sa graine, qui est ronde et fort dure, de grande vertus pour rompre la pierre et pour faciliter l'accouchement des femmes.

GRENADIER, *Grenade.* On distingue plusieurs espèces de ces arbres. Les uns donnent des fruits acides; d'autres, des fruits doux. Leur climat natal est l'Espagne, l'Italie, la Provence, le Languedoc. Nous ne pouvons les élever ici qu'en espalier, ou dans des caisses mises pendant l'hiver à l'abri des froids dans les orangeries. Il seroit à desirer qu'on multipliât dans nos provinces méridionales un petit grenadier nain d'Amérique. On grefferoit dessus les autres espèces. Ces arbres restans petits, on feroit mûrir ses fruits dans les serres. Le grenadier à fleurs doubles fait l'effet le plus agréable dans les jardins. L'arbre resserré en caisse, produit une plus grande quantité de fleurs. Les fleurs de grenade sont un léger styptique utile dans les dyssenteries. On fait en Languedoc, avec des grenades et du sucre, une limonade astringente très-agréable.

GRENADILLE, ou *fleur de la passion.* Cette plante, originaire de la nouvelle Espagne, peut s'élever en espalier à l'exposition du midi. La fleur en est belle, singulière. On a prétendu y voir les instrumens de la passion, d'où lui est venu son nom. Le suc du fruit est visqueux: les Indiens et les Espagnols le boivent avec plaisir.

Grenadille *de la Marqueterie.* C'est une espèce d'ébène rouge. Voyez *Bois d'ébène.*

GRENAT. Cette pierre tient le huitième rang dans les pierres précieuses. On la distingue en Orientale plus dure, plus vive en couleurs, et en Occidentale d'un mérite inférieur. Les

unes contiennent un peu d'or. Les autres, du fer ou de l'étain ; et peut être l'un et l'autre de ces métaux. Le grenat d'Orient se trouve répandu çà et là dans les terres des montagnes, dans le sable des rivières, sous les formes diverses de rhomboïdes, d'octaëdre, etc. Le grenat Occidental se trouve ordinairement dans des ardoises, dans du grais, de la pierre à chaux ou isolé. On voit à Fribourg les moulins et les machines employées pour tailler, percer et polir le grenat. Cette pierre ne brille de son éclat qu'au jour ; à la lumière elle paroît noire.

GRENOUILLE. On en distingue plusieurs espèces. Il y a quelques différences dans leurs formes, leur couleur. Elles sont amphibies. Leur cœur n'a qu'un ventricule, et reçoit le sang par le moyen de deux soupapes. Dans la cavité de leurs oreilles, on observe une corde ; c'est l'organe de l'ouie, susceptible de tension et de recevoir les vibrations de l'air. Ces animaux se nourrissent d'insectes, de vers, de mouches, de petits limaçons. Ils sont utiles dans les jardins. On prétend qu'ils ne peuvent engendrer qu'à l'âge de quatre ans, et qu'ils vivent dix ou douze ans. Les mâles des grenouilles vertes font entendre un croassement plus fort que les femelles. Cet effet est dû à deux vessies rondes et blanches, que l'on voit sortir des deux côtés de leur bouche. C'est principalement dans le tems des amours et à l'approche des pluies qu'ils se font entendre. Dès qu'une grenouille commence la musique, toutes les autres la suivent. Il y a diversité de sentiment sur la manière dont se fait la fécondation des grenouilles. Le fait certain est, que l'on rencontre souvent des mâles montés sur les femelles. Ils les tiennent si étroitement avec leurs pattes de devant, qu'ils se laissent plutôt

tuer sur elles, que de les quitter. On ne découvre dans les mâles, ni dans les femelles, aucune partie sexuelle extérieure. L'anus sert à l'un et à l'autre sexe à mettre dehors les excrémens, les urines, les embryons, les œufs. Dans la dissection anatomique, Gauthier a découvert, dans la femelle, des œufs où l'on apperçevoit des vers vivans et frétillans. Dans les mâles, il a retrouvé un placenta, auquel étoient attachés plusieurs embryons vivans. Il prétend que dans le moment où la femelle dépose ses œufs, il laisse couler ces embryons vivans, qui s'attachent aux œufs et s'en nourrissent. Ces embryons conservent la figure qu'ils avoient dans la vésicule du père. Pendant l'espace d'un mois ils se développent, et ce qui formoit la queue du têtard devient, dans la jeune grenouille, les deux pattes de derrière. D'autres disent qu'au printems, il paroît à un pouce de chaque main de la grenouille mâle une éminence papillaire, que cette partie fait les fonctions de la génération, lorsque le mâle l'applique entre les jambes de la femelle. L'embryon que dépose celle-ci est entouré d'une substance glaireuse. Il tombe au fond de l'eau. Au bout de quatre heures les œufs se renflent et reviennent à la surface. Le dix-septième jour ils prennent la figure d'un rognon. Le cinquantième on voit les têtards développés, ils se nourrissent alors de lentille d'eau. Pour passer à l'état de grenouilles, leur peau se fend au-dessus de la tête. Une nouvelle tête commence à paroître, puis les pattes antérieures, puis le corps. Enfin la grenouille sort de sa dépouille comme d'un fourreau. On peut pêcher les grenouilles à l'hameçon, en mettant pour appât quelque insecte. Un morceau de drap rouge les attire. Elles viennent le saisir comme de la viande. On les prend à la lumière avec des filets comme le poisson;

ou avec des rateaux au milieu des herbages. Les grenouilles sont propres à appaiser les âcretés de poitrine, bonnes dans la consomption. On ne mange que les cuisses. Le frai de grenouille, (c'est l'assemblage gélatineux des œufs), appliqué extérieurement, est utile dans les inflammations.

Grenouille-pêcheuse, *grenouille de mer*, *baudroie*, *galanga*. La bouche de ce poisson est garnie de dents jusques dans la fossette du col, et ces dents sont couchées obliquement. Ce poisson vit au fond des eaux. Ses nageoires ne lui servent qu'à ramper sur le sable. La nature lui a donné le moyen d'attraper, par finesse, la proie dont il se nourrit. Ses yeux sont placés de manière qu'il voit ce qui passe au-dessus de lui. S'il apperçoit quelque poisson, il agite doucement ses deux barbillons à dessein de l'attirer. Puis il les incline insensiblement, jusqu'à ce qu'il ait mis le poisson à portée de sa gueule, pour le haper.

GRIBOURI. Cet insecte coléoptère fait, sur-tout dans son état de larve, un tort singulier aux plantes qu'il attaque. L'espèce la plus nuisible est celle de la vigne. Elle en ronge la racine. On peut faire des tas de fumier dans les vignes. Ces insectes, ainsi que plusieurs autres, s'y rendent. On brûle les tas de fumier. Les cendres sont un bon engrais.

CRILLON, *Cricri*. De ces insectes, les uns sont domestiques, habitent les maisons, se plaisent derrière les plaques de cheminées, auprès des fours. Les autres habitent de petits trous souterrains dans les campagnes. Le soir on les entend chanter de toutes parts, lorsqu'il fait beau; ce sont les mâles. Ce chant est l'accent de leurs amours. Au moindre bruit ils sont saisis d'effroi,

se taisent. On n'est point d'accord sur l'organe du chant des grillons. Les uns disent qu'il dépend du mouvement rapide de ses aîles ; d'autres, qu'il est dû à une membrane qui, à l'aide d'un muscle, peut se ployer et se déployer comme un éventail. Ces insectes ont trois estomacs comme les animaux ruminans. La femelle porte, à l'extrêmité de son corps, un étui qui contient deux lames. Elles lui servent à déposer ses œufs dans la terre au pied des racines. Les grillons domestiques sont construits sur le même modèle. Ils chantent toute la nuit, ne sortent de leurs retraites que dans l'obscurité. Il y a des gens de la campagne pour lesquels ce chant a de l'agrément. Ils respectent les grillons, les regardent comme des hôtes qui portent le bonheur à la maison, inspirent le même préjugé à leurs enfans. En Afrique, il y a des peuples chez lesquels on en vend au marché. On les achète pour les mettre dans les maisons. Le chant de ces animaux les endort et leur procure un sommeil agréable. Lorsqu'on veut attraper les grillons, il faut attacher une fourmi ou petit insecte au bout d'un crin, laisser marcher l'animal dans le trou qu'habite le grillon. Il vient fondre sur cette proie, ne la quitte point. On le tire ainsi hors de son trou. Le grillon sauvage est l'ennemi du grillon domestique ; il le poursuit et le tue. Parmi les insectes de ce genre est le *taupe-grillon* ; voyez ce *mot*.

Grillon-criquet. Voyez *criquet*.

GRILLOTALPA. Insecte vorace, qui a, sur le dos, quatre boutons où il renferme ses aîles.

GRIMPEREAU. On distingue plusieurs espèces de ces oiseaux de passage, qui tire leur nom de l'agilité avec laquelle ils grimpent de

branches

branches en branches sur les arbres. Il se nourrit de graines de pomme de pin. Pour se procurer sa nourriture, il commence par percer avec son bec dur et cunéiforme, un trou dans l'arbre, y fait entrer la queue de la pomme, écarte les écailles et mange la graine. Le grimpereau noir profite d'un trou qu'il trouve dans un arbre, en rétrécit l'entrée avec de la terre qu'il gâche, y construit son nid, pond un grand nombre d'œufs. Le mâle aide la femelle dans les travaux du ménage, et l'abandonne, lorsque la petite famille est élevée.

GRISART. Voyez *Blaireau*.

GRISETTE. Ce petit oiseau de passage se plaît dans les endroits aquatiques, se nourrit de vers, d'insectes. Fin et rusé, il ne se laisse pas approcher aisément. Si on en blesse un et qu'on le laisse crier, tous les autres accourent, voltigent autour de lui. En se tenant caché, on peut en tuer un très-grand nombre. La chair de cet oiseau est assez délicate.

GRIVE. On distingue plusieurs espèces de ces oiseaux, tels que la *Litorne*, la *Grive-rouge*, la *Drenne*, la *Roselle*, la *Grive de vigne*. Lorsque les raisins sont murs, les grives viennent les attaquer. La chasse en est agréable et facile. Elles ne se posent pas loin. On les prend aussi avec des collets de crins, en leur présentant pour appât des baies de sorbier sauvage. C'est un mets délicat, lorsqu'elles sont grasses.

GRONDEUR. Poisson qui ressemble à la brodure, et qu'on nomme ainsi, parce qu'étant pris il gronde comme le cochon.

GROS-BEC. Ces oiseaux ont le bec si fort, qu'ils cassent les noix, les noyaux de cerise, d'olives. Ils habitent les forêts de France, d'Italie, d'Allemagne, volent en troupes. Leur

voix n'est pas forte. Le gros-bec des Indes a un chant très-agréable. Il est friand des œufs de colibri ; mais il lui en coute quelquefois la vie. Voyez *Colibri*.

GROSEILLER. Il y a plusieurs espèces de ces arbrisseaux. Les uns donnent les groseilles blanches, d'autres les rouges, d'autres les groseilles à maquereau. Les groseillers quittent leur écorce extérieure. Elle se roule, se pèle. On les multiplient de bouture. Les groseilles blanches et rouges sont saines, rafraîchissantes et tempérantes. On en fait de l'eau de groseille, des confitures, conserves, etc. Les anglais font du vin avec les groseilles à maquereau. Ils les mettent dans un tonneau en infusion dans de l'eau tiède, qui se charge du suc de ces fruits. Ils y mêlent du sucre, et obtiennent, par la fermentation, une boisson vineuse, agréable.

GROS-MUSC *d'hiver*. Poire d'hiver, longue et verte, qui a beaucoup de parfum, mais qui est fort pierreuse. Elle jaunit en vieillissant.

GRUAU. Voyez *Avoine*.

GRUE. Cet oiseau de passage a la voix très forte. Son cri s'entend de très-loin. On le voit voler dans les airs, traverser les mers, en formant toujours un triangle. Le premier en tête fend l'air. Lorsqu'il est fatigué, il se remet derrière, un autre prend sa place et est successivement remplacé par un troisième, et ainsi de suite, chacun à son tour. En mil sept cent trente-cinq, on en vit passer à Orléans des milliers. Ils voloient par troupes de cinquante, soixante ou cent, du Nord au Midi. Ils firent beaucoup de dégât dans les plaines de sarazin, où ils rabatirent. Ces animaux, quoiqu'en grand nombre, sont difficile à tuer. Un d'entre eux est toujours au guet, avertit les autres à la

moindre apparence de danger ; la troupe prend la fuite d'abord difficilement ; mais, l'essor une fois pris, elle s'élève presque à perte de vue. La chasse au vol de la grue, avec de petits oiseaux de proie, est très-agréable. La femelle pond deux œufs ; il en sort un mâle et une femelle. Lorsqu'ils sont élevés la mère les abandonne. On trouve, dans l'estomac de ces oiseaux, de petites pierres. Elles leur servent de meules pour broyer leurs alimens. Les muscles de l'estomac en sont les moteurs. Les anciens faisoient cas de la chair de la grue. Elle est cependant coriace, et demande à être faisandée. En Pologne, dit-on, on élève des grues. On leur arrache les plumes de la queue. On y met une goutte d'huile. Il revient des plumes blanches, dont les polonais ornent leurs bonnets.

GRUE *de Numidie*. C'est la *demoiselle de Numidie* ; voyez *ce mot*.

GUABAM. Fruit des Indes occidentales, dont la longueur est d'environ deux palmes, et qui renferme, sous une écorce de couleur cendrée, une poulpe blanche, entremêlée de quelques amandes dures ; elle est douce et rafraichissante.

GUAHEX. Animal d'Afrique fort léger à la course, qui est une espèce de petit bufile, armé de cornes noires et pointues. On vante la bonté de sa chair.

GUAJACANA. Grand arbre d'Afrique, orné de très-belles feuilles, aussi larges que celles du noyer, et de fleurs qui forment, comme autant de petits vases, auxquelles il succède un fruit de la grosseur d'une prune, et d'un goût fort agréable. On en distingue une espèce qui ne porte point de fruit, et qui se transplante avec succès dans sa jeunesse.

GUAJARABA. Cet arbre croît à la Nouvelle-Espagne. On écrit sur ses feuilles avec un stylet; ce qui le fait nommer l'*arbre du papier*. Les feuilles de plusieurs espèces de palmier servent aussi au même usage.

GUAINUMBI ou *Guinambi*. Petit oiseau des Indes que les Portugais nomment *pégafrol*. On vante également sa beauté et sa petitesse. Il tire sa nourriture des fleurs, et lorsqu'elles sont passées, il fiche son bec dans le tronc d'un arbre et y demeure comme immobile pendant six mois; c'est-à-dire, jusqu'au retour des fleurs; ce qui lui a fait donner, aux Antilles, le nom de *renate*.

GUAINUMU. Animal amphibie du Brésil, qui se retire dans des trous sur le rivage. C'est une espèce de grosse écrevisse de mer, dont la chair se mange. Il a la gueule fort large.

GUANABANUS. Voyez *Ata*.

GUANABO. Grand arbre de l'Amérique, qui porte pour fruit une espèce de melons, de la grosseur de la tête humaine, et d'un goût fort agréable en été par sa fraicheur.

GUAO. Cet arbre croît au Mexique Son suc âcre et caustique corode la peau des personnes sur lesquelles il tombe, et des animaux qui se frottent contre son tronc. Son bois verd n'est jamais attaqué par les punaises. On l'emploie à faire des bois de lit.

GUAPARAIBA. Plante commune en Amérique, dont la racine, coupée par tranches, et appliquée sur les parties piquées et mordues d'un animal vénimeux, passe pour un souverain antidote.

GUARA. Cet oiseau du Brésil se nourrit de poissons. Les sauvages font, avec son plumage, leurs plus beaux ornemens.

GUARAL. Insecte de la Lybie, qui ressemble beaucoup à la tarentule.

GUAYAVIER, ou *Poirier des Indes*. Cet arbre croît en Amérique et aux Indes orientales. Il s'élève jusqu'à la hauteur de vingt pieds. Les uns donnent des fruits blancs, d'autres rouges. Ils sont sujets à être attaqués des vers en mûrissant. On est obligé de les manger un peu verds. Ils sont moins sains. On en fait des marmelades et des compotes qui sont délicieuses. La graine de ce fruit passe, dans l'estomac des animaux, sans souffrir la moindre altération. Les oiseaux la sèment de toutes parts dans les prairies. Elle y lève en si grande quantité, qu'on est obligé d'arracher les jeunes plants. Les feuilles et les racines de cet arbre sont astringentes, vulnéraires. L'écorce de l'arbre est un excellent tan. On fait, avec son bois, de bon charbon pour les forges.

GUEDE. Voyez *Pastel*.

GUEMBE. Fruit singulier du Paraguay, oblong, pointu des deux côtés, de la grandeur d'une palme, qui renferme des grains jaunâtres. Il se mange, mais avec la précaution de ne pas rompre sous les dents de très-petites semences que ces grains contiennent et qui causent autrement une douleur très-aigue. Ces semences, mises sur des écorces pourries, au haut des arbres, jettent des fibres tortueuses, semblables à des cordes, qui descendent jusqu'à terre, y prennent racine, et produisent d'autres arbres qui se chargent de fruits.

GUENON. Quelques-uns ont donné ce nom à la femelle du singe, d'autres aux singes de petite taille. Buffon a donné particulièrement ce nom à des animaux qui ressemblent aux singes ou aux babouins, mais qui ont des queues

aussi longues et quelquefois plus longues que leurs corps. Les guenons sont d'un naturel plus guai que les singes, d'un caractère plus doux que les babouins; leur vivacité pétulante n'est cependant pas incompatible avec la douceur et la docilité. Assez agiles pour échapper à la voracité du tigre, elles deviennent quelquefois la proie des serpens, qui se mettent à l'affut sur les arbres, les surprennent et les dévorent.

GUÊPES. De ces insectes, les uns vivent en société, les autres sont solitaires. Un caractère distintif de ce genre de mouches est d'avoir le corps lisse et sans poils apparens. Leurs ailes supérieures, lorsqu'elles ne volent point, sont pliées en deux dans leur longueur. A l'origine de chacune de ces aîles est placée une partie écailleuse; elle fait l'office d'un ressort qui empêche l'aîle supérieure de s'élever trop dans les battemens d'aîles. Cette précaution étoit bien importante pour ces insectes carnaciers qui poursuivent leur proie à tire-d'aile.

Guêpes-aériennes. C'est la plus petite espèce de guêpes. Leur société n'est pas nombreuse; leur histoire, leurs mœurs sont les mêmes que celles des guêpes communes. Elles bâtissent différemment. Leur guêpier est attaché à une branche d'arbre avec une espèce de lien; il est depuis la grosseur d'une orange jusqu'à celle d'un œuf. Le bois, réduit en papier, en est la matière; s'il étoit d'une couleur vermeille on le prendroit pour une grosse rose qui commence à s'épanouir. Il est recouvert d'un vernis impénétrable à l'eau. Un de ces nids n'a été ni ramolli, ni altéré dans l'eau.

Guêpes-cartonnières *de Cayenne*. Voyez *guêpier de Cayenne*.

Guêpes-communes *domestiques* ou *souterraines*. Ces guêpes construisent des édifices

vivent en société, se nourrissent de pillage, et font de grands ravages sur nos espaliers. Cette républiquε nombreuse est fondée par une seule femelle fécondée pendant l'automne et échappée aux rigueurs de l'hiver. Elle creuse un trou dans un terrein sec, se pratique une entrée tortueuse, ou profite de celui d'une taupe, y bâtit à la hâte quelques cellules, y dépose des œufs. Au bout de vingt jours ils ont passé par l'état de vers, de nymphes et sont devenus guêpes. La sage nature prévoit à tout. Les guêpes mulets ou sans sexe sont les seules qui travaillent à la fondation de la républque. Les premiers œufs éclos sont des *guêpes mulets*. Aussi-tôt nés, ils se mettent à l'ouvrage, agrandissent le trou, vont sur le bois, les treillages, les chassis, chercher les matériaux de construction avec leurs dents : ils coupent, hachent, déchirent de petites fibres de bois, les humectent d'une liqueur qu'ils dégorgent, les portent à l'attelier. D'autres ouvrières les attendent. Elles en construisent le guêpier. Cet édifice est composé en dehors de feuilles de papier. Elles ne sont point appliquées les unes coutres les autres. De cette manière l'humidité ne peut pénétrer en dedans. Il-y a dans l'intérieur douze ou quinze étages. Entre chacun règne une colonnade formée par les liens qui attachent les gateaux l'un à l'autre. Chaque étage est comme une espèce de place publique où les citoyens peuvent se promener. Les cellules sont hexagones. C'est le berceau où la mère continue de pondre des œufs de guêpes mulets au nombre de quinze ou seize mille, et ensuite les œufs de trois cents femelles et d'autant de mâles. Les frères aînés, éclos les premiers, prennent des soins singuliers des cadets qui naissent. Ils proportionnent leur aliment à la délicatesse de leur estomac. C'est d'abord des

jus de fruits, de viande, ensuite des cadavres d'insectes. Ceux qui vont à la provision apportent à manger aux travailleurs. Chacun prend sa portion. Point de dispute, point de combat. La république devient plus nombreuse, s'accroît de jour en jour. On y vit en paix. Dès que chacun est pourvu de forces nécessaires, il vole aux champs. C'est alors une troupe de brigands. Ils viennent ravager nos espaliers, entamer nos fruits avant leur maturité, fondre avec la rapidité d'un épervier sur nos abeilles: leur couper la gorge pour s'emparer de leur miel, piller, ravager leur république, se nourrir du fruit de leurs travaux, et les obliger de déguerpir. Dans ces momens d'abondance les guêpes apportent le butin au guêpier, le partagent entre elle. Ce n'est que fête, que plaisirs, amitié. La concorde ne peut subsister parmi les brigands. Au commencement de l'automne, les provisions viennent à manquer. Cette jeunesse si vive, si amie, si brillante, s'anime d'une espèce de fureur. Le guêpier n'est plus qu'un théâtre d'horreur. Les mulets et les mâles arrachent de leurs berceaux œufs, vers, nymphes, insectes naissans. Rien n'est épargné. On se bat les uns contre les autres. Ces duels vont rarement à la mort, comme ceux des abeilles. Les mâles sont les seuls qui n'aient point d'aiguillon. L'espérance de l'état, les soins de la postérité, l'amour de la patrie, ces grands ressorts du gouvernement ne subsistent plus. Toute la république se détruit de fond en comble. Les froids, les pluies font languir les citoyens. Ils périssent presque tous, heureusement pour nous et nos abeilles. Quelques femelles échappées aux malheurs de la guerre intestine et à la rigueur de l'hiver, fondent au printems suivant de nouvelles républiques. Un brigand est quelquefois utile pour en punir d'autres.

d'autres. Quelques bouchers suspendent au-devant de leur boutique un foie de veau ou autre viande tendre. Les guèpes viennent rechercher ce mets friand. Voulant jouir seules du butin, elles poursuivent ces grosses mouches bleues, des œufs desquelles naissent des vers, qui gâtent la viande. C'est le seul avantage que nous puissions tirer des guêpes.

Guèpes-ichneumones, ou *guêpes maçonnes.* On distingue plusieurs espèces de ces mouches. Elles vivent solitaires. Leur caractère distinctif est de ne point avoir les aîles supérieures pliées en deux comme celles des guèpes communes. Leur antennes sont toujours en mouvement. A leur partie postérieure on observe dans les unes une tarière, dans d'autres un aiguillon qui n'est point caché comme dans les guèpes ordinaires. Dans quelques espèces, l'aiguillon glisse dans une coulisse. Ces mouches, fortes et vigoureuses, construisent dans le mortier des murs, ou dans des pièces de bois, à une exposition favorable, des alvéoles en moins d'une heure. L'alvéole est creusé à mesure que la guèpe en ôte les décombres; elle les lie avec une matière gluante; ce qui forme à l'entrée du trou un tuyau saillant. La mouche dépose un œuf dans le fond, d'où naîtra un jeune ver: elle pourvoit à sa nourriture. Chaque espèce de mouche a des alimens qui lui sont propres. Les unes se nourrissent de chenilles d'une espèce; les autres d'araignées de telle ou telle espèce. Cet aliment est le même qu'elle destine à sa famille. Ici une guèpe apporte des chenilles prêtes à se métamorphoser, les empile les unes sur les autres, et referme ensuite l'alvéole avec le mortier qui étoit dehors. Le ver éclos trouve sa nourriture proportionnée à son appétit, et en quantité suffisante jusqu'au moment de sa

métamorphose. C'est une chenille pour chaque jour. Là, une autre guêpe pourvoit le sien de petites araignées. Chaque femelle construit ainsi autant d'alvéoles qu'elle pond d'œufs. Les jeunes vers bien nourris se changent en nymphes, deviennent des guêpes qui percent leur prison, volent en plaine, font la chasse aux insectes, aux araignées, fondent dessus comme des éperviers, et sont, à leur tour, des mères de famille, qui ont les mêmes attentions pour leur postérité.

Guêpes *de l'isle de France.* Ces insectes, vigoureux, armés d'un terrible poignard et pleins de courage, sont très-utiles aux habitans. Quoiqu'inférieures en force aux kakerlaques, ces guèpes leur font la guerre, les tuents, et défont les habitans de ces fourmis redoutables, qui rongent et détruisent tout dans les maisons, dans les vaisseaux..

GUÈPIER *de Cayenne.* Ce logement des guêpes de Cayenne est fait avec un art singulier. Ces mouches le suspendent à une branche d'arbre. Chaque gâteau est percé d'un trou. Il sert de communication à toutes les parties du bâtiment. La matière est bien plus belle que celle de nos guêpiers. C'est un carton qui peut le disputer au plus beau, au plus blanc et au plus fin que nous puissions faire. Ces fabricantes ont connu bien avant nous l'art de faire le papier. Leurs matériaux sont des fibres de bois hachés, coupés, humectés d'une liqueur qu'elles dégorgent. Elles nous indiquent que l'on peut suppléer d'autres matières au linge. Les bois blancs seroient vraisemblablement ceux qu'on pourroit employer avec succès dans la fabrique du papier. Voyez *Papier.* L'histoire, les mœurs de ces guêpes sont à-peu-près les mêmes que celles de nos *guêpes communes*; voyez *ce mot.*

Guêpier *de mer*. Nom donné à une espèce d'*Alcyon*; voyez *ce mot*.

Guêpier mérops. Cet oiseau est naturel au Brésil. Il se nourrit de scarabés, d'abeilles et autres insectes. Un caractère singulier et remarquable, c'est que le doigt extérieur tient à celui du milieu par trois phalanges, et le doigt inférieur par une seule.

GUHR. On désigne sous ce nom diverses matières minérales en poudre fine, qui sont dans un état, ou de mollesse, ou de siccité et qui ont été chariées par les eaux. Il y en a de crétacées, d'ochracées et d'autant de nature différente qu'il peut se faire de combinaisons. Est-ce la matière primitive des mines? ou sont-ce des mines décomposées? Leur nature et leur couleur donnent des indices sur la qualité de la mine.

GUI. Cette plante ne végète point sur terre; mais parasite, elle ne croît que sur les branches des arbres. Elle s'attache sur un très-grand nombre d'espèces, jamais sur le figuier. On en voit quelquefois sur du bois pourri, des pierres, des tessons de pots. Elle est toujours verte. On y distingue des fleurs mâles et des fleurs femelles. La graine s'attache à l'écorce d'un arbre. La radicule s'y enfonce. La sève de l'arbre s'extravase, forme à l'endroit de l'insertion une grosseur. Les racines parasites s'étendent, boivent le suc nourricier. Les branches supérieures de l'arbre qui nourrit le parasite, périssent quelquefois. Le gui n'affecte point, comme les autres plantes, de monter toujours vers le ciel. Il pousse en tout sens, en toutes directions. Les baies de gui sont trop âcres intérieurement. Appliquées extérieurement, elles font murir les abcès. L'écorce de gui, macérée et pourrie dans

l'eau à la chaleur du fumier, broyée, réduite en pâte, forment d'excellente glu.

GUIABARE. Arbre de l'Isle Saint-Domingue que les Espagnols nomment *vycro*, dont les feuilles, qui sont très-larges, tiennent lieu de poivre aux habitans du pays.

GUIB. Ces animaux font la nuance entre la chèvre et la gazelle; ils se plaisent ensemble. On en voit des troupeaux au Sénégal dans les plaines et les bois du Podor.

GUIGNARD. Cette espèce de pluvier est un oiseau de passage. Il s'en arrête tous les ans beaucoup aux environs de Chartres. Cet oiseau est très-grand. Lorsqu'il voit quelqu'un, il le fixe si attentivement, qu'on peut s'approcher derrière lui et le prendre au filet. Si on en blesse un à coups de fusil, tous les autres rodent autour de lui, et l'on peut tirer plusieurs coups sur la troupe.

GUIGNE. Espèce de cerise qui ressemble aux bigarreaux, mais dont la chair est moins ferme : il y en a de blanches et de rouges. Les uns font venir ce nom de guimu, d'autres de la commune *de Guines* en France.

GUIMAUVE. Cette plante est très-adoucissante, propre dans les inflammations. On fait, avec son mucilage et du sucre, les pâtes de guimauve. Ses racines, coupées, bouillies dans de l'eau où l'on a mis du santal ou du bois d'Inde, et émoussées par le bout, forment des espèces de brosses pour nettoyer les dents.

GUIMAUVE *veloutée des Indes*. Voyez *Ambrette*.

GUINGAMBO. Fruit d'une plante du même nom, de la grosseur d'un œuf et composé de plusieurs côtes. Il est commun en Afrique et

en Amérique, où il entre dans les potages comme divers légumes.

GUIRANHÉANGÉTA. Petit oiseau du Brésil, jaune et bleu, dont la voix est si flexible, qu'il imite le chant de toutes les autres espèces d'oiseaux. Les Portugais prennent plaisir à le nourrir en cage.

GUIRAPANGA, *Guiratention*, et *Guiretinga*; ce sont trois sortes d'oiseaux du Brésil. Le premier est blanc, et quoique petit, sa voix est d'un éclat qui se fait entendre d'une demie lieue. Le second est blanc aussi, et sujet à une espèce d'épilepsie. Le troisième est une sorte de grue qui vit en mer, et qui a de si belles plumes au cou, qu'elles égalent celles de l'autruche.

GUSBABUL et *Gusgunèche*. Deux pierres tendres qui sont des espèces d'agathe, toutes deux orientales. La seconde est une sorte d'œil de chat chatoyant, de couleur verdâtre foncées. Son nom signifie *pierre de soleil*, et celui de la première, *pierre de l'homme*.

GUYABO. Arbre de la Nouvelle Espagne, qui porte une sorte de pommes d'excellent goût. Il a les feuilles de l'oranger. On en distingue deux; l'un dont le fruit est rond, et a la chair rouge; l'autre dont le fruit est allongé, et a la chair blanche.

GYPS. Cette matière pierreuse est tendre, friable. Elle paroît, ou en forme de coin, belle, transparente, brillante. (On la nomme alors *pierre spéculaire*; c'est son état de cristallisation) ou striée et en filets. (On la nomme *gyps strié* ou en masse; c'est la *pierre à plâtre*.) Si ces masses sont bien pures, bien transparentes, c'est l'*albâtre gypseux*. L'examen chy-

mique démontre que le gyps est une pierre calcaire saturée d'acide vitriolique. Delà dérivent tous les caractères qu'elle présente, son peu de dureté, sa cristallisation, sa transparence, son indissolubilité dans l'eau, sa calcination. Les carrières de Montmartre sont composées de ce gyps. Il y est disposé par lits. Les environs sont glaiseux, pyriteux. On y voit des lits de pierre calcaire. La combinaison se sera faite dans l'intérieur de la terre. Le gyps ou pierre à plâtre mis au feu, se calcine en perdant l'eau de sa calcination. On le bat, on le réduit en poudre. C'est le plâtre, substance de la plus grande utilité. Mêlé avec de l'eau, il devient mol, prend toutes les formes que l'on desire, recouvre sa première dureté sous la nouvelle forme qu'on lui a donnée, et la conserve un grand nombre d'années d'une manière solide et durable. Avec le beau plâtre de Paris tamisé, l'on fait ces jolies petites statues qu'on jette en moule.

GYRIN. C'est ce petit animal qui décrit des cercles sur la surface de l'eau, en courant avec une très-grande vitesse. Il est difficile à attraper, et se plonge au fond de l'eau lorsqu'on veut le prendre.

HABASCON. Racine de l'Amérique, commune sur-tout en Virginie, qui se mange cuite avec d'autres viandes.

HACHES *de pierre.* Voyez *Armes des Sauvages.*

HACUB. Sorte d'artichaut, ou de chardon des Indes, dont on mange les rejetons tendres. Il en vient du Levant; sa racine, qui est venteuse et purgative, s'employe dans la médecine.

HÆRMIE. Petit fruit des Indes qui ressemble au poivre par la forme et la grosseur, mais qui est de couleur rougeâtre, et dont le goût aromatique approche de celui du girofle. On vante ses propriétés pour fortifier l'estomac, et pour les relâchemens de l'épiglote, ou la luette.

HALICTITES. Ce sont les oreilles de mer fossiles.

HALIMUS. Arbrisseau dont les feuilles ressemblent à celles de l'olivier, et qui est propre à faire des haies. Ses feuilles tendres et vertes peuvent être mangées, lorsqu'elles sont cuites.

HAMAC. Sorte de lit portatif fort en usage en Afrique et en Amérique. On le suspend entre deux arbres, pour se garantir pendant la nuit des bêtes farouches et des insectes. Ce mot désigne aussi les lits des matelots sur les vaisseaux, et les litières plates sur lesquelles on se fait porter en quelques pays de l'Afrique. Les hamacs sont de différentes matières; les uns sont d'écorces d'arbres entrelassées en forme de filets; les autres de coton. Aux isles Fran-

çoises, les femmes de distinction reçoivent leurs visites couchées nonchalamment dans un hamac suspendu au milieu de la chambre. Une jeune négresse est occupée d'une main à balancer le hamac, et de l'autre à chasser les mouches qui pourroient incommoder sa maîtresse. La mollesse est de tous les pays.

HAMSTER. C'est un rat des champs fort commun en Allemagne; animal vorace et très-gras. Il se retire comme le lapin, dans des trous où il fait grand amas de grains. Il est mordant et colère. S'il est poursuivi par un cheval ou par un chien, il saute à ses babines et le mord cruellement. Il peuple beaucoup, sur-tout dans les tems humides, fait de grands ravages qui souvent occasionnent la disette de grains dans quelques cantons. L'entrée de son terrier profond, conduit à plusieurs caveaux ou souterreins, dont les uns servent à leur logement; les autres font des magasins plus ou moins vastes: il y en a qui ont jusqu'à cinq pieds de profondeur. Le mâle a son terrier séparé; celui de la femelle a plusieurs ouvertures perpendiculaires, pour donner une entrée et une sortie libre à ses petits qu'elle met bas deux fois par an, au nombre de cinq ou six chaque portée. Pour profiter de leur récolte et de leur fourière, on creuse et l'on détruit ces terriers qui ont quelquefois huit à neuf pieds de diamètre.

HANNEBANNE. Voyez *Jusquiame*.

HANNETON. C'est le nom d'une espèce de scarabé fort commun en Europe, vers le commencement du printems. Il fait, pendant deux mois, beaucoup de ravage sur les arbres fruitiers et autres, qu'il dépouille de leurs feuilles, bourdonne en volant, reste caché pendant la chaleur du jour

à l'ombre du feuillage, vole sur le soir par essaims, folâtre dans les airs et donne brusquement contre ce qu'il rencontre, ce qui fait dire quelquefois, *étourdi comme un hanneton.* Les femmes ont emprunté des jolies antennes de cet animal, le nom d'un des agrémens de leur parure, appelé *soucis de hanneton.* Le mâle et la femelle restent long-tems accouplés : celle-ci, fécondée, va faire un creux dans la terre avec sa queue, s'y enfonce à reculons à la profondeur d'un demi pied, y dépose ses œufs oblongs, d'un jaune clair, l'un auprès de l'autre ; sort de terre, s'envole et cesse bien tôt de vivre après avoir rempli ce dernier vœu de la nature. Vers la fin de l'été les œufs éclosent, donnent naissance à de petits vers blancs qui se nourrissent de la racine des plantes, ne sortent jamais de terre qu'accidentellement, cause le plus grand dégât dans les prairies, et les potagers, détruisent le bled, le seigle, les graines, etc. Les cochons et les corbeaux sont très-friands de ces vers. Ceux-ci, à l'approche des hivers se creusent un logement plus profond où ils demeurent comme engourdis. Le printems les invite à chercher leur nourriture vers la surface. Après avoir ainsi passé trois ans à piller, ravager, détruire, ils s'enfoncent plus avant dans la terre, s'y font un logement commode, changent de peau, paroissent sous l'état de nymphe, d'abord jaunâtre, puis jaunes, enfin rouges ; donnent, dans cet état, des marques de sensibilité, passent ainsi leur dernier hiver, prennent au milieu de l'hiver, dans l'espace de dix ou douze jours, la forme de hanneton, sa dureté, sa couleur naturelle, restent encore trois mois dans la terre, en sortent au milieu du printems, déploient leurs aîles, et vont prendre leurs ébats dans les airs. Ces insectes paroissent avoir bien de la

peine, ainsi que les autres coléoptères, à prendre leur essor. On en trouve quelquefois de pétrifiés dans les pierres fossiles et dans des ardoises de glaris.

HAPE-FOIE. Oiseau de mer qui a le dessous du bec crochu et le dessus un peu recourbé. Son nom lui vient de l'avidité qu'il a pour les foies de morue, qu'on jette en la pêchant, et qui l'attire autour des bâtimens pêcheurs d'où on le prend à la ligne. Il ne peut s'élever, s'il n'est dans l'eau.

HARENG. Poisson de passage connu sur nos tables. Il fait sa résidence dans les mers du Nord, et peut-être sous les glaces pour se dérober à la poursuite des baleines. C'est delà que descendent ces peuplades, qui, tous les ans, parcourent l'Océan, et viennent fournir une abondante nourriture aux différentes contrées voisines de la mer. Ces poissons réunis, et, pour ainsi dire, entassés les uns sur les autres, forment par troupes des espèces de bancs flottans dans les eaux. Leur grand nombre fait quelquefois obstacle au passage des vaisseaux. Ils se mettent en voyage au commencement de l'année, se partagent en plusieurs colonnes précédées chacune par un conducteur plus gros que les autres, à qui les pêcheurs font grace, par reconnoissance, en le rendant à la mer. Les unes parcourent, par détachemens, le banc de Terre-neuve; les autres, la mer Baltique; les autres font le tour des côtes d'Angleterre, de Zélande, etc. Ils arrivent vers nos côtes au printems, continuent leur route avec beaucoup d'ordre. Si le passage est étroit, comme le long de la manche, la colonne s'allonge aux dépens de la largeur. Leur marche n'est pas rallentie par cette évolution. Ils ne séjournent vers les côtes, qu'autant qu'ils y trouvent de

petits vers, crabes et poissons dont ils se nourrissent. Les différentes colonies se réunissent à un tems et dans un lieu déterminés. Enfin, elles disparoissent et vont regagner leur ancienne habitation. Les harengs ne fraient qu'une fois l'année vers l'équinoxe d'automne. Ils ont pour ennemis le nordcaper, le chien marin, le marsouin, le cabéliau, la morue, la mouette et quelques oiseaux de proie; mais il n'est point d'écueil pour eux plus fatal que les filets des Hollandois. Ceux qui échappent à l'avidité de cette nation commerçante, deviennent la proie des autres pêcheurs Européens. Ce n'est qu'à raison de leur nombre, que quelques-uns se sauvent de la conjuration formée contre eux par les habitans de la terre, de la mer et de l'air. La pêche du hareng est plus facile la nuit que le jour : on ne les distingue dans le jour, que par l'agitation et la noirceur de la mer. La nuit ils sont lumineux : une lanterne allumée les attire, et c'est ainsi qu'on les conduit à l'ambuscade qu'on leur a tendu. Quand une fois la tête de ces colonnes s'est introduite dans des filets, on en prend des quantités prodigieuses. Les filets, tricotés d'une grosse soie de Perse, sont teints avec le noir de fumée. Les pêcheurs Hollandois savent mieux que ceux des autres nations, préparer le poisson pour le conserver et le vendre dans toute l'Europe. Ils lui coupent les ouies à mesure qu'ils le prennent, l'encaquent dans un tonneau de bois de chêne, sur un lit de gros sel d'Espagne. Ils ne manquent pas d'arranger le jour ce qu'ils ont pris la nuit. On appelle *hareng frais*, ou *hareng blanc*, celui qui se mange frais : *hareng pec*, celui qui se mange cru après avoir été dessalé : *hareng sauret*, ou *souer*, celui qu'on a fait sécher à la fumée. Ce dernier, vendu par les marchands

de marée, sous le nom d'*appétit nouveau*, est indigeste et de mauvais goût. En 1764, on vendoit à Paris, sous le nom de frigard, des harengs venant de Flandre, cuits dans un court-bouillon aromatisé par le thin, la sauge et le laurier. Ce poisson étoit un mets assez délicat. On a trouvé, dans le sein de la terre, des harengs pétrifiés, ou leur squélette, ou, enfin, leur empreinte sur des pierres fossiles, des schistes ou des ardoises.

HARENDAGE. Voyez *Célerin*.

HARICOT. Plante dont on distingue plusieurs espèces, telles que le haricot nain, gris, blanc, etc. Les haricots de Soissons, de Hollande et de Prague sont les plus estimés. Les jeunes siliques de cette plante se mangent fraîchement cueillis : on en fait aussi provision pour l'hiver et le carême, en les faisant sécher après les avoir trempés à diverses reprises dans l'eau bouillante. On peut aussi les confire à l'huile, au vinaigre, au beurre fondu ; mais ils perdent de leur goût. Le haricot en arbrisseau fait, par ses fleurs, l'ornement des terrasses. Les siliques des haricots venus à maturité, contiennent la graine appelée *fève* ; voyez *ce mot*.

HARLE, ou *Herle*. La chair de ce plongeon connu sur les rives de la Loire, est d'un goût marécageux.

HARMALE. Espèce de rue fort odoriférante et particulière à l'Egypte.

HARPE, ou *Lyre de David*. On donne ce nom à un très-beau coquillage de mer de la famille des tonnes. La variété de ses couleurs et l'ordre de ses cannelures le font rechercher des curieux. Il s'en trouve de fossiles.

HARPENS. Oiseau des montagnes de Dau-

phiné ; il ne sort pas le jour, et fait son nid dans les creux de rochers qui servent de retraite au bouquetin. Son cri est lugubre.

HARPIE. Voyez *Chauve-souris.*

HARPONNIER. Cette espèce de héron est ainsi nommée parce que son bec a la forme du harpon dont on se sert pour frapper les poissons cétacés. C'est un habile pêcheur ; celui du Mexique est distingué par sa couleur rouge.

HAUTIN, ou *Outin.* Ce poisson de Hollande et de Flandre est plus grand dans la mer Caspienne. Il est révéré sur le bord du Nil. Ses boyaux cuits donnent de la colle : sa chair desséchée et salée trouve du débit dans le commerce. Elle est nourrissante.

HAY-SENG. Poisson fort laid, sans os, sans arêtes, dont les Chinois font leur nourriture. Pressé dans la main, il meurt. On le conserve avec un peu de sel pour le transporter.

HAY-TSING. Cet oiseau de proie fort rare à la Chine et dans la Tartarie, est beau, vif et courageux. Ceux que l'on peut prendre sont portés à l'Empereur Chinois, et élevés dans sa fauconnerie.

HAZE est la femelle du lièvre ou une vieille lapine.

HÉDERA. Espèce de gomme ou de résine : c'est la gomme du lière qui a conservé en français le nom latin de cet arbrisseau. On lui attribue des qualités vulnéraires, sur-tout à celle qui vient des Indes et des pays chauds. Elle a aussi la vertu de faire tomber le poil.

HÉDYPNOIS. Plante détersive et vulnéraire, qui croît dans les pays chauds, et qui est

commune aux environs de Montpellier. Ses feuilles ressemblent à celles de la chicorée sauvage, mais sont rudes et sinueuses : la tête de sa tige devient un fruit de la forme d'un petit melon, qui s'ouvre en mûrissant, et laisse voir deux sortes de semences.

HÉDYSARUM. Herbe amère, dont la graine, nommée *securidaca*, passe pour un bon stomachique. Ses feuilles ressemblent aux clisches. On distingue le grand et le petit *hédysarum*. La graine du petit est bonne pour nettoyer les ulcères et pour dissiper les dartres.

HÉLIOTROPE. C'est le nom d'une plante agréable par ses fleurs qui se tournent vers le soleil : dressée en évantail ou en espalier, elle fait un beau coup-d'œil. On conserve, l'hiver, dans les serres chaudes, l'héliotrope qui a l'odeur de vanille. Les héliotropes mis dans de beaux vases et placés dans les appartemens, les décorent et les parfument. Les apothicaires lui donnent le nom de *verrucaire*, ou *herbe aux verrues*, soit parce qu'elle a la vertu de dissiper les verrues, soit parce que sa graine en a la forme.

Héliotrope. Pierre précieuse, espèce de jaspe Oriental auquel les charlatans attribuent de grands effets lorsqu'il est porté en amulette.

HELLÉBORINE. Arbuste, dont les feuilles sont fort petites et bonnes, en décoction, pour les maladies de foie.

HELMINTHOLITHE, ou *vers pétrifiés*. On donne ce nom à tous les vers de mer ou de terre changés en pierre ou minéralisés. Peut-être ne sont-ce que des tuyaux vermiculaires marins.

HÉMATITE, *pierre Hématite sanguine*. Ainsi nommée par la propriété qu'on lui attribue

d'arrêter le sang. C'est une mine de fer très-riche, minéralisée sous la forme de cristaux ou de mammelons, ou par éguilles pointues, dont la piquûre est, dit-on, dangereuse. Elle porte les différens noms d'hématite striée, pyramidale, ou en grappe, ou celluleuse, ou hérissée, ou sphérique, ou demi-sphérique. Les principales mines sont en Espagne, en Allemagne, en Lombardie : les unes sont rouges, d'autres noirâtres, d'autres pourprées. Celle de Compostelle est recherchée dans le commerce. Les droguistes la vendent sous le nom de *ferret d'Espagne*; elle est employée par préférence pour polir les glaces, l'acier, l'or en feuilles et les autres métaux. La pierre hématite rouge par elle-même, ou devenue rouge au feu, communique sa couleur aux corps qu'on a frottés en l'écrasant dessus. Cette mine dure et compacte n'est point altérable par l'aimant. Elle contient beaucoup de fer, mais aigre, cassant, qu'il est difficile de rendre malléable sans mêlange et sans préparation.

HÉMEROBE. Insecte ainsi nommé à cause de la brièveté de sa vie qui dure cependant plusieurs jours. Dans l'état de vers, c'est un grand mangeur de pucerons; aussi lui a-t-on donné le nom de *lion des pucerons*; voyez *ce mot*. Les hémerobes conservent, après leur métamorphose, leur inclination carnacière : non contents de faire la guerre aux pucerons qui se laissent dévorer tranquillement, ils ne s'épargnent pas entre eux. Les œufs de ces insectes sont portés sur de petites pédicules qui ne sont autre chose qu'une gomme que l'hémerobe file en relevant la partie postérieure de son ventre. C'est ainsi que l'œuf reste attaché au haut de ce fil. Ces œufs sont déposés sur des feuilles, et sont disposés en forme de bouquets; ils ont

été pris pour des plantes parasites. Le vers, en naissant, y trouve sa nourriture au milieu des pucerons. En quinze ou seize jours il a acquis sa grosseur. Avec sa filière, placée à sa queue, il se forme une petite coque ronde, blanche, soyeuse, et d'un tissu serré. Dans l'été, au bout de trois semaines, l'hémerobe sort avec ses aîles; mais lorsque la coque n'a été faite qu'en automne, la nymphe y passe tout l'hiver, et ne subit qu'au printems sa dernière métamorphose. Le vol des hémerobes est lourd. Quelques espèces ont une odeur d'excrément. Il y en a une qui porte le nom d'*hémerobe aquatique*, parce qu'elle fréquente le bord des eaux.

HÉMEROCALLE. Plante dont la fleur est naturellement jaune. On en obtient des variétés par la culture; c'est ce qui la fait rechercher des Hollandois. On regrette que son éclat ne dure qu'un jour.

HÉMIONITE. Plante dont les feuilles sont en forme de croissant, et qui ne produit ni fleurs, ni graine.

HÉMORROUS. Voyez *Aimorrhous.*

HENECHEN. Espèce de chardon des Indes occidentales, dont les sauvages sur-tout du côté de *Panema*, font d'assez beau fil, comme on fait du chanvre.

HÉPATE. Gros poisson de mer, dont la couleur approche de celle du *foie* humain. Il en tire son nom. Sa chair est assez bonne. Deux petites pierres qu'il a dans la tête, sont tout à-la-fois astringentes pour le ventre, et apéritives pour les urines.

HÉPATIQUE, *des jardins*, *des fleuristes*, ou *belle hépatique.* La fleur de cette plante fait

fait l'ornement des parterres au cœur de l'hiver. On faisoit autrefois de son eau distillée, un excellent cosmétique pour blanchir le visage des femmes, brulé par l'ardeur du soleil.

HÉPATITE. Nom d'une pierre ollaire qui a la couleur et la figure du foie.

HERBE *de Bengale*. On file l'extrêmité de sa tige, et l'on en fait un taffetas connu en Europe sous le nom de *taffetas d'herbes*.

HERBE *au Cancer*. Voyez *Dentelaire*.

HERBE *au Charpentier*, *Millefeuille*. Les paysans pilent cette plante qu'ils laissent macérer pendant un mois de l'été dans de l'huile d'olive; c'est un excellent vulnéraire pour les blessures.

HERBE *coupante de Cayenne*. Ses tiges et ses feuilles sont armées de dents comme une scie. Leur blessure est difficile à guérir.

HERBE *aux cuilliers*. Voyez *Cochlearia*.

HERBE *à éternuer*. Voyez *Ptarmica*.

HERBE *aux flèches*, ou *Toutola*. Cette plante est connue par les Caraïbes comme un spécifique contre les blessures faites par les flèches trempées dans le suc empoisonné de quelques lianes. Il suffit d'appliquer à l'instant, sur la plaie, la racine pilée de l'herbe aux flèches.

HERBE *flottante*. Voyez *Gocmon*.

HERBE *aux gueux*. Voyez *Clématite*.

HERBE *molucane*. Ses feuilles pilées ou ramollies au feu et appliquées sur la plaie, servent d'excellens vulnéraires aux Indiens. Les Français l'appellent le remède des pauvres et la ruine des chirurgiens.

HERBE *aux Punaises*. Voyez *Verge d'or*.

Herbe *de Saint-Cristophe.* Plante des bois montagneux qui passe pour un poisson fort subtil, mais dont on se sert extérieurement pour la gale et la vermine.

Herbe *aux Vipères.* On a peut-être donné, à cette plante, ce nom de la petite ressemblance qu'il y a entre sa graine et la tête d'une vipère. Pour soutenir ensuite l'honneur de son nom, on lui a attribué les propriétés d'être spécifiques contre la morsure de la vipère. Comme elle abonde en parties nitreuses, elle est rafraîchissante, et ses effets tiennent absolument de ceux du nitre.

HERBIER. L'on donne communément ce nom à une collection de plantes desséchées et conservées avec soin pour en avoir l'image, et promener les yeux dans un jardin sec, sans parcourir les climats éloignés où elles ont pris naissance. Il y a des herbiers de différentes espèces; les uns sont naturels, les autres, factices. Les herbiers naturels contiennent les plantes véritables, mais séchées, soit à l'air, soit au soleil, soit au four, à différens dégrés de chaleur, suivant la nature des plantes : les herbiers factices ne contiennent que l'image des plantes dessinées, ou gravées, ou enluminées, ou imprimées. Dans quelques-uns ce n'est que l'empreinte de la plante elle-même mise à la presse sur du papier blanc. Pour faire un herbier, on cueille la plante : de retour chez soi, on la met dans un vase pour lui rendre toute sa fraîcheur; on la conserve dans un vieux livres. On dispose les feuilles de la plante de manière à bien développer leur forme, leur position, leurs différens aspects, la nature de la fleur. On supprime les endroits trop chargés; on donne à l'ensemble une forme élégante. Lorsque la première humidité de la plante a

été absorbée, on la met dans de nouveaux feuillets jusqu'à parfaite dessication. Les plantes ainsi conservées, collées sur papier blanc avec une gomme saturée de coloquinte, et ornées de vases ou cartouches, forment des herbiers propres et curieux.

HÉRECHERCHE. Voyez *Mouche luisante.*

HÉRISSON *blanc.* Nom donné par Réaumur à un vers mangeur de pucerons, à cause de sa figure singulière et remarquable par ses touffes de poils. Il parcourt les feuilles des arbres pour y chercher sa nourriture. Au bout de quinze jours il se fixe dans un endroit, et sans quitter sa fourrure, se change en nymphe, puis trois semaines après, en petite coccinelle. Sa dépouille ne paroît nullement altérée par cette métamorphose. Réaumur l'a observé sur un prunier. On le trouve aussi sur le rosier.

HÉRISSON, *fruit.* Il nous vient des Indes Orientales, croît par grappes à de grands arbres; se conserve bien. On en fait provision dans les voyages. Il est de bon goût.

HÉRISSON *de mer.* Voyez *Oursin.*

HÉRISSON *de terre.* Ce petit animal couvert d'épines, qu'il lève et baisse à son gré, se ramasse en boule pour se défendre, contre les autres animaux, avec ses armes naturelles. Si on l'arrose d'eau, ses pointes se rabaissent. On distingue deux espèces d'hérisson; l'un à museau de cochon, l'autre à museau de chien. Ils font leur retraite dans le creux des arbres, ou aux pieds de vieilles masures, ne sortent que la nuit, passent l'hiver à dormir, ne vivent que de fruit, d'œufs, de fourmis, d'herbes et de racines; se roulent sur les raisins, les fruits

tombés ou qu'ils détachent avec leurs pattes, les enfilent avec leurs piquans, et s'en retournent ainsi à leur maison chargés de butin. Leur accouplement se fait debout : les parties génitales du mâle tiennent aux reins comme dans les oiseaux. Ils sont d'un tempérament froid. Le cœur d'un hérisson tiré et séparé de son corps, conserve, deux heures après sa mort, le mouvement de sistole et diastole ; et la piquûre faite sur les viscères pendant la dernière demi-heure, leur occasionne encore des convulsions. La chair du hérisson est pesante et indigeste. Cet animal abonde en excrémens. C'est une viande de carême pour les Espagnols. Les Indiens se nourrissent de la chair de leur hérisson blanc ; celui d'Amérique et celui de Sibérie diffèrent peu du nôtre. Ceux d'Afrique et de Malaga sont des porcs-épics.

HÉRITINANDEL. Couleuvre d'Angleterre, de Malabar, dont la morsure corrompt les chairs, les fait tomber en pourriture, et le malade meurt dans les plus cruelles douleurs.

HERMANNIE. Plante dont le calice est d'une seule pièce à cinq segmens, et la fleur pentapétale.

HERMAPHRODITE. Ce nom désigne un individu dans lequel les deux sèxes se trouvent réunis. Ce phénomène très-commune dans le règne végétal est bien rare dans le règne animal. A Rome et à Athènes on faisoit jeter à la mer ou dans la rivière les enfans qui passoient pour hermaphrodites, ou on les releguoit dans des isles désertes, comme des êtres de mauvais présage. En 1763 ou 1764, les magistrats de Lyon condamnèrent au carcan, au fouet et au bannissement, le nommé Grandjean, baptisé comme fille et marié comme garçon. Le parlement de

Paris, sur la bonne foi de l'individu, lui rendit la liberté, cassa le mariage et le déclara femme. On a, jusqu'à présent, reconnu que ceux qui se font passer pour hermaphrodites, sont des êtres mal conformés, et qui ne peuvent, ni produire, ni concevoir; tel étoit l'hermaphrodite Drouard qu'on voyoit à Paris en 1751. Il est à croire que ceux de ces prétendus hermaphrodites qui ont les facultés propres à un des deux sexes n'ont pas les facultés du sexe opposé. La nature, dans sa marche, est uniforme, mais irrégulière et imparfaite dans ses écarts. Il paroît presqu'assuré que les hermaphrodites ne sont que des femmes dans lesquelles certaines parties s'éloignent plus ou moins de la forme ordinaire. On ne doit pas regarder comme hermaphrodites de jeunes gens dont les parties de la génération ne se développent que dans l'âge de puberté par la force du tempérament ou par un effort violent.

HERMINE. Ce petit animal de la Russie et des pays du Nord est aussi fort commun au Cap de Bonne-Espérance. Il se retire dans les cavernes, et fait la guerre aux taupes et aux rats. Sa peau fine et blanche, pendant l'hiver, devient rouge sur le dos en été. Le bout de la queue est toujours noir; ces bouts de queue sont fort chers. La fourrure de l'hermine est estimée des pelletiers; ils en font des aumuces de chanoine, les pélisses des dames, etc.

HERMODACTE. Racine d'une plante qui nous vient de l'Orient. Cette plante n'est autre qu'une espèce de colchique: on assure que les égyptiennes se servent des racines desséchées de l'hermodacte pour se nourrir et s'engraisser. Ces racines, d'un gout âcre et visqueux, sont sujettes à être vermoulues.

HERON. Cet oiseau solitaire et sauvage est commun en Angleterre et en basse Bretagne. Il vole fort haut, fréquente les marais voisins de la mer, construit son nid au sommet des arbres de haute futaie, dort perché sur les branches, passe le jour dans l'eau, monté sur ses hautes jambes, se nourrit de poissons et de grenouilles, charge sur ses ailes étendues les provisions qu'il porte à ses petits. Son attitude ordinaire est d'avoir la tête entre les deux épaules, et le col contourné. La chasse au vol du héron est amusante. Celui-ci, poursuivi par les oiseaux dressés à cette chasse, tâche de prendre le dessus en volant, et tient sa tête cachée sous son aile, de manière que le gerfaut, le sacre ou le faucon, en l'attaquant, vient donner contre le bec du héron, et se fait une profonde blessure. Les héroneaux sont délicats. Ce met est estimé en France. Pour en avoir plus facilement, on dresse le long des ruisseaux des héronnières; ce sont des loges élevées en l'air, seulement couvertes à claire voie, le héron y fait assez volontiers son nid. On déniche les petits, et l'on en fait d'excellens pâtés. L'aigle fait la guerre au héron, qui meurt courageusement en défendant sa vie. Le héron de la petite espèce crie la nuit d'un ton discordant, comme s'il vouloit vomir; voyez *corbeau de nuit. L'aigrette, le butor, le crabier, l'ibis, la palette*, sont autant de héron; voyez *ces mots*. On en distingue encore plusieurs variétés par les couleurs, tels que les hérons blanc, bleu, brun, châtain, héron du Brésil et de la Louysiane, le héron huppé de l'Amérique.

HÉTICH. Racine du Brésil, qui fait la principale nourriture du pays, et qui étant cuite est de fort bon goût. Ses feuilles sont rampantes et ressemblent à celles des épinards. Cette racine n'a pas de semence. On en coupe des morceaux

qu'on plante, et qui produisent autant d'autres hétiches.

HÊTRE. C'est un des beaux arbres de nos forêts. Ses semences portent le nom de *faines*; voyez *ce mot*. Ses feuilles, d'une belle verdure, et fermes, ne sont point attaquées par les insectes. Sur la fin de l'automne elles prennent une couleur rouge pittoresque, et restent sur l'arbre jusqu'aux gelées. Ses branches sont souples, et cet arbre, dans nos jardins, fait des palissades, des avenues, des massifs, des salles d'automne. Le hêtre, quoique d'un bois très-dur et très-compacte, croît beaucoup plus vîte que le chêne. Dans les vingt premières années, son accroissement n'est pas aussi rapide que dans les années suivantes : à soixante ans il grossit encore, mais il pourrit entièrement. Cet arbre réussit assez bien dans toutes sortes de terreins, mais mieux dans une terre légère et humide. Pour le faire venir de graines, il faut tremper les faines dans des eaux de fumiers, qui leur communiquent un goût désagréable aux mulots. Rien n'empêche de planter en même-tems de l'orge ou de l'avoine, qui procure au cultivateur une bonne récolte, et à ce jeune plant, une ombre favorable; c'est même pour garantir ces jeunes arbres de l'ardeur du soleil, que, lorsqu'on en forme des allées, les pieux qui servent à les étayer, sont placées du côté du midi, dont l'exposition leur seroit plus fatale que celle du nord. On fait grand usage de ce bois dans la construction des vaisseaux. On en fait des roues, des affûts de canon, des pelles, des sabots, etc. Les charpentiers, les menuisiers, les laytiers, les tourneurs, les gainiers, les fourbisseurs, les boisseliers, les ébénistes l'emploient à différens ouvrages; les marchands de vin se servent de ses copaux pour éclaircir leurs vins; il est

moins sujet à la piquûre des vers lorsqu'il a été exposé à la fumée. Un autre procédé, pratiqué par les anglais pour les en garantir sûrement, c'est de laisser tremper le bois de hêtre dans l'eau ; la sève se dissout, le bois devient inattaquable aux vers et s'emploie avec succès pour la charpente, et dans l'air, et dans l'eau. On fait encore de ce bois, les manches de couteaux qu'on appelle *jambette*. Ces manches dégrossis, on les met, dit Duhamel, dans des moules de fer polis frottés d'huile et bien chauffés. Le bois, mis sous presse, s'amollit, entre, pour ainsi dire, en fusion, prend la forme du moule, en sort bien poli, dur, et d'une couleur agréable. On n'y reconnoît plus le grain du bois de hêtre.

HIBOU. Oiseau nocturne qui se nomme aussi *Chat-huan*, parce qu'il se nourrit de souris comme les chats, et qu'il jette un cri lugubre pendant la nuit. Sa tête ressemble assez à celle du chat; ses yeux ont une paupière supérieure qui se baisse lorsqu'ils clignent. Cet oiseau est maigre se retire dans les masures et les creux d'arbres, vole de travers et sans bruit, vomit les os et les poils des souris dont il fait sa pâture, se renverse sur le dos lorsqu'il est attaqué, et se défend avec ses ongles crochus. On en distingue plusieurs variétés, telles que le *hibou blanc* et le *hibou courronné* de la baie d'Hudson, le *cohé* de la Martinique qui fait un cri semblable à son nom, et les hibous à cornes et des rochers d'Islande. Ceux-ci, dès qu'on leur lâche un pigeon, un d'entre eux se détache, tombe dessus, le plume, lui mange d'abord le cœur et les entrailles à travers du dos, et ensuite la chair.

HICARD. Oiseau de la grosseur d'une pie, qu'on

qu'on met au rang des oiseaux de rivière, parce qu'il les fréquente, est commun dans la Nouvelle-France.

HIEBLE. On attribue aux feuilles fraîches de cette espèce de sureau, de faire périr, dans un grenier, les charansons, par son odeur; il faut en mettre une certaine quantité.

HIERACIUM. Plante qui se nomme aussi *herbe à l'épervier*, et qui est une espèce de laitue sauvage. On en distingue deux sortes, la grande qui ressemble à la laitue, et la petite qui ressemble à la chicorée. L'épervier s'en frotte les yeux pour s'éclaircir la vue.

HIMANTOPE. Oiseau aquatique, fort rare, qui a les pieds rouges comme le sang, le bec et le cou longs. Sa couleur est noirâtre, tirant sur le verd, et ses jambes aussi rouges que ses pieds, sont fort hautes, et sa queue est cendrée.

HIPPOBOSQUE. Parmi les insectes de cette classe on distingue la *mouche à chien* et la *mouche araignée*; voyez *ces mots*.

HIPPOCAMPE, ou *cheval marin*. Il est fort commun sur les ports de mer, et n'est que de curiosité. Il a deux arêtes sur les cils, qui paroissent comme des cheveux dans la mer. Le devant de la tête et le dessus de son cou sont couverts, dans les mâles seulement, de petits filets qui disparoissent quand le poisson est mort. On prétend qu'il sort de son ventre un venin dont le remède est d'avaler du vinaigre, dans lequel on a fait mourir une sèche; à mesure que l'hippocampe se dessèche, on lui fait prendre la figure d'une S.

HIPPOCISTE. Plante parasite qui croît sur le Ciste.

HIPPOLITHE. C'est le nom donné à une espèce de bézoart qui se trouve dans les intestins des chevaux, et leur cause des obstructions qui les font périr

HIPPOMANE. Ce mot désigne, ou la semence de la *pomme épineuse*; voyez *ce mot*; ou la liqueur qui sort des parties naturelles de la jument lorsqu'elle est en chaleur, ou enfin une espèce de suc épaissi, placé, non sur le front du poulain, mais entre l'amnios et l'allantoïde. Il y a des hippomanes de diverses formes, de différentes grandeurs. L'expérience a appris que la jument ne nourrit pas moins le poulain, quoiqu'on ait enlevé l'hippomane et qu'on ne le lui ait pas laissé dévorer.

HIPPOPHAES. Herbe maritime, dont les feuilles ressemblent à celles de l'olivier, mais sont entremêlées d'épines blanches, et dont les fleurs sont en grappe. Son jus est purgatif.

HIPPOPOTAME, *Cheval de rivière.* Cet animal amphibie est fort commun dans les grandes rivières d'Afrique. Tantôt il habite le fond des eaux, nage habilement et se nourrit de poissons; tantôt il sort de l'eau, vient paître l'herbe des campagnes et mange les légumes que les nègres cultivent. Sa course n'est pas agile. Il préfère l'eau douce des prairies à celle de la mer. La femelle fait ses petits à terre, les y élève et leur apprend à s'élancer à l'eau au moindre bruit. L'hippopotame vient dormir dans les roseaux sur le bord des rivières. Il ronfle, et l'on parvient à le surprendre et à le tuer en allant très-doucement. Le moindre bruit l'éveille. Son cri est un hennissement. Son regard est perçant et terrible. Les nègres lui font la chasse lorsqu'il est à terre, après lui avoir fermé le chemin qui conduit aux rivières.

Leurs flèches ne mordent pas sur la peau de son dos, de ses cuisses et de sa croupe, mais sous le ventre. Il a la vie dure et ne se rend pas aisément. Les Européens qui vont à cette chasse, tâchent de lui casser les jambes avec des balles ramées, et s'en rendent ainsi maîtres : s'il est blessé dans l'eau, plus agile et plus vigoureux, il s'élance en furieux sur le bâtiment où il voit ses ennemis ; en enlève quelquefois des morceaux de bois considérables, fait virer les chaloupes les plus fortes d'un coup de pied, et se défend jusqu'à extinction de chaleur naturelle. Cet animal est sanguin. On assure qu'il se frotte contre un rocher tranchant, qu'il s'agite pour faire sortir le sang avec plus d'abondance, et qu'ensuite il se couche sur la vase pour laisser fermer sa plaie. Les Nègres, pour garantir leur champ cultivé de l'invasion des hippopotames, font jour et nuit grands feux et beaucoup de bruit. La chair de cet animal, tendre, grasse, d'une odeur et d'un goût un peu sauvage, est fort goûtée des Nègres et surtout des Portugais. Sa peau desséchée et bien étendue sur les rondaches et les boucliers, est à l'épreuve des balles, des sagayes et des flèches. On s'en sert aussi comme de la peau du bœuf. Les Indiens font usage du sang dans la peinture. Les dentistes et les charlatans sont fort curieux des grosses dents de l'hippopotame ; ceux-là pour en faire des dents artificielles qui ne jaunissent pas comme l'ivoire ; ceux-ci pour les faire porter en amulette, à ceux qui mettent leur confiance dans les fables qu'ils débitent.

HIPPURITE. Ce sont des pétrifications d'une espèce de corail de mer, composées de plusieurs cônes ou cylindres qui rentrent les uns dans les autres. Ces articulations sont tur-

binées. Les hippurites entiers sont rares. Les fragmens d'hippurite présentent la forme d'une racine de Bryone, ou d'une colonne spirale, ou d'une corne de bélier, ou d'un cône rayé et étoilé à l'extrêmité. Quelques naturalistes es rangent dans la classe des fongites.

HIRARE. Animal du Brésil qui vit de miel, et qui le tire fort adroitement des ruches, en fouissant la terre au-dessous.

HIRONDELLE. On en distingue plusieurs espèces, telles que le *martinet*, le *crapaud volant*; voyez *ces mots*. L'hirondellede cheminée est la plus commune. Sa langue est fendue. Ses yeux en clignotant se couvrent d'une petite mambrane. Elle ne s'apprivoise point. Son gazouillement, d'abord agréable, devient ennuyeux par la monotonie. Son vol est rapide et tortueux; s'il est bas, et qu'il rase la terre et l'eau, c'est un signe de pluie. L'hirondelle est attirée par les insectes qui, pour lors, ne s'élèvent guère au-dessus de la surface de la terre. Elle marche peu et mal, se nourrit en volant des moucherons et insectes qu'elle trouve sur son passage, fait, dans les cheminées, son nid, de foin, de chaume et de paille, qu'elle maçonne avec de la boue, l'arrondit et l'unit intérieurement, le garnit de plumes et de duvet, y dépose ses œufs, les couve et élève ses petits. Les cris du père et de la mère sont l'expression de leur inquiétude lorsqu'on touche à leur nid. Ils appellent à leur secours les autres hirondelles. Ces oiseaux ne paroissent dans nos climats qu'au printems et en été. On trouve, dans leur ventricule, de petites pierres rougeâtres et transparentes, qui servent, sans doute, à la digestion de leurs alimens: ces pierres, dit-on, ont la vertu d'attirer les ordures qui sont entrées dans l'œil. L'*hirondelle de rivière* ou *de rivage*,

peu différente du martinet, fait, sur le bord des eaux et dans les montagnes argilleuses, un creux qu'elle remplit de plumes; c'est là qu'elle pond ses œufs et les fait éclorre. On n'est pas encore bien certain si les hirondelles sont des oiseaux de passage. Quelques auteurs en font des voyageuses, et les font venir d'Afrique, où elles retournent en automne. D'autres disent qu'elles se cachent dans des trous pendant l'hiver; d'autres assurent que se mettant en tas et formant une espèce de môle, elles se laissent tomber au fond des étang, où elles demeurent jusqu'au retour de la belle saison. Ce qu'il y a de certain, c'est que, vers l'approche du froid, dans le tems où l'on voit arriver les canards sauvages, les hirondelles s'assemblent, paroissent concerter entre elles le moment de leur départ, et dans le silence de la nuit toute la légion disparoît. Leur retour annonce le printems. Elles ne prévoient pas toujours la température du climat. En 1740, elles arrivèrent trop tôt, les insectes n'étoient pas éclos, point de vivre. On les voyoit tomber et mourir de foiblesse. Les hirondelles du Cap-de-Bonne-Espérance, du détroit de Gibraltar, de la Caroline et du Brésil sont des variétés de cette espèce d'oiseau. Celle de l'Amérique, assez singulière, établit son nid dans des trous qu'on fait pour elle autour des maisons, ou dans des calebasses attachées à de grandes perches. Les hollandais ont chez eux une espèce d'hirondelle qui sent l'ambre; ils lui donnent le nom d'*hirondelle de mer*. Les anglais donnent aussi le même nom à des espèces de *mouettes*; voyez *ce mot*.

Hirondelle. On donne encore ce nom à une coquille bivalve du genre des huîtres. Ouverte, elle présente la figure d'un oiseau qui

vole. Nacrée en dedans, si l'on enlève l'épiderme de sa partie extérieure, elle offre aux yeux les plus belles couleurs.

Hirondelle *de mer*. Nom donné à un poisson dont les nageoires larges et longues lui servent à s'élancer hors de l'eau, pour se dérober à la poursuite des plus gros poissons. Sa chair est indigeste et nourrissante. Ses œufs sont rouges.

HIVOURA. Arbre du Brésil qui ne produit que cinq en cinq ans. Son fruit est une espèce de petite prune, qui contient un petit noyau agréable et sain pour les malades.

HOBEREAU. Nom d'un oiseau de proie, qui est le plus petit après l'émérillon, dont on se sert en fauconnerie pour prendre de petits oiseaux.

HOCHE-PIED, ou *Hausse-pied*. Oiseau qu'on lâche seul après le héron, pour le faire monter.

HOCHEQUEUE. Voyez *Bergeronnette*.

HOCOS, ou *Ocos*. Cet oiseau de Cayenne lève et baisse sa huppe à volonté. Il semble par son cri prononcer son nom.

HOLOSTÉON. Poisson du Nil, d'une figure singulière. Sa longueur est environ d'un pied. Sa forme est pentagone, sa couleur blanchâtre, son cuir si osseux qu'il se garde sans se corrompre, d'où lui vient son nom; ses dents semblables à celles des rats, et sa gueule fort petite.

Holostéon. Espèce de plantain qui croît dans les pays chauds et qui passe pour un bon vulnéraire. Ses feuilles sont si nerveuses et si rudes, qu'elles approchent de la dureté de l'os.

HOLOTHURION. Espèce de zoophyte. C'est une plante des Indes, à laquelle on ne peut toucher sans se sentir la main violemment enflammée ; le remède est d'y appliquer promptement de l'ail pilé, sans quoi cette ardeur va jusqu'à donner la fièvre. Quelques Indiens mêlent le suc de cette plante dans leurs liqueurs pour les rendre plus piquantes ; et de-là vient une partie de leurs maladies.

HOLOTHURIES, ou *verges marines*. Nom donné à des corps marins informes du genre des moluques. On en distingue plusieurs sortes. Celles adhérentes à la vase ont la figure d'une rose et sentent mauvais ; celles qui sont jetées sur le rivage par les eaux de la mer, ont plus la figure animale. On distingue un corps oval qui nage avec plusieurs bras ou tentacules. L'*holothurie des Indes* cause, dans la main de celui qui le touche, une ardeur qui donne la fièvre. Un cataplasme d'ail plié en est le remède. Quelques indiens ne laissent pas de faire mettre l'holothurie dans leurs liqueurs pour les rendre plus piquantes, et delà vient une partie de leurs maladies.

HOMARD. C'est l'écrevisse de mer. Voyez *Ecrevisse*.

HOMME. L'homme sur la terre commence, ainsi que toutes les substances naturelles qui l'environnent, et qui semblent créées pour lui ; il croît, prend de la vigueur et de la consistance ; mais enfin ses organes s'affoiblissent, s'usent pour ainsi dire ; les facultés de son ame diminuent, son existence est presque nulle ; il meurt enfin, et son corps, qui n'est plus animé, se dissout, toutes ses parties se désunissent.

Jettons un-coup d'œil sur les différens états

par lesquels passe l'homme qui arrive à la plu
longue vieillesse.

1. *De l'enfance.* Si quelque chose est capable de nous donner une idée de notre foiblesse, c'est l'état où nous nous trouvons immédiatement après la naissance. Incapable de faire aucun usage de ses organes, et de se servir de ses sens, l'enfant qui naît a besoin de secours de toute espèce ; c'est une image de misère et de douleur. Il est dans ces premiers tems plus foible qu'aucun des animaux ; sa vie incertaine et chancelante paroît devoir finir à chaque instant; il ne peut se soutenir ni se mouvoir ; à peine a-t-il la force nécessaire pour exister, et pour annoncer, par des gémissemens, les souffrances qu'il éprouve : comme si la nature vouloit l'avertir qu'il est né pour souffrir, et qu'il ne vient prendre place dans l'espèce humaine que pour en partager les infirmités et les peines.

Exposé à l'air pour la première fois, l'enfant éprouve dans l'instant les impressions de ce fluide actif. L'air agit sur les nerfs de l'odorat et sur les organes de la respiration. Cette action produit une secousse, une espèce d'eternuement qui soulève la capacité de la poitrine, et donne à l'air la liberté d'entrer dans les poumons ; il dilate leurs vésicules, et les gonfle ; il s'y échauffe, et s'y raréfie jusqu'à un certain degré ; après quoi le ressort des fibres dilatées réagit sur ce fluide léger, et le fait sortir des poumons. Un nouvel air prend la place de celui qui est sorti ; c'est ce mouvement alternatif et continuel qu'on nomme respiration. Cette fonction est essentielle à l'homme et à plusieurs espèces d'animaux : c'est ce mouvement qui entretient la vie ; s'il cesse, l'animal périt. Aussi la respiration ayant une fois commencée, elle ne finit qu'à la

mort; et dès que l'enfant respire pour la première fois, il continue à respirer sans interruption.

La plupart des animaux ont encore les yeux fermés pendant quelques jours après leur naissance; l'enfant les ouvre aussi-tôt qu'il est né, mais ils sont fixes et ternes : on n'y voit point ce brillant qu'ils auront dans la suite, ni le mouvement qui accompagne la vision. Cependant la lumière qui les frappe, semble faire impression, puisque la prunelle, qui a déjà jusqu'à une ligne et demie ou deux de diamètre, s'étrécit ou s'élargit à une lumière plus forte ou plus foible, en sorte qu'on pourroit croire qu'elle produit déjà une espèce de sentiment; mais ce sentiment est fort obtus. Le nouveau-né ne distingue rien; car ses yeux, même en prenant du mouvement, ne s'arrêtent sur aucun objet; l'organe est encore imparfait; peut-être la rétine est-elle trop molle pour recevoir les images des objets, et donner la sensation de la vue distincte. Il paroît en être de même des autres sens; ils n'ont pas encore pris une certaine consistance nécessaire à leurs opérations. Le toucher, qui est universel, et qui est répandu dans toutes les parties du corps de l'enfant, n'est pas encore parfait. Il donne à la vérité des signes de douleur par ses gémissemens et ses cris, mais il n'a encore aucune expression pour marquer le plaisir. Il ne commence à rire qu'au bout de quarante jours : c'est aussi le tems auquel il commence à pleurer; car auparavant, les cris et les gémissemens ne sont point accompagnés de larmes. Il ne paroît donc aucun signe des passions sur le visage du nouveau-né; les parties de la face n'ont pas même toute la consistance et tout le ressort nécessaires à cette espèce d'expression des sentimens de l'ame. Toutes les autres parties du

corps, encore foibles et délicates, n'ont que des mouvemens incertains et mal assurés : il ne peut pas se tenir debout ; ses jambes et ses cuisses sont encore pliées ; il n'a pas la force d'étendre les bras, ou de saisir quelque chose avec la main : si on l'abandonnoit, il resteroit couché sur le dos saus pouvoir se retourner.

Les enfans nouveau nés dorment beaucoup, mais leur sommeil est souvent interrompu. Ils ont aussi besoin souvent de prendre de la nourriture, qui est le lait ; elle doit être l'unique, jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour en supporter une plus solide.

Quelque délicat que l'on soit dans l'enfance, on est à cet âge moins sensible au froid que dans tous les autres tems de la vie. La chaleur intérieure est apparemment plus grande : on sait que le pouls des enfans est bien plus fréquent que celui des adultes.

La vie de l'enfant est fort chancelante jusqu'à l'âge de trois ans ; mais dans les deux ou trois années suivantes, elle s'assure, et l'enfant de six à sept ans est plus assuré de vivre qu'on ne l'est à tout autre âge.

Dupré-Saint-Maur s'est assuré, par un grand nombre d'observations faites en France, qu'il faut sept ou huit années pour que la moitié des enfans nés en même tems soit éteinte. On peut donc parier en ce pays qu'un enfant qui vient de naître vivra sept ou huit ans. Lorsque l'enfant a atteint l'âge de cinq, six ou sept ans, il paroît par ces mêmes observations que sa vie est plus assurée qu'à tout autre âge, car on peut parier pour quarante-deux ans de vie de plus ; au lieu qu'à mesure que l'on vit au-delà de cinq, six ou sept ans, le nombre des années que l'on peut espérer de vivre va toujours en diminuant ;

de sorte qu'à douze ans on ne peut plus parier que pour trente-neuf-ans ; à vingt ans, pour trente-trois ans et demi ; à trente ans pour vingt-huit années de vie de plus, et ainsi de suite jusqu'à quatre-vingt-cinq ans, qu'on peut encore parier raisonnablement de vivre trois ans.

A la fin de sa première année, l'enfant a environ vingt-quatre à vingt-cinq pouces de hauteur ; à la fin de la seconde, vingt-huit ou vingt-neuf ; à trois ans, trente ou trente-deux au plus. Ensuite il ne grandit guère que d'un pouce et demi ou deux pouces par an, jusqu'à l'âge de puberté.

Les enfans commencent à bégayer à douze ou quinze mois ; la voyelle qu'ils articulent le plus aisément est l'A, parce qu'il ne faut pour cela qu'ouvrir les lèvres et pousser un son.

Il y a des enfans qui à deux ans prononcent distinctement et répetent tout ce qu'on leur dit, mais la plupart ne parlent qu'à deux ans et demi et très-souvent beaucoup plus tard. On remarque que ceux qui commencent à parler fort tard, ne parlent jamais aussi aisément que les autres. Ceux qui parlent de bonne heure sont en état d'apprendre à lire avant trois ans.

2. *De l'adolescence.* Cet âge commence vers la quatorzième année ; et c'est alors que le corps achève de prendre son accroissement. Il y en a qui ne grandissent plus après la quatorzième ou la quinzième année ; d'autres croissent jusqu'à vingt-deux ou vingt-trois ans. Presque tous, dans ce tems, sont minces de corps, la taille est effilée, les cuisses et les jambes sont menues ; toutes les parties musculeuses ne sont pas encore remplies comme elles le doivent être, mais peu-à-peu la chair augmente, les muscles se

dessinent, les intervalles se remplissent, les membres se moulent et s'arrondissent, et le corps est avant l'âge de trente-ans, dans les hommes, à son point de perfection pour les proportions de sa forme.

Les femmes parviennent ordinairement beaucoup plus tôt à ce point de perfection. Leur accroissement, qui dans le total est moindre que celui des hommes, se fait aussi en moins de tems; les muscles, les chairs, et toutes les autres parties qui composent leur corps, étant moins fortes, moins compactes, moins solides que celles du corps de l'homme, il faut moins de tems, pour qu'elles arrivent à leur développement entier, qui est le point de perfection pour la forme. Aussi le corps de la femme est ordinairement à vingt-ans aussi parfaitement formé que celui de l'homme l'est à trente.

Le corps d'un homme bien fait doit être carré, les muscles doivent être durement exprimés, le contour des membres fortement dessiné, les traits du visage bien marqués.

3 *De l'âge viril.* Tout annonce dans l'homme le maître de la terre, tout marque sa supériorité sur tous les êtres vivans. Il se soutient droit et élevé; son attitude est celle du commandement; sa tête regarde le ciel, et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité. L'image de l'âme y est peinte par la physionomie; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, et anime d'un feu divin les traits de son visage. Son port majestueux, sa démarche ferme et hardie, annoncent sa noblesse et son rang; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées. Les bras ne lui sont pas donnés, pour servir de pilliers d'appui à la masse de son corps;

sa main ne doit pas fouler la terre, et perdre par des frottemens réitérés la finesse du toucher dont elle est le principale organe; le bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres et le choc de ce qui pourroit nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens.

Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos; leur proportion, leur union, leur ensemble marquent encore assez la douce harmonie des pensées et répondent au calme de l'intérieur. Mais lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère, dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle et rend au-dehors par des signes pathétiques les images de nos secrètes agitations.

C'est sur-tout dans les yeux qu'elles se peignent et qu'on peut les reconnoître. L'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe; il semble y toucher et participer à tous ses mouvemens; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvemens les plus doux et les sentimens les plus délicats; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'il viennent de naitre; il les transmet par des traits rapides qui portent dans une autre âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent; l'œil reçoit et réfléchit en même tems la lumière de

la pensée et la chaleur du sentiment ; c'est le sens de l'esprit, et la langue de l'intelligence.

Les personnes qui ont la vue courte, ou qui sont louches, ont beaucoup moins de cette âme extérieure qui réside principalement dans les yeux : ces défauts détruisent la physionomie, et rendent désagréables ou difformes les plus beaux visages.

La vivacité ou la langueur du mouvement des yeux fait un des principaux caractères de la physionomie, et leur couleur contribue à rendre ce caractère plus marqué. Les différentes couleurs des yeux sont l'orangé foncé, le jaune, le verd, le bleu, le gris, et le gris mêlé de blanc.

Les couleurs les plus ordinaires dans les yeux sont l'orangé et le bleu, et le plus souvent ces couleurs se trouvent dans le même œil. Les yeux que l'on croit être noirs, ne sont que d'un jaune brun, ou d'orangé foncé : il ne faut, pour s'en assurer, que les regarder de près ; car, lorsqu'on les voit à quelque distance, ou lorsqu'ils sont tournés à contre-jour, ils paroissent noirs, parce que la couleur jaune-brun tranche si fort sur le blanc de l'œil, qu'on la juge noire par l'opposition du blanc.

Les plus beaux yeux sont ceux qui paroissent noirs ou bleus. La vivacité et le feu qui font le principal caractère des yeux, éclatent davantage dans les couleurs foncées que dans les demi-teintes de couleur ; les yeux noirs ont donc plus de force d'expression et plus de vivacité ; mais il y a plus de douceur, et peut-être plus de finesse dans les yeux bleus : on voit dans les premiers un feu qui brille uniformément, mais on distingue des modifications dans la lumière qui anime les yeux bleus.

Les deux yeux sont plus près l'un de l'autre dans l'homme que dans tous les autres animaux. Cet intervalle est même si considérable dans la plupart des espèces d'animaux, qu'il n'est pas possible qu'ils voient le même objet des deux yeux à la fois, à moins que cet objet ne soit à une grande distance.

Après les yeux, les parties du visage qui contribuent le plus à marquer la physionomie, sont les sourcils. Les cils des paupières font aussi leur effet ; lorsqu'ils sont longs et garnis, les yeux en paroissent plus beaux, et le regard plus doux. Il n'y a que l'homme et le singe qui aient des cils aux deux paupières ; les autres animaux n'en ont point à la paupière inférieure ; et dans l'homme même, il y en a beaucoup moins à la paupière inférieure qu'à la supérieure.

Les paupières servent à garantir les yeux et à empêcher la cornée de se dessécher ; la paupière supérieure se releve et s'abaisse ; l'inférieure n'a que peu de mouvement ; et quoique le mouvement des paupières dépende de la volonté, cependant l'on n'est pas maître de les tenir élevées lorsque le sommeil presse ou lorsque les yeux sont fatigués. Dans les oiseaux et les quadrupèdes amphibies la paupière inférieure est celle qui a du mouvement ; et les poissons n'ont de paupière ni en haut ni en bas.

Le front est une des grandes parties de la face, et l'une de celles qui contribuent le plus à la beauté de sa forme. Il faut qu'il soit d'une juste proportion, qu'il ne soit ni trop rond, ni trop plat, ni trop étroit, ni trop court, et qu'il soit régulièrement garni de cheveux au-dessus et aux côtés. Tout le monde sait combien

les cheveux font à la physionomie ; c'est un défaut que d'être chauve. L'usage de porter des cheveux étrangers, qui est devenu si général, auroit dû se borner à cacher les têtes chauves ; car cette espèce de coëffure empruntée altère la vérité de la physionomie, et donne au visage un air différent de celui qu'il doit avoir naturellement. On jugeroit beaucoup mieux les visages, si chacun portoit ses cheveux et les laissoit flotter librement. La partie la plus élevée de la tête est celle qui devient chauve la première, aussi-bien que celle qui est au-dessus des tempes. Il n'y a que les hommes qui deviennent chauves en avançant en âge ; les femmes conservent toujours leurs cheveux, et quoiqu'ils deviennent blancs comme ceux des hommes, lorsqu'elles approchent de la vieillesse, ils tombent beaucoup moins.

Le nez est la partie la plus avancée et le trait le plus apparent du visage ; mais comme il n'a que très-peu de mouvement, et qu'il n'en prend ordinairement que dans les plus fortes passions, il fait plus à la beauté qu'à la physionomie : et à moins qu'il ne soit fort disproportionné ou très-difforme, on ne le remarque pas autant que les autres parties qui ont du mouvement, comme la bouche ou les yeux. La forme du nez et sa position, plus avancée que celle de toutes les autres parties de la face, sont particulières à l'espèce humaine. C'est par cet organe que l'homme et la plupart des animaux respirent et sentent les odeurs.

La bouche et les lèvres sont, après les yeux, les parties du visage qui ont le plus de mouvement et d'expression. Les passions influent sur ces mouvemens ; la bouche en marque les différens caractères, par les différentes formes qu'elle prend. L'organe de la voix anime encore cette

cette partie, et la rend plus vivante que toutes les autres. La couleur vermeille des lèvres, la blancheur de l'émail des dents tranchent avec tant d'avantage sur les autres couleurs du visage, qu'elles paroissent en faire le point-de-vue principal : on fixe en effet les yeux sur la bouche d'un homme qui parle, et on les y arrête plus long-tems que sur toutes les autres parties. Chaque mot, chaque articulation, chaque son, produisent des mouvemens différens dans les lèvres : quelque variés et quelque rapides que soient ces mouvemens, on pourroit les distinguer tous les uns des autres.

La mâchoire inférieure est la seule qui ait du mouvement dans l'homme et dans tous les animaux, sans en excepter même le crocodile, quoiqu'Aristote assure en plusieurs endroits que la mâchoire supérieure de cet animal est la seule qui ait du mouvement, et que la mâchoire inférieure soit absolument immobile.

Comme toutes les passions sont des mouvemens de l'ame, la plupart relatifs aux impressions des sens, elles peuvent être exprimées par les mouvemens du corps et sur-tout par ceux du visage. On peut juger de ce qui se passe à l'intérieur par l'action extérieure, et connoître à l'inspection des changemens du visage, la situation actuelle de l'âme. Mais comme l'âme n'a point de forme qui puisse être relative à aucune forme matérielle, on ne peut pas la juger par la figure du corps ou par la forme du visage. Un corps mal fait peut renfermer une fort belle ame, et l'on ne doit pas juger du bon ou du mauvais naturel d'une personne par les traits de son visage; car ces traits n'ont aucun rapport avec la nature de l'ame, aucune analogie sur laquelle on puisse fonder des conjectures raisonnables.

Les anciens étoient cependant fort attachés à cette espèce de préjugé, et dans tous les tems il y a eu des hommes qui ont voulu faire une science divinatoire de leurs prétendues connoissances en physionomie. Mais il est bien évident qu'elles ne peuvent s'étendre qu'à deviner les mouvemens de l'âme par ceux des yeux, du visage et du corps, et que la forme du nez, de la bouche et des autres traits ne fait pas plus à la forme de l'âme, au naturel de la personne, que la grandeur ou la grosseur des membres fait à la pensée. Un homme en sera-t-il plus spirituel, parce qu'il aura le nez bien fait? En sera-t-il moins sage, parce qu'il aura les yeux petits et la bouche grande? Il faut donc avouer que tout ce que nous ont dit des physionomistes, est destitué de tout fondement, et que rien n'est plus chimérique que les inductions qu'ils ont voulu tirer de leurs prétendues observations métoposcopiques.

Les parties de la tête, qui font le moins à la physionomie et à l'air du visage, sont les oreilles; elles sont placées à côté et cachées par les cheveux: cette partie qui est si petite et si peu apparente dans l'homme, est fort remarquable dans la plupart des animaux quadrupèdes. Il y a des peuples qui en agrandissent prodigieusement le lobe, en le perçant et en y mettant des morceaux de bois ou de métal, qu'ils remplacent successivement par d'autres morceaux plus gros; ce qui fait avec le tems un trou énorme dans le lobe de l'oreille, qui croît toujours à proportion que le trou s'élargit. On ne sait sur quoi peut être fondée cette coutume singulière de s'agrandir si prodigieusement les oreilles. Il est vrai qu'on ne sait guère mieux d'où peut venir l'usage, presque général dans toutes les nations, de percer les

oreilles, et quelquefois les narines, pour porter des boucles, des anneaux, etc.... à moins que d'en attribuer l'origine aux peuples encore sauvages et nuds, qui ont cherché à porter, de la manière la moins incommode, les choses qui leur ont parues les précieuses, en les attachant à cette partie.

La tête de l'homme est à l'extérieur et à l'intérieur d'une forme différente de celle de la tête de tous les autres animaux, à l'exception du singe, dans lequel cette partie est assez semblable : il a cependant beaucoup moins de cerveau, et plusieurs autres différences.

Dans presque tous les animaux la partie par laquelle ils prennent la nourriture, est ordinairement solide ou armée de quelques corps durs : dans l'homme, les quadrupèdes et les poissons, les dents; le bec, dans les oiseaux; les scies, etc. dans les insectes, sont des instrumens d'une matière dure et solide, avec lesquels tous ces animaux saisissent et broient leurs alimens.

Le cou soutient la tête et la réunit avec le corps. Cette partie est bien plus considérable dans la plupart des animaux quadrupèdes, qu'elle ne l'est dans l'homme. Les poissons et les autres animaux qui n'ont point de poumons semblables aux nôtres, n'ont point de cou. Les oiseaux sont en général les animaux dont le cou est le plus long; dans les espèces d'oiseaux qui ont les pattes courtes, le cou est aussi assez court, et dans celles où les pattes sont fort longues, le cou est aussi d'une très-grande longueur.

La poitrine de l'homme est à l'extérieur conformée différemment de celle des autres animaux; elle est plus large à proportion du corps; il n'y a que l'homme et le singe dans lesquels on trouve ces os, qui sont immédiatement au-dessous du col, et qu'on appelle les clavicules.

Les bras de l'homme ne ressemblent point du tout aux jambes de devant des quadrupèdes, non plus qu'aux aîles des oiseaux. Le singe est le seul de tous les animaux qui ait des bras et des mains ; mais ces bras sont plus grossièrement formés et dans des proportions moins exactes que le bras et la main de l'homme ; les épaules sont aussi beaucoup plus larges et d'une forme très-différente dans l'homme, de ce qu'elles sont dans tous les autres animaux. Le haut des épaules est la partie du corps sur laquelle l'homme peut porter les plus grands fardeaux.

La forme du dos n'est pas fort différente dans l'homme de ce qu'elle est dans plusieurs animaux quadrupèdes ; la partie des reins est seulement plus musculeuse et plus forte : mais les fesses, qui sont les parties les plus inférieures du tronc, n'appartiennent qu'à l'espèce humaine ; aucun des animaux quadrupèdes n'a de fesse ; ce que l'on prend pour cette partie sont leurs cuisses. L'homme est le seul qui se soutienne dans une situation droite et perpendiculaire.

Son pied est aussi très-différent de celui de quelque animal que ce soit, et même de celui du singe. Le pied du singe est plutôt une main qu'un pied ; les doigts en sont longs et disposés comme ceux de la main ; celui du milieu est plus grand que les autres, comme dans la main. Ce pied du singe n'a d'ailleurs point de talon semblable à celui de l'homme : l'assiette du pied est aussi plus grande dans l'homme que dans tous les animaux quadrupèdes, et les doigts du pied servent beaucoup à maintenir l'équilibre du corps, et à assurer ses mouvemens dans la démarche, la course, la danse, etc ...

Les ongles sont plus petits dans l'homme que dans tous les autres animaux ; s'ils excédoient

beaucoup les extrémités des doigts, ils nuiroient à l'usage de la main. Les sauvages qui les laissent croître, s'en servent pour déchirer la peau des animaux; mais quoique leurs ongles soient plus forts et plus grands que les nôtres, ils ne le sont point assez pour qu'on puisse les comparer en aucune façon à la corne ou aux ergots du pied des animaux.

On n'a rien observé de parfaitement exact dans le détail des proportions du corps humain; non-seulement les mêmes parties du corps n'ont pas les mêmes dimensions proportionnelles dans deux personnes différentes, mais souvent dans la même personne une partie n'est pas exactement semblable à la partie correspondante; par exemple, souvent le bras ou la jambe du côté droit n'a pas exactement les mêmes dimensions que le bras ou la jambe du côté gauche. Il a donc fallu des observations répétées pendant long-tems pour trouver un milieu entre ces différences, afin d'établir au juste les dimensions des parties du corps humain, et de donner une idée des proportions qui font ce que l'on appelle la belle nature. Ce n'est pas par la comparaison du corps d'un homme avec celui d'un autre homme, ou par des mesures actuellement prises sur un grand nombre de sujets, qu'on a pu acquérir cette connoissance; c'est par les efforts qu'on a faits pour imiter et copier exactement la nature : c'est à l'art du dessin qu'on doit tout ce que l'on peut savoir en ce genre, le sentiment et le goût ont fait ce que la méchanique ne pouvoit faire. On a quitté la règle et le compas pour s'en tenir au coup-d'œil; on a réalisé sur le marbre toutes les formes, tous les contours de toutes les parties du corps humain, et on a mieux connu la nature par la représentation, que par la nation même : dès qu'il y a eu

des statues, on a mieux jugé de leur perfection en les voyant qu'en les mesurant. C'est par un grand exercice de l'art du dessin et par un sentiment exquis, que les grands statuaires sont parvenus à faire sentir aux autres hommes les justes proportions des ouvrages de la nature. Les anciens ont fait de si belles statues, que d'un commun accord on les a regardées comme la représentation exacte du corps humain le plus parfait. Ces statues, qui n'étoient que des copies de l'homme sont devenues des originaux, parce que ces copies n'étoient pas faites sur un seul individu, mais d'après l'espèce humaine entière bien observée, et si bien vue qu'on n'a pu trouver aucun homme dont le corps fût aussi-bien proportionné que ces statues. C'est donc sur ces modèles que l'on a pris les mesures du corps humain.

Dans l'enfance, les parties supérieures du corps sont plus grandes que les parties inférieures; les cuisses et les jambes ne sont pas à beaucoup près la moitié de la hauteur du corps : à mesure que l'enfant avance en âge, ces parties inférieures prennent plus d'accroissement que les parties supérieures, et lorsque l'accroissement de tout le corps est entièrement achevé, les cuisses et les jambes sont à-peu-près la moitié de la hauteur du corps.

La hauteur totale du corps humain varie assez considérablement; la grande taille pour les hommes est depuis cinq pieds quatre ou cinq pouces, jusqu'à cinq pieds huit ou neuf pouces : la taille médiocre est depuis cinq pieds ou cinq pieds un pouce, jusqu'à cinq pieds quatre pouces, et la petite taille est au-dessous de cinq pieds; les femmes ont en général deux ou trois pouces de moins que les hommes.

Quoique le corps de l'homme soit à l'extérieur

plus délicat que celui d'aucun des animaux, il est cependant très-nerveux, et peut-être plus fort par rapport à son volume, que celui des animaux les plus forts. Car si nous voulons comparer la force du lion à celle de l'homme, nous devons considérer que, cet animal étant armé de griffes et de dents, l'emploi qu'il fait de ses forces nous en donne une foible idée; nous attribuons à sa force ce qui n'appartient qu'à ses armes. Celles que l'homme a reçues de la nature ne sont point offensives : heureux si l'art ne lui en eût pas mis à la main de plus terribles que les ongles du lion !

Mais il y a une meilleure manière de comparer la force de l'homme avec celle des animaux, c'est par le poids qu'il peut porter. On assure que les portes-faix ou crocheteurs de Constantinople portent des fardeaux de neuf-cents livres pesant. Voici une expérience de Desaguliers au sujet de la force de l'homme. Il fit faire une espèce de harnois, par le moyen duquel il distribuoit sur toutes les parties du corps d'un homme debout un certain nombre de poids, en sorte que chaque partie du corps supportoit tout ce qu'elle pouvoit supporter relativement aux autres, et qu'il n'y avoit aucune partie qui ne fût chargée, comme elle devoit l'être. On portoit, au moyen de cette machine, sans être surchargé, un poids de deux milliers. Si l'on compare cette charge avec celle que, volume pour volume, un cheval doit porter, on trouvera que, comme le corps de cet animal a au moins six ou sept fois plus de volume que celui d'un homme, on pourroit donc charger un cheval de douze à quatorze milliers; ce qui est un poids énorme en comparaison des fardeaux que nous faisons porter à cet animal, même en

distribuant le poids du fardeau aussi avantageusement qu'il nous est possible.

On peut encore juger de la force par la continuité de l'exercice et par la légèreté des mouvemens. Les hommes qui sont exercés à la course, devancent les chevaux, ou du moins soutiennent ce mouvement bien plus long-tems; et même dans un exercice plus modéré, un homme accoutumé à marcher fera par jour plus de chemin qu'un cheval; et s'il ne fait que le même chemin, lorsqu'il aura marché autant de jours qu'il sera nécessaire pour que le cheval soit rendu, l'homme sera encore en état de continuer sa route sans en être incommodé. Les chaters d'Ispahan, qui sont des coureurs de profession, font trente-six lieues en quatorze ou quinze heures. Les voyageurs assurent que les Hottentots devancent les lions à la course; que les sauvages qui vont à la chasse de l'original, poursuivent ces animaux, qui sont aussi légers que des cerfs, avec tant de vîtesse, qu'ils les lassent et les attrappent. On raconte mille autres choses prodigieuses de la légèreté des sauvages à la course, et des longs voyages qu'ils entreprennent, et qu'ils achèvent à pied dans les montagnes les plus escarpées, dans les pays les plus difficiles, où il n'y a aucun chemin battu, aucun sentier tracé. Ces hommes font, dit-on, des voyages de mille à douze cents lieues en moins de six semaines ou deux mois. Y a-t-il aucun animal, à l'exception des oiseaux, qui ont en effet les muscles plus forts à proportion que tous les autres animaux; y a-t-il, dis-je, aucun animal qui pût soutenir cette longue fatigue? L'homme civilisé ne connoît pas ses forces; il ne sait pas combien il en perd par la molesse, et combien il pourroit en acquérir par l'habitude d'un fort exercice.

Les anciens avoient des goûts de beauté différens

férens des nôtres. Les petits fronts, des sourcils joints ou presque point séparés, étoient des agrémens dans le visage. On fait encore aujourd'hui grand cas en Perse des gros sourcils qui se joignent; dans quelques pays des Indes, il faut avoir les dents noires et les cheveux blancs; et l'une des principales occupations des femmes aux isles Marianes, est de se noircir les dents avec des herbes, et de se blanchir les cheveux à force de les laver avec de certaines eaux préparées. A la Chine et au Japon, c'est une beauté que d'avoir le visage large, les yeux petits et couverts, le nez camus et large, les pieds extrêmement petits, le ventre fort gros, etc. Il y a des peuples parmi les Indiens de l'Amérique et de l'Asie, qui applatissent la tête de leurs enfans en leur serrant le front et le derrière de la tête entre deux planches, afin de rendre leur visage beaucoup plus large qu'il ne le seroit naturellement; d'autres applatissent la tête, et l'alongent en la serrant par les côtes; d'autres l'applatissent par le sommet; d'autres enfin la rendent la plus ronde qu'ils peuvent: chaque nation a des préjugés différens sur la beauté.

4. *De la vieillesse.* Tout change dans la nature, tout s'altère, tout périt. Le corps de l'homme n'est pas plus tôt arrivé à son point de perfection, qu'il commence à décheoir. Le dépérissement est d'abord insensible; il se passe même plusieurs années avant que nous nous appercevions d'un changement considérable. Cependant nous devrions sentir le poids de nos années, mieux que les autres ne peuvent en compter le nombre; et comme ils ne se trompent pas sur notre âge, en le jugeant par les changemens extérieurs, nous devrions nous tromper encore moins sur l'effet intérieur qui les produit, si nous nous observions mieux, si nous nous

flattions moins, et si, dans tout, les autres ne nous jugeoient pas toujours beaucoup mieux que nous ne nous jugeons nous-mêmes.

Lorsque le corps a acquis toute son étendue en hauteur et en largeur par le développement entier de toutes ses parties, il augmente en épaisseur. Le commencement de cette augmentation est le premier point de son dépérissement; car cette extension n'est pas une continuation de développement ou d'accroissement intérieur de chaque partie, par lesquels le corps continueroit de prendre plus d'étendue dans toutes ses parties organiques, et par conséquent plus de force et d'activité : mais c'est une simple addition de matière surabondante, qui enfle le volume du corps, et le charge d'un poids inutile. Cette matière est la graisse qui survient ordinairement à trente-cinq ou quarante ans, et à mesure qu'elle augmente, le corps a moins de légèreté et de liberté dans ses mouvemens; certaines de ses facultés diminuent, ses membres s'appésantissent, il n'acquiert de l'étendue qu'en perdant de la force et de l'activité.

D'ailleurs, les membranes deviennent cartilagineuses, les cartilages deviennent osseux, les os plus solides, toutes les fibres plus dures, la peau se dessèche, les rides se forment peu-à-peu, les cheveux blanchissent, les dents tombent, le visage se déforme, le corps se courbe.

Les premières nuances de cet état se font appercevoir avant quarante ans; elles augmentent par degrés assez lents jusqu'à soixante, par degrés plus rapides jusqu'à soixante-dix. La caducité commence à cet âge de soixante-dix ans, elle va toujours en augmentant : la décrépitude suit, et la mort termine ordinairement avant l'âge de quatre-vingt-dix ou cent ans la vieillesse et la vie.

Lorsque le corps est bien constitué, il est possible sans doute de le faire durer quelques années de plus en le ménageant; la modération dans les passions, la tempérance et la sobriété contribuent à la durée de la vie. Il y a des hommes qui ont vécu au-delà du terme ordinaire; et sans parler de ces deux vieillards dont il est fait mention dans les Transactions philosophiques, dont l'un a vécu cent soixante-cinq ans, et l'autre cent quarante-quatre, nous avons un grand nombre d'exemples d'hommes qui ont vécu cent dix ans, et même cent vingt ans. Cependant, il y a quelques-uns de ces hommes qui ne s'étoient pas plus ménagés que d'autres; la plupart étoient des paysans accoutumés aux plus grandes fatigues, des chasseurs, des gens de travail, des hommes en un mot qui avoient employé toutes les forces de leur corps, qui en avoient même abusé; apparemment que la force du tempérament avoit contrebalancé les excès.

Il y a une mesure générale, à-peu-près la même pour toutes les nations. L'européen, le nègre, le chinois, l'américain, l'homme policé, l'homme sauvage, le riche, le pauvre, l'habitant de la ville, celui de la campagne, si différens entre eux par tout le reste, se ressemblent à cet égard, et n'ont chacun que le même intervalle de tems à parcourir depuis la naissance jusqu'à la mort. La différence des races, des climats, des nourritures, des commodités, n'en fait aucune à la durée de la vie. Les hommes, qui ne se nourrissent que de chair crue ou de poisson sec, de sagou ou de riz, de cassave ou de racines, vivent, généralement parlant, aussi long-tems que ceux qui se nourrissent de pain ou de mets préparés. Les exceptions ne sont que pour quelques particuliers, dont la vie s'abrége ou s'alonge par les habitudes, les mœurs, par la qua-

lité des alimens, etc., toutes causes qui entrent dans les loix de la méchanique, et aident à régler le nombre de nos années.

Il ya encore une différence remarquable dans la durée de la vie, qu'on doit attribuer à la qualité de l'air. On a observé que, dans les pays élevés, il se trouve communément plus de vieillards que dans les lieux bas. Les montagnes d'Ecosse, de Galles, d'Auvergne, de Suisse, ont fourni plus d'exemples de vieillesses extrêmes, que les plaines de Hollande, de Flandre, d'Allemagne et de Pologne. Mais à prendre le genre-humain en général, il n'y a, pour ainsi dire, aucune différence dans la durée de la vie. L'homme, qui ne meurt point de maladies accidentelles, vit partout quatre-vingt-dix ou cent ans.

Indépendamment des maladies accidentelles qui peuvent arriver à tout âge, et qui dans la vieillesse deviennent plus dangereuses et plus fréquentes, les vieillards sont encore sujets à des infirmités naturelles, qui ne viennent que du dépérissement et de l'affaissement de toutes les parties de leurs corps. Les puissances musculaires perdent leur équilibre, la tète vacille, la main tremble, les jambes sont chancelantes; la sensibilité des nerfs diminuant, les sens deviennent obtus, le toucher même s'émousse, le calibre des vaisseaux se resserre, le ressort des muscles s'affoiblit, les vaisseaux ou filtres secrétoires s'obstruent : le sang, la lymphe et les autres humeurs doivent par conséquent s'épaissir, s'altérer, s'extravaser, et produire les symptômes des différentes maladies qu'on a coutume de rapporter au vice des liqueurs, comme à leur principe, tandis que la première cause est en effet une altération dans les solides, produite par leur dépérissement naturel, ou par quelque lésion ou quelque dérangement accidentels.

Toutes les causes de dépérissement qu'on vient d'indiquer, agissent continuellement sur notre être matériel, et le conduisent peu-à-peu à sa dissolution. Dès que notre corps commence à dépérir, la quantité de vie diminue; enfin, lorsqu'il se courbe, se dessèche et s'affaisse, elle décroît, elle se resserre, elle se réduit à rien, nous commençons de vivre par degrés, et nous finissons de mourir comme nous commençons de vivre.

Homme des bois. Voyez *Orang-outang*.

HOQUALLA. Arbre de la Nigritie, qui produit pour fruit une espèce de fèves, dont la peau, réduite en cendre, sert dans la médecine.

HORAME. Arbre de l'Isle de Madagascar, qui produit une gomme, nommée *zacamahara*, employée dans la médecine, et dont le bois est propre à construire des vaisseaux.

HOUBLON. Plante dont les feuilles ressemblent à celles de la vigne, mais sont beaucoup plus rudes; dans de bons terreins, elle monte presque aussi haut que les lianes d'Amérique: on pourroit, en la soutenant avec de longues perches en former d'élégans portiques, des obélisques de plus de cinquante pieds de haut dans le centre d'une étoile de petits arbrisseaux, des berceaux de verdure, des tonnelles, etc. Ses fruits entrent dans la composition de la bierre; leur sel volatil et leur huile aromatique empêchent qu'elle ne s'aigrisse. La culture de cette plante demande des soins et des frais. On prétend que le jeune houblon purifie le sang; on en mange les jeunes tiges comme les asperges: on pense que les tiges du houblon macérées ou rouies, fourniroient de bonne filasse. Le houblon, dans le tems de ses fleurs, est sujet à une maladie causée par une rosée mielleuse qui tombe en été au lever du soleil; la transpiration de la plante en est arrêtée: elle périroit, le seule remède

est d'arracher les feuilles, il en pousse de nouvelles.

HOUILLE. Matière noire, sulphureuse et combustible, qui se tire du sein de la terre, et qui sert dans plusieurs pays, au lieu de bois à brûler, les forgerons s'en servent aussi.

HOVO. Grand arbre de l'Amérique, commun aux environs de Panama, de la racine duquel on tire, par incision, une liqueur fort agréable. Son fruit est une espèce de prune.

HOUPEROU. C'est le nom d'un poisson de l'Amérique, fort goulu, qui dévore les autres poissons, noie ou étrangle les sauvages qui pêchent tout nuds dans la mer, ou entame leur peau avec ses dents. On a remarqué qu'il étoit suivi d'une espèce de petit poisson, qui se met sous sa protection.

HOURITE. Poisson des isles d'Afrique, dont il se fait une grande consommation à Madagascar.

HOUX. Les feuilles de cet arbrisseau hérissées d'épines, sont toujours vertes; on en fait d'excellentes haies et de belles palissades. Son bois dur et pesant va au fond de l'eau; il est très-bon pour les ouvrages de charpenterie. Ses branches sont flexibles; d'où vient le mot de *houssine* : on s'en sert pour battre les habits et faire des manches de fouet. Ses fleurs, dans quelques-uns, réunissent les deux sexes, et dans d'autres les portent séparément. Le *houx-panaché* est une variété qui fait ornement dans les parterres. Les anglais préparent, avec la seconde écorce du houx, par l'ébullition, la macération et la trituration, une glu propre à prendre les oiseaux à la pipée. Le petit houx, appelé *houx frêlon*, croît dans les haies. Les

paysans se servent de ses feuilles pour couvrir leurs viandes et autres provisions, et les garantir des rats et des souris.

HUART. Oiseau aquatique, qui semble prononcer son nom. Sa chair est estimée sur les bords de la rivière du Mississipi.

HUETTE, ou *Hulotte*. C'est une espèce de grand hibou.

HUILE *de Baleine*. Les baleines fournissent des barriques de graisse que les hollandais, crainte du feu, transportent chez eux pour la faire fondre. Les français, plus hardis, fondent la graisse sur leurs vaisseaux en dépaçant la baleine. Leur huile en est meilleure, et porte le nom d'*huile de grande baie* ou *de pêche française*. Elle sert à brûler, à délayer certaines couleurs, à adoucir les cuirs, à faire le savon, à préparer les laines des drapiers. Les architectes et les sculpteurs en font, avec la céruse et la chaux, un mastic qui garantit les pierres des impressions de l'air. On en fait une préparation pour enduire et spalmer les vaisseaux.

HUITRE. Ce poisson de mer occupe dans l'échelle de la nature un des degrés les plus éloignés de la perfection. Sans armes, sans défenses, sans mouvement progressif, sans industrie, il est réduit à végéter dans une prison perpétuelle, qu'il entre-ouvre tous les jours et régulièrement pour jouir d'un élément nécessaire à sa conservation. A peine peut-on distinguer, dans sa masse informe et grossière, la figure animale et les ressorts de son organisation; un ligament placé au sommet de la coquille lui sert de bras pour cette manœuvre. L'on présume que les huitres sont hermaphrodites. Le frai qu'elles jettent au milieu du printems s'attache aux roches et autres matières dispersées dans le fond

de la mer, et au bout de vingt-quatre heures est pourvu d'écailles où sont renfermées d'autres huîtres qui ne quittent pas le lieu où elles ont été fixées, jusqu'à ce qu'un pêcheur avide les arrache du sein de l'élément, pour les faire servir plus à notre gourmandise qu'à notre nourriture. Les huîtres vertes que l'on mange à Paris viennent ordinairement de Dieppe. Elles doivent leur couleur au soin que l'on a pris de les faire parquer dans des anses bordées de verdure ; elles sont très-délicates. Les huîtres ordinaires pour être bonnes, doivent être fraîches, tendres, humides. Celles qui ont été prises à l'embouchure des rivières et dans une eau claire, sont plus estimées. L'on fait grand cas de celles qui viennent de la Bretagne ; mais plus encore de celles de Marennes en Saintonge. On préfère, parmi les huîtres, celles qui sont bordées d'une petite frange brune : les friands les appellent *huîtres fécondes* ; il n'est pas vrai que ce soit les mâles. Le défaut d'eau douce rend les huîtres dures, amères et désagréables au goût ; la vase et l'algue les font périr dans leur naissance. Le galanga, les moules, les pétoncles, les étoiles marines, les crabes sont pour l'huître des ennemis rédoutables. On trouve en Espagne des huîtres de couleur rouge et rousse ; en Illyrie de couleur brune et la chair noire, et dans la mer rouge de couleur d'iris. Les huîtres de mangliers sont de deux espèces. Celles de Saint-Domingue sont délicates, adhérentes aux tronçons de l'arbre qui trempent dans l'eau : un nègre plongeur les en retire avec une serpe ; on les sert sur la table avec les racines. Leur coquille feuilletée, jaune, rouge ou cramoisie est curieuse ; celles qui tiennent à l'extrémité des branches du manglier, et qui sont rafraîchies deux fois par jour par le flux et le reflux de la

mer, ne sont pas bonnes à manger. Leur coquille est transparente et nacrée ; les Espagnoles s'en servent en guise de verre. Voyez *au mot perle* ce qu'on dit de l'huître qui donne des perles. Les écailles d'huîtres sont un bon engrais pour les terres et donne une excellente chaux pour le ciment. Elles font aussi l'ornement des cabinets. Leur caractère est d'avoir leurs deux valves inégales. Les plus curieuses sont celles auxquelles on a donné les noms de *vître-chinoise*, *pied-d'âne*, *selle-polonoise*, *hirondelle*, *marteau*, *pelure-d'oignon*, *feuille*, *oreille-de-cochon*, ou *crête-de-coq*, *anomie* ou *bec-de-perroquet*, et enfin toutes les huîtres épineuses et feuilletées.

HUPPE, *Putput*, *Bécasse d'arbre*, *Coq merdeux* ou *puant*. Cet oiseau, commun en Alsace et en quelques endroits de l'Europe, lève et baisse sa crête à volonté, se retire au fond des bois, se nourrit de chenilles, de vers, de scarabés, fait son nid dans le creux des arbres, l'enduit tout autour d'excrémens humains, y pond quatre œufs, et cherche, à l'approche de l'hiver, un climat plus chaud. La huppe marche de mauvaise grace et pose souvent à terre. Son vol est bas et léger. Son cri est *putput* et s'entend de loin. Elle est peu farouche, facile à apprivoiser. Devenue plus familière, elle fait, dans l'intérieur des maisons, la chasse aux mouches et aux souris. Elle aime le feu, se couche à terre devant le foyer, étend ses aîles et fait jouer sa crête. Sa chair n'est pas de fort bon goût. La *huppe de montagne* est un oiseau solitaire qui se nourrit de cigales, de grenouilles et d'insectes. On admire beaucoup le plumage des huppes des Indes orientales, qui se nourrissent d'un fruit du Pinéabsou. L'oiseau huppé ou

couronné du Mexique n'est qu'une espèce de huppe.

HUITZITZIL. Oiseau du Méxique qui n'est pas plus gros qu'un papillon, mais dont on vante beaucoup la beauté. Il vit de la rosée qu'il recueille sur les fleurs; et lorsqu'elles se sèchent, il fiche son bec dans un tronc d'arbre, où il demeure attaché jusqu'au renouvellement de la nature.

HUITZPACOTLI. Arbrisseau rampant du Mexique, dont les feuilles sont triangulaires, et qui porte une espèce de noisette, qui est un excellent purgatif.

HURA. Belle espèce de noyer de l'Amérique, dont la fleur, composée d'une seule feuille en forme d'entonnoir, est légèrement découpée en douze parties. Son fruit est globuleux, et divisé aussi en douze cellules, dont chacune contient une semence.

HURIO. Poisson de l'espèce des cétacées, commun dans le Danube, sans écailles et presque tout cartilagineux; l'on en voit qui pèsent quatre cents livres; on en tire la colle de poisson.

HUTLA. Espèce de lapin de l'Isle Hispanicole, mais qui a les oreilles courtes et la queue d'une taupe.

HYACINTHE. Pierre précieuse, légère, fusible au feu, plus tendre que le grenat, de différentes couleurs et grosseurs. On distingue les hyacinthes orientales et les occidentales. Celles de la première espèce se trouvent en Arabie de la grosseur d'un pois, ou tout au plus d'une aveline; la qualité qu'elles ont de recevoir un beau poli les fait estimer : on prefère celles dont la couleur bien delavée et sans taches tient de la flamme rouge et jaune du feu. L'hya-

cinthe occidentale est peu nette, plus tendre et soutient peu le feu ; celles de Portugal ont une couleur safranée et orangée ; celles de Bohême et de Silésie sont claires comme le succin, laiteuses comme l'émail, ou d'un jaune grainé comme le miel. L'hyacinthe de Compostelle et le jargon d'Auvergne ne sont que des cristaux à facettes ; le jargon d'Auvergne prend au feu une couleur de gris cendré.

HYACINTHE, *fleur*. Voyez *Jacinthe*.

HYBONCOULIN. Fruit d'Amérique, de la grosseur d'une datte, dont on tire une huile excellente pour les plaies et les ulcères, et pour fortifier les membres par la simple onction.

HYBOUCOUHU. Fruit de l'Amérique, dont les habitans retirent une huile propre à guérir la maladie causée par les *draconcules* ; voyez *ce mot*. Cette huile est conservée dans un vaisseau fait d'un fruit creusé nommé *caameno*.

HYDRE. Serpent à sept têtes, engendré, sans doute, dans le cerveau des poëtes. Cependant, s'il faut en croire Gesner et Séba, ceux qu'on voyoit à Venise en mil cinq cent trente et à Hambourg en mil sept cent vingt ressembloient à l'hydre de Lerne, vaincu par Hercule. Linnœurs a nommé hidre le polippe de Suède, qui, coupé en morceaux, forme autant d'hydres séparés. L'*hydre d'eau* des voyageurs hollandais est un poisson de la Zône Torride vers la ligne. Il est très-dangereux de se baigner dans les endroits où il se trouve ; ses dents aiguës sont si fortes, que, lorsqu'il a saisit un homme par une partie du corps, il l'entraîne au fond de l'eau. Ce poisson ne se laisse pas prendre aisément au hameçon garni de chair ; les petits poissons qui le précèdent vont goûter à l'amorce ; s'il ne leur arrive pas malheur, l'hydre s'avance et s'accroche, en

voulant avaler l'appât. Quelques matelots en trouvent la chair fort bonne.

HYDROCOTILE. Plante vulnéraire, qui croît dans les marais, et dont les feuilles sont rondes et creuses. Elle pousse plusieurs petites tiges, qui serpentent et s'attachent à la terre.

HYDROPHILE, ou *grand scarabé aquatique*. C'est un habile nageur. Ses deux pattes postérieures velues lui servent de rame; les deux pattes antérieures du mâle sont garnies de deux plaques écailleuses : c'est avec ces pattes qu'il retient amoureusement sa femelle dans l'instant de l'accouplement. On doit prendre cet insecte avec précaution; car ses mâchoires pincent vivement, et sous le corcelet il est armé d'une pointe longue et piquante, qui entre dans le doigt par les efforts qu'il fait pour marcher en reculant. L'hydrophile est vorace et vit d'insectes aquatiques. Ses étuis écailleux le rendent presque invulnérable; l'industrie des animaux a pour principal objet la conservation et la multiplication de l'espèce. Notre scarabé file, avec une adresse singulière, une coque de soie de la forme d'un bonnet de hussards; c'est le berceau dans lequel la femelle dépose ses œufs : il y a cependant une espèce de couleur fauve qui porte ses œufs en paquets de forme ovale à l'extrêmité de son corps; la petite famille éclose, sous la forme de vers, pratique des issues, s'élance à l'eau, chacun de son côté cherche sa nourriture; dans cet état, ce sont les insectes connus sous le nom de *vers assassins*; voyez *ce mot*.

HYÉNE. Quadrupède des pays chauds de l'Afrique et de l'Asie. Il habite les fentes des rochers, les cavernes et les souterreins qu'il se creuse. Il n'a point, comme on le dit, les

deux sexes, la fente qu'il a sous la queue n'est point profonde. L'on a donné beaucoup de merveilleux à l'histoire de cet animal; on a supposé, par exemple, qu'il se laissoit prendre au son des instrumens, qu'il imitoit la voix humaine, appeloit les bergers par leurs noms, rendoit les bergères amoureuses, et mille autres sortiléges de cette espèce. Les naturalistes, plus amis de la vérité que du merveilleux, nous apprennent que l'hyène est d'un naturel féroce et carnacier qui ne s'apprivoise jamais. Son cri imite le mugissement du veau; ses yeux brillans dans l'obscurité, voient mieux la nuit que le jour. Courageuse, elle se défend contre le lion, attaque la panthère, terrasse l'once, se jette sur l'homme, suit de près les troupeaux, rompt souvent la nuit les clôtures des bergeries et les portes des étables pour dévorer les bestiaux. A défaut de proie elle déterre avec ses ongles les cadavres, dont elle fait sa nourriture. L'hyène qui fit tant de ravage dans le gévaudan en 1754, 1755 et 1756, n'est peut-être qu'une espèce de loup cervier.

HYPECOON. Herbe dont les fleurs sont jaunâtres, les feuilles un peu plus grandes que celles de la rue, et la graine, semblable à celle de la nielle. Elle croît dans les bleds, et n'est pas moins froide que le pavot : on en distingue deux espèces.

HYPOCISTE. Plante astringente qui entre dans la composition de la thériaque. C'est un rejeton des racines du *ciste*.

HYSOPE. Cette plante est admise dans les parterres à cause de son odeur aromatique. Les Juifs la faisoient servir de goupillon pour les purifications. On compose, avec les fleurs et les feuilles, une huile qui appaise les démangeaisons de la tête et fait mourir la vermine.

HYSTÉROLITES. Pierres figurées, qui représentent les parties naturelles de la femme; elles sont plus ou moins aîlées ou ventrices, fort communes en Catologne et à Coblentz. On en voit de ferrugineuses. Il paroît que les hystérolithes sont le noyau d'une sorte de *térébratule* ou *anomie*; voyez *ce mot*. La coquille se sera trouvée entre ouverte du côté du bec ou de la charnière, une matière molle aura pris l'empreinte de la coquille, elle se sera ensuite durcie, et la coquille aura péri. Torrubia dit que sur une autre montagne de Catalogne on trouve des priapolites; « mais avec une telle providence, » dit le chaste Franciscain, que sur la montagne » où l'on trouve des pierres représentant un des » deux sexes, on n'en trouve aucune de celles » qui représentent l'autre ».

HYVOURAHÉ. Grand arbre du Brésil dont l'écorce s'emploie pour les maux vénériens, comme le bois de Gayac. Elle est de couleur argentée en dehors, et rouge en dedans. Il en sort un suc laiteux, dont le goût approche de celui de la réglisse. On assure que l'arbre ne porte de fruit que de quinze en quinze ans. C'est une sorte de prune, couleur d'or, tendre et de très-bon goût.

J A A

JAAIA. Arbrisseau d'Afrique, que nous nommons *paretuvier*. Il croît dans des lieux marécageux. Ses branches se courbant jusqu'à terre, y prennent racine, et poussent de nouveaux *jaaias*, qui forment ainsi, avec le tems, des bois impénétrables. Il en croît aussi dans

plusieurs endroits, sur le bord de la mer, et les huitres s'attachent aux branches.

JABATOPITA. Arbre du Brésil, dont les fleurs, disposées en grappes jaunes, jettent une excellente odeur. Ses feuilles sont belles; et pour fruits, il porte de petites baies presque triangulaires, dont on tire une huile fort saine.

JABU. Cet oiseau du Brésil suspend avec adresse son nid, composé de gramens et de poils d'animaux, à l'extrémité des plus petites branches; il met ainsi sa famille à l'abri de la voracité des singes.

JABUTICABA. Grand arbre du Brésil, qui porte une espèce de petit limon de couleur noire, et d'un goût fort agréable.

JACA, ou *Jaques*. Espèce de citrouilles de l'isle de Java, et d'autres pays des Indes, qui croît sur le tronc d'un grand arbre, et qui change de goût suivant les degrés de sa maturité. Elle contient des noyaux, dont les amandes se mangent cuites.

JACAPUCAYA. Arbre du Brésil, d'un bois fort dur, dont le fruit a la forme d'un calice couvert, qui s'ouvre de lui-même lorsqu'il est mûr. Il contient plusieurs châteignes qui ne sont pas nuisibles, si on les mange cuites, mais qui font tomber tout le poil du corps, si on les mange crues.

JACARA. L'odeur de musc que répand de loin cette grande espèce de crocodile, sert d'avertissement pour éviter son passage. Il est très-vorace et armé de dents redoutables. On le voit au Brésil et à Cayenne.

JACARANDA. On distingue deux espèces de ces arbres aux Indes, l'un a le bois noir et l'autre blanc. Ils sont très-durs, marbrés; on

les emploie en marqueterie. La substance verte de leur fruit est d'usage comme savon.

JACÉE. Plante dont les feuilles sont d'abord rondes et dentelées, mais s'allongent en croissant, et qui porte une sorte de violette, rouge au-dessus, jaune au-dessous, et blanche au milieu, mais sans odeur. On en distingue deux espèces, la grande et la petite, qui n'a que deux couleurs. On fait boire de l'eau de cette fleur aux enfans pour les tranchées.

JACINTHE. Cette fleur, originaire des Indes, a plusieurs belles qualités qui lui ont mérité une espèce de prédilection parmi les curieux. Une seule tige forme un bouquet charmant; elle est des premières à paroître après le triste hiver. Ses couleurs sont variées, nuancées; son odeur est suave; la même espèce, avec toute sa beauté, se multiplie par caïeux. Cette fleur s'est embellie singulièrement par la culture; en semant des graines, on a obtenu des espèces nouvelles : les fleurs simples qui ont quelques pétales de plus, donnent une graine qui fournit assez volontiers des fleurs doubles. On a commencé à découvrir sa couleur jaune; mais les fleurs de cette espèce sont encore rares : la terre la meilleure est celle qui est composée de deux parties de terreau, d'une partie de sable et de trois parties de terre de taupière. On plante les oignons au commencement de l'automne, les tardifs à un peu moins de profondeur que les actifs; de cette façon, ils éclosent tous en même-tems. Ces fleurs, distribuées avec goût dans un parterre, forment un tableau bien nuancé et riche par l'opposition des couleurs; on les abrite pendant l'ardeur du soleil sous des bannes. Le soir c'est un spectacle enchanteur, et l'air est embaumé de cet assemblage de fleurs. Lorsque les oignons sont défleuris, on coupe les tiges, on lève les oignons :

si

si quelqu'un commence à se gâter, il faut le faire tremper dans de l'eau distillée de tabac, ou dans une infusion de tanaisie; les insectes, qui le plus souvent sont la cause du mal, périssent. On les fait ensuite sécher, et on les enferme dans des boîtes, pour planter à la moitié de l'automne. Si l'on veut jouir du spectacle de ces fleurs d'été, il faut, en levant les oignons, les mettre dans des boîtes avec des couches alternatives de sable, ne les planter qu'au printems: si on vouloit leur faire passer ainsi l'année, comme aux griffes de renoncule, ils pourriroient dans le sable et périroient. Avant de mettre les oignons en terre, on détache les caïeux. Ce sont de jeunes enfans tout-à-fait semblables à leurs parens, doués des mêmes qualités; le même oignon peut fleurir plusieurs années; il se développe chaque année un nouveau germe de fleurs. Chaque partie de la peau des oignons paroît avoir en soi la vertu de se reproduire: sur les espèces indolentes, on fait plusieurs incisions en croix sur l'oignon qui pénètre jusqu'au tiers de son volume : on les remet en terre; il se divise ensuite tout-à-fait, et donne autant d'oignons qu'il y a eu d'incisions. La jacinthe fleurit dans l'eau sur les cheminées; une pincée de nitre, lorsqu'on renouvelle l'eau, hâte la végétation. Ces oignons remis en terre y fleurissent l'année suivante : on en a vu de doubles donner de cette manière de la graine, qu'ils refusoient étant toujours en pleine terre. La Hollande, et sur-tout Harlem, est la vraie patrie des jacinthes. Elles y réussissent singulièrement. Autrefois l'usage en Hollande, lorsqu'on obtenoit une fleur nouvelle, étoit d'assembler les voisins, les amateurs : c'étoit une fête; on ne respiroit que gaîté. Chacun opinoit, et à la pluralité des voix, on lui donnoit un nom. Il est un art de

faire paroître une jacinthe toute bleue, comme si elle étoit composée de fleurs alternativement bleues et blanches. On enveloppe quelques boutons de fleurs. On allume du soufre au pied de la plante, les boutons qui ne sont point enveloppés se décolorent par la vapeur, paroissent blancs.

JACUA-ACANGA. Plante du Brésil fort employée dans la médecine, pour les onguens et les cataplasmes détersifs et vulnéraires. Ses feuilles sont de la grandeur de la main, et plus piquantes que l'ortie. Elle porte une espèce d'épis comme le plantain, au bout desquels croît une petite fleur bleue et jaune, en forme de petit calice.

JADE. Cette pierre verdâtre paroît être de la nature de l'agate et du silex. Elle est si dure, qu'on est obligé de la travailler avec l'égrisée ou la poudre de diamans. Les indiens de la nouvelle Espagne ont cependant l'art de la travailler, de la percer. Ils en font grand cas, la portent suspendue à leur col, taillée en bec d'oiseau. En Turquie, en Pologne, on estime beaucoup cette pierre; on en fait des manches de coutelas, de sabre, etc. On lui a attribué des vertus imaginaires. On l'avoit nommée la *pierre néphrétique*, comme propre à cette maladie.

JAGOARUCU. Animal du Brésil, qui aboye comme le chien, et qui en tient lieu aux habitans.

JAGRA. Espèce de sucre tiré du palmier à coco. Voyez *coco*.

JAGUACINI. Animal du Brésil qui a quelque ressemblance avec le renard, et qui fait la guerre aux cannes de sucre, aux crabes et aux écrevisses.

JAGUAR. Cet animal féroce est le plus redoutable, le plus cruel de ceux du nouveau monde. Comme le tigre, il est altéré de sang. On prétend que la chair des blancs lui plaît davantage ; qu'il les connoît à l'odorat, et les choisit de préférence la nuit comme le jour. Cet animal repu est lâche, timide ; un tison allumé le fait fuir.

JALAP. Voyez *belle de nuit.*

JAMBOLOM. Espèce de mirtre indien, dont le fruit ressemble à de grosses olives, et se confit au vinaigre pour exciter l'appétit. Le goût en est fort âpre.

JAMBOS. Fruit d'un arbre des Indes. On en distingue plusieurs sortes, dont les meilleurs ont une odeur de rose ; les uns avec un noyau, d'autres sans noyau. Ils se mangent à l'entrée de la table, comme le melon. L'arbre qui les porte, n'est jamais sans fleurs et sans fruits. Les uns et les autres se confisent au sucre.

JANAKA. Animal quadrupède d'Afrique, qui est de la grosseur d'un cheval, et qui a le cou fort long, avec les cornes d'un bœuf, et des vessies aux côtés.

JANDIROBE. Herbe des parties méridionales de l'Amérique, qui s'attache aux arbres comme le liarre, et qui porte pour fruit une espèce de coing, dont la chair est blanche. Elle contient trois amandes, dont on tire une huile jaune, qui sert utilement à se frotter le corps, dans les douleurs qui viennent du froid.

JAMGOMAS. Arbre des Indes, hérissé d'épines, dont le fruit, semblable à celui du sorbier, et de couleur jaune dans sa maturité, a le goût de nos pruneaux. Il a des qualités astringentes, qui le font employer pour arrêter le

cours de ventre et les inflammations de gorge.

JANIBANA, ou *Genipanier*. Les sauvages se teignent le corps en noir avec le jus de ce fruit, lorsqu'ils vont à la guerre ; ils croient par-là inspirer de la terreur à leurs ennemis.

JANIPABE. Arbre du Brésil, qui change de feuilles tous les mois, et qui porte une espèce d'orange, qui a le goût de la pomme de coing. Son jus, quoique blanc d'abord, devient noir ensuite, et les sauvages s'en servent pour se noircir la peau.

JAPARANDIBA. Espèce de pommier du Brésil, du moins pour la forme extérieure de son fruit, qui contient d'ailleurs un noyau, de la grosseur d'une aveline, et de la forme d'un cœur. On met ses feuilles au rang des meilleurs apéritifs.

JARGON. On désigne sous ce nom les diamans un peu jaunes ; ils sont moins durs que les diamans transparens. Voyez *hyacinthe*.

JARARAQUE. Serpent noirâtre du Brésil, environ de trois pieds de long, qui siffle comme la vipère, et dont la morsure est fort dangereuse. Le *jaracuca*, le *jararacopitinga*, et le *jararacapeba*, sont d'autres serpens fort venimeux, du même pays.

JARS. C'est le mâle de l'oie. Voyez *oie*.

JASMIN. De ces arbrisseaux charmans les uns réussissent en pleine terre, forment des berceaux odorans ; les autres ne vivent que dans les serres ; on les multiplie de marcotte, de bouture. On greffe les espèces rares sur les plus communes. L'odeur du jasmin est très volatile. On ne peut, par la distillation, en retirer l'huile essentielle. On obtient cet esprit recteur odorant, en mettant alternativement des lits

de fleurs et du coton imbibé d'huile de Ben, qui ne se rancit jamais; on exprime ensuite l'huile odorante : si on la mêle avec de l'esprit-de-vin, l'odeur quitte l'huile grasse, pour passer dans l'esprit-de-vin.

JASPE. Cette pierre de nature silicée, doit ses riches variétés de couleurs à des substances métalliques. Elle est dure, fait feu avec l'acier; elle est, suivant sa qualité, plus ou moins susceptible de poli. On la trouve, ou par couches, ou en morceaux arrondis de diverse grosseurs, qui ont reçu cette forme du roulis des eaux, en Sibérie, en Angleterre, en Bohême, en Allemagne, en France, dans les Pyrénées. La plus belle vient des Indes. On en fait des statues, des vases, des tables, des cachets, des bijoux. Les anciens portoient toujours un cachet de jaspe. Des personnes peu instruites portent le *jaspe héliotrope* en amulette, pour les douleurs néphrétiques, l'épilepsie et l'hémorragie.

JAVELOT. Voyez *acontias*.

JAVERIS. Pourceau sauvage d'Amérique, qui a le nombril sur le dos, et qui est fort difficile à prendre, parce qu'il ne se lasse pas de courir, et que d'ailleurs ses défenses sont redoutables. C'est une espèce de sanglier.

JAUNE-D'OEUF. Ce fruit, d'un prunier de Guiane, paroît être le *ruema des indiens*, le *lucuma* du jardin des plantes. Il corrode la peau de la bouche; il est cependant très-nourrissant. On dit que deux coupables, convaincus de haute-trahison et jetés sur le grand Islet pour y périr de faim, y vécurent pendant trois mois en très-bonne santé, ne mangeant que de ce fruit pour toute nourriture.

JAYS, ou *jayet*, *ambre noir*, *agate noire*.

C'est une espèce de bitume inflammable ; il exhale une odeur de pissaphalte. Frotté, il devient électrique, attire le papier. Quoique compacte, il surnage sur l'eau. On le trouve par couches. Sa formation est la même que celle des *bitumes* ; voyez *ce mot*. Le jayet est susceptible de prendre un très-beau poli ; on en fait des tabatières, boutons et divers bijoux de deuil. Wurtemberg est le lieu où on le travaille le plus.

IBEIXUMAR. Arbre de l'Amérique méridionale, dont le fruit, en forme de pomme, contient une matière semblable à de la glu. Son écorce, qui est aussi fort gluante, sert aux mêmes usages que le savon d'Espagne, sans nuire au linge ni aux étoffes.

IBEX. Epèce de chèvre sauvage, qui habite les rochers les plus escarpés, et qui a reçu de la nature deux longues cornes qui s'étendent fort loin sur le dos, avec lesquelles elle se retient lorsque le pied lui manque sur la pente des rochers.

IBIBOBOCA. Il y a deux espèces de ces serpens au Brésil. La grande est respectée ; elle ne fait point de mal, détruit les fourmis qui font de grand dégât dans ce pays, et on la mange comme un excellent mets. La petite espèce est plus redoutable. Si elle saisit ce qu'elle poursuit, elle l'étouffe ; si on se sauve sur un arbre, le serpent y monte, serre, dit-on, l'arbre avec tant de force, qu'il se rompt lui-même le corps. On prétend que dans des lieux sauvages, ils construisent des bâtimens à plusieurs étages, chaque étage de la forme d'un four ; ils habitent plusieurs ensemble. Le roi, qui est un ibiboboca de la grande espèce, habite l'étage du milieu.

IBIRAPITANGA. Grand et gros arbre du Brésil, dont le bois est de couleur rouge, et

d'une force extraordinaire pour teindre de cette couleur. Ses feuilles ressemblent à celle du bouis. *L'ibibiraha* est un autre arbre du même pays, dont les feuilles rendent, par la distillation, une eau merveilleuse pour les yeux.

IBIS. Cet oiseau, suivant quelques-uns, est le premier apothicaire à qui soit due l'invention des lavemens; son bec est sa seringue.

ICAQUE. Prunier des Antilles, qui porte une prune assez semblable à celle de damas. Elle est si estimée de plusieurs nations sauvages, que vers le tems de sa maturité, on fait la garde, avec des armes, pour empêcher que les sauvages voisins n'en viennent cueillir.

ICHERA-MOULI. Racine extrêmement chaude des Indes Orientales, qui a diverses propriétés, sur-tout contre la morsure des serpens. Une cuillerée d'eau chaude où elle a trempé, guérit presque sur-le-champ les plus douloureuses indigestions.

ICHNEUMON, *mongouste*, ou *rat de pharaon et d'Egypte*. Ce petit animal, du genre des belettes, est vif, léger, colère, plein de courage, hardi; il rampe avec finesse ou se lance comme un trait sur sa proie, s'assied sur son derrière; ses jambes de devant lui servent de main pour manger, de gobelet pour boire. Il a sous le ventre une poche d'où suinte une liqueur odorante. Il est susceptible d'éducation et s'apprivoise très-bien, devient familier et badin, prend de l'humeur lorsqu'on le trouble pendant qu'il mange, car ses appétits sont véhémens. On lui a rendu en Egypte les honneurs divins, à cause des grands services qu'il rend : il déterre dans le sable des œufs de crocodiles, mange les jeunes, attaque les serpens venimeux. Les morsures qu'il reçoit dans les combats ne lui font

point lâcher prise. On prétend qu'il a l'art de se cuirasser ; il se vautre dans la boue, elle se sèche sur lui et lui forme une sorte de cuirasse.

ICHNEUMONS, (mouches) ou *Mouches à antennes vibrantes.* Un caractère distinctif et frappant de ces espèces de mouches, est l'agitation presque continuelle de leurs antennes : on leur a appliqué le nom d'ichneumon, parce qu'ils nous rendent service en faisant périr les chenilles, pucerons et autres insectes, comme l'ichneumon ou mangouste fait périr les crocodiles. Il y a une multitude prodigieuse de diverses espèces de mouches ichneumons : parmi la petite espèce : on y voit des mâles, qui, dans les préludes amoureux, ont l'air le plus galant et le plus passionné. Les femelles ont le derrière armé d'une tarière visible dans quelques espèces, nullement apparente dans d'autres. Ces instrumens si fins, sont capables de percer le ciment, le mastic. Sa structure se voit plus facilement dans la mouche à longue tarière. L'aliment dont doit se nourrir la famille que celle-ci met au monde, est un ver de guêpe ou d'abeille maçonne : dès qu'elle apperçoit un de ces nids, elle s'attache dessus avec sa tarière et perce le ciment dont il est construit. Cette tarière, d'une structure admirable, est composée de trois pièces : deux collatérales creusées en goutière, servent d'étuis et contiennent une tige ferme, solide, dentelée par le bout, le long de laquelle règne une canelure qui est le canal par lequel l'insecte fait descendre l'œuf. Elle soutient cette tarière avec ses pattes de derrière, de peur qu'elle ne rompe ; et par divers mouvemens qu'elle fait avec adresse, elle perce ce bâtiment, y dépose un ou plusieurs œufs. D'autres ichneumons perçant le dos des chenilles, y déposent vingt ou trente œufs, suivant la grosseur

seur de la mouche; les plus grosses n'en mettent qu'un ou deux. Celles-ci collent leurs œufs sur les chenilles, celles-là percent les œufs de chenilles quoique très-dures déposent leurs œufs dans l'intérieur. Le ver éclos, sa tête est située de manière qu'il perce la chenile, entre jusque dans ses entrailles. Ces vers pompent les sucs nourrissiers de la chenille, n'attaquent point lès organes de la vie : elle paroît se porter assez bien; quelques-unes même se changent en chrysalides. On voit de ces chenilles vivantes arrêtées sur des arbres, comme si elles couvoient des œufs : on reconnoît que ce sont des fils et des coques que les vers qui étoient dans son corps se sont filés; ce sont autant de liens qui la fixent, et elle périt enfin misérablement. Ces mouches, en 1731 et 1732, nous ont rendu des services importans; elles ont multiplié dans la même proportion que les chenilles, et leurs vers ont exterminé plus de chenilles que ne peuvent faire tous les soins humains. Ces vers, à la veille de se changer en chrysalide, se filent une coque soyeuse. Rien n'est plus singulier et plus surprenant, que de voir quelquefois sauter ces coques lorsqu'on les met sur la table ou sur la main. Les pucerons, les larves de charansons, les œufs d'araignées sont aussi quelquefois le berceau de la mouche ichneumon. On trouve très-souvent sur les feuilles de rosier, des cadavres de pucerons sans mouvement; c'est l'habitation d'un petit ver, qui, après avoir mangé les entrailles, détruit les ressorts et l'économie intérieure du puceron, se métamorphose à l'ombre de la pellicule qui l'enveloppe, s'y pratique une petite porte circulaire, et va s'élancer dans les airs. Il y a dans les bois des ichneumons qui osent attaquer les araignées, les larder avec leurs aiguillons, les déchirer à

belles dents, et venger ainsi toute la nation des mouches, d'un ennemi si redoutable. D'autres, sans aîles (ce sont des femelles), déposent leurs œufs dans des nids d'araignées. Peut-être l'ichneumon du bédéguar, du rosier, ne s'y établit-il que parce qu'il y trouve d'autres insectes qui lui servent de pâture. Voyez *Bédéguar*. On pourroit appeler la famille des mouches ichneumones, un petit peuple de caraïbes.

ICTIOCOLE, ou *grand Esturgeon*. On voit de ces poissons de la longueur de vingt-quatre pieds, et du poids de trois à quatre cent livres; quoique si fort, il est si timide, qu'il fuit devant de petits poissons. Sa chair n'est pas bien délicate; mais on retire de ses cartilages la *colle de poisson*; voyez *ce mot*. Les Ictiocoles nagent en troupes, et passent tous les ans, pendant l'automne. On les voit remonter de la mer dans le Danube. Le pêcheur, dit-on, dispose ses filets, sonne de la trompette : le poisson, attiré par le son, est bien-tôt enveloppé par les filets.

ICTYODONTES. Voyez *Glossopêtres*.

ICTYOLITE. Nom donné aux pétrifications ou empreintes de poissons; soit qu'elles représentent le poisson dans son entier, soit qu'elles n'offrent que ses parties osseuses, les parties charnues ayant été détruites. Voyez *Pétrifications*.

IDOLE *des maures*. Ce poisson, remarquable par un dard qu'il porte sur le dos, est en si grande vénération chez les maures, que lorsqu'ils en prennent un dans leurs filets, ils le rejettent à la mer. Les chrétiens qui vivent avec eux, ne sont pas si sots, ils les mangent.

JECUIBA. Arbre de l'Amérique méridionale, dont le bois est d'un rouge brun, avec des ondes noires, et se transporte pour les ouvrages de sculpture.

JEK, ou *Jerepemonga*. On prétend que tous les poissons ou animaux qui touchent ce serpent aquatique du Brésil, se trouvent resserrés contre lui comme avec une espèce de glu qui suinte de son corps. Sa proie vient ainsi se rendre à lui d'elle-même. Il sort quelquefois de l'eau ; si on veut le prendre à la main, elle reste adhérente ; on cherche à se débarrasser avec l'autre, et si elle est arrêtée, l'animal vigoureux fait tant d'effort, qu'il vous entraîne à la mer, vous fait périr et vous dévore.

JEQUITINGUAM. Arbre du Brésil, dans le fruit duquel est une amande noire et ronde, et dont l'écorce a la vertu du savon, pour nettoyer. Le fruit à la forme d'une fraise.

JET-D'EAU *marin*. Cette espèce de zoophite se voit au Cap de Bonne-Espérance ; on le prendroit pour une éponge. Dès qu'on le touche, il lance deux ou trois jets d'eau claire, transparente, et recommence ainsi chaque fois qu'on le touche.

JEUX *de la nature*. Ces pierres figurées ont autant de formes diverses qu'en peuvent donner les différentes conbinaisons fortuites à des substances dans un état de mollesse. L'imagination préoccupée y voit quelquefois des objets et des formes plus décidées qu'elles ne le sont réellement, telles sont les villes, les châteaux que quelques personnes voient distinctement sur les pierres de Florence, les pièces de mariage où l'on voit deux mains qui se joignent. L'art vient

au secours pour abuser les curieux : il est parlé d'une pierre où l'on voyoit, ou du moins on croyoit voir une religieuse ayant une mitre sur sa tête, vêtue des ornemens pontificaux, et portant un enfant dans ses bras. Il y a des pierres figurées qui doivent leur forme à des substances connues, minérales, végétales ou animales qui leur ont servi de moules. On ne doit point les confondre avec les jeux de la nature, non plus que les corps que la nature produit toujours sous une forme constante, telles que les cristallisations, les marcassites.

IF, ou *Yf.* Cet arbre vit très-long-tems. On en a vu qui avoient jusqu'à trente pieds et plus de circonférence; il est susceptible de prendre, en le taillant, toutes les formes que l'on desire; il étoit autrefois beaucoup plus de mode; on ne l'emploie plus guères que dans les vastes jardins. Les qualités des plantes varient suivant les climats. On en a des exemples sensibles dans le napel, la ciguë; l'if peut être dans le même cas. Ici il n'est point nuisible, les enfans en mangent tous les jours les fruits; mais sous les climats chauds, il paroît qu'il est un poison, que ses feuilles font périr avec convulsion les chevaux ou animaux qui en mangent; qu'on ne peut le tondre sans en ressentir des douleurs de tête. Son bois dur, rougeâtre, veiné, est incorruptible, propre à faire de beaux meubles. Il croît en Angleterre, en Suisse, en Languedoc, en Provence, en Italie.

IGBUCAMICI. Arbre de l'Amérique méridionale, dont le fruit ressemble à la pomme de coing, et contient une graine qui passe pour un remède certain contre la dyssenterie.

IGCICGA. Arbre résineux du même pays,

dont l'écorce pilée rend une liqueur qu'on fait congeler et qui sert d'encens. L'*Igtaicica* est un autre arbre des mêmes lieux, dont la résine est aussi transparente que le verre.

IGNAME, ou *inham*. Le fruit de cette espèce de liane se mange cuit sous la cendre. En Guyanne, à Cayenne, on en fait aussi de la bouillie et du pain.

IGUANE. Espèce de lésard d'Amérique et des Indes orientales. On le nomme aussi *Léguana*, ou *Sénembi*. Cet animal ne fait, ni bruit, ni mal, Il peut vivre trois semaines sans boire, ni manger. Le mâle, plus gros que la femelle, a le regard terrible et la posture hardie. Il roidit et étend sa goître à volonté. Le commencement du printems, est la saison de leurs amours; c'est alors que le mâle jaloux se jette sur les personnes qui s'approchent de la femelle. Sa morsure n'est point venimeuse; mais il ne quitte pas prise qu'on ne l'égorge ou qu'on ne lui cogne le nez rudement. La femelle, à la fin du printems vient déposer, comme les tortues, sur le bord de la mer, ses œufs de la grosseur de ceux du pigeon, au nombre impair de treize à vingt-cinq. Les premiers coups de fusil ne font que glisser sur la peau de ces lésards. On leur fait la chasse au printems, lorsqu'après avoir mangé quantité de fleurs de mahot et de feuilles de mapou, ils reposent sur les branches qui avancent sur l'eau et attendent stupidement la mort. Comme le nez est chez eux la partie la plus sensible, il suffit d'introduire un bâton ou poinçon pour les faire périr. Leur chair, et sur-tout celle des femelles, est tendre, grasse, et de très-bon goût. Leurs œufs, sans glaire ni blanc, sont très-délicats et ne durcissent point

en cuisant. Un iguane peut rassasier quatre hommes; mais on prétend que cette nourriture est contraire aux personnes attaquées de maladies vénériennes.

IGNARUM. Animal amphibie du Brésil, ennemi de l'homme et de la grosseur d'un bœuf.

IMBRIM. Cet oiseau habite les mers aux environs de Féroé. L'eau est son élement, il n'en sort jamais. Ses ailes ne paroissent point construites pour voler; ses jambes trop grêles, situées trop en arrière, ne pourroient soutenir son corps sur terre. On remarque un creux sous chaque aîle; on croit que cet oiseau y place ses œufs pour les faire éclore.

IMMA. Dans tous les pays les femmes ne se contentent pas des attraits que leur a donnés la nature pour plaire. En Perse, elles rehaussent la couleur de leur teint avec cette espèce d'ocre rouge ferrugineuse.

IMMORTELLE. Ces diverses espèces de fleurs méritent ce nom, par la propriété qu'elles ont de se conserver dans leur état de fraîcheur pendant plusieurs années : cet avantage leur vient de ce que les pétales de ces fleurs sont dans un état de siccité semblable à celui qu'on tâche de donner aux fleurs dans des bains de sable chaud, afin de les conserver. Cette plante croît naturellement en Languedoc, en Provence. On l'élève dans nos jardins.

IMPÉRATOIRE, ou *Benjoin français.* Cette plante qui croît naturellement dans les Pyrénées, les Alpes, sur le Mont-d'or, abonde en parties volatiles aromatiques. C'est un spécifique admirable contre les poisons coagulans.

IMPÉRIALE. Plante dont la tige est fort haute, et couronnée de quatre ou cinq fleurs du même nom, qui se renversent en forme de cloche.

IMPOSTEUR. Ce poisson de la mer des Indes nage tranquillement, s'approche auprès des petits bancs de poissons, allonge sa langue faite en forme de dard, en attrappe plusieurs et les avale.

INCRUSTATIONS. Ce sont des concrétions pierreuses, salines minérales, métalliques ou d'autre nature, faites sur différens corps par des eaux qui tiennent en dissolution ces diverses substances.

INDE. C'est une feuille colorante employée, ainsi que l'indigo, en peinture et en teinture. On la retire des feuilles de la plante connue sous les noms d'anil et d'indigo. L'inde, pour être beau, doit être un peu dur, sec, inflammable, nageant sur l'eau, d'une belle couleur bleue ou violette, chargée de purpurin; voyez *au mot Indigo*, la manière dont on retire cette fécule. La fécule du pastel et le bois d'inde, portent aussi les noms d'inde. Voyez *pastel*, *bois d'inde*.

INDIGO, ou *Anil*. Cette plante croît naturellement au Brésil; on la cultive avec succès à Cayenne et dans nos colonies Françaises. Au bout de deux ans de semence, il est bon à recueillir. Si on coupe cette plante un peu avant sa maturité, elle donne un plus beau bleu, mais en moindre quantité; cueillie trop tard, elle n'en donne presque plus; le moment est lorsque les feuilles commencent à se casser, et qu'elles ont une couleur vive. On met la plante macérer dans une cuve avec de l'eau, elle y

fermente ; les particules colorantes se détachent ; on fait couler l'eau qui est chargée dans une cuve placée dessous. Les nègres battent cette eau avec des manivelles : on saisit le moment où la fécule commence à se précipiter ; on fait couler l'eau et la fécule dans une troisième cuve placée dessous : elle se dépose petit à petit au fond de ce vase ; on la met dans des chausses coniques dans un lieu aéré et à l'ombre ; le soleil ardent détruiroit la couleur, l'humidité la gâteroit. Cette fécule desséchée est la pâte d'Indigo. Si on n'a employé que les feuilles de la plante, c'est l'Inde. Le bleu d'Indigo donne une teinture d'excellent teint sur la laine, le fil, le coton, la soie ; mêlée avec la graine jaune d'Avignon, elle donne le verd. Les Blanchisseuses l'emploient pour passer leur linge au bleu. On l'emploie dans la peinture en détrempe : on le mêle avec du blanc, sans cela il paroîtroit noir. C'est avec cette couleur qu'on imite les couleurs du ciel, de la mer, et qu'on fait toutes les parties fuyantes des tableaux ; broyée à l'huile, elle perdroit sa couleur.

INTESTINS. Ces grand canaux membraneux s'étendent depuis l'estomac jusqu'à l'anus. Leur longueur égale six fois celle de l'individu. Ils sont repliés dans le corps avec l'art le plus merveilleux. Comme ils varient de grosseur et de situation, ils portent dans leurs différentes longueurs, divers noms, quoique ce ne soit toujours que le même canal. Les intestins sont, ainsi que le ventricule, composés de plusieurs tuniques rangées dans cet ordre : la membraneuse, la cellulaire, la charnue, la nerveuse et la veloutée. Cette dernière, qui est intérieure, est parsemée d'une multitude de petits mamelons spongieux. Les alimens, après avoir été digérés dans l'estomac, passent dans les

intestins. On découvre principalement sur les intestins grèles, un grand nombre de petits vaisseaux blancs ou veines lactées; ce sont autant de tuyaux qui pompent et absorbent le chyle, cette matière précieuse nutritive, extraite des parties grossières et non nutritives des alimens. Ces vaisseaux lactés absorbans, se voient aussi dans la surface intérieure des gros intestins, ce qui rend raison de ce qu'il est possible de nourrir pendant plusieurs jours un malade avec des lavemens nourrissans. Avec quel art merveilleux le chyle ainsi pompé par une multitude de vaisseaux est porté dans un réservoir; de-là dans le canal thorachique, et ensuite dans la veine souclavière gauche, pour être conduit avec le sang, se changer en cette substance, porter une vie toujours renaissante à toutes les parties du corps animé! On reconnoît la main divine dans la disposition de ces valvules, de ces soupapes, qui se referment, obligent les liqueurs à suivre le cours qui leur est destiné, sans qu'elles puissent refluer en arrière, ni interrompre le cours constant et continuel des fluides.

JOCKO. Petite espèce d'*orang-outang*; voyez *ce mot.*

IOLITE, ou *pierre de violette.* On nomme ainsi des pierres de diverses natures, les unes de grais noir et blanc, telles que dans la principauté de Blankenbourg; d'autres sont des silex telles qu'on en voit en Silésie. En les frottant, elles ont une odeur de violette. Ces pierres ont cette odeur plus sensible après les pluies et dans des tems d'orage; quelques-unes sont recouvertes d'une mousse qui leur communique cette odeur. L'observation tournée sous ce point-de-vue, pourroit faire reconnoître plusieurs pierres odorantes.

JONC. Il y a plusieurs espèces de ces plantes qui croissent dans les lieux humides. La moëlle des unes sert à faire des mèches de lampes ; les fleurs des autres, à faire de petits ballets ; les tiges de celle-ci, à couvrir les maisons ; celles des autres, à faire de petites nattes pour égoutter les fromages, et plusieurs autres petits ouvrages d'industrie. Le *jonc marin* est un très-bon pâturage pour les bestiaux.

JONQUILLE. Cette fleur d'une odeur délicieuse, se multiplie de graine, de caïeux. Les soins, la culture nous ont procuré l'espèce à fleurs doubles.

JOUA. Cet oiseau vit en sécurité, pond ses œufs sur les bords des chemins et des sentiers les plus fréquentés.

JOUBARBE. On distingue plusieurs espèces de cette plante. Les unes douces, connues sous le nom de *trique-madame*, sont bonnes à manger en salade ; d'autres, telles que *la vermiculaire brûlante*, ou *pain d'oiseau*, qui croît sur les toits, est âcre, brûlante ; on la nomme *poivre de muraille*. Appliquée extérieurement, c'est un puissant résolutif contre les loupes naissantes, les tumeurs scrophuleuses.

JOUBARBE DE VIGNE. Voyez *Orpin*.

JOUEUR-DE-LYRE. On regarde ce serpent de l'Amerique comme un habile musicien ; on prétend qu'il a des sifflemens mélodieux et variés ; les oiseaux curieux et rivaux de son chant, viennent autour de lui ; il en saisit quelques-uns et les dévore.

IPÉCACUANHA. Cette plante croît au Brésil, au Pérou ; on la nomme *béconquille*,

ou *mine-d'or-végétal*. C'est un puissant spécifique dans les dysenteries et flux de ventre invétérés. L'ipécacuanha du Pérou est le plus estimé ; il purge avec moins de violence. Celui du Brésil excite des vomissemens avec effort et douleur. L'usage de cette plante demande toujours à être administrée par un médecin prudent.

IPPO. Ce suc gommo-résineux, poison très-dangereux, est extrait d'un arbre qui croît dans l'isle des Célèbes : les sauvages le recueillent avec de grandes précautions ; ils en évitent les vapeurs qui sont dangereuses, le reçoivent dans des cannes creuses, en font commerce, le vendent aux Mahométans de Macaçar. Ceux-ci, lorsqu'ils voyagent, portent toujours une sarbacanne creuse dans laquelle est une flèche en fer de lance enduite du suc d'Ippo. On ne connoît point d'antidote contre l'activité de ce poison récent ; exposé à l'air, il s'évente et n'a plus d'effet nuisible.

IRACAHA. Arbre des Indes Occidentales, dont les branches sont épaisses au sommet. Ses feuilles ressemblent à celles du figuier, et son fruit est une espèce de poire jaunâtre, dont le goût est estimé.

IRIPA. Arbre du Malabar, dont les feuilles, bouillies dans l'urine de vache, guérissent toutes les maladies de la peau.

IRIS. Cette plante, d'une belle forme, présente beaucoup de variétés, et peut faire l'ornement des jardins. On en voit de belles espèces en Angleterre, en Perse, en Italie. On retire de ses fleurs une fécule, sous le nom de verd-d'iris ; on l'emploie pour peindre en miniature. Le suc de sa racine est un violent purgatif. La racine d'iris de Florence donne une odeur de vio-

lette des plus agréables ; on s'en sert pour parfumer la poudre. Celles de Languedoc, de Provence, sont employées aux mêmes usages.

ISATIS. Ce quadrupède habite les pays les plus froids, la Sibérie, la Norwège, l'Islande. Il tient de la conformation extérieure du chien, de la finesse du renard, se creuse en terre des terriers profonds avec plusieurs issues, va à la chasse des oiseaux, du gibier, traverse les eaux pour chercher des nids d'oiseaux plongeurs : la verge du mâle est osseuse comme celle du chien ; aussi ne peut-il se retirer aussi-tôt après l'accouplement. La femelle met bas sept ou huit petits. La couleur de la fourrure, dans leur première jeunesse, est différente de celle qu'elle aura lorsqu'ils seront formés. Ceux qui naissent noirâtres deviennent d'un blanc cendré : la couleur jaunâtre annonce qu'ils deviendront blancs. On observe sur ces derniers, à l'âge de quatre mois, une bande brune longitudinale; on les appelle alors *Renards-croisés*. La fourrure de ces animaux est une excellente pelleterie. Dans l'hiver leur poil est beau, long ; c'est le tems où on leur fait la guerre.

ISOPYRON. Plante qui est une espèce de phaséole, et qui porte une graine dont on peut faire d'assez bon pain ; on l'emploie en teinture ; elle est bonne pour le rhume, et pour les maux de poitrine.

ISORAMUNE. Arbre du Malabar, dont le suc de la racine est fort vanté pour les maladies de la poitrine.

ITICURA. Racine purgative du Brésil. C'est aussi un fébrifuge estimé. Elle se confit au sucre.

JUABEBA. Arbrisseau de l'Amérique, dont on vante beaucoup la racine, pour les obstruc-

tions des reins. Elle est d'une amertume extraordinaire.

JUCA. Plante de l'Amérique, dont la forme ressemble beaucoup à celle de l'Ananas. On tire de ses feuilles, une espècé de fil qui est d'un bon usage.

IVE. Herbe rampante, dont les feuilles sont comme entassées les unes sur les autres, et ont la forme et l'odeur du pin. On l'appelle *Iuc-musquée*, pour la distinguer de quelques autres espèces d'*ives*. Son goût est âcre et amer. En teinture, elle est estimée pour la jaunisse, les difficultés d'urine, et les tranchées du ventre.

JUGOLINE. ou *Sesame*. Cette plante croît en Egypte, en Candie, aux Indes, à la Guyanne. En Egypte on en retire par expression une huile très-bonne à manger. Les nègres de Guyanne retirent de sa graine une farine, ils en font une bouillie très-bonne et très-nourrissante.

JUJUBIER. Cet arbre croit naturellement à l'Arabie; il s'est très-bien naturalisé en Languedoc, en Provence. Ses fruits doux, humectant, sont très-sains; c'est une manne pour le peuple. Les Jujubes qu'on nous envoie, ont été séchées au soleil sur des claies. On en fait des boissons salutaires dans les âcretées de poitrine et les ardeurs d'urines.

IULE. Cette espèce d'insecte ressemble beaucoup au scolopendre; il habite, comme lui, dans la terre, sous les pierres, change de peau; sensible, il se replie en boule dès qu'on le touche. On en voit deux espèces aux environs de Paris.

JULIANNE ou *Julienne*. Cette fleur, d'une odeur si suave, se multiplie très-facilement : on coupe la tige, il pousse au pied de nouveaux

rejetons que l'on sépare; c'est autant d'enfans semblables à leur mère; on les pique dans une terre humide, ils reprennent des racines.

JUMARS, ou *Gemars*. On en distingue de plusieurs espèces: les uns, dit-on, naissent de l'accouplement du taureau avec une ânesse ou une jument; les autres, de celui d'un âne et d'une vache. L'existence de ces animaux paroît douteuse et mérite d'être éclaircie.

JUNCAGUE. Plante des marais, qui tient beaucoup du iramen, mais dont les feuilles ressemblent au jonc le plus menu. Ses sommités se terminent par des épis.

JUNCAIRE. Plante rameuse, détersive et vulnéraire, qui est une espèce de *rubie*, et dont les tiges ressemblent au jonc; mais ses feuilles approchent de celles du lin, et ses fleurs sont blanches et pilleuses. Elle croît dans les vignobles sabloneux.

JUNIPAP. Grand arbre du Brésil qui porte une espèce de pommes jaunes, de fort bon goût dans leur maturité. Ses fleurs sont blanches, et ses feuilles semblables à celles du chêne, mais beaucoup plus grandes.

JURUCA. C'est la tortue du Brésil. Voyez *tortue*.

JUSQUIAME. *Hannebanë*, ou *potelée*. Cette plaute narcotique prise intérieurement, est un poison dangereux. En 1649, on servit aux Bénédictins de Rhénon une salade où étoit entrée des feuilles de jusquiame. Vommissemens, tremblemens, le sommeil et la mort furent les effet de ce poison. On doit avoir recours aux vomitifs, ensuite au lait, à l'huile et aux adoucissans. Storck, qui a su tirer des poisons tels que de la ciguë, de l'aconit, de la pomme épineuse, de

puissans remèdes pour soulager l'humanité, a fait, sur lui, des essais avec la jusquiame; il en a pris des extraits à petite dose; il l'a ensuite employée avec succès sur des personnes sujettes à des frissons, des syncopes, des terreurs subites, des tremblemens convulsifs, des subresauts involontaires. Des remèdes si voisins du poison, ne doivent être maniés que par une main aussi habile que la sienne : on doit se méfier de l'usage de cette plante même extérieurement; la poudre mise dans les dents, ou la vapeur reçue pour appaiser la douleur de dent, peut devenir funeste; on l'a vu occasionner à ceux qui y ont eu recours des vertiges et la stupidité.

IZARI. ou *Azala*. C'est la garence du Levant. Voyez *garance*.

JYNX. Nom d'un petit oiseau, qui est un peu plus gros que le pinçon, et qui a la langue si forte et si aiguë, qu'elle perce comme une aiguille. Il fait son nid dans les troncs des arbres et des édifices. On en fait manger pour l'épilepsie, et sa chair est d'ailleurs fort bonne.

KAB KAK

KABASSOU. C'est le tatou à douze bandes. Voyez *tatou*.

KACY. Grand arbre de Nigritie, dont le bois sert à construire des canots, et dont les feuilles ont des vertus contre diverses maladies.

KAKATOHÉA. Voyez *catacoua*.

KAKA-ZODDALI. Arbrisseau fort commun au Malabar, dont la racine et le fruit verd, frits dans l'huile, forment un onguent fort vanté pour la goutte.

KAKERLAQUE. L'insecte volant à qui l'on a donné ce nom dans les Indes Orientales et en Amérique, est le même que celui connu en Europe sous le nom de *blatte*; voyez ce *mot*. Les kakerlaques d'Amérique sont grands. Les mâles ont des aîles; les femelles en sont dépourvues. Linge, habits, souliers, provisions de bouche, ils gâtent et dévorent tout ce qu'ils rencontrent, jusqu'à la mie de pain. L'Ananas est pour eux un fruit délicieux. Les femelles enveloppent leurs œufs d'une petite coque légère comme quelques araignées; les petits qui en sortent, de la grosseur d'une fourmi, s'insinuent; par les serrures et les fentes dans les armoires, et causent beaucoup de dégât. Dans les Indes Orientales ces insectes ont beaucoup à souffrir des fourmis noires qui se jettent sur ceux qu'elles rencontrent: le trou de la fourmilliere est si petit, que pour les y faire entrer, elles sont obligées de les dépecer. La guêpe ichneumone est pour les kakerlaques un ennemi redoutable en Amérique: à la vue d'un de ces insectes, l'ichneumone s'arrête, mesure des yeux sa proie, s'élance, la saisit par la tète avec les dents, se replie pour la percer de son aiguillon, et semble l'abandonner; mais elle revient bien-tôt à la charge, s'empare de son ennemi épuisé, hors de combat et succombant sous sa blessure empoisonnée, et enfin la traîne par la tête à reculons jusqu'à son trou.

KAKONGE. Poisson des rivières d'Angola et de Congo, en Afrique, que les Pêcheurs sont obligés de porter aux rois du pays.

KAKOPIT-TSIOEI. Ce mot signifie petit roi des fleurs: c'est le nom de deux petits oiseaux, dont le plumage varié de couleurs et de nuances, est pour l'œil un spectacle flatteur. L'un vient des Indes Orientales, et les Hollandois le croyent originaire de Macaçar et de Bati; il mange les

jeunes

jeunes chenilles qu'il trouve dans le calice des fleurs. L'autre, commun à Amboine, est peut-être une espèce d'oiseau de paradis : il devient quelquefois la proie des serpens qui en sont friands ; on lui donne encore un autre nom, qui signifie *oiseau*, ou *plumage de soie*.

KALI. Nom que les Arabes ont donné à la soude : c'est de la décoction de cette herbe maritime qu'ils faisoient le sel qu'ils ont nommé *alkali*. Voyez *soude*.

KALI *de Malabar*. Ce petit arbrisseau tient de l'Euphorbier par la causticité de son suc. Un hasard singulier fit reconnoître en lui des propriétés qu'on ne lui auroit jamais soupçonnées. Un homme tourmenté cruellement par la vérole, et dont le corps tomboit en sphacelle, mangea des branches de cet arbre pour s'empoisonner. Il trouva sa guérison dans ce qu'il avoit pris pour sa destruction ; et son désespoir fut utile à l'humanité par la découverte d'un nouveau remède. Le malade en fut quitte pour être violemment purgé par haut et par bas.

KANNA. Racine du Cap de Bonne-Espérance fort recherchée des Hottentots qui la mâchent pour se donner des forces et s'exciter à la gaîté.

KAOLIN. On donne ce nom à la terre que les chinois emploient dans la fabrique de la porcelaine. Il y a lieu de penser que cette terre est de nature argilleuse. Voyez *porcelaine*.

KAOUANE. Cette espèce de tortue se pêche aux isles de Cayenne ; elle n'a d'autres armes défensives que ses pattes et sa queue ; sa tête est plus grosse que dans les autres tortues. Sa chair, son huile et son écaille sont moins estimés. Voyez *tortues*.

KARABÉ. Les Arabes ont donné à l'ambre

jaune ce nom qui signifie *tire-paille*; c'est, en effet une des propriétés de l'ambre; voyez *ambre jaune*. On appelle aussi l'asphalt, *karabé de Sodôme*; et l'on prétend que les trochisques de karabé qui viennent du Levant, ne sont que de la gomme de peuplier.

KARAMBOLE. Aux isles Manilles et sur la côte de Coromandel, on fait confire ce fruit au vinaigre, et l'on en fait aussi de la conserve.

KARATAS. On distingue trois espèces de cet aloès d'Amérique: l'une, par ses feuilles bouillies, donne un fil bon à faire de la toile et des filets de pêcheurs; c'est celle dont les feuilles sont terminées par une pointe triangulaire : la seconde, par ses feuilles creuses, forme autant de vases qui retiennent l'eau de la pluie, très-utile dans les lieux secs : la troisième porte un fruit agréable au gout dont on fait d'excellentes confitures. Le *karatas de Cayenne* porte le nom de *bois de mêche*, parce que la moëlle sert d'amadou aux nègres. Son fruit qui pousse dans la terre, est appelé, à cause de son gout, *citron de terre*.

KAROUATA. Espèce d'ananas qui croît dans plusieurs parties de l'Amérique méridionale, et qui est bon pour le scorbut et la fièvre.

KATATIPTI-POU. Plante du Malabar, dont les vertus sont fort vantées, et qui se prend en infusion comme le thé.

KAUKI. Arbre de l'isle de Java, dont les fleurs distillées produisent une eau, qui a les mêmes vertus que l'eau rose, et presque la même odeur.

KÉRATOPHYTES. Cette production de la mer est du nombre des polypiers: elle est d'une substance molle, flexible et totalement cornée.

On en voit de ramifiés, d'autres en forme de réseau, d'autres en forme de buisson, de bruyères, toujours adhérens à des coquilles, rochers et autres corps durs. Les polypes habitent les trous de l'écorce celluleuse et friable. Les kératophytes, dans les pays chauds, s'y durcissent au point de devenir susceptibles de recevoir un beau poli : on leur donne alors, improprement, le nom de *corail noir*. On voit sur les côtes de Norvège des kératophytes qui ont jusqu'à seize pieds de haut. Ceux qu'on rencontre parmi les fossiles dans le sein de la terre, sont remplis dans les intervalles des branches et tissues cellulaires par la matière même de la pierre où on la découvre. Pour l'en dégager, il faut se servir de l'eau seconde.

KERMÈS. Cet insecte bien intéressant pour son histoire et son utilité, s'attache aux racines, aux tiges et aux feuilles des plantes et des arbres. On en trouve sur la vigne, l'orme, le chêne, le sapin, l'erable, le coudrier, la clématite, le charme, le nefflier, le tilleul. Il y en a de longs et étroits à-peu-près comme une écaille de moule ; mais le plus souvent ils ont une forme sphérique. Les kermès sont fort communs en Provence, en Espagne et dans les pays chauds. C'est principalement sur le chêne verd qu'on en fait la récolte au commencement de l'été. La femelle, dans sa jeunesse, parcourt les branches de l'arbre, suce les feuilles avec sa trompe placée sous le corcelet entre la première et la seconde paire de pattes. Bientôt elle acquiert de l'embonpoint, devient ronde comme une boule, vers la fin de l'été se fixe à un endroit, ne se déplace plus, reçoit dans cet état les approches du mâle, beaucoup plus agile, à raison de sa petitesse et de ses aîles ; la femelle fécondée, toujours immobile, passe ainsi l'hiver, pond des milliers d'œufs. Son corps se gonfle ; sa peau s'étend ; l'insecte périt dans le printems

après avoir satisfait au vœu de la nature. Ce cadavre informe ne conserve point comme la cochenille l'extérieur animal. Ses traits s'effacent, disparoissent; on ne voit plus qu'une espèce de gale, triste berceau des petits œufs qui doivent éclore, les uns blanchâtres, les autres rouges. Alors les petits kermès quittent leur retraite cadavereuse, se dispersent sur l'ilex. Au bout d'un tems, le mâle après avoir passé sous l'état de nymphe, quittant sa coque sphérique à reculons, déploie et fait usage de ses aîles. C'est avec les ongles et avant le lever du soleil que les femmes détachent le kermès plus gros et d'une couleur plus vive sur les arbrisseaux voisins de la mer. On les arrose de vinaigre, pour les faire périr. On les fait sécher. Les pigeons en sont très friands. Le kermès donne à la laine et à la soie une très-belle teinture. La graine d'écarlate est la coque du kermès. Le sirop de kermès passe en médecine pour un très-bon cordial.

KINKI. C'est la poule dorée de la Chine. On admire la beauté de son plumage et la variété de ses couleurs. Sa chair passe pour être délicate.

KNIPER. Oiseau de rivière, commun en Laponie, qui a le bec et les pieds rouges; le dos, la tête et une partie des aîles noires; l'estomac et le ventre blancs; comme il a le bec fort pointu, on le prend pour une espèce de *pic*, plutôt que pour un canard sauvage.

KNORCOCK. C'est un oiseau du Cap de Bonne-Espérance, qui préfère les lieux solitaires. La petitesse de ses aîles l'empêche de voler loin; mais sa voix qui semble prononcer le mot *crae*, avertit le gibier de la présence du chasseur. Aussi ce donneur d'avis est-il souvent puni mortellement de ses cris officieux. La femelle fait son nid dans

les buissons, où elle pond deux œufs. La chair de ces oiseaux n'est pas estimée.

KOBBERA-GUION. Cet animal amphibie de l'isle de Ceylan, est plus effrayant que dangereux. On prendroit sa langue pour un aiguillon : il la tire en sifflant et en bâillant. Il ne pique, ni ne mord. A l'approche des hommes il siffle. C'est à grands coups de queue qu'il éloigne les chiens qui s'avancent pour le mordre. Le chien ainsi fouetté aboie d'un ton plaintif, et n'a garde de revenir à la charge.

KOKOB. Ce serpent est assez commun en Amérique, dans le Jucatan. Sa morsure venimeuse fait perdre tout le sang dans l'espace d'une heure. Une potion composée de tabac et de suc de prime-verre, est un remède souverain dans cet accident. Le kokob est une espèce d'*aimorrhoüs*.

KOLAK. Arbre de Nigritie, dont le fruit est une espèce de prune assez estimée.

KORKOFÉDO. Les négres de la Côte-d'or prennent ce poisson à l'appât d'un morceau de canne à sucre. Leur ligne qui a huit brasses de longueur, est attachée à leur col pendant la pêche, et lorsqu'ils sont avertis par le mouvement, ils tirent le poisson dans leur canot. Sa chair délicate, naturellement blanche, devient rouge en la faisant cuire.

KOUXENRY. C'est un poisson de Cayenne. L'os de son palais sert de lime aux Indiens pour polir leurs petits ouvrages en bois.

KURBATOS, ou *pêcheur du Sénégal*. Cet oiseau habite par millions les bords de la Gambra. Le mouvement rapide avec lequel il se balance au-dessus de la surface de l'eau, éblouit les yeux. La femelle fait son nid avec une terre dure mêle de paille, de plumes et de mousse. C'est à l'extrê-

mité des branches des arbres qui bordent la rivière, qu'il est suspendu. L'ouverture en est tournée au côté de l'est, crainte de la pluie. Ces nids solides, agités par les vents, s'entre-choquent sans se briser. Ils sont en si grand nombre sur le même arbre, qu'on croit de loin que ce sont autant de fruits. Malgré tant de précautions, ils ne sont pas à l'abri de la malice du singe et de la voracité des serpents. Les premiers guettent le moment où la nichée commence à croître. Alors trop poltrons pour se fier à la foiblesse des branches, et redoutant d'ailleurs les feuilles épineuses, ils secouent la branche jusqu'à ce qu'ils aient fait tomber le nid à terre. Les serpens au contraire se glissent le long de la branche, et se suspendant à son extrémité par la queue, ils introduisent leur tête dans le nid, et font ainsi très-bonne chère.

KYNOCÉPHALE. Nom d'une sorte de singe, qui a la tête assez semblable à celle du chien, et les dents très-fortes. Il est assez commun en Egypte.

LAB-

LABDANUM. Ce suc gommo-résineux se tire d'une espèce de ciste qui croît dans les isles de l'Archipel. Des moines vont, pendant la grande ardeur du soleil, sur des montagnes où il y a beaucoup de ciste. Ils portent au bout d'une perche de grandes lanières en forme de fouet. Ils les passent et repassent sur les arbustes. Le suc résineux qui transpire de la plante s'y attache. On l'enlève avec un couteau, c'est le *labdanum*.

Cette résine est d'un goût balsamique, un peu âcre, d'une odeur agréable. Les dames grecques et circassiennes en portent de petites boules à la main. Mêlée avec du mastic et de l'ambre, c'est un parfum agréable. Son odeur garantit de la peste. On fait entrer le labdanum dans lses talismans soporifiques, moins pour se rendre propice le dieu morphée que pour éviter aux vestales le chagrin du refus du mouchoir. On falsifie quelquefois le Labdanum. On le mêle avec un peu d esable et d'autres résines odorantes à bon marché. Il est en pains entortillés. C'est le labdanum *in tortis*; il a peu d'odeur.

LACQUE. Voyez *laque*.

LACRYMATOIRE. Voyez *Urnulae servandis lacrymis*.

LAEMMER-GEYER, ou *vautour des agneaux*. C'est le plus fort et le plus terrible des oiseaux de rapine. Ses aîles ont quatorze pieds d'envergure. Il habite les Alpes de la Suisse, attaque les animaux et même les enfans. Lorsque ces oiseaux apperçoivent quelque daim, chèvre ou brebis sur le bord d'un précipice, ils s'élancent sur lui, l'y font tomber, et jouissent commodément de leur proie: pour les petits animaux, ils les saisissent même sans s'abattre, les tuent, en les laissant tomber sur la pointe des rochers, les portent ensuite pour servir de nourriture à leurs petits. Un de ces vautours vint un jour saisir un enfant de trois ans à la porte d'une maison, et alloit l'enlever, lorsque le père accourut aux cris de l'enfant; armé d'un bon bâton, il s'élance sur le ravisseur, qui lâche sa proie, soutient le combat avec opiniâtreté jusqu'à ce qu'il fût laissé mort sur la place.

LAGETTE. Espèce de laurier de la Jamaïque. On dit que sous la première écorce sont plusieurs

couches d'un tissu très-utile pour la parure et le vêtement. D'abord on trouve une espèce de drap pour faire des habits; la couche qui suit fournit de la toile bonne à faire des draps et des chemises; enfin on trouve de la gaze et de la dentelle; mais peut-on ajouter foi à cette merveille? Si cette relation n'est pas fabuleuse, le lagette est un bois plus précieux que le bois de dentelle.

LAIT *de lune fossille*, ou *pierre de lait*. Cette terre farineuse et calcaire se trouve dans les fentes des montagnes ou au fond de certaines sources. Elle est, dit-on, si légère et si aride, qu'on ne peut en former aucun ustensile. Peut-être est-ce une guhr de craie, un agaric minéral, une stalactite calcaire décomposée. Peut-être aussi, suivant Justi, ne s'agit-il que de fixer l'akali volatil de cette substance, pour en tirer une grande quantité de métal.

LAITE *de poisson*. Nom que l'on donne à la liqueur séminale contenue dans les vaisseaux spermatiques du mâle. Celui-ci laisse échapper cette liqueur à l'instant où la femelle dépose ses œufs, et c'est ainsi que se fait la fécondation dans les poissons. Il y en a de véritablement hermaphrodites, c'est-à-dire, œuvés et laités tout à la fois. Il ne paroît pas impossible que ces poissons produisent sans le secours de leurs semblables.

LAITERON. On distingue trois espèces de cette plante: le *laiteron épineux*, le *laiteron doux* ou *palais de lièvre*, et le *petit laiteron* ou *terre crépe*. On peut en manger en salade. La décoction de ces feuilles procure un lait abondant aux nourrices. Les racines fraîches assaisonnées font en hiver la nourriture des pauvres gens. Les bestiaux et le gibier aiment à se nourrir de cette plante. Son suc rougit le papier bleu.

LAITUE.

LAITUE. La culture a corrigé les qualités agrestes de cette plante, sans lui faire rien perdre de ses qualités apéritives rafraîchissantes. C'est un mets très-agréable et très-sain. On estime beaucoup la *laitue romaine*. La *laitue pommée*, lorsqu'elle est desséchée, fuse à feu ouvert comme le nitre sur le charbon. La *laitue panachée de Silene* ou de *Batavia*, les *blondes crêpées*, la *laitue rouge*, *noire*, *lisse*, *découpée*, *crêpée*, *blanche*, *etc.* sont autant de variétés qu'on doit à la culture : le rafinement sur cette espèce d'aliment a été jusqu'à forcer la nature à satisfaire notre goût dans la saison la plus rigoureuse. On a trouvé le secret de faire venir de la laitue dans les serres chaudes en deux fois vingt-quatre heures, en faisant tremper la graine dans l'eau-de-vie, et la semant dans des couches de terreau, où il entre de la poudre de chaux et de la fiente de pigeon.

LAMANDA, ou *roi des serpens*. Ce bel animal est fort connu dans l'isle de Java. Il ne vit, dit-on, que d'oiseaux. Il doit son nom à la richesse et au compartiment de ses belles couleurs.

LAMBIS. Ce limaçon est fort commun dans les mets de l'Amérique. Sa coquille sert de cor-de-chasse à plusieurs nations sauvages. L'on en trouve qui pèsent jusqu'à six et douze livres. On en compose, en les mêlant avec du sable de rivière, un ciment qui durcit comme le marbre. La chair du lambis est si dure, qu'elle ne peut se manger. Quelques naturalistes donnent ce nom à une espèce de *murex*.

LAMBOURDE. On donne ce nom à une pierre fort tendre qui se trouve aux environs de Paris, sur-tout près d'Arcueil.

LAMENTIN. Ce poisson n'est pas le même que le phocas, l'hippopotame et la vache marine.

On a dit de lui, que si Diogène l'avoit connu, il n'auroit pas plumé un coq pour avoir un bipède sans plumes. C'est à cause des deux pattes en forme de main qu'il a sous le ventre, que les espagnols lui ont donné le nom de *manati*. Il semble, selon Buffon, faire la nuance entre les quadrupèdes et les cétacés. On en a vu de dix-huit pieds de long, de sept pieds de diamètre au milieu du corps, et du poids de mille à douze cents livres. Le lamentin est sans armes, sans défense, nullement dangereux, d'un naturel timide. Le moindre bruit le fait fuir. Il paît l'herbe qu'il trouve sur les rochers. Quelquefois il est attiré vers le rivage, par les herbes qui y croissent et par les feuilles de palétuviers; mais il ne fait que sortir la tête hors de l'eau. Le goût qu'il a pour l'eau douce, l'amène jusqu'à l'embouchure des rivières, où il vient boire après avoir pris sa nourriture. On en voit beaucoup à l'entrée des grandes rivières. Il a les entrailles du taureau, les parties génitales du cheval, s'accouple à la manière de l'homme. La femelle est vivipare et met bas deux petits, qui la suivent jusqu'à ce qu'ils puissent se passer d'elle. Ce poisson se prend comme la baleine. C'est avec le harpon que les nègres vont à sa pêche. S'ils apperçoivent son museau hors de l'eau et sans mouvement (c'est alors qu'il est endormi), ils s'avancent, lancent le harpon, laissent filer la corde, garnie à l'extrémité d'un bois flottant, et le suivent jusqu'à ce que le lamentin, épuisé par la perte de son sang et mort, vienne sur l'eau, alors ils le mettent dans leur canot. Quelquefois on parvient encore à avoir les petits, qui suivent toujours leur mère Les flibustiers et les indiens vivent de la chair de ce poisson, qu'ils trouvent bonne. Sa graisse fort épaisse et en grande quantité, est une espèce de lard d'un grand usage. On la fait

fondre, et c'est un beurre assez bon. Sa peau, assez épaisse pour être tannée, donne un fort bon cuir. On en fait aussi, sans aucune préparation, des courroies et des semelles de souliers très-solides. On trouve dans sa tête quatre pierres blanches, auxquelles les chinois et les américains donnent de grandes vertus.

LAMIE. Grande espèce de *chien-de-mer*; voy. ce *mot*.

LAMPES-SÉPULCRALES. Voyez *lucernae* *crales*.

LAMPROIE. C'est un poisson de mer qui vient frayer dans les rivières au printems. Il vit de bourbe et d'eau. Sa peau est très-gluante. Il nage au-dessus de l'eau. Le trou qu'il a sur la tête lui sert à attirer et rejeter l'eau. Il étoufferoit sous l'eau, s'il y étoit retenu de force. Comme la sangsue, il s'attache aux rochers et aux navires avec une telle vigueur, qu'on ne peut l'en arracher. La femelle est ovipare. On en prend peu dans la mer. La lamproie ne vit que deux ans. Elle n'est bonne à manger qu'au printems, lorsqu'elle n'est pas cordée, c'est-à-dire, avant que le principal cartilage qui lui sert de vertèbre, soit endurci. Le mâle est préférable à la femelle. Sa chair est nourrissante, prolifique; mais son fréquent usage attaque le genre nerveux. Sa graisse empêche les gravures de la petite vérole. La lamproie est exposée à être tourmentée par un insecte rond, épais, plat et à deux pieds, qui s'attache à ses yeux, les sucent et l'aveuglent. Parmi les différentes espèces de lamproie de mer et d'eau douce, on assure que dans la mer des amazones il y en a une dont le contact, soit avec la main, soit avec un bâton, cause le même engourdissement que la *torpille*.

LAMPANI. Herbe laiteuse qui est une espèce

de laiteron, dont les feuilles ressemblent à celles du navet, et dont les fleurs sont blanches.

LANDAN. Arbre des isles Moluques, dont les feuilles ressemblent à celles du cocotier, et qui n'étant composé que d'écorce et de moëlle, se coupe facilement avec un couteau, quoiqu'il soit fort gros. Les insulaires font de cette moëlle, une espèce de pain qu'ils nomment *sagu*. Ils tirent aussi du *landan* une liqueur agréable. Les feuilles rendent un coton, dont ils font des étoffes, et servent d'ailleurs à couvrir les maisons. Leurs petites veines tiennent lieu de chanvre, pour faire des cordes. Ainsi tout est utile dans cet arbre.

LANERET. Nom d'un oiseau de proie, le mâle du lanier. Il est moins grand que le faucon.

LANGOUSTE, ou *sauterelle de mer*. Ce crustacé est fort commun dans la mer Méditerranée, fréquente les lieux pierreux, vient habiter pendant l'hiver l'embouchure des rivières. A défaut de pinces, les langoustes se battent entre elles avec leurs cornes.

LANGUE *de serpent*. Voyez *glossopètre*.

LANIER. Espèce de faucon que l'on dresse au vol de la perdrix et à la chasse du lièvre. C'est la femelle du laneret. Voyez *faucon*.

LANSON. Les morues sont tellement friandes de ce petit poisson, qu'on s'en sert d'appât pour les prendre.

LAPATHE. Plante qui a la vertu d'amollir et de résoudre On en distingue plusieurs sortes. La plus commune a les feuilles à-peu-près semblables à celles du plantain, et porte une fleur rouge. On la sème, mais il croît aussi de soi-même, dans les terres cultivées.

LAPIN. Ce petit quadrupède a la timidité du lièvre et presque sa forme ; mais plus industrieux et plus actif, il se creuse un terrier pour se mettre, lui et sa famille, à l'abri des dangers. Il fait sa nourriture d'herbes, de racines, de grains, de luzerne, de feuilles et de bourgeons de vignes. L'hiver, s'il survient un débordement, il grimpe aux arbres et vit d'écorce. Il fuit l'odeur du soufre. C'est un moyen dont on se sert pour l'éloigner des vignes qui sont en bourgeons et des bleds. On dit qu'il rumine. Sa course est légère, son ouie subtil. Sa vie, qui dure huit à neuf ans, est moins agitée que celle du lièvre. Tranquille au fond de son terrier, il ne craint, ni renards, ni loups, ni buses et autres oiseaux de proie. La femelle du lapin est d'une prodigieuse fécondité. Elle a deux matrices comme la hase du lièvre. Aussi est-elle très-ardente pour l'accouplement. Lorsqu'elle est pleine, elle creuse la terre en zigzag, se pratique un appartement souterrein, en garnit le fonds, des poils qu'elle s'arrache du ventre, y dépose ses petits au nombre de dix ou onze chaque mois; les allaite pendant vingt-un jours, sans cesser d'être pleine. Lorsqu'elle est obligée de les quitter pour aller chercher sa nourriture, elle ferme son caveau avec de la terre détrempée de son urine, pour en interdire l'entrée au mâle qui, par jalousie, les tueroit ou leur arracheroit les testicules. Ce n'est qu'après le tems du sevrage que le mâle a ses entrées. Il en témoigne sa joie par l'accueil qu'il fait aux lapereaux, en leur léchant les yeux, et les prenant tous l'un après l'autre entre ses pattes. La fête se termine par de nouvelles caresses entre le père et la mère. De leurs nouvelles amours naîtra bientôt une nouvelle postérité. Cette espèce d'animaux, déjà très-commune, seroit encore en plus grand nombre répandue dans les campagnes ;

si la chasse aux chiens et aux furets n'en détruisoit tous les ans une très-grande quantité. Le lapin s'apprivoise. On en élève. C'est ce que l'on appelle *clapiers*. Ils sont blancs, gris ou noirs. Un terrier leur seroit inutile. Ils n'en font point. Ils perdent même cet instinct au point que, remis en liberté dans les garennes, ils ne creusent pas la terre, et gissent à la surface comme le lièvre. Ce n'est qu'après bien du tems et après plusieurs générations, que le besoin ramène l'industrie. Le lièvre et le lapin sont deux espèces antipathiques. On les a réduits à s'accoupler; mais jusqu'à présent il n'a rien résulté de l'expérience. Le lapin engraisse par la castration. Celui qui vit en liberté est d'un goût préférable au lapin domestique; sa chair, sur-tout, lorsqu'elle est jeune, blanche et délicate. Les vieux lapins sont secs et indigestes. Le poil des lapins entre dans la fabrique des étoffes, des chapeaux. Les fourrures odorantes des *lapins d'Amérique* et de *Tabago* sont mises au nombre des marchandises de pelleterie, ainsi que le poil ondoyant et frisé du *lapin d'Angola*.

LAPIS-LAZULI. C'est une pierre bleue, dure, opaque, cassante, vitreuse, pesante, presque réfractaire au feu. Les plus belles viennent de l'Asie. L'on en fait des bijoux précieux. On y emploie celles dont la couleur est la plus vive et la moins mélangée ou veinée. C'est de cette pierre réduite en poudre, qu'on tire le beau bleu d'outremer, employé en peinture. Quelques naturalistes attribuent cette belle couleur au cuivre. Les pierres qui viennent d'Espagne, de Suède, de Bohême et de Prusse sont si tendres, qu'on ne peut les employer.

LAPPE. Herbe dont on distingue deux sortes, la grande qui a les feuilles semblables à celles de la courge, mais plus vertes et plus noires,

et dont la racine s'employe pour les cataplasmes; la petite, qui se nomme aussi *petit glouterre*, ou *petite dardane*, dont les feuilles sont déchiquetées, et ont l'odeur du cresson-à-la-noix, et qui porte un petit fruit épineux, qui s'attache aux habits des passans. Sa graine est bonne pour les tanneurs.

LAQUES. Voyez à l'article des *fourmis*, ce qui est dit de la résine laque des Indiens. On prépare, à Paris et à Venise, avec la cochenille dont on a tiré deux teintures, une pâte qu'on appelle *laque de Venise*, bonne pour la peinture à l'huile et en miniature. Celle dont se servent les apothicaires et les tabletiers provient des tontures d'écarlate bouillies dans une lessive d'alun et de craie; c'est la *laque plate*, ou *colombine*. On donne quelquefois le nom de *laque* aux tables, vases et autres meubles enduits d'un vernis de la Chine. Ces ouvrages sont singulièrement estimés par leur beau noir, leur beau poli qui réfléchit les objets, et imite en quelque sorte l'effet des glaces. Les anciennes laques sont les plus recherchées, à cause de leur dureté. Lorsque les cabarets ou autres ouvrages de laque ont perdu leur éclat et sont devenus jaunes pour avoir versé dessus des liqueurs chaudes, on leur rend une belle couleur noire, en les exposant pendant la nuit à la gelée blanche, ou en les mettant dessus de la neige.

LARME-DE-JOB. Espèce de roseau de l'isle de Crete. On mange à la Chine la graine farineuse de cette plante. La coque dure et ligneuse dont elle est enveloppée, est quelquefois employée à faire des chapelets.

LASERPINUM. Plante dont les feuilles ressemblent à celles de l'ache, et dont les bestiaux se purgent et s'engraissent au printems. Elle a été autrefois très-estimée.

LATANIER, *bache, palmier en évantail.* Cet arbre des isles Antilles a beaucoup de hauteur et peu de grosseur. Ses feuilles, aux sommités des branches, ont la forme d'un éventail. Les habitans en couvrent leurs maisons, s'en servent de parasols et les font entrer dans divers ouvrages. Ils en retirent même du fil pour faire des hamacs. Le fruit, qu'on appelle *pomme de bache*, est fort estimé parmi eux. Le tronc de cet arbre a très-peu de bois, mais une grande quantité de moëlle, semblable à de la filasse. A Cayenne, on fend l'arbre en deux pour faire des goutières. Le bois qui reste est si dur, que les indiens en font des lances et en garnissent les pointes de leur flèches au lieu de fer.

LAVAGNE. Pierre fissile, ainsi nommée du lieu de son origine. On en couvre les maisons. On en fait du pavé. L'on en trouve qui reçoivent très-bien la peinture.

* LAVANDE. Toutes les parties de cette plante contiennent beaucoup de principes aromatiques, dont on retire un esprit et une eau d'une odeur très-agréable. L'huile essentielle de lavande, autrement *huile d'aspic*, détruit les vers, les poux, les mites et autres insectes. Pour s'assurer si cette huile n'est pas falsifiée, on y jette de l'eau, qui se combine avec l'esprit-de-vin; l'huile surnage, ensuite on fait brûler un peu de cette huile dans une cuiller de métal. Si elle est pure, le peu de fumée qui s'évapore n'est pas désagréable; mais peu de flamme et beaucoup de fumée décèlent qu'il y a de l'huile de thérébentine ou autres.

LAVARET. Poisson fort connu à Lyon et dans les lacs de Savoie. Il fraie en automne. Sa chair blanche et un peu glutineuse est recherchée pour les tables comme un mets exquis.

LAVÈGE. Pierre qui ne se tire que de trois carrières connues, l'une dans le comté de Chiavennes, une autre dans la Valteline, et la troisième daus le pays des Grisons; elle sert à faire des marmittes, et d'autres vaisseaux de cuisine qui résistent au feu.

LAVERT. C'est un insecte fort goulu de la Louysiane; il est si petit, qu'il s'introduit par les fentes dans les bâtimens de bois, attaque les gardes-mangers et se glisse dans les plats couverts. On a remarqué que dans les lieux défrichés cet insecte disparroissoit.

LAVES, ou *produits de volcan*. Ce sont des matières calcinées, fondues ou vitrifiées par des feux souterrains, et lancés du sein de la terre par l'éruption des volcans. Les unes sont poreuses et légères comme la pierre ponce; les autres dures et compactes comme la pierre de Naples, dont on se sert pour paver les rues et construire les édifices. Les laves ont différentes formes irrégulières. Il y en a même des morceaux si curieux, qu'on en fait des tables et des tabatières.

LAVEZZE, ou *lavège*. Espèce de *pierre ollaire*; voyez *ce mot*.

LAVIGNON. Nom donné à une espèce de came des côtes d'Aunis et du Poitou. La coquille est toujours béante. Le poisson se retire dans la boue à six pouces de profondeur, et tire sa nourriture de l'eau par le moyen de tuyaux qu'il allonge et racourcit à volonté; ce que l'on reconnoît par de petits trous ronds. On prend ce coquillage avec un instrument long et pointu. Sa chair est de bon goût.

LAURÉOLE, ou *garoute*. Cette plante croît à l'ombre des forêts et des montagnes du Languedoc et de la Provence. Les parties de cette plante,

mises dans la bouche, enflamment la langue et le gosier. Prises intérieurement, elles corrodent les viscères et excitent le vomissement. La plante, appelée *chamae-daphné*, passe pour être le mâle de la lauréole.

LAURIER. On distingue plusieurs variétés de cet arbrisseau, qui toutes sont âcres, aromatiques et d'une odeur agréable. Le laurier est toujours verd. Il craint le froid, réussit dans les terreins secs, décore les bosquets d'hiver à l'exposition du Midi. Ses feuilles relèvent le goût piquant de nos sauces, par leur saveur âcre jointe à un peu d'amertume. On en retire, ainsi que du fruit, par la distillation, une huile essentielle très-odorante. On attribuoit au laurier la vertu d'être inaccessible à la foudre, de garantir le bled de la nielle, et de produire un feu par le seul frottement de ses branches sèches sur du souffre en poudre. L'on a reconnu l'inulité de l'employer en teinture. On distingue dans le laurier ordinaire le mâle et la femelle.

LAURIER-ALEXANDRIN. Ses feuilles, quoiqu'un peu amères, lorsqu'on les mâche, donnent au lait un goût d'amande.

LAURIER-AROMATIQUE. Voyez *bois d'inde*.

LAURIER-CERISE. C'est un de ceux qui supportent plus aisément l'hiver. Il tire son nom de la forme de son fruit. Il y en a dont les feuilles sont panachées. Le laurier-cerise, enté par la greffe sur le cerisier, ne dure pas. L'on n'a pu parvenir encore à greffer le cerisier, sur le laurier cerise. Les fleurs et les feuilles de cet arbre ont une odeur d'amande amère, qu'ils communiquent aux crêmes et au lait. L'eau distillée plusieurs fois sur les feuilles du laurier-cerise, est un poison mortel. L'épreuve qu'on en a faite sur un chien, a découvert, par l'anatomie de son estomac, que

la vapeur d'amande amère très-exaltée et suffoquante, avoit agi sur les nerfs de l'animal. Malgré des effet, aussi dangereux, on fait, avec beaucoup de ménagement, par la distillation des feuilles de l'arbre, par le moyen de l'eau-de vie, une liqueur assez gracieuse et stomachique. La gomme du laurier cerise ne produit point de mauvais effet.

Laurier des Iroquois. Voyez *Sassafras*.

Laurier-main *de Sibérie*. Ce petit abrisseau se plait dans les fondrières et les marais d'eau douce. Son fruit est agréable au goût; mais l'excès en est nuisible. L'arbre n'est jamais sans feuilles. Celles qui tombent sont remplacées par des bourgeons de fleurs.

Laurier-Rose. Cet arbrisseau fait l'ornement de nos jardins. On le met en caisse pour le conserver l'hiver. Ceux à fleurs doubles sont très-délicats. On les tient l'hiver dans les serres chaudes. La décoction de ses feuilles est un poison qui cause les plus cruelles douleurs, enflamme les viscères et enfle le ventre. L'huile d'olive et les adoucissans sont les antidotes connus de ces effets dangereux.

Laurier-Sauvage *d'Arcadie*. Voyez *arbre de cire*.

Laurier-Thym. Cet arbrisseau est fleuri presque toute l'année. Il est admis dans les bosquets d'hiver. Ses baies sont purgatives. On n'en fait pas d'usage.

LEGUANA. Voyez *iguane*.

LEMMA. Ce que cette plante a de singulier, c'est que ses feuilles paroissent plus entières dans l'eau, sont crenelées dès qu'elles en sortent. En quoi elles diffèrent des autres plantes aquatiques, dont les signes apparens sont opposés.

LEMMING, ou *lemmar*. Espèce de rat ou de

souris appelé *lapin de Norvège*. Il multiplie si prodigieusement, que dans quelques cantons, surtout après la pluie, la surface de la terre en est couverte. Il habite le long des coteaux et des broussailles, dans le creux des montagnes. Jamais il n'entre dans les cabanes. Les habitans poussent la superstition jusqu'à croire qu'ils tombent des nues, et à faire des prières publiques pour être délivré de ce fléau. La présence d'un homme n'effraie point le lemming, qui se met à japper comme un petit chien, mord le bâton qu'on lui présente, et même se jette sur le passant pour le mordre, mais heureusement sa morsure n'est pas venimeuse. Les chiens, les rhennes, les hermines et les renards détruisent des milliers de lemmings. Outre ces ennemis, ils se font encore la guerre entre eux, se rangent en bataille le long des prés et des lacs, et combattent avec beaucoup d'ordre et de courage; ce qui, pour les lappons, est un présage de guerre, soit du côté de la Russie, soit du côté du Danemarck. Croiroit-on que ces petits animaux font une fois en dix ou vingt ans un grand voyage; D'abord assemblés par troupes et rangés sur plusieurs lignes parallèles éloignées à une certaine distances les unes des autres, ils se creusent un sentier de deux doigts de profondeur, sur un pied et demi de largeur, continuent ce sentier en droite ligne sans se détourner, toujours mangeant herbes et racines, et faisant des petits qu'ils portent, l'un dans la gueule; l'autre sur le dos, les autres sont abandonnés. C'est vers le golphe de Bothnie qu'est la direction du voyage. Rien ne les arrête dans leur marche réglée. Ils se pratiquent un chemin au travers de la meule de foin qui se rencontre sur leur passage, mordent les jambes et la cuisse d'un homme plutôt que de lui céder le pas. Arrêtés par la pierre ou par le roc, ils font un demi cercle, et reprennent ensuite la

ligne droite qu'ils ont été obligés de quitter ; c'est toujours dans la même direction qu'ils traversent un lac, une rivière, sans être effrayés par le courant rapide de l'eau ; ils grimpent sur les vaisseaux et autres bâtimens, et se rejettent à l'eau, toujours en suivant la ligne droite. Aussi en périt-il beaucoup dans ces voyages, par la force de l'eau qui les noie. Si les lemmings font quelque dégât dans les champs et les prairies, les lappons en sont bien dédommagés par la chasse des ours, martres, renards, goulus, hermines, acharnés à la poursuite de ces rats, dont ils font leur proie. On assure que les pauvres gens du pays mangent, sans danger, ce petit quadrupède. Sa fourrure soyeuse seroit plus estimée, si la peau avoit plus de consistance.

LENTES, ou *lende*. Ce sont des œufs des poux qui s'attachent aux cheveux des enfans et des gens malpropres. La poudre de staphisagre, la cévadille, et plus que tout cela la grande propreté, les détruisent.

LENTILLAC. Espèce de chien de mer du Languedoc.

LENTILLADE. Raie à long bec du Languedoc.

LENTILLE. Ce légume connu étoit plus estimé des anciens. C'étoit, chez les philosophes, un mérite d'assaisonner parfaitement les lentilles. On attribue à l'usage et à l'excès de cet aliment la cause de la mélancolie, du dérangement de la tête, de l'obstruction des viscères, etc.

Lentille *d'eau ou de marais*. Les eaux dormantes en sont couvertes, les canards en sont friands. Toutes ces petites lentilles noires en dessous, tiennent les unes aux autres par des filamens blancs et menus. C'est par une petite racine qu'elles tirent leur nourriture.

LENTISQUE. C'est de cet arbre qu'on tire le

mastic; voyez *ce mot*. Cet arbre se plaît singulièrement dans l'Archipel. Il est toujours verd. Ceux qui croissent dans les pays méridionaux de France, en Espagne et en Italie donnent peu de mastic. L'huile qu'on retire du lentisque en Italie est astringente. Les turcs du Levant font aussi de l'huile de lentisque, qu'ils préfèrent à l'huile d'olive, pour s'éclairer et se médicamanter. Les allemands donnent, à la decoction du bois de lentisque, le nom d'*or potable végétal*, à cause des vertus souveraines qu'ils lui attribuent. Les cure-dens faits du bois de cet arbre affermissent les gencives.

LÉOPARD. Cet animal, commun au Sénégal et en Guinée, a les mœurs et le naturel de la panthère. Avide du sang et de la chair des animaux, il fuit la présence de l'homme, grimpe aux arbres avec beaucoup d'adresse et d'agilité, fait la guerre aux chats sauvages, guette au passage les animaux, se laisse tomber dessus, les déchire cruellement et les dévore. Les nègres regardent le léopard comme le chef des forêts. Lorsqu'ils en ont pris un, il est d'usage de le présenter au chef des nègres; mais comme dans leur coutume il seroit honteux qu'un autre chef fut introduit dans son village sans résistance, les habitans vont au-devant de ceux qui conduisent le léopard. On en vient aux mains. Le combat cesse à l'arrivée d'un député du chef nègre. Le léopard et les athlètes arrivent en triomphe jusqu'au marché. Là, en presence de tout le peuple assemblé, on dépouille de sa fourrure le chef des animaux et on lui arrache les dents. C'est le lot du chef des nègres. Le reste est abandonné au peuple, qui fait cuire sa chair, se régale bien et fait grande fête. Comme, suivant eux, nul animal ne mange son semblable, leur chef n'en mange point, et crainte de s'asseoir ou de marcher sur la fourrure, il la fait vendre aussi-

tôt, et donne les dents à ses femmes, qui les portent sur leurs habits ou en colliers mêlées avec du corail. La peau du léopard est plus précieuse que celle de l'ours ou de la panthère. Une seule coute jusqu'à dix louis. Les fourreurs l'ont improprement apppelé *peau de tigre.*

LEPAS, *patelle.* Ce coquillage univalve rampe à l'aide d'un muscle vigoureux sur les rochers, auxquels il s'attache avec tant de force, qu'il supporte un poids énorme sans se détacher. C'est en insinuant la lame d'un couteau entre le rocher et le coquillage qu'on parvient à le séparer. La marche du lépas est assez rapide. Il parcourt en une minute sans se reposer l'espace d'un pied. On voit peu de lépas fluviatiles. Parmi ceux de la mer, les plus estimés sont le *bonnet chinois*, le *cabochon*, le *bouclier*, le *concholepas* et le *lépas en étoile*. Parmi les fossiles on trouve des lépas très-bien cosnervés. On les nomme *lépadites*, ou *patelites.*

LÉPIDIUM. Herbe dont on vante la vertu pour les sciatiques, et pour ôter les taches du visage; elle est toujours verte; ses fleurs sont blanches, et ses feuilles ressemblent à celles du *nasitort.* Quelques-uns croient que le *lépidium* et l'*iberis* sont la même herbe.

LEPTURE. Cet insecte ne diffère du capricorne que par le corcelet. Du reste, même habitude, même métamorphose, même manière de vivre.

LERNE. Zoophyte ou ver qui se nourrit d'une espèce de carpe ou brême, à laquelle il s'attache.

LEROT. C'est un quadrupède, suivant quelques naturalistes, du genre des loirs, et suivant d'autres, du genre des écureuils. Il habite les climats tempérés, a la mauvaise odeur du rat

domestique, est fort commun dans les jardins, grimpe sur les espaliers, attaque les fruits doux, vit de noisettes, d'amandes, de graines, de noix dont il fait provision dans sa retraite, qu'il pratique dans des trous de muraille, des creux d'arbres ou dans la terre. En été, cinq ou six petits, sont le fruit des amours du printems; l'année suivante la petite famille dispersée, donne une nombreuse postérité, si l'on n'a soin de les détruire; ce qui est plus aisé en hiver. Ces petits animaux, ennemis des grands froids, se rassemblent huit ou dix dans la même tanière, garnie au fond d'herbe et de mousse. Ramassés en boule au milieu de leurs provisions, ils restent engourdis et sans activité jusqu'à ce que la chaleur les ranime.

LÉSARD. Les anciens les regardoient comme l'ami de l'homme. Ce reptile a quatre pattes, est petit et sans venin. En France, on peut le prendre et le toucher sans aucun risque. On en voit de deux couleurs, le gris et le verd. Le lésard gris, qui est le plus commun, est assez familier, n'est point effrayé de la présence de l'homme, suce avidement la salive des enfans, court avec beaucoup de rapidité, fait sa retraite dans le creux des murs, aime et supporte volontiers la plus grande ardeur du soleil, change de peau dans le printems et dans l'automne, reste comme engourdi dans l'hiver, se réveille au retour du printems, mange peu; passeroit huit mois sans nourriture, fait la guerre aux escargots, vers de terre, grillons, mouches, fourmis, sauterelles. Leur accouplement se fait au commencement du printems. Le mâle a, dit-on, doubles parties génitales, quelquefois même fourchues. Dans l'accouplement, le mâle et la femelle sont tellement entortillés, qu'on diroit d'un corps à deux têtes. La femelle

dépose

dépose ses œufs sur le sable, au pied d'un mur, à l'exposition du midi, et laisse aux rayons du soleil le soin de les faire éclore. Les lézards ne naissent pas avec plusieurs queues; mais il peut arriver que fendue par accident en deux ou trois parties, elle paroisse former deux ou trois queues séparées. Le lésard lance sa langue avec rapidité. On a remarqué au microscope qu'elle étoit dentelée comme une scie. On trouve encore en France un lésard verd dans les bruyères, les broussailles et les buissons. Cette espèce est plus grande; le bruit qu'elle fait en remuant les feuilles sèches, arrête le passant étonné qu'il semble regarder avec complaisance. Sa queue coupée repousse. Ce lésard est colère, sans être absolument nuisible. Il se bat contre les serpens, grimpe aux arbres, mange les œufs dans les nids des oiseaux. S'il saisit un chien par le nez, il ne quitte jamais prise qu'il n'ait été tué. C'est sur-tout dans les pays chauds qu'on trouve quantité de lésards très-beaux, mais aussi très-dangereux pour la plupart, surtout les espèces de lésards aquatiques.

Lésard-d'Amboine. Ainsi nommé parce que cette isle est le seul endroit où l'on ait trouvé cette espèce de lésard. Il habite les environs des rivières, escalade les rochers escarpés, ne monte guères sur les arbres élevés, mais grimpe souvent aux arbrisseaux, se nourrit de fruits et de vers. La femelle choisit, pour déposer ses œufs, le rivage ou un banc de sable. Ce lésard est stupide et timide. A l'approche d'un homme ou d'un chien, il se jette dans l'eau, se cache sous les pierres et se laisse prendre aisément, lorsqu'on y porte la main. Il n'y a rien à craindre, il ne mord pas.

Lésard-d'eau. C'est un poisson de la mer

des Indes qui s'élance par bonds et par sauts avec beaucoup de vivacité. Cette appendice charnue qu'on remarque au-dessous des ouïes, lui sert de pivot sur lequel il se balance et se tourne dans l'attitude d'un lésard qui guette sa proie. La nageoire garnie d'épines qu'il a sur le dos, lui sert de défense; il la dresse et la baisse à volonté; il vit d'une espèce de crabe qui n'a qu'une forte pince. Pour se saisir de sa proie sans risque, il est obligé de recourir à la ruse. Tant que le crabe présente sa pince, le poisson reste dans l'inaction; mais lorsqu'il retire sa pince pour entrer dans son trou, le lésard se jette dessus, l'enlève et le mange.

Lésard-écailleux, ou *Diable de Java.* Voy. *Pangolin et Phatagin.*

Lésard-volant. Cet animal de l'Amérique vole sur les arbres, se nourrit de mouches, de papillons et autres insectes, niche et pond comme les oiseaux dans les creux d'arbres.

LETCHI. Nom d'un des plus délicieux fruits du monde, suivant toutes les relations de la Chine, où il est fort commun. Sa grosseur est celle d'une noix de Galle; il est couvert d'une écorce chagrinée, d'un rouge éclatant, qui renferme une espèce de pruneaux, dans lequel on trouve un petit noyau pierreux, de la figure d'un girofle. Les Chinois font sécher du letchis, pour en manger toute l'année; ils en mêlent même dans le thé, pour en augmenter l'agrément.

LEUCACAUTHE. Plante dont les anciens prétendoient que la racine mâchée appaise le mal de dents.

LEUCOGRAPHITE. Espèce de craie, ou pierre blanche, facile à dissoudre, dont les

blanchisseurs se servent pour donner de l'éclat au linge ; elle entre aussi dans plusieurs médicamens, sur-tout pour les pertes et les crachemens de sang.

LEUCOION. Espèce de violettes blanches, dont l'odeur est fort agréable ; il y a des *leucoions* rouges et de jaunes qui sont même fort communs.

LEVESCHE. Plante marécageuse, dont la tige est creuse et semée de lignes, comme d'autant de veines ; ses feuilles sont larges, tirant sur le rouge et entremêlé de fleurs comme le romarin. La *levesche* est fort chaude, et sert à fortifier l'estomach. Sa racine est odoriférante, et rend l'haleine fort douce.

LEVRAUT. C'est un jeune lièvre. Il vient au monde les yeux ouverts, tette vingt jours et s'en va chercher un gîte solitaire, mais non éloigné de sa famille. Sa chair tendre et délicate est fort recherchée sur nos tables. Voyez ci-après l'histoire du *lièvre*.

LEVRETTE. Femelle du lévrier.

LÉVRIER. Cette espèce de chien tire son nom de l'usage où l'on est de s'en servir particulièrement à la chasse du lièvre. On en distingue plusieurs sortes. Ceux du Nord, qu'on appelle *lévriers d'attache*, sont si forts et si hardis, qu'ils courent le sanglier, le buffle et les animaux les plus sauvages. Ceux d'Espagne et de Portugal se nomment *chamaigres*. Ils sont d'une extrême vivacité, ne vont qu'en bondissant après le gibier, l'investissent, se jettent dessus et le rapportent. Les anglais en ont une petite espèce qui court après les lapins et les prennent, pour peu qu'ils soient éloignés de leur terrier. Les beaux *léviers de plaine* vien-

nent de la Champagne et de la Picardie, ce sont les plus agiles pour courir le lièvre sur les côteaux et les montagnes.

LIAIS. Nom d'une pierre dure calcaire et blanche, dont le poli approche du marbre blanc. Son épaisseur est de six à huit pouces ; on la tire des carrières des environs de Paris. Le *liais-rose* est le plus beau ; c'est avec le *liais-férant*, comme moins calcinable, qu'on fait les jambages de cheminée.

LIANE. Ce sont des plantes fort communes en Amérique qui croissent très-promptement, serpentent autour des arbres qu'elles étouffent quelquefois au point que, l'arbre venant à se détruire, on n'y découvre plus qu'une colonne torse de liane. Cette plante grimpe jusqu'aux branches les plus élevées. Ses filamens qui ne trouvent plus à se soutenir, ou tombent à terre et prennent racine, ou sont portés sur les arbres voisins qu'ils embrassent de la même manière ; ce qui forme des forêts impénétrables et d'un aspect le plus singulier. L'usage des Lianois varie assez selon les espèces. Les unes sont employées à garnir les bouteilles appelées *dames-jeannes* ; d'autres, à attacher les cercles de tonneaux ; d'autres à faire des barrières et des instrumens de pêche ; d'autres à faire des paniers, etc. Il y en a dont le suc est regardé comme très-venimeux. Les flèches des sauvages trempées dans ce poison, conservent leur effet au bout d'un an. L'activité de ce poison est telle que des animaux qui avoient résisté aux poisons les plus redoutables, tels que l'arsenic, le sublimé corrosif ; pris intérieurement, ont succombé presqu'en un clin-d'œil sous une ou deux piqûres légères de ces flèches empoisonnées. Les Caraïbes tirent du suc d'une espèce de bali-

sier appelé *toulola*, un remède souverain contre les blessures de ces armes mortelles. *L'ipécacuanha* est une espèce de liane.

Liane *à glacer l'eau*, *Liane à serpent*, ou *Caapéba*. Cette plante sermenteuse croît au Brésil. Sa racine infusée dans de l'eau, la rend mucilagineuse comme de la gélée ; d'où lui est venu le nom de *Liane à glacer*. C'est un excellent remède contre la morsure des serpens.

Liane-rouge, ou *à eau*. L'eau qu'elle rend après avoir été coupée, sert à désaltérer les chasseurs et les voyageurs ; mais en la coupant par le bas, il faut aussi la couper par le haut, parce qu'autrement l'eau remonteroit vers le haut de la tige, au lieu de couler. Cette liane assez commune, croît très-vite, mais elle est annuelle.

LIBANOTIS. Plante dont la racine a l'odeur de l'encens. Sa semence abat les vapeurs; elle croît sur les montagnes chaudes et pierreuses. Ses feuilles sont larges, dentelées, assez semblables à celles de l'aclaes. Ses fleurs sont petites, blanches, avec l'odeur et le goût de la semence d'angélique.

LICHENS. On donne ce nom aux plantes parasites qui croissent sur les arbres, et même les pierres, telles que les *mousses*, *l'hépatique*, *l'orseille*, *la perelle et la pulmonaire de chêne*. Tous les lichens ne sont pas également bons pour la teinture. En Suède on en a découvert une espèce qui s'attache à la pierre, et qui donne une belle couleur rouge ou violette.

LICHENÉE *du Chêne*. On trouve cette belle chenille à la fin du printems, sur le lichen gris-blanc de l'arbre. Elle rampe sur le tronc, gagne

les branches, fait artistement, avec trois feuilles, une boule qu'elle tapisse de soie intérieurement. C'est dans cette coque qu'elle se change en chrysalide. Il en sort un très-beau papillon. Ses aîles brodées en point d'Hongrie, arrêtent les yeux de l'observateur, toujours surpris des variétés dans les jeux de la nature.

LICORNE *de mer*, ou *Narhwal*. Espèce de Baleine des mers de Groënland. Sa dent ou corne est de la nature de l'ivoire, mais plus pesante et plus solide. Ce poisson s'en sert pour faire à la glace un trou par lequel il vient respirer l'air. Il n'a que cette dent; aussi ne vit-il que d'insectes de mer. Un navire frappé de la dent du narhwal, éprouve une rude commotion, mais coute à l'animal environ un demi pied de sa dent qui reste dans le bois. Ces poissons nagent avec rapidité. On ne parvient à les atrapper que lorsqu'ils sont en troupes. Pour éviter le danger, ils se précipitent les uns sur les autres et s'embarrassent de leurs dents. On trouve aussi des espèces de licornes dans la mer des Indes, de l'Afrique et de l'Amérique. Celle qu'on rencontre vers les Antilles, ont la corne posée sur le front et sont plus voraces. Elles ont d'autres dents dans la mâchoire. Les plus belles cornes de narhwal portent sept à huit pieds de long. On en a trouvé quelquefois de fossiles. Ogier, ancien ambassadeur à la cour de Danemarck, a fait faire des cannes avec des défenses de narhwal. Ces cannes sont blanches, et d'un beau poli : on observe jusqu'au centre une trace légère des spires qu'on remarque à l'extérieur de la défense de ce poisson.

LIÉGE. C'est un arbre de l'Espagne et de l'Italie, toujours verd. Son écorce légère est un grand objet de commerce dans toutes les parties du

monde. Un tems chaud et serein est celui qu'on prend pour en faire la récolte. Cette écorce chassée par l'accroissement circulaire de l'arbre, se fend d'elle-même et laisse appercevoir une écorce d'un beau rouge et très-facile à se gâter par les tems de pluie. On enlève donc l'écorce qui se détache : on la trempe dans l'eau ; on l'expose sur les charbons et on la charge de pierres. Lorsqu'elle a été bien redressée, on la transporte dans les différens Etats. Elle sert à faire des bouchons de bouteilles, à soutenir sur l'eau les filets des pêcheurs, à rendre plus élastique la chaussure des danseurs et à garantir les pieds de l'humidité pendant l'hiver, etc. Calcinée dans des pots couverts et reduite en cendre noire, c'est le noir d'Espagne.

Liége-fossile, ou *de montagne*. Espèce d'Amiante commun dans le Languedoc et les Pyrénées. Il est poreux, léger, d'un tissu lâche, fibreux et mêlé de matières hétérogènes qui le rendent presque vitrifiable.

LIERRE. On en distingue deux espèces; le *Lierre terrestre*, et le *Lierre en arbre*. Indépendamment des propriétés qu'elles ont l'une et l'autre en médecine, le lierre en arbre qui ne fait que ramper le long des arbres et des murailles dans nos jardins, croît en forme d'arbre dans les pays méridionaux de la France. Il y en a dont les feuilles sont panachées. Elles font un assez bel ornement par leur verdure luisante qui dure toute l'année. La résine en larmes et appelée improprement *gomme de lierre*, nous vient de la Perse et des autres pays orientaux. On la retire par incision de l'arbre. Elle n'a d'odeur qu'en la mettant sur le feu. On a cru que c'étoit un dépilatoire. En Perse elle entre dans la composition du vernis. La décoction des feuilles de

lierre est utile contre la teigne et la gale. On assure qu'elle noircit les cheveux. Dans les campagnes on en met dans les lessives pour en tirer les taches d'encre et de fruit. Le bois des gros troncs d'arbres de lierre est quelquefois employé par les tourneurs : ils en font des vases à boire auxquels on attribuoit autrefois la vertu de laisser filtrer de l'eau et de retenir le vin, lorsqu'on y mettoit des deux liqueurs.

LIÈVRE. Ce petit animal dont la race est répandue avec tant de profusion sur la surface de la terre, paroît être destinée aux plaisirs de l'homme, plus encore qu'à ses besoins. Les lièvres de la Laponie et des pays Septentrionaux deviennent blancs l'hiver, et reprennent leur couleur fauve en été. On en voit quelquefois aussi de blancs dans nos provinces sur-tout en Sologne. Le lièvre a peu d'industrie. Naturellement peureux, l'agitation de l'air, le bruit d'une feuille, en voilà assez pour le mettre en alarmes ; encore s'il avoit l'instinct de se faire un terrier ; mais se croyant caché dans un sillon entre quelques légères mottes de terre, il ne doit souvent son salut qu'à son caractère inquiet et défiant, à la finesse de l'organe de l'ouïe, et à la rapidité de sa course. L'hiver il se gîte à l'abri du nord, et l'été, à l'abri du midi dans les bleds. Lorsqu'ils sont grands, il abat les épis pour se faire des sentiers et fuir librement à l'approche des chiens. Ses yeux semblent ne voir que de côté. Sa bouche est garnie de poils intérieurement. Ses pattes sont en dessous couvertes de poils. Sa voix est foible. On ne l'entend guères que lorsqu'il est pris ou blessé. Ses jambes de devant plus courtes lui donnent la facilité de monter lestement. Il descend avec moins d'agilité. Il mène, pendant sept ans, une

vie solitaire, silencieuse, mais agitée et toujours poursuivie par la crainte ou par un danger réel. Le levraut à un an peut engendrer; à cet âge on ne distingue pas bien encore les parties du mâle et de la femelle. Celle-ci, plus ardente, couvre quelquefois le mâle. Pourvue de deux matrices, elle est prête de mettre bas qu'elle peut encore devenir pleine. Les quatrième, cinquième et sixième mois de l'année républicaine, sont le tems de rut. La femelle porte un mois entier, et donne naissance à trois ou quatre petits, qui, au bout de vingt jours, quittent le gîte natal et se dispersent pour vivre solitairement. Assez paisibles pendant le jour, la nuit est pour eux le tems des promenades, des festins, des amours et des danses. C'est un plaisir de les voir sauter, gambader au clair de la lune. Ils vivent de grains et de plantes aromatiques, tels que la marjolaine, le serpolet, etc., dorment les yeux ouverts, blanchissent plus ou moins en vieillissant, s'asseient sur leurs pattes de derrière, sont assez carressans lorsqu'ils sont apprivoisés. On en a vu qui étoient dressés à battre le tambour. Cependant ils ne s'accoutument pas à l'esclavage, et ils tournent tous leurs efforts du côté de la liberté. La chasse du lièvre est une des plus agréables, soit à cause de la prodigieuse fécondité de ces animaux, soit par le plaisir de l'exercice en lui-même. Dans une seule battue, on tue quelquefois jusqu'à quatre ou cinq cents lièvres, si le gibier se plaît dans le canton : car on remarque que cet animal poursuivi ne s'éloigne guère de son gîte ordinaire. Ceux qui ne reviennent point dans le canton où ils ont été chassés, sont des mâles errans qui courent après les hases. On chasse le lièvre avec des chiens d'arrêt, ou on le force à la course avec des levriers ou des chiens courans. On le fait aussi

prendre par des oiseaux de proie. Le lièvre lancé part comme un éclair sans observer une course régulière. Il va, vient et revient sur ses pas toujours au-dessus du vent. On en a vu quelques-uns se jeter dans un étang et se cacher dans les roseaux, ou se dérober à la poursuite des chiens, en se logeant dans le tronc d'un arbre; mais pour l'ordinaire, le lièvre va toujours courant jusqu'à ce qu'il ait échappé à l'ardeur des chiens et du chasseur. Alors tout hors d'haleine, il se couche ventre à terre sur l'herbe la plus fraîche. Son corps exhale une espèce de fumée qui le trahit, même à une distance très-éloignée. Le chasseur habile, averti par cet indice, s'avance pour le tuer au gîte en prenant la précaution d'éloigner ses chiens, que le lièvre pourroit peut-être sentir de loin. Il est moins en garde contre un homme qui semble ne pas le chercher, et qui parvient jusqu'à lui par un chemin un peu oblique. Les loups, les aigles, les renards, les ducs et les buses sont, pour cet animal sans défense, des ennemis aussi redoutables que l'homme. Outre les plaisirs de la chasse, le lièvre fournit encore à nos tables un excellent mets. La chair des femelles est plus délicate. On préfère les lièvres des montagnes à ceux des plaines. Ceux que l'on chasse vers les marais et lieux fangeux, sont de mauvais goût. On les appelle *lièvres ladres*. La loi des juifs et celle de mahomet interdisent la chair du lièvre comme celle du cochon. La fourrure des lièvres d'Amérique est excellente. Leur poil ne tombe jamais. Les chapeliers font usage du poil de lièvre comme de celui du lapin.

LIÈVRES *monstrueux*. Les superfétations sont assez fréquentes parmi les lièvres, à cause de la double conformation des parties de la femelle. On a vu plus d'une fois des lièvres à deux têtes,

à deux pattes, à tête cornue, ou enfin à deux corps et une tête. Ces deux corps en marchant n'étoient pas d'intelligence; l'un tiroit d'un côté, l'autre de l'autre. On rapporte comme une chose très-extraordinaire, l'histoire d'un lièvre à double face comme Janus. C'étoient deux corps de lièvre tenans l'un à l'autre par le dos, de manière que le double lièvre fatigué se retournoit sur ses autres paires de pattes, et couroit avec la même agilité. Mais peut-être cette histoire a-t-elle été faite à plaisir.

LIÈVRES-MARINS. On donne ce nom à deux poissons de mer, dont l'un, fort connu en Languedoc, se plait dans la bourbe; l'autre est fort commun dans les marchés de Londres. On les sert sur les tables. Les nageoires de son ventre, réunies par les extrémités, lui servent à s'attacher contre les rochers ou au fond de la mer, pour résister à la violence des flots. On donne aussi ce nom à la *limace de mer*; voyez ce *mot*.

LIGNOPERDA. Petit insecte qui croît dans l'eau; mais qui ne nage point, et qui est une sorte de ver ou de chenille, dont le poisson est fort friand. On s'en sert pour amorce.

LILAS. Ce petit arbrisseau qui parfume nos bosquets du printems, est originaire des Indes Orientales. Il s'est naturalisé dans nos climats et conserve bien long-tems sa belle verdure. On en voit à feuilles panachées. Les fleurs sont, ou bleues, ou blanches, ou pourprées. C'est grand dommage que ces arbres soient souvent attaqués par les mouches cantharides. Le *lilas de Perse* est un petit arbuste fort estimé pour les plates-bandes. Les Turcs font, avec les grosses branches de lilas, en ôtant la moëlle, des tuyaux de pipe.

LIMACE, ou *Limas*. Ce reptile est toujours sans coquille ; mais outre que sa peau est plus visqueuse et d'une consistance plus ferme que celle du limaçon, le limas a un mantelet sillonné, presque de l'épaisseur et de la dureté d'un cuir, sous lequel il rentre sa tête comme dans une coquille. C'est dans sa tête et dans son dos qu'on trouve la *pierre de limace* ; voyez *ce mot*. Les limas marchent lentement, laissent par-tout des traces visqueuses et luisantes de leur passage, se trouvent parmi les plantes potagères, fréquentent les forêts ombrageuses, les lieux frais et humides, vivent d'herbes, de champignons, de papier mouillé : leur tête est distinguée de la poitrine par une raie noire. On a prétendu, contre toute vraisemblance, que cette tête coupée étoit remplacée par une autre. Leur accouplement se fait sur la fin du printems. Ils sont hermaphrodites et se fécondent mutuellement. Les organes de la génération sont placés, comme dans le limaçon, au côté droit du cou. La partie masculine se développe avec le même méchanisme que le doigt d'un gant qu'on retourne. On les rencontre quelquefois suspendus en l'air la tête en bas. Leurs queues réunies par une espèce de lien visqueux et épais, sont accrochées à une branche d'arbre. Ils passent trois heures en cet état, et c'est l'instant de la fécondation. Ils déposent leurs œufs dans la terre. Un limas saupoudré de sucre, de sel ou de tabac, tombent en convulsion, jette toute son écume et meurt.

Limace *de mer*, *Lièvre marin*. C'est un reptile qui se trouve dans la mer des Indes et qu'il est dangereux de toucher, parce qu'il est venimeux. On prétend que, broyé dans de l'huile, c'est un bon dépilatoire.

LIMAÇON. La nature semble avoir favorisé ce reptile d'une manière particulière. Trop foible pour se défendre, il porte sur son dos un logement toujours prêt à le mettre à l'abri de l'insulte. S'il n'a pas d'yeux, ses cornes, au moins douées d'une sensation fine et délicate, l'avertissent de ce qui se trouve sur son passage. Enfin, en réunissant les deux sèxes, il a le double avantage de féconder et d'être fécondé. Quel méchanisme étonnant dans cette masse gélatineuse ! La formation de la coquille se fait par juxta-position de la matière visqueuse qui transpire de ce corps gluant. Une plaque musculeuse et rampante, lui tient lieu de pieds ; c'est sur cette base que porte tout le poids de l'architecture, d'ailleurs assez légère, quoique solide et impénétrable. Le mouvement progressif est exécuté par l'extension et la contraction des muscles de cette base. Le limaçon fait de grands dégâts dans les jardins potagers et fruitiers, sur-tout la nuit et dans les tems pluvieux. Il cherche l'ombre et la fraîcheur, mange beaucoup l'été et dépense de même. L'hiver il se tient caché dans la terre, s'enfonce dans sa coquille, et souvent se fait une opercule assez épaisse avec la même matière dont est formée son logement. Au retour du printems il pousse en dehors cette opercule, et vient jouir des agrémens de la belle saison. Son accouplement a cela de singulier, qu'il est précédé par de petites agaceries. Les parties de la génération sont situées au côté droit du cou. Là, est un petit carquois dont l'amoureux limaçon tire une espèce de petit dard qu'il lance à un autre limaçon. Celui-ci répond de la même manière, et le prélude amoureux est terminé par l'œuvre de la double fécondation. Le même jeu recommence de quinze jours en quinze jours jusqu'à

trois fois. L'accouplement dure dix à douze heures. Si dans cet état on les jette dans du vinaigre, il sera fort aisé, en les séparant, de reconnoître qu'ils sont hermaphrodites. C'est par le cou que sortent au bout de dix-huit jours, les œufs que le limaçon a grand soin de déposer dans la terre. La Tortue est un grand destructeur de limaçons dans les jardins. Il a aussi pour ennemi une espèce de pou qui le tourmente beaucoup, sur-tout dans les tems de sécheresse, entre par son anus et vient se loger dans ses intestins. Le limaçon le met souvent dehors en poussant ses excrémens; mais ce pou ne tarde pas à y rentrer. On en voit quelquefois plusieurs sur la peau de l'animal sur laquelle ils courent avec beaucoup de vitesse. Les années 1768 et 1769, ont été fatales aux limaçons. Quelqu'un s'avisa d'insérer dans les papiers publics, que la tête du limaçon se reproduisoit après avoir été coupée. Un fait si merveilleux excita la curiosité des naturalistes. Les couteaux furent aiguisés, les scapels mis en œuvre, les têtes tranchées. Des opérations mal faites jetèrent quelque tems dans l'incertitude. Mais bientôt l'erreur cessa, et il en résulta au moins un grand bien pour nos jardins et nos potagers. Il n'y a point d'espèces plus variées que celle des limaçons. On a coutume de les distinguer en limaçons de mer, terrestres et fluviatiles. Parmi les limaçons de mer, on distingue sur-tout le *burgau*, la *bouche d'or*, la *bouche d'argent*, l'*émeraude*, le *dauphin*, le *ruban*, le *maron rôti*, l'*éperon* et l'*œil de bouc*; ceux-là ont la bouche ronde. Les nérites entrent dans la classe de ceux qui ont la bouche demi-ronde : le *mamelon blanc*, la *quenotte saignante*, etc. sont les plus curieuses de cette seconde classe. Les limaçons de la troisième ont

la bouche applatie. De ce nombre sont les *trochites*, ou *sabots*. On admire sur-tout la *lampe antique*, l'*escalier*, ou le *cadran*, la *pagode*, ou le *toit Chinois*, la *sorcière*, le *bouton de la Chine*, *le cul-de-lampe* et le *cornet de saint Hubert*. Le limaçon à bouche applatie a l'avantage de pouvoir monter aux endroits escarpés, sans courir risque d'être entraîné par le poids de sa coquille. La même division s'observe pour les limaçons de terre et fluviatiles. Ceux-ci ont la coquille très-fragile. Pour s'élever de bas en haut, ils rendent leur coquille plus légère en ménageant un vuide dans les derniers spires de leur coquille : veulent-ils retourner au fond de l'eau, ils en remplissent exactement l'extrêmité. On a remarqué un petit limaçon fluviatile que Géoffroi appelle *buccin*, qui se trouve dans les environs de Paris et qui ne peut féconder et être fécondé dans le même instant, à cause de l'éloignement de ses organes. Les *lambis*, *nautile*, *nombril*, *quille*, sont autant de coquillages étrangers du genre des limaçons. Les Grecs et les Romains regardoient les limaçons comme un mets friand. Ils avoient des garennes et des viviers destinés à les engraisser. A Brunswick et en Silésie, on en fait provision pour l'hiver. Du côté de la Rochelle, on en remplit des barriques traversées intérieurement de morceaux de bois pour leur donner la faculté de se disperser sur les surfaces multipliées. Comme ils ne sont point exposés à l'ardeur du soleil, et que d'ailleurs ils font peu de mouvement, ils ne perdent guères de leur viscosité, et soutiennent fort bien dans cet état le voyage de l'Amérique, où il s'en fait un grand commerce et une grande consommation. Ce limaçon de la Rochelle est bigarré de jaune et de noir. Les limaçons de mer fossiles portent le nom

de *cochlites.* On trouve aussi des limaçons terrestres fossiles et même pétrifiés.

LIMANDE. Poisson plat de mer qui est fort estimé sur nos tables sur-tout lorsqu'il est d'une certaine grosseur. Il est du genre de la sole, du carrelet et de la plie, et nage sur le côté. Sa chair est meilleure que celle du *flez* et du *flelet*, qui sont des espèces de limandes.

LIMIER. Grand chien qui sert à la chasse de la grosse bête, comme le cerf, le sanglier, etc., sur-tout pour les lancer hors de leur fort, ou pour achever de les tuer, lorsqu'étant forcées, elles se défendent trop bien contre les chiens de meute. Le limier n'aboie pas.

LIMODORE. Plante apéritive, qui croît dans les lieux humides, et qui est de couleur violette. Ses feuilles ont l'apparence d'autant de petites graines, et sa fleur ressemble à celle de l'orchis. Sa tige est haute d'un pied.

LIMON. C'est une terre brune ou noire divisée, détrempée, chariée et déposée par les eaux dans les marais. Celle où l'on apperçoit des filamens et débris de plantes, est inflammable ; c'est la *tourbe.* On croit que sa couleur noirâtre est due aux substances ferrugineuses. Le limon de la mer, formé plutôt par la destruction des animaux que des plantes, pétille au feu, et répand une odeur fétide, effets dus au sel marin, et à la substance animale. Le limon sert à engraisser les terres.

LIMONIUM, ou *Limoine.* Plante qui est une espèce de bête sauvage. Elle croît dans les lieux marécageux, à-peu-près de la hauteur

du lis. Sa graine qui est rouge, a des vertus astringentes, qui les rendent bonnes pour la dyssenterie.

LIMONNIER, *arbre du Limon*. Son fruit diffère du citron parce que son écorce est plus mince, qu'il n'a pas autant de couleur et d'odeur, et qu'il contient un suc plus acide qui le rend incomestible, ce qui le fait appeler *limon aigre*. A Paris, les limons portent le nom de *citron*. Leurs semences, à cause de l'amertume, sont d'usage contre les vers. Ce fruit est très-rafraîchissant. Les teinturiers emploient son suc dans certaines couleurs. On peut en faire un encre sympathique qui ne prend couleur qu'en approchant le papier du feu.

LIN. On en distingue deux espèces, le lin sauvage et le lin cultivé. Le premier croît naturellement dans les forêts, les prés, les champs et parmi les avoines. Il est peu en usage. Les anglais s'en servent assez fréquemment comme d'un purgatif. Tout le monde sait l'avantage qu'on retire de la culture du lin ordinaire. C'est avec sa tige préparée comme le chanvre, qu'on fait le fil qui entre dans la fabrication des toiles, du linge, des petites étoffes, des batistes et des dentelles. Le lin est un des végétaux sur lequel l'homme a exercé son industrie avec le plus grand succès et la plus grande utilité. En jetant les yeux dans la campagne sur un terrein couvert de cette plante qui n'a rien absolument de remarquable, le naturaliste est frappé d'étonnement, lorsqu'il considère que cette plante va, par l'adresse humaine et sous une forme toute nouvelle, contribuer, non-seulement à la salubrité du corps, à la propreté, à la parure de l'homme qui jouit paisiblement

des douceurs de sa découverte et de son travail, mais encore à la richesse des royaumes et des empires, parce que les choses de première nécessité sont les objets les plus intéressans du commerce. Bien plus, l'homme a su étendre les bornes de son industrie. Ce même linge usé, par le service et par l'usage journalier, passe en lambeaux dans une autre manufacture, est de nouveau soumis aux travaux de l'art, change de forme et se convertit en papier, qui reçoit et communique à la société les productions de l'esprit et les sentimens de l'ame. La graine de lin est mucilagineuse, et en médecine, elle est employée comme adoucissante; mais elle n'est point d'usage pour la nourriture. On a même éprouvé que le pain, fait de graine de lin, est nuisible à la santé et même mortel. Ceux qui en mangent deviennent enflés et bouffis; mais on retire de cette graine une huile bonne à brûler; on en fait usage pour la peinture et pour l'imprimerie. Le *lin de Sibérie* est vivace, et ne donne pas tant de soin dans la culture que notre lin ordinaire. Il est vrai qu'il ne donne pas un fil aussi fin, mais on l'emploie très-bien à faire des toiles moins fines. Peut-être en le cultivant, ce lin arriveroit-il par degrés à la finesse du nôtre.

LIN *fossile*, ou *incombustible*. Voy. *Amiante*.

LIN *Oriental*. Insecte de Siam connu des Portugais sous le nom *d'insecte honteux*. La peur le fait retirer en lui-même. Il dresse ses écailles dont il paroît alors tout hérissé. Celles de la queue sont très-difficiles à couper. L'insecte vit dans les bois de graines très-dures, lance sa langue comme le serpent, se retire dans des trous, et monte quelquefois aux arbres.

LINAIRE. Cette plante qui vient sur le bord des chemins, laisse aux doigts, par le froissement, une odeur de sureau, et sur la langue, une saveur âcre mêlée d'amertume. Il n'y a, dans cette plante, que le suc des fleurs qui rougisse le papier bleu.

LINOT, *linotte*. Cet oiseau est un de ceux dont le ramage agréable fait les délices des champs et de la solitude. Il s'apprivoise, est susceptible d'éducation, répète les airs qu'on lui apprend avec le flageolet, mue sur la fin du printems et mange du millet, de la navette, du mouron, de la graine de lin. Il est sujet à une maladie qui lui ôte toute sa gaîté. Ses plumes se roidissent, son ventre devient dur, sa poitrine tuméfiée, ses veines grosses et rouges et ses pieds enflés et calleux. Les linots varient beaucoup par la couleur du plumage. Le *linot de vigne*, ou le *linot rouge* perd ses belles couleurs dans la cage. On a même éprouvé que les petits élevés en cage, ne deviennent jamais rouges. La *linotte de montagne* choisit, pour faire son nid, les lieux frais, les buissons d'aube-épine, de ronce ou de genêt, fait deux nichées par an et dépose quatre ou cinq œufs qu'elle couve. Elle reconstruit son nid jusqu'à trois fois, lorsqu'on le détruit.

LION. La noblesse, la force, l'agilité sont les apanages de ce quadrupède, dont la taille est majestueuse, la démarche grave et fière, la voix effrayante, le mouvement souple. S'il est cruel, c'est par besoin ou par vengeance. La faim, la soif excitent sa fureur aveugle. Accoutumé à se désaltérer du sang des animaux qu'il déchire et qu'il dévore, sa férocité redouble à la présence du sang répandu. Il est dangereux d'attirer son ressentiment. Terrible dans sa colère,

ses yeux étincellent, la peau de sa face est mobile, sa crinière se hérisse et s'agite, les coups de sa queue, dont il se bat les flancs, terrasseroient un homme, sa langue avancée, ses dents menaçantes, son mugissement affreux, inspirent, en ce moment, le plus grand effroi. En vain, l'objet de sa colère voudroit lui échapper. Il s'élance par sauts et par bonds, saisit sa proie, l'immole à sa vengeance, la met en pièces, et assouvit sa cruauté dans le sang qu'il fait ruisseler; mais s'il ne pardonne pas une offense, il est sensible au bienfait dont il ne perd pas le souvenir. L'histoire nous en fournit des exemples frappans. Le naturel du lion n'est pas habituellement féroce. Ce premier des animaux, s'il n'est irrité par le besoin ou la douleur, est assez paisible. Content de se faire respecter par sa figure imposante et son regard assuré, il n'use point en tyran de la supériorité que lui donne sa force. C'est dans cet état paisible que se manifeste la douceur de son caractère. On a vu des lions apprivoisés servir d'attelage aux chars de triomphe. Les romains en tiroient de la Lybie pour l'usage de leurs spectacles. Pris jeunes, ils sont susceptibles d'éducation, et servent fidèlement leur maître à la chasse et à la guerre. Doux et même caressans, sur-tout dans leur jeune âge, ils sont moins vindicatifs, pardonnent volontiers des libertés offensantes. On a vu des malheureux dévoués à leur voracité, éprouver les effets de leur clémence jusqu'à vivre familièrement avec ces animaux, et se nourrir des viandes crues qu'on leur jetoit. Ces lions fiers, courageux, sembloient oublier toute la force qu'ils tenoient de la nature pour protéger l'innocence, ou au moins la foiblesse. Quel beau trait de générosité dans ces bêtes sauvages, qui se privoient de leur nourriture pour prolonger

les jours à des victimes sacrifiées, soit à la vindicte publique, soit au plaisir du peuple avide de sang et de carnage! L'ame sensible est émue, pénétrée, ravie par ces exemples de modération et d'humanité. Ces vertus sont si nobles, si grandes, si sublimes, qu'on croit devoir insister sur ces faits éclatans. Un cœur généreux est sur la terre la plus vive image de la Divinité. Mais revenons à l'histoire du lion, à ses habitudes et à sa manière de vivre. Cet animal habite les climats brûlans de l'Afrique et de l'Asie. Les grands lions sont longs de huit ou neuf pieds, et hauts de quatre à cinq. Les petits ont cinq pieds de longueur sur trois de hauteur. La lionne n'a pas de crinière. On pense qu'un lion peut vivre vingt-cinq ans, à en juger par le terme de son accroissement. Dans le tems des amours, la femelle a quelquefois à sa suite huit ou dix mâles qui ne cessent de rugir. Leurs soupirs répétés par les échos d'alentour, imitent l'éclat de la foudre. Ce n'est qu'après les plus terribles combats que le vainqueur va jouir au loin et paisiblement de sa conquête. Leur accouplement se fait comme chez les autres animaux. La lionne met bat au printems quatre ou six petits qu'elle allaite avec ses deux mamelles. Ces petits, dit-on, en sortant du ventre de leur mère, n'ont que six ou sept pouces de longueur; ne marchent que deux mois après leur naissance, et sont trois ou quatre ans à prendre leur croissance. S'il est dans les principes de la nature de favoriser la multiplication des êtres, il est de sa sagesse de veiller à la conservation de ceux que la foiblesse et l'imbécillité de l'âge exposeroient à périr de besoin, ou à devenir la proie de quelque animal carnacier. Aussi la tendresse maternelle est un des prototypes de la prévoyance de la nature. La

lionne choisit, pour mettre bas, les endroits les plus solitaires, et de l'accès le plus difficile; et pour cacher jusqu'aux traces de ses pas, elle retourne plusieurs fois sur le même chemin, ou efface avec sa queue l'empreinte que ses pattes ont gravée sur la poussière. Le soin de ses petits lui fait oublier le danger. Les hommes, les animaux qu'elle rencontre sont les victimes de sa fureur et la proie de ses lionceaux, que la crainte et l'inquiétude lui font quelquefois transporter ailleurs. Elle combat vigoureusement pour leur défense. Le ravisseur est presque toujours puni de sa témérité. En général toute la force du lion est dans la partie antérieure de son corps : sa langue hérissée de petites pointes, enlève, en léchant, l'épiderme de la peau. On doit s'en garantir même vis-à-vis du lion le plus familier. La vue du sang réveilleroit sa rapacité. Il lappe comme le chien, avec la différence qu'il replie sa langue dessous pour lapper. Son haleine et son urine sont d'une puanteur insupportable. Ses dents brisent les os les plus durs. Un lion privé mange quinze livres de viande crue et fraîche par jour. Le lion en liberté est obligé de chasser pour vivre. Rarement il marche le jour, dort peu, mais les yeux fermés. Son sommeil est léger. Le feu lui fait peur. C'est par ce moyen qu'on l'éloigne des troupeaux. Il rugit cinq ou six fois le jour, et plus souvent lorsqu'il doit pleuvoir. C'est pendant la nuit qu'il fait toutes ses courses. Ses yeux fatigués de la grande lumière, voient mieux dans les ténèbres. Les gazelles, les chameaux sont sa nourriture ordinaire, et quelquefois les singes lorsqu'ils ne grimpent pas aux arbres. Il se cache, guette sa proie, s'élance avec force, la saisit au passage quelquefois du premier bond, la déchire avec ses ongles, la

dévore avec ses dents, et se replit pour deux ou trois jours. Tant qu'il est jeune, il se tient dans les forêts et les déserts. Dans sa vieillesse, il s'approche des lieux habités pour y trouver une proie plus facile. Alors il est plus dangereux pour les hommes et les bestiaux. L'hipopotame, le rhinocéros, le tigre et l'éléphant sont les seuls animaux qui ne craignent point la présence du lion. Les jeunes éléphans qui n'ont pas encore de défense, en sont souvent dévorés, lorsqu'ils ne sont pas secourus par leur mère. Le Lion est moins redoutable dans les climats habités de l'Inde et de la Barbarie. Chassé par la voix menaçante des femmes ou des enfans, il jette, en fuyant, sa colère sur le menu bétail. Mais plus hardi, plus courageux dans les déserts de l'Afrique et de l'Asie, il combat seul contre des caravanes entières, et fait résistance jusqu'à perdre la vie. Les blessures qu'il reçoit le rendent encore plus furieux. Cependant, malgré toute sa force, il succombe sous l'adresse d'un Hottentot, d'un nègre qui l'attaque avec des armes légères. La présence et le chant du coq n'a rien d'effrayant pour le lion, comme on l'a dit; mais les Maures, pour se sauver des griffes du lion, qu'ils ne peuvent éviter, défont la bande de toile qui garnit leur turban, l'agitent de manière à imiter les sinuosités onduleuses du serpent, et le lion se retire. C'est à cheval et avec des chiens fort dressés à cette espèce de chasse, qu'on poursuit le lion. Il est rare de le tuer du premier coup. On le prend par adresse dans une fosse comme le loup. Alors devenu plus doux, il se laisse museler et conduire. Sa chair est désagréable au goût. Sa peau sert de housse aux chevaux. Les Maures s'en font des manteaux et des lits. C'étoit autrefois l'habit des guerriers.

Lion *du Pérou*, ou *Puma*. Cette espèce d'animal sans crinière n'a qu'une légère ressemblance extérieure avec le lion. Il n'en a ni le caractère, ni le courage, ni les habitudes, ni la grandeur, ni la force. Une des différences les plus marquées, c'est que le puma monte aux arbres. Il n'y a pas lieu de penser que le lion ait dégénéré dans le nouveau continent en passant par les climats froids du Nord, et ait produit le puma.

Lion-marin. On a donné ce nom à un animal amphibie du Cap de Bonne-Espérance. Le mâle a quinze à vingt pieds de long et dix à quinze de circonférence. La femelle est plus petite. La tête du lion marin a une foible ressemblance avec celle du lion. Sa chair est couverte d'un pied de graisse, dont on retire cinq cents pintes d'huile de l'odeur, saveur et couleur de celle des ours marins. Sa langue pèse jusqu'à cinquante livres. Les mâles ont, dit-on, une grosse trompe au bout de leurs mâchoires. Cet animal passe l'été dans la mer; l'hiver, il vit sur terre de l'herbe qui croît sur le bord des ruisseaux, dort dans la fange. Il a le sommeil dur. Mais comme ils sont assez ordinairement plusieurs ensemble, l'un d'eux fait sentinelle et avertit les dormeurs du danger par un cri effrayant. Leur voix imite tantôt le grognement du cochon; tantôt le hennissement des chevaux. L'hiver est pour eux la saison del' accouplement; mais le droit de jouir est acheté par les combats les plus furieux On a vu des mâles suivis d'un nombreux serrail, qui leur avoit coûté bien dés cicatrices. La femelle met bas deux petits à la fois. Ils sont, en naissant, de la grandeur d'un veau marin. Les lions-marins sont forts et vigoureux, mais craignent les hommes. Leur masse énorme les rend très-lourds. Leurs nageoires leur servent de pied. Ils

cherchent

cherchent à gagner le bord de la mer. Ils n'ont d'autres défenses que leurs dents canines assez redoutables, qui sortent d'un demi-pied hors de leur gueule. Cependant, si l'on en croit Steller, ils s'accoutument à la présence de l'homme lorsqu'on ne leur fait aucun mal, vivent sous ses yeux, ne sont point effarouchés par ses mouvemens, ni par la vue du feu, lui donnent le spectacle de leurs combats, et voient assez tranquillement égorger leurs petits. La chair du lion-marin n'est pas excellente. Mais les matelots trouvent beaucoup de délicatesse dans le cœur, la langue et les ailerons des pieds de ces animaux. Cette nourriture est mortelle dans les lieux où il croît des manceliniers, dont les lions-marins aiment beaucoup le fruit. L'écorce de wenter est un remède contre les effets de cette viande empoisonnée, qui occasionne dans ceux qui en mangent un dépouillement de la peau et de cruelles douleurs périodiques, même après la guérison.

Lion des Pucerons. Ce ver se sert de sa queue comme d'une septième jambe. On le trouve souvent sur les feuilles peuplées de pucerons. Il leur fait la chasse et les suce. Ils ne s'épargnent pas les uns les autres. Il n'est pas plus de quinze jours dans l'état de ver. Prêt à passer à celui de nymphe, il renonce à son caractère carnacier, va chercher un endroit commode, souvent le pli d'une feuille, se fait une coque de soie très-blanche. C'est dans cette petite retraite et sous le voile du mystère, que se fait le grand travail de la nature. A la dépouille du ver succède une petite nymphe retenue dans son berceau jusqu'à ce qu'elle ait acquis assez de consistance et de vigueur. Bientôt il en sort un joli insecte nommé *hémerobe*, ou *lion des pucerons*, dont les ailes délicates imitent, par

leur tissu, la gaze la plus belle et la plus déliée. Voyez *Hémerobe*.

LIPARIS, *Hareng de Lipare*. Ce poisson est fort commun dans un lac de la Macédoine. Il a les habitudes du muge, auquel il ressemble. On donne le même nom à une espèce de sardine du même lac. On les pêche dans le printems. La graisse de ces poissons, très-abondante, se fond comme de l'huile, en les approchant du feu.

LIQUIDAMBAR. C'est le nom d'une résine oléagineuse et d'une odeur pénétrante qui distille naturellement, ou par incision, d'un grand et bel arbre de la Louysiane, qu'on nomme *copalme*, ou *ococol*, ou *styrax d'Amérique*. Ce baume autrefois d'un grand usage, aujourd'hui n'est guère connu que dans les cabinets des curieux. L'huile de liquidambar est la liqueur limpide qui surnage au-dessus du beaume nouvellement récolté. On la contrefait dans le pays par l'ébullition des branches et de l'écorce de l'arbre. Cette écorce et le bois mis sur le feu, donnent un parfum doux et agréable. C'est l'encens des missionnaires du pays.

LITHARGE *fossile*. On présume que cette substance, si elle existe, est due au feu souterrain qui s'échappe en forme de mouffette enflammée par l'orifice des filons, agit en passant et superficiellement sur les parois des puits de la mine de plomb, et va se perdre dans l'air ambiant de la mine.

LITHI. L'ombre et le suc verd de cet arbre du Chili sont, dit-on, fort dangereux. Ceux qui reposent sous son feuillage enflent par tout le corps. Si, en coupant l'arbre ou les branches, le suc tombe sur quelques parties du corps, elles sont attaquées à l'instant de la même enflure. On se guérit en se frottant avec les feuilles de

maiten, ou le lierre terrestre pilé, avec du sel. Le bois du lithi est bon pour la construction. Nouvellement coupé, il est blanc et tendre; mais il devient, en séchant, rouge et difficile à travailler. Trempé dans l'eau, il est presque incorruptible.

LITHOGLIPHITES. Nom donné à des substances fossiles qui, par leur figure extérieure, représentent des matériaux, ou sculptés, ou jetés en moule. Dans ce genre est comprise la pierre qui ressemble si parfaitement à un morceau de lard, que les plus clairvoyans y seroient trompés.

LITHOMORPHITES, ou *pierres peintes.* Sous ce genre sont compris les *dendragates* orientales et occidentales, et les *dendrites.* Ces sortes de pierres forment diverses espèces de tableaux très-curieux.

LITHOPAGE, ou *Mangeur de pierre.* C'est le nom d'un petit ver noirâtre qui se trouve dans l'ardoise. Sa petite coquille tendre et fragile est perforée des deux bouts. On dit que pour la construire, il se sert d'un petit filet qui sort de sa bouche. Les chemins qu'il se creuse dans l'ardoise encore molle, sont aisés à reconnoître. Sa tête l'aide à s'avancer, tandis que ses six pieds supportent le poids de son corps. On n'a pas encore observé l'instant de sa métamorphose, on ignore la dernière forme sous laquelle il se change. La nymphe de ce petit ver, trouvé par un observateur, n'a donné que des vers tout vivans au nombre de quarante.

LITHOPHYTES. On comprend sous ce nom général toutes les productions marines et en forme d'arbres rangées autrefois parmi les plantes, mais reconnues aujourd'hui pour être l'ouvrage des polypes et des zoophytes. On donne

plus particulièrement le nom de *litophyte* au *kératophyte*; voyez ce mot.

LITORNE, ou *Grive du genevrier*. On en distingue plusieurs espèces. La *castriga-palumbica* des italiens est un mets très-délicat; elle se prend comme les grives. On nourrit la litorne en cage. Elle chante à la fin de l'été. Elle ne vit que de graines.

LIVECHE. Plante dont la tige est de la hauteur d'un homme, et qui porte de petites fleurs blanches, à cinq pétales. Sa racine excite l'urine, et résiste au venin.

LIVRÉE-D'ENCRE. Ce scarabé se trouve communément sur les fleurs. Le compartiment des bandes noires sur le fond jaune de ses étuis le rend assez curieux. On en voit dont le fond est rouge

LOCHE. Ce petit poisson est un mets assez commun dans les pays étrangers. On distingue la *loche franche* et la *loche à piquans*. L'une et l'autre espèce multiplient bien dans les rivières à eaux vives qui fournissent des truites. La loche d'étang n'est pas aussi saine, ni aussi délicate. La loche de mer est plus connue sous le nom d'*aphis*, ou *nonnata*. Sur la côte de Gênes on les voit se rassembler en grande quantité dans l'écume de la mer, et s'entrelacer fortement les unes aux autres.

LODDER. Espèce de hareng de la Norvège. Les groenlandais le pêchent en grande quantité au commencement de l'été, et le font sécher sur les rochers pour l'hiver.

LOIR. Ce petit quadrupède, fort semblable à l'écureuil, n'est guère connu que dans les climats tempérés et les pays couverts de bois. Il habite les forêts, grimpe sur les arbres, saute de branche en branche, vit de noisettes, de

fruits sauvages, et quelquefois de petits oiseaux qu'il déniche, boit peu, choisit toujours les lieux les plus secs, fait son lit de mousse dans le creux d'un arbre, descend rarement à terre, se défend courageusement avec ses dents longues et aiguës, ne craint ni la belette, ni les petits oiseaux de proie, échappe facilement au renard, qui ne peut grimper, mais souvent est la proie des chats sauvages et des martes, ses plus grands ennemis. L'expérience du thermomètre a démontré que la chaleur de ces animaux naturellement froids, égale la température de l'air, qu'ils n'ont d'activité que lorsque le thermomètre est à dix ou onze degrés au-dessus de la congellation. Au-dessous, ils demeurent engourdis et sans mouvement. La circulation ne se fait que dans les plus gros vaisseaux. Aussi l'hiver les trouve-t-on dans les trous de muraille et dans les arbres creux ramassés en boule sur des feuilles et de la mousse. C'est moins un sommeil qu'une torpeur occasionnée par le refroidissement du sang. Dans cet état, point de transpiration, point de sécrétion. L'action du cœur et des poumons est lente et foible. Ils sentent cependant la douleur d'une blessure ou d'une brûlure. Un cri sourd et répété, un mouvement de contraction annoncent qu'ils n'ont pas perdu la sensibilité intérieure. La durée du froid est celle de l'engourdissement, ensorte que si, pendant quelques jours d'hiver, le thermomètre monte à dix ou onze degrés, les loirs reprennent leur activité naturelle. On leur rend même cette activité, en leur communiquant par degrés une chaleur modérée. L'approche trop subit du feu les feroit périr. La saison du printems déploie toute leur vigueur et leur agilité. C'est alors qu'ils s'accouplent. La femelle met bas en été quatre ou cinq petits. Les loirs ne

vivent guère que six ans. On dit que les jeunes nourrissent leurs père et mère qui, par vieillesse, ne peuvent sortir de leurs trous. Ils font l'été provision pour l'hiver. Le moyen de les prendre facilement est de faire, dans les bois, des trous assez profonds en lieu sec et à l'exposition du midi, de les tapisser de mousse, d'y jeter de la faine et de les couvrir de paille. On est assuré d'en trouver beaucoup pendant l'hiver. On en mange dans plusieurs pays, après les avoir écorchés et salés dans des barils. Cette chair est grasse, assez mauvaise. Les romains la regardoient comme un mets délicieux; mais elle étoit défendue par les censeurs comme indigeste.

Loir *volant*. Voyez *écureuil volant*.

LONCHITIS. Arbrisseaux épineux des Landes, dont les feuilles ressemblent à celles de l'olivier, sa graine est un contre-poison.

LOOM. Voyez *lumme*.

LORIOT. Cet oiseau de passage ne paroît que l'été en France. Sa voix est haute et semble prononcer son nom. Les fruits rouges sont fort de son goût, ainsi que les vers et les insectes qu'il trouve dans les bois, sur le bord des rivières ou mares d'eau. La femelle suspend son nid à des branches d'arbres. C'est dans ce petit berceau, flottant au gré des vents, qu'elle pond quatre ou cinq œufs, les couve et élève ses petits jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour vivre en liberté. On les élève en cage, et font l'amusement et l'ornement des volières. Le *loriot d'Inde* est fort curieux, à cause de sa crête et de son plumage.

LOTIER *odorant, faux baume du Pérou, trefle musqué*. On trouve cette plante dans les prés sur les collines. On la cultive dans les jar-

dins. Ses fleurs légumineuses ont une odeur aromatique, même lorsqu'elles sont sèches. On prétend que cette plante desséchée, mise dans les habits, les garantit des vers. Les Egyptiens donnent le nom de *lotier* à une plante qui, croissant sur les bords des rivières, plonge ses fleurs et ses têtes dans l'eau pendant la nuit, et se redresse peu à peu au lever du soleil.

LOTOS. Plante d'Egypte, dont on distingue plusieurs espèces auxquelles on attribue des propriétés singulières. La plus célèbre est celle qui, croissant sur les bords des rivières, plonge ses fleurs et ses têtes dans l'eau pendant la nuit, et se redresse peu à peu au lever du soleil.

Lotos. Arbre d'Egypte, dont le fruit est si agréable, qu'après en avoir mangé, les étrangers perdent l'envie de retourner dans leur patrie.

LOTTE. Poisson de rivière glissant comme la lamproie. Il est commun dans la Seine et dans l'Isère, vit de squilles. Son anus est plus près de la tête que de la queue. Ses dents petites et inégales ne se voient que quand il est cuit. Sa chair est de bon goût. Ses œufs purgent violemment, comme ceux du brochet et du barbeau. Son foie est très-estimé.

LOUP. C'est un des animaux sauvages dont le caractère soit le mieux connu. Le loup est deux ou trois ans à croître, vit quinze ou vingt ans, blanchit dans sa vieillesse. On ne rencontre de jeunes loups blancs que dans les climats glacés du Nord. Cet animal est commun dans l'un et l'autre continent, plus petit en Amérique qu'en Europe. Le *loup garou*, c'est-à-dire, dont il faut se garer, est le plus dangereux. Le *loup-mâtin* ne vit que de charogne. Le *loup-lévrier* est le plus léger à la course. En général cet

animal est d'un appétit vorace, d'un naturel carnacier, avide sur-tout de chair humaine, robuste, mais poltron, les yeux perçans, l'odorat exquis, l'oreille fine, prompt à la course, industrieux par besoin, féroce par famine, ennemi de toute société, cependant assez doux, caressant, facile à apprivoiser, et susceptible de quelque éducation dans sa grande jeunesse. C'est dans les forêts qu'il exerce son brigandage, qu'il fait sa nourriture des animaux plus foibles que lui, qu'il guette, suit à la piste, chasse, poursuit, éventre et dévore sa proie. Il ne quitte les bois que lorsqu'il est pressé par la faim, ou attiré par l'odeur, soit d'une charogne, soit des bestiaux, dont il cherche à faire son butin. Il y a entre le chien et le loup la plus grande ressemblance, mais aussi la plus grande antipathie. Le premier aspect du loup intimide le jeune chien, qui se cache dans les jambes de son maître; mais, devenu plus grand, plus fort, plus hardi, c'est pour le loup un ennemi redoutable. Pour s'en défaire, les loups font quelquefois entre eux une espèce de ligue offensive. L'un d'eux se détache, s'avance pour être apperçu du chien, se fait lancer par lui, et quand celui-ci, engagé dans la poursuite de son adversaire, est éloigné de tout secours, les autres loups tombent sur lui, le mettent en pièces et le mangent. La même confédération, les mêmes ruses sont mises en usage, lorsqu'il s'agit d'attaquer un cerf, un bœuf, une rhenne. Ces attroupemens de guerre sont toujours accompagnés d'hurlemens affreux; mais le butin partagé et consommé, chacun des brigands se retire en silence, et continue sa vie errante et vagabonde. Le loup est infatigable, marche, court, rode des jours entiers et des nuits, dort peu et légèrement, plus le jour que la nuit, boit fréquemment, peut passer trois ou quatre jours sans

sans manger ; mais, forcé par la faim et la soif, il ne connoît plus aucun danger, parcourt toutes les campagnes, se jette en furieux sur les animaux abandonnés, rode autour des bergeries, gratte la terre, se fait un passage sous la porte, met tout à mort, avant de choisir et d'emporter sa proie. Après cette expédition meurtrière, il enlève un mouton dans sa gueule, à l'aide des muscles vigoureux de son cou et de sa mâchoire, et court à toutes jambes dans la forêt voisine pour le manger à son aise. Devenu plus furieux par ses excès, il ne craint point d'approcher des lieux habités, attaque les hommes, les femmes, les enfans, et par ses blessures communique partout où il passe la rage et la mort. Il est alors si avide de chair humaine, que les voiries les plus infectées sont pour lui une nourriture délicieuse. Aussi on les voit souvent à la suite de l'armée et dans les champs de bataille découvrir avec leurs ongles les corps enterrés négligemment. En France, les loups nous viennent de la forêt des Ardennes, de la forêt noire et autres vastes forêts. Ils y sont moins communs, parce que dans plusieurs provinces on leur fait continuellement la guerre. Leur tête est à prix. D'ailleurs, ils se détruisent encore les uns les autres, pour la conquête d'une femelle en chaleur pendant douze ou quinze jours de l'hiver. C'est alors qu'il se livre entre les mâles des combats meurtriers. Celui qu'elle préfère est la première victime immolée à leur fureur ; ensuite l'action recommence entre les souvirans. On gronde, on frémit, on se déchire jusqu'à ce qu'abattu par la fatigue, on se livre au sommeil de part et d'autre. Alors la femelle se dérobe avec le plus alerte ou le plus chéri, et le rival ne trouve à son réveil, sur le champ de bataille, que les rivaux qu'il a terrassés. Les mâles et les femelles sont en état

d'engendrer à deux ans environ. Leur accouplement est le même que celui des chiens. Ils ont la même difficulté de se séparer après l'acte de la génération. La louve ne porte qu'une fois par an. Au bout de trois mois et demi elle met bas au moins trois et quelquefois jusqu'à neuf louveteaux, plus de mâles que de femelles, les allaite pendant plusieurs semaines et les nourrit ensuite de mulots, perdrix, levrauts et volailles vivantes qu'elle leur apporte et qu'elle partage entre eux. C'est au fond des forêts et dans les endroits les plus fourrés qu'elle élève sa progéniture. Au bout de six semaines ou deux mois, ils suivent leur mère, qui veille sur eux encore quelque tems, joue avec eux, les mène boire, les ramène au gîte ou ailleurs, s'il y a du danger. Jamais elle n'a plus de courage que lorsqu'il s'agit de leur défense. Il est dangereux d'en approcher. C'est s'exposer à toute sa fureur, et sa fureur lui donne des forces. A six mois les louveteaux perdent leurs premières dents. A dix, elles sont remplacées par d'autres. Ils sont en état de se passer de leur mère et de vivre de rapine. Un loup apprivoisé, dès sa plus grande jeunesse, conserve toujours son naturel carnacier, malgré tous les soins de son maître. Son ingratitude a souvent été funeste à son bienfaiteur. Cet animal nuisible, ingrat, vorace, indomptable, a, de tout tems, excité contre lui la haine et l'adresse de l'homme. Les piéges, les appâts, les boules empoisonnées, les fosses, les armes à feu, les chasses, les battues, tout a été mis en usage pour la destruction de cette espèce proscrite. On a remarqué qu'un loup, pris au piége, est fort sot, que sa méchanceté l'abandonne, qu'il se laisse enchaîner, museler, conduire. Une femme, un loup, un renard, tombés dans la même fosse, passèrent la nuit

fort effrayés l'un de l'autre, sans se faire aucun mal. La femme en fut quitte pour la peur. Poursuivis par les chasseurs, s'agit-il de passer une rivière, les loups se tiennent tous avec les dents par la queue, et traversent à la file, crainte d'être entraînés par le courant. Pour arrêter le sang de sa blessure, le loup se vautre dans la boue. S'il fuit au bruit des instrumens, des cris perçans ou à la vue du feu tiré d'un caillou, c'est sans doute lorsqu'il n'est pas bien pressé par la faim. On dit que les anglais ont entièrement détruit les loups de leur île. En Orient, et surtout en Perse, on les exerce à la danse et à une espèce de lutte contre des hommes. Un loup bien dressé est fort cher dans ce pays-là. C'est chez les orientaux un spectacle amusant pour le peuple. Les dents et la peau du loup sont les seuls profits qu'on ait jusqu'à présent tirés de sa dépouille. Avec les dents on fait des hochets. Les doreurs et les relieurs s'en servent pour polir leurs ouvrages. Sa fourrure est employée dans les vètemens, pour garantir du froid. On en fait des manchons. Les puces ne s'y mettent point. Elle n'est jamais attaqué par les dermestes.

Loup-cervier. Voyez *Linx*.

Loup-doré. Voyez *Chacal*.

Loup *du Mexique*. Ce loup ne paroît être qu'une variété du loup de notre continent. L'influence du climat seule y a apporté quelque différence ; le naturel s'est conservé le même. Leur fourrure est une des plus belles dont on puisse faire usage. On voit quelquefois de ces loups tout blancs.

Loup-marin. Le poisson connu sous ce nom dans le Northumberland et dans le duché d'Yorck,

est très-vorace. Ses dents sont redoutables. Les loups marins de Chiloé sont assez curieux. La pêche en est facile, la chair assez bonne. Ils fournissent beaucoup d'huile aux vaisseaux français. Ceux du Nord sont les plus grands et ceux du Pérou les plus petits. On a donné quelquefois le même nom aux *phocas*, aux *lubins*, aux *ours-marins* ; voyez chacun de *ces mots*.

LOUP-TIGRE. Ce quadrupède, ainsi nommé à cause de sa belle fourrure, est peut-être le guépard des fourreurs. Sa belle crinière est remarquable. On en trouve du côté du Cap de Bonne-Espérance. Caché le jour dans le creux des rochers, il cherche la nuit sa proie avec des hurlemens affreux. Son cri fait fuir les animaux. Les chasseurs l'attendent à quelque passage pour le tuer.

LOUTARI. Poisson de lac, dans l'isle de Madagascar. Il ressemble à la truite, et à cette différence singulière, que bouilli, fris ou rôti, il n'est pas plus tôt ouvert qu'il rend un suc délicieux, qui lui sert d'assaisonnement.

LOUTRE. Ce quadrupède est naturellement bon nageur et habile pêcheur. Il habite le bord des rivières, des lacs. Les fentes des rochers, les piles de bois à flotter, les trous pratiqués sous les racines des saules et peupliers lui servent de retraite. Ses pattes membraneuses et ses larges poumons lui donnent beaucoup de facilité pour nager et rester sous l'eau. Rien d'intéressant dans la figure, l'air assez bête, ses mouvemens gauches, difficile à apprivoiser, peu susceptible d'éducation, avide de poisson, le fléau des lacs et des étangs-empoissonnés : tels sont les traits caractéristiques de la loutre. Son industrie consiste à agiter l'eau. Les poi-

sons, écrevisses, rats-d'eau qui fuyent sur les bords entre les pierres et les cailloux, deviennent sa proie. Notre maraudeur, par pure méchanceté, en tue souvent plus qu'il ne peut en manger. A défaut de poissons, il se nourrit de plantes aquatiques et d'herbes nouvelles. On reconnoît aisément ses traces, par la fiente mêlée d'arrêtes et de restes de poissons mal digérés qu'il dépose, dit on, sur les grandes pierres qu'il rencontre dans son passage. On le prend vivant au piége, avec l'appât d'un poisson. En Suède on le dresse à la pêche, comme le chien à la chasse. Autrefois, les cuisiniers de ce pays avoient des loutres assez familières pour les envoyer au vivier chercher le poisson et l'apporter. Il est cependant assez râre aujourd'hui de mettre à profit l'industrie de cet animal peu docile et difficile, suivant l'expérience commune, à élever à la vie domestique. Les femelles ont les parties de la génération semblables à celle des femmes. En chaleur dans l'hiver, elles mettent bas au printems trois ou quatre petits, sur un lit de buchettes et d'herbes. Leur logement est malpropre, et infecté de l'odeur des poissons qu'elles y laissent pourrir. On chasse à la loutre avec les chiens. Ils l'attrapent facilement; mais elle se défend courageusement, et leur brise quelquefois, avec les dents, les os des jambes sans lâcher prise, si on ne la tue. Sa peau d'hiver, plus estimée que celle d'été, se vend comme une bonne fourrure.

LOWA *des Chinois*, ou *Oiseau pêcheur*. Voyez *cormoran*.

LUBIN. *Loup de mer vulgaire*. Celui qui habite l'embouchure des rivières met bas des petits deux fois l'an. Il y en a une autre es-

pèce qui nage toujours en pleine mer et dans les étangs salés. L'un et l'autre sont fort goulus. Ils vivent de poissons, de crustacés et d'algue. Ils craignent de manger la chevrette, dont la corne pourroit leur piquer le palais. On les prend aisément à la ligne. Comme le lubin a la ruse d'enfoncer sa queue dans le gravier, les filets ne font que glisser sur son corps. Les vieux lubins nagent dessus l'eau et y périssent de froid. La chair de ce poisson est peu nourrissante, et encore moins agréable dans le tems du frai. On trouve deux pierres dans sa tête. Les *lubins de Cayenne* sont un très-bon manger.

LUMME. Oiseau aquatique et de passage, commun dans l'Islande et le Groënland. La disposition éloignée de ses jambes l'empêche de marcher vîte. Plus il est gras, plus son vol est pesant. S'il craint le danger, il se tapit à terre, où déployant ses aîles, il est aidé dans sa course par un vent favorable. Pour couver ses œufs en sûreté, il bâtit son nid dans des lieux déserts et écartés sur l'eau douce, ou quelque éminence voisine du rivage, de sorte qu'il peut boire assis sur ses œufs. S'il sort, c'est pour ses besoins. Il rentre sans fatigue. C'est dans l'éducation de leurs petits, que ces oiseaux montrent toute leur industrie. Il s'agit de les conduire à l'eau, pour leur apprendre à y trouver leur nourriture et leur sûreté. Le petit s'élève dans l'air à l'aide de ses aîles, se met en voyage, le père et la mère l'accompagnent : l'un vole au-dessous pour recevoir le petit sur son dos, s'il vient à tomber ; l'autre vole au-dessus pour le défendre contre les oiseaux de proie. Maître renard, toujours aux aguets près le nid, se met aussi du voyage, bien résolu de happer le petit, s'il tombe jusqu'à terre.

Quand, malgré leur attention, cela arrive, le père et la mère se précipitent aussi-tôt. Quelquefois moins alerte ou plus foible, le renard est obligé de se retirer, et sa proie lui est enlevée. Quelquefois aussi il est assez hardi pour croquer toute la famille. Les Lummes, arrivés sans mal-encontre au lieu de leur destination, les petits se partagent entre le père et la mère. Chacun en prend un sous sa tutèle, et donne ses soins à l'éducation. Ils vont passer l'hiver du côté de l'Amérique, et reviennent vers l'été en Groënland. Les Lummes qui n'ont point de petits ou qui sont hors d'état d'en avoir, vivent entre eux par troupes et en société. Jamais ils ne mettent pied à terre. Un petit Lumme jeté dans la mer, est reçu avec empressement par la troupe stérile. On l'entoure. On se dispute la tutèle. Elle est déféré au plus fort, à moins que la mère ne vienne réclamer son enfant, qui lui est rendu.

LUNE-DE-MER. Ce poisson est un mets très-délicat. Celui de la Côte-d'or en Afrique est semblable à celui de l'Amérique. Le premier se pêche à l'hameçon, l'autre au filet.

LUPERE. Cet insecte coléoptère est ainsi nommé à cause de la tristesse de sa marche lourde et pesante. On le trouve sur les feuilles de l'orme et autres arbres.

LUPIN. Plante des pays méridionaux de la France, dont le fruit est une espèce de pois qui ne se mange qu'après l'avoir trempé dans l'eau, pour lui ôter son amertume. Elle est célèbre pour avoir fait la nourriture ordinaire de plusieurs anciens philosophes grecs. Protogène, fameux peintre, ne mangeoit que des lupins, pour donner plus de ressort à son imagination et de vivacité à ses ouvrages. Au-

jourd'hui nous avons cédé nos droits aux bestiaux sur ce végétal.

LURUS. Beau serpent de l'Amérique.

LUZERNE. C'est une des plantes les plus utiles pour la nourriture des chevaux et du gros bétail. Sa verdure fraîche et riante décore nos prairies. Un terrein gras, léger et préparé par la culture, est très-propre à cette production utile. On peut y mêler de l'avoine qu'on récolte dans sa maturité. Au bout de trois années de culture, la récolte de la luzerne est très-abondante, et se renouvelle trois ou quatre fois par an dans nos départemens, et jusqu'à six fois dans les départemens méridionaux de la France. Un champ de luzerne dure huit ou neuf ans. On peut la serrer dans le grenier par couches alternatives avec la paille. C'est le moyen d'empêcher qu'elle ne s'échauffe, et de donner à la paille un goût agréable, que les chevaux aiment beaucoup. L'un et l'autre mêlés ensemble, les engraisse. On a même réussi à leur donner cette nourriture, au lieu d'avoine. La luzerne fraîche donne aux vaches un lait abondant et savoureux; mais l'excès de cette nourriture les fait enfler et périr. La racine de luzerne est composée de fibres très-fines, qui se séparent lorsqu'on les fait bouillir dans l'eau. L'on peut en faire des brosses très-douces pour nettoyer les dents. L'eau chaude et le miel font perdre le mauvais goût de la racine. Il ne faut pas manquer de couper les luzernes où l'on apperçoit des chenilles, si l'on veut que les récoltes suivantes ne soient pas endommagées. La luzerne est visqueuse et sèche lentement.

LYCHENIS. Plante dont on prétend que les anciens se servoient pour mêche dans leurs lampes; car ils n'avoient pas l'usage du coton.

LYCIUM. Arbre épineux dont le suc ou le jus exprimé, fait un médicament du même nom, utile pour les inflammations, les meurtrissures, les ulcères, etc. Le *lycium des Indes* qu'on tire du *lonchitis* est le plus estimé.

LYCOPERDITES. Nom donné à des fongites en forme de vesse-de-loup. Voyez *fongites*.

LYCOPODIUM. Cette espèce de mousse à massue croît dans le Nord, sur les pierres au milieu des rochers. On en voit aussi dans les bois aux environs de Paris. Leur tête ou massue est remplie d'une poussière jaune inflammable, nommée *soufre végétal*; c'est vraisemblablement une poussière semblable à celle des étamines dans les autres plantes. En Moscovie et en Perse, on fait entrer cette poudre dans la composition des feux d'artifices. On l'introduit aussi dans les torches enflammées, qui font un si bel effet au spectacle des beaux arts. On y substitue souvent la poussière fécondante du pin, dans les expériences physiques.

LYNCURIUM. Espèce d'ambre qui attire les plumes, comme l'ambre jaune attire la paille.

LYNX, ou *Loup-cervier*. Ce quadrupède vif, adroit, léger, plein de feu, pétillant, a le hurlement du loup, la finesse et la propreté du chat, le naturel carnassier de l'once et la peau bigarrée du jeune cerf, auquel il fait la guerre; d'où lui est venu le nom de *loup-cervier*. Il grimpe aux arbres, mange les oiseaux, fait main basse sur leurs nids, poursuit les écureuils jusqu'à la cime, attaque les chats sauvages, les martes, les hermines, guette au passage les daims, les cerfs, les chevreuils, les lièvres, s'élance, les saisit à la gorge, suce le sang, ouvre la tête, mange la cervelle,

abandonne le reste et court à une nouvelle proie. Les lynx sont plus communs dans les pays froids que dans les climats tempérés. On en trouve dans l'un et l'autre continent. Leur chair est de mauvais goût. Leur fourrure est estimée, celle d'hiver plus que celle d'été. Les plus belles viennent de Siberie. Il ne faut pas croire au merveilleux que les anciens ont débité sur la vue perçante du lynx, qui pénétroit les murs, et sur la pierre de lynx qu'on disoit être une congellation de son urine.

LYRE, ou *Harpe*. Poisson ainsi nommé par la disposition de ses cornes. Sa voix est un grognement, sa nourriture l'écume de la mer. On le pêche aux environs d'Antibes. Sa chair est coriace.

Lyre-de-David. Coquillage du genre des tonnes; c'est une espèce de *harpe*; voyez *ce mot*.

LYS. Cette plante fait l'ornement de nos parterres. Son éclat et sa blancheur sont le symbole de l'innocence. Son odeur suave parfume l'air, et vient flatter délicieusement notre odorat. Cette fleur qui s'élève avec grace et noblesse, paroît dans une saison où la rose, l'œillet, le chevrefeuille semblent lui disputer le prix de la beauté et la douceur du parfum. Il y a des lys jaunes, rouges, orangés, à fleurs doubles. Les plus belles variétés sont les lys blancs panachés; ils fleurissent en hiver. Rien ne contraste mieux que l'éclat de sa blancheur avec sa frange cramoisie. L'huile de lys est d'un usage heureux dans les douleurs et les tumeurs. On retire des fleurs du lys, à la chaleur du bain-marie, une eau odorante propre à enlever les taches du visage, et à en em-

bellir la peau tendre et délicate des jeunes personnes.

LYSIMACHIE. Herbe peu connue, dont les propriétés sont d'arrêter le sang, de chasser les serpens, etc.

MAB MAC

MABOUJA, *maboia*, *brochet de terre*. Cette espèce de Salamandre de l'Amérique habite sur les arbres et dans les lieux marécageux. Sa morsure n'est point dangereuse. Ses griffes sont redoutables. Elle s'élance sur ceux qui la tourmentent. Ses cris pendant la nuit annoncent le changement de tems.

MABOUJA. Cet arbre croît sur les montagnes de la Guadeloupe. Son bois est plus pesant et plus dur que le bois de fer. Les Sauvages font, avec ses racines, lorsqu'elles ont une forme naturelle, des massues de la grosseur du poignet et de trois pieds de long.

MACANDON. Arbre du Malabar, qui y porte le nom de *cada-calva*, et dont le fruit ressemble à la pomme de pin, comme ses fleurs à celles du mélilot. Son fruit, cuit sous la cendre, guérit les dyssenteries, et s'emploie contre l'asthme, la phtisie, la pleurésie, et d'autres maladies de la poitrine.

MACAO. Ce beau perroquet du Brésil est un des plus grands et des plus remarquables par les nuances variées de son plumage. On le vend communément dix guinées à Londres. Voyez *perroquet*.

MACAXOCOTI. Fruit des Indes occiden-

tales, dont les Européens font beaucoup de cas. Sa forme est oblongue, sa couleur rouge, sa poulpe molle et jaune, et sa grosseur à-peu-près celle d'une noix; il lâche le ventre, la décoction de l'écorce de l'arbre guérit les enflures et fait cicatriser les ulcères. Les femmes du pays en employent la cendre pour donner une couleur jaune à leur cheveux.

MACER, ou *Macre*. Cette écorce vient des Indes orientales. Elle est très-rare. Il y a lieu de croire que c'est l'écorce d'une espèce de simarouba. Son odeur plus vive dépend apparemment du climat sous lequel croissent ces arbres.

MACERON, ou *gros Persil de Macédoine*. L'usage du céleri a fait exclure cette plante des potagers. Quelques personnes en conservent l'hiver les racines dans le sable pour les manger en salade.

MACHA-MONA. Espèce de calebasse d'Afrique et d'Amérique, dont la chair, bien mûre, est extrêmement rafraîchissante, dans les grandes chaleurs. De son écorce qui est ligneuse et dure, on fabrique divers ustensiles.

MACHAO. Oiseau du Brésil, d'un plumage noir, mêlé de verd, qui le fait luire singulièrement au soleil. Il a les pieds jaunes, le bec et les yeux rougeâtres. On vante sa beauté.

MACHE, *Salade de chanoine*, *Poule grasse*. Les feuilles de cette plante potagère fournissent une salade adoucissante, propre à tempérer l'âcreté des humeurs.

MACHORAN. Ce poisson jette des gémissemens, dit-on, lorsqu'il est pris. On le voit fréquemment autour des Isles du Cap Verd, de

Saint-Vincent, de Bourbon, de France et à la Côte-d'or. La piqûre des aiguillons, dont ce poisson est armé, est très-rédoutable; elle cause des enflures et des douleurs cruelles. Sa chair devient mortelle lorsqu'il a mangé des pommes de mancelinier.

MACIS. Cette substance est aussi nommée, mais improprement, *fleur de muscade*. C'est la seconde écorce du fruit qui donne la muscade. Elle est estimée comme un aromate très-agréable. On la fait entrer dans les ratafias. L'huile qu'on en retire est incisive, échauffante. Voyez *Muscade*.

MACLE. Ces pierres figurées se trouvent en Bretagne. On croit que ce sont des pyrites d'étain mêlé avec du spath.

MACOQUER. Les indiens vuident ce fruit de Virginie, qu'ils remplissent de petites pierres. C'est pour eux un instrument de musique.

MACREUSE, *Bisette*. Cet oiseau aquatique habite les mers, nage avec rapidité. Ses ailes courtes lui servent, en quelque sorte, de rames. On diroit qu'il court sur la surface des eaux. Il plonge très bien, se nourrit d'insectes, poissons, coquilles. Sa chair est peu délicate; l'art des cuisiniers en relève le goût, et les aromates la rendent moins indigeste.

MACUCAQUA. Espèce de poisson du Brésil, dont la chair est fort délicate. On en distingue plusieurs sortes.

MADREPORES. Ces logemens de polypes marins sont aussi variés qu'il y a d'espèces différentes. C'est le même art d'architecture employé par les polypes des coraux. Voyez *les mots*

Corail et *Polypes*. Les madrépores diffèrent du corail par les pores étoilés dont ils sont pourvus, et par le défaut d'écorce. On donne aux madrépores fossiles le nom de *Madréporites*.

MAENA. Petite espèce de hareng, qui est marqué à chaque côté d'une tache ronde, noire, azurée, puis jaune, quelquefois variée par tout le corps de beaucoup de couleurs différentes. Il naît dans l'Océan ; comme l'autre espèce. Les plus grands ne passent pas la longueur de la main. On les sale comme les autres, auxquel ils ne cèdent rien pour le goût.

MAGA. Arbre des Indes occidentales, dont le bois est extrêmement dur, et n'est pas sujet aux vers.

MAGNÉSIE, *Manganèse*, *Pierres de Périgord*. Cette mine de fer très-pauvre et réfractaire, se trouve en Angleterre, en Toscane, en Bohême et dans le Piémont. On l'appelle *Savon du verre*, parce que les verriers en jettent dans la matière liquéfiée du verre pour l'éclaircir. Trop de manganèse rend opaque la couleur bleue du verre. C'est ce qu'on reproche aux verres de Saxe et de Bohême. Les potiers en font usage pour vernisser leur poterie. Mise en fusion, elle donne un verre jaune ou violet. La magnésie pure ne fait pas effervescence avec l'eau-forte. Elle est, ou solide, ou striée, ou écailleuse, ou cubique. La glèbe de magnésie est friable et salit les mains.

MAGNOC. Voyez *Manihot*.

MAGNOLIE. Plante dont la fleur est une rose, composée de plusieurs pétales, en cercle. Le calice contient un pistil qui dégénère ensuite en fruit dur et comme garni d'un grand nombre de tubercules, qui contiennent chacune une sorte de noix dure.

MAGO. Cette espèce de singe d'une figure

hideuse, habite assez généralement les climats chauds de l'ancien continent. D'un tempéramment assez robuste, il se plaît à l'air dans nos climats, pendant l'été, passe très-bien l'hiver dans un appartement. Quelques uns de ces individus sont doux, dociles, susceptibles d'éducation, et capables de faire plusieurs tours, de gesticuler, de danser. D'autres d'un naturel plus sauvage, sont brusques, désobéissans, maussades et impatiens. Les femelles sont plus petites que les mâles. Tous ces animaux remplissent les poches de leurs joues, des choses qu'on leur donne à manger. Impudens, ils affectent de montrer leur derrière nud et calleux; mais on les rend modestes à coups de fouet.

MAGUEI. Arbre des Indes occidentales, dont les feuilles donnent une espèce de chanvre, dont on fait de la ficelle et des cordes. Les feuilles sont épineuses et canelées. L'arbre s'élève d'environ vingt pieds. Sa moëlle sert aux peintres et aux sculpteurs.

MAHALEB. Les fruits de cette espèce de cerisier des bois sont petits et amers. Les parfumeurs en font entrer les amandes dans leurs savonettes. Les ébénistes donnent quelquefois ce nom au *bois de sainte lucie*; voyez *ce mot*.

MAHOT. Cet arbre croît en Guianne, aux isles Antilles, dans les lieux marécageux. On retire des gousses un coton doux au toucher, jaune, mais si court, qu'on ne peut le filer. Il est chaud, et peut être employé pour filer les étoffes. On fait usage de l'écorce du mahot pour calfater les vaisseaux et faire des cordes.

MAIL-ANSCHI, *Mail-Elon*. Deux arbres du Malabar; on attribue au premier, qui n'est qu'une espèce de rhammes, des vertus contre la goutte. Le second, qui est un grand arbre toujours verd, a dans l'écorce et les feuilles un

suc qui remédie aux mauvaises suites de l'accouchement.

MAIN-DÉCOUPÉE. Nom sous lequel on désigne le *Platane*; voyez *ce mot*.

MAIN-DE-MER. Espèce de *Zoophytes*; voyez *ce mot*.

MAÏS. Voyez *Bled de Turquie*.

MAKI. On désigne sous ce nom plusieurs animaux qui ont des caractères qui les rapprochent. Les différences qu'on y observe, dans la forme et dans les mœurs, peuvent les faire regarder comme des especes distinctes. Ils ont le museau long comme le renard ou la fouine, la queue très-longue, les habitudes du singe, se nourrissent plutôt de graines que d'animaux, guettent cependant quelquefois les oiseaux. Ils font la nuance entre les singes à la longue queue et les animaux fissipèdes. Les diverses espèces de makis sont les *Mongous*, le *Mococ* et le *Vari*; voyez *ces mots*.

MALACHITE. Cette espèce de pierres est une stalagmite colorée par du cuivre. On la trouve en pierres mamelonées dans des mines de cuivre de Suède et de la Chine. On en distingue de plusieurs espèces. Elles varient par les nuances de leurs couleurs. Susceptible de prendre un beau poli, on en fait des tabatières, des manches de couteaux, des bijoux.

MALAGUETE. Voyez *Cardamome*.

MALARMAT. Ce poisson est très-connu des italiens et sur les bords de la Méditerranée. Sa couleur rougeâtre disparoît quand il est mort.

MALHERBE. Herbe commune dans nos pays méridionaux, qui a l'odeur forte, et qui sert aux teinturiers.

MALÉAMOTHE. Célèbre arbrisseau du Malabar, dont les racines servent à faire des manches

manches de couteaux, et les feuilles à fumer la terre. Frites dans de l'huile de palmier, elles font un bon liniment pour les pustules de la petite vérole.

MALTA. Espèce de *Requin* ; voyez *ce mot*.

MAMEIA. Arbre de l'Amérique, fort commun dans la province de *Panama*, dont les feuilles sont plus longues que larges, et qui produit un excellent fruit de même nom, dont la chair ressemble à celle du coing, avec des noyaux fort amères. Les *Mameias* sont de la grosseur d'un pois, et couvertes d'une écorce assez rude. Les feuilles de l'arbre ressemblent à celles du noyer, mais sont plus grandes.

MAMMO. Grand arbre de Nigritie, dont le fruit est une espèce de prune blanche, qu'on employe à divers remèdes et qui se conserve pendant toute l'année.

MAMOERA. Arbre du Brésil, dont le fruit qui se nomme *Mamaou*, est purgatif. La chair en est jaunâtre, et remplie de plusieurs grains noirs et luisans, de la grosseur des petits pois. On distingue le *Mamoera* mâle, et le *Mamoera* femelle. Le mâle ne porte que des fleurs, et l'autre ne porte que du fruit.

MANACA. Arbrisseau du Brésil, dont le bois est dur et les feuilles semblables à celles du poirrier. Ses fleurs sont dans de longs calices, découpées comme en cinq feuilles. On en trouve, sur le même arbrisseau, de bleues, de purpurines, de blanches, et toutes d'une odeur de violette si forte qu'elles embaument les bois. La racine, mondée de son écorce, est un purgatif très-violent, par le haut et par le bas.

MANAGUAIL. Espèce d'hérisson de la Nouvelle-Espagne, qui est couvert de pointe, et dont la chair est excellente.

MANAGUEREL. La chair de cette espèce de porc-épic d'Espagne est très-délicate.

MANATI. Voyez *Lamentin.*

MANCELINIER. Cet arbre, de la grosseur d'un noyer, croît sur les bords de la mer, dans toutes les isles Antilles. Il s'annonce sous des appas trompeurs. On le voit couvert de fruits colorés comme nos pommes d'apis. Leur odeur agréable invite à les manger. Ces fruits si beaux contiennent un poison perfide. C'est un suc âcre, laiteux, corosif. Chaque partie de l'arbre, feuilles, écorce, racines, tout en est imbibé. La chair des poissons qui ont avalé des pommes de mancelinier est un poison des plus cruels pour les personnes qui en mangent. Si le voyageur, excédé de fatigue, se repose sous cet arbre, à son réveil, ses yeux sont enflammés, son corps s'enfle. Les gouttes de pluie qui ont coulé sur les feuilles, en tombant sur la peau la corodent, y font l'effet des vessicatoires. Dans le moment où le sauvage empoisonne sa flèche avec ce suc, il en évite la vapeur. Ce poison terrible porte le feu jusques dans les entrailles. Ces flèches empoisonnées sont d'autant plus redoutables, que leur poison peut se conserver avec la même activité plus de cent ans. A l'arsenal de Bruxelle on en a vu les effets sur un chien à qui on lança une de ces flèches. On ne doit manier qu'avec précaution ces armes empoisonnés des sauvages, qui ne secondent que trop bien leur ardeur pour la vengeance.

MANCHE *de couteau.* Voyez *Telline.*

MANCHE *de velours.* Cet oiseau habite les parages d'Angola ; il ne s'écarte pas absolument

des bords de la mer. Sa présence annonce au nautonier la proximité de la terre.

MANCHETTE *de neptune*. C'est une espèce de rétépore, ouvrage délicat et élégant des polypes. Voyez *Polypes*, *Rétépore*.

MANDARU. Arbre du Malabar qui porte des siliques, et dont les feuilles sont divisées en deux.

MANDOUAVATE. Arbre de Madagascar, dont le bois sert à faire des poignées pour les zagaies. Il porte pour fruit une espèce de noisette, et son écorce est couverte de petites pointes.

MANDOUTS. Serpent de Madagascar qui se nourrit de rats et d'oiseaux qu'il surprend dans leurs nids. Sa grosseur est celle du bras. Il n'est pas venimeux.

MANDRAGORE. Cette plante croît dans les forêts, en Italie, en Espagne. Elle est narcotique, assoupissante; appliquée extérieurement, résolutive. Ses racines ont quelquefois la disposition des cuisses de l'homme. L'art se joint à la nature. On y met des graines d'orge, d'avoine. On remet la racine en terre. Ces graines germent, poussent des racines. Elles s'implantent dans la mandragore. On la retire de terre, on subdivise ses petites racines; elles représentent alors des poils. On prépare ainsi des mandragores mâles et femelles. Ces mandragores dans les mains des charlatans passent pour des choses merveilleuses.

MANIQUE. Nom donné à une espèce de muscade peu aromatique et peu estimée.

MANGABLY. Ces espèces de singes à longue

queue, suivant les observations de Buffon, paroissent faire la nuance entre les makis et les guenons, par l'alongement du museau, la longueur de la queue, la manière de la porter, et les variétés de la couleur du poil. Leurs abajoues forment comme deux poches dans leurs joues, où ils peuvent conserver des provisions de bouche pour un jour ou deux.

MANGAIBA. Les forêts du Brésil sont remplies de cet arbre. Son fruit semblable aux abricots, ne mûrit que lorsqu'il est tombé de l'arbre. C'est un aliment sain et rafraîchissant.

MANGANESE. Voyez *magnésie*.

MANGAZAHOC. Espèce d'âne sauvage de l'isle Madagascar, qui a les oreilles fort longues et le cri d'un âne.

MANGEUR *de fourmis*. Voyez *fourmillier*.

MANGLIER. Ces arbres croissent aux Indes orientales dans les lieux maritimes, se multiplient prodigieusement. Leurs rameaux, après s'être élevés, laissent pendre des filamens qui descendent jusqu'à terre, s'y couchent et y prennent racine. Les arbres qui en proviennent, se multiplient de la même manière. Un seul arbre peut devenir la souche d'une forêt entière. Les racines sortent tellement du sol, qu'on peut, dans certains endroits, pendant plus de vingt lieues, marcher sans poser le pied à terre. La pulpe des fruits du manglier est assez bonne à manger. Les racines de cet arbre s'étendent dans la mer. Ses branches y pendent. Des huîtres y déposent leur frai, la petite postérité y adhère, grossit, et dans les flux et reflux se trouve alternativement dans l'eau ou suspendue aux

branches dans l'air. Le bois de manglier dur, pesant, est très-bon pour les bâtimens.

MANGOUSTAN. Cet arbre originaire des Moluques, a été transporté à Java, à Malaca, à Siam, aux isles Manilles. Il fait un si bel effet dans les jardins par sa touffe régulière et égale, qu'on le préfère au maronnier d'Inde. Son fruit astringent est très-utile dans la dyssenterie.

MANGOUSTE. Voyez *Ichneumon*.

MANGROVE. Voyez *Palétuvier*.

MANGUIER. Cet arbre croît à Malabar, à Bengale, à Pégu, à Malaca. On en distingue de deux espèces, le sauvage et le domestique. Le fruit du manguier sauvage, est, dit-on, un poison qui cause la mort très-promptement. Le fruit du manguier domestique a le mérite de l'odeur et du goût. Les espèces les meilleures sont celles dont le fruit contient moins de filamens. Les Indiens en confisent beaucoup et les nomment *achars de manguier*. Ce mot *achar* s'applique à toutes les diverses espèces de fruits qu'ils confisent.

MANICOU. Voyez *Marmose*.

MANIHOT, ou *Magnoc*, ou *Manioc*. Cet arbrisseau est de la plus grande utilité. On le cultive avec grand soin en Amérique depuis la Floride jusqu'au Magellan. On mange ses feuilles hachées et cuites dans de l'huile. On retire de sa racine une farine dont on fait du pain. On la prépare aussi de diverses manières. Cet aliment est très-sain; mais il faut en extraire le poison qu'il contient. La racine fraîche est un poison mortel. On la retire de terre; on

la lave; on en enlève la peau; on la rape; on l'écrase; on la met ensuite sous presse dans des toiles de jonc; on en exprime fortement un lait blanc. C'est là le poison contenu dans cette racine. On met sur le feu la substance farineuse pour achever de dissiper les parties aqueuses, volatiles, dangereuses; c'est alors la farine de manioc. On en fait le *couan*, la *cassave*. La farine de manioc mise dans une poële sur le feu, agitée pendant huit heures de suite, et réduite ainsi en petits grains, c'est le *couan*. La *cassave* est la farine de manioc desséchée de nouveau, réduite en poudre et mise en galettes sur des plaques de fer chaud. On les nomme *pain de cassave*, ou *pain de Madagascar*. On dit que les Européens trouvent ce pain excellent, et le préfèrent à celui de froment. Ces substances nourrissantes se mangent trempées dans de l'eau ou dans du bouillon. Si on laisse reposer le lait ou poison retiré par expression, il se dépose au fond du vase une substance blanche, fine, très-nourrissante, dont on fait des échaudés, des massepins et autres friandises, en la mêlant avec du sucre. Le lait de manioc, ou la cassave fraîche occasionne des anxiétés, des envies de vomir, des convulsions et des évacuations par haut et par bas. Ce poison agit sur le genre nerveux. On ne voit aucune inflammation dans l'estomac. Ce lait s'y retrouve tout entier; mais l'estomac de l'homme ou de l'animal empoisonné est retréci de plus de moitié. Le contrepoison, pourvu qu'on le prenne presque sur le champ, est le suc de rocou.

MANIL. Le bois de cet arbre de Guianne est excellent à faire des douves de tonneau et autres ouvrages. On retire de cet arbre une résine bonne à calfater les canots.

MANIMA. Cette espèce de serpent du Brésil, orné d'écailles de diverses couleurs, ne sort presque point de l'eau. Les sauvages le respectent. Celui qui a eu le bonheur de le voir, se flatte d'une longue vie. La bigarrure de ses couleurs, disent-ils, leur a fait naître l'idée de se peindre le corps.

MANIOC. Voyez *Manihot.*

MANNE. Ce suc mielleux, concret, a été nommé autrefois *miel de l'air, ou rosée céleste.* On avoit cru qu'il tomboit du ciel comme la manne des Israélites, Il découle naturellement des feuilles de certaines espèces de frênes en Sicile, dans la Calabre, pendant l'été dans un tems serein, depuis le midi jusqu'au soir, sous la forme d'une liqueur claire. S'il ne survient point de pluie, il se dessèche en grumeaux. On le recueille avec des couteaux de bois. La pluie dissout le suc et le fait disparoître. Les divers arbres dont on retire la manne, et la manière dont on la recueille, en font varier les espèces. La belle manne découle d'elle-même des arbres. La meilleure est la manne de Calabre. Elle doit être en larmes grassettes, d'un blanc blond, légère. Une odeur un peu aigre annonce une vieille manne et de mauvaise qualité. Lorsque les arbres ne laissent plus couler de manne, on fait une incision à l'écorce, il en coule une grande abondance. Elle se réunit en masses au pied de l'arbre. On la coupe par morceaux. Elle est chargée d'impuretés. La manne en larmes se retire en mettant des chalumeaux de pailles, ou de petites branches dans l'écorce. Le suc découle en manière de stalactite. Cette manne si belle, si transparente, purge moins que les autres, se ramollit et jaunit à l'air. La *manne*

martichine ou *en grains* est rare. Elle découle des nervures et des veines des feuilles de la petite espèce de frêne. On distingue les mannes de Mareme, de Romagne, de Cinesy, de Tolfa dans le territoire de Rome. C'est la moins estimée. Tout le monde sait que la manne est un des purgatifs les plus doux. On l'associe suivant les indications, au sel, au séné, au tamarin, etc. Il découle aussi de plusieurs arbres, tels que l'erable, l'olivier, le cèdre et autres, un suc concret assez analogue à la manne.

MANNE *d'Alagie*. Voyez *Agul*.

MANNE ou *sucre d'Alhusar*. Voyez *Apocin*.

MANNE *de Briançon*. Suc concret qui transpire des feuilles du Mélèze en Dauphiné, dans les années sèches et chaudes. L'humidité l'empêche de paroître; la pluie la détruit. On coupe les branches. On les met à l'ombre sous les arbres, Le suc encore mou s'épaissit. On le fait sécher au soleil. Cette manne un peu résineuse, a un goût de sucre. On n'en fait point d'usage, parce qu'elle n'est presque pas purgative.

MANNE *d'Encens*. Voyez *Encens*.

MANOBI. Voyez *Pistache de terre*.

MANTE. *Pregue-Dieu*. Cet insecte se tient quelquefois presque droit, les deux pattes de devant l'une contre l'autre. Dans cette attitude dévote, les paysans de Provence ont cru qu'il prioit Dieu. De-là lui est venu le nom de *pregue-dieu*. D'autres prétendent que cet animal indique les chemins qu'on lui demande, parce qu'il étend ses pattes de devant, tantôt à droite, tantôt

tantôt à gauche. Aussi le regarde-t-on comme un insecte presque sacré, auquel il ne faut faire aucun mal. Le paquet d'œufs que la femelle dépose est des plus singuliers par leur forme et leur position,

MANUCODIATA. C'est *l'oiseau de paradis*; voyez *ce mot*.

MANSFENI. Oiseau de proie d'Amérique, à-peu-près de la grosseur du faucon; mais qui a les griffes beaucoup plus grandes et plus fortes. Il a la forme et le plumage de l'aigle. Sa chair passe pour excellente.

MAPAS. Cet arbre croît en Guyanne. On prépare, dit-on, avec son suc laiteux mêlé avec le suc de figuier, une substance ou résine impénétrable à l'eau. On en peut faire plusieurs ouvrages. La chaleur du feu et du soleil la ramolit.

MAQUEREAU. Ce poisson si délicieux ne paroît sur nos côtes que dans un certain tems. Il en part des légions des mers du Nord. Leur marche est réglée. Au printems, dit-on, ils côtoyent l'Islande, l'Ecosse, l'Irlande, se jettent dans l'Océan atlantique. Là, il se fait une division; une colonne passe devant le Portugal, l'Espagne, se rend dans la Méditerranée; l'autre rentre dans la Manche. Elle paroît au commencement du printems sur les côtes de France, d'Angleterre et passe en été devant les côtes de Hollande; une partie de cette légion se détache, se jette dans la Mer Baltique; le reste passe devant la Norvège et retourne dans les mers du Nord. Les insectes qui se trouvent en différens tems dans les divers parages, sont vraisemblablement les boussoles qui les dirigent dans cette marche. On sale ces poissons comme les harengs.

MARACOU. Espèce de citrouille de la Virgi-

nie, qu'on estime fort saine et qui croît assez vîte.

MARANDA. Nom d'une sorte de myrthe des Indes orientales, sur-tout de Ceylan dont les feuilles, en décoction, passent pour un remède excellent contre les maladies vénériennes.

MARANGOUIN. Voyez *Maringouins*.

MARAQUA. Voyez *Calebassier*.

MARBRE. Cette espèce de pierre présente les plus belles variétés. On y voit mille couleurs diverses, mille nuances. Susceptible d'un beau poli, on en fait des colonnes, des vases, des statues. Les édifices, ornés de cette pierre, annoncent la richesse et la magnificence. Les carrières de marbre sont très-fréquentes en Italie et dans les isles de l'Archipel. Tout démontre que cette pierre, si belle, est formée de débris de coquilles marines, de productions à polypiers. Dans certains marbres, tels que les pierres lumachelles, on y distingue les madrépores, les coraux, etc. de manière à ne pouvoir les méconnoître. Les veines et les couleurs qui relèvent l'éclat du marbre, sont dues aux infiltrations des substances métalliques, et peut-être à la décoloration des coquillages. Le degré de beauté, de dureté, de finesse, dépend de la nature et de la ténuité du grain qui le compose. On a découvert nouvellement en Champagne, une carrière de marbre figuré. Ce sont des arbrisseaux, des ruines, des montagnes, des lointains, etc. En 1760, on a cherché et trouvé, dans le Bourbonnais, actuellement département de Saône et Loire, les carrières de marbre blanc et coloré, exploitées autrefois par les Romains, et qu'ils avoient employé dans la construction des bains de Bellevue-les-Bains, ci-devant Bourbon-Lancy. L'industrie est parvenue à colorer le marbre blanc, à le nuancer.

MARCASSIN. Voyez *Sanglier*.

MARCASSITE. Cette matière brillante relevée de toute la splendeur éclatante des minéraux plus riches, promet en apparence des morceaux d'or et d'argent massif; mais frustrant les travaux du mineur, elle n'offre, après avoir passé au feu, que du souffre et un peu de vitriol. Taillée en facette, pour lui donner un peu plus d'éclat, on en fait des bagues et autres ornemens.

MARÉCHAL, ou *Ressort*. Voyez *Taupin*.

MARGUERITE. Les fleurs de cette plante sont propres à faire, dans les jardins, des bordures agréables. La culture en a obtenu de belles variétés qui font l'ornement des partères. Elles se multiplient aisément de graines et de plantes enracinées. On emploie cette plante à résoudre le sang coagulé.

MARIBOUSSE. Espèces de guêpes de Surinam; elles ont, à ce qu'il paroît, le talent des guêpes cartonières. Voyez *Guêpier de Cayenne*.

MARIGNI. Petit moucheron du Brésil dont les piqûres sont fort incommodes.

MARINGOUINS, Ces espèces de cousins qui se trouvent en Asie, en Afrique, en Amérique, en Laponie, sont des plus cruels. Leur piqûre met le corps en feu. Leur aiguillon pénètre les étoffes les plus serrées. Pour s'en garantir, les habitans de certains pays se renferment dans des tentes faites de lin, d'écorce d'arbres. Les Lapons vivent au milieu d'un athmosphère de fumée. Ces insectes, avant le lever et le coucher du soleil, volent par légions, obscurcissent l'air et font un bourdonnement des plus importuns.

MARJOLAINE, Plante odoriférante qui a

sept feuilles longuettes, blanches et velues, et qui, étant fort branchues, produit au bout de ses tiges quantité de fleurs d'un jaune pâle, desquelles il sort une petite graine. Les feuilles et la semence s'emploient en décoction pour fortifier la poitrine et pour soulager les douleurs de foie et de rate.

MARIPA. Cette espèce de dattier croît à Surinam, en Guiane. Ses feuilles servent de tuiles. Cet arbre, d'un beau port, est propre à faire de belles avenues.

MARIPENDA. Arbrisseau des Indes, qui porte ses fruits par grappes, mais moins serrés que les raisins. Son bois est noir, et ses feuilles ressemblent au fer d'un dard. On fait bouillir ses rameaux, coupés fort menus, pour en tirer une espèce de syrop, qui arrête le sang, et qui guérit les plus dangereuses plaies.

MARITATACA. Animal du Brésil, de la grandeur d'un chat et semblable au furet. Il se nourrit d'oiseaux et de leurs œufs; mais il est sur-tout friand d'ambre, qu'il cherche la nuit le long du rivage de la mer. Il jette une puanteur si venimeuse, qu'elle est mortelle pour les hommes et les bêtes, dans les lieux d'où l'on ne se hâte pas de le chasser. Il a sur le dos deux lignes qui se croisent, l'une blanche et l'autre brune.

MARKAIO. Nom d'un poisson monstrueux qui a la gueule si grande qu'il avale un homme entier.

MARMOSE, ou *Rat manicou*. Ce joli petit animal d'Amérique a les mœurs, la manière de vivre et d'élever ses petits du *didelphe* : il n'en diffère que par la petitesse. Voyez *Didelphe*.

MARMOTTE. Cet animal habite les Alpes,

les Pyrénées. Le lieu de sa retraite est de préférence l'exposition du levant et du midi. Il se nourrit d'insectes, de fruits, de légumes, n'a point d'appétit véhément, vit en petite société, sommeille presque toujours. Son domicile est construit avec un art singulier sur le penchant d'une colline. Il creuse un trou en forme d'Y. Une des branches plus élevée sert d'entrée. Le fond en cul-de-sac est sa retraite. L'autre branche, disposée en pente, plus basse que la première, sert à faire écouler dehors les excrémens et les urines. Mollesse, propreté règnent dans son habitation. Il repose sur des couchettes d'herbes fines et de mousses. Plusieurs se réunissent ensemble pour construire le domicile. L'un creuse, d'autres vont chercher la mousse. On a prétendu que chacun d'eux servoit de voiture à son tour. Il se met, dit-on, sur le dos; on le charge de mousse, de foin, ses jambes servent de ridelle. On traîne ainsi la provision. C'est, dit-on, la raison pour laquelle leur dos est toujours pelé. Comme ces animaux habitent continuellement sous terre, cette raison seule suffit pour expliquer le fait. Le domicile une fois préparé, est pour tous les descendans de chaque famille, à moins que quelque chasseur ou quelque boulversement souterrain ne le détruise. Chaque famille met bas cinq ou six petits. On ne sort que lorsque le tems est chaud, beau, serein. On va jouer, se divertir, brouter l'herbe avec sécurité. Une sentinelle, placé sur le sommet d'un rocher, avertit la troupe du moindre danger. Apperçoit-il un aigle, un chien, un homme, il donne un coup de sifflet. Toute la gente marmotine se retire dans sa tanière. La sentinelle ne rentre que la dernière. A l'approche de l'hiver, les marmottes bouchent les deux ouvertures de leur domicile, avec des

la terre, si exactement, qu'on n'en peut distinguer la place. Ces petits animaux se roulent les uns à côté des autres à trois ou quatre pouces de distance. Leur sang n'a que le degré de chaleur de la température de l'air. Dès que le froid commence, il circule avec plus de lenteur, et cette lenteur suit la progression du froid. Pendant l'hiver ils restent engourdis dans un état de léthargie, sans prendre de nourriture. Comme ils ne perdent alors presque rien par la transpiration, ils n'ont pas besoin de réparer. Ce même phénomène se voit dans les *loirs*; voyez *ce mot*. C'est pendant l'hiver qu'on les saisit dans leur retraite. En été ils creuseroient sous terre à mesure qu'on avanceroit. Ces animaux deviennent familiers. Ils s'asseient sur le derrière, se servent de leurs pattes de devant comme de mains pour manger. Les Savoyards indigens dressent cet animal à plusieurs petits exercices, et le promènent dans toute l'Europe. L'adresse avec laquelle il grimpe entre deux rochers leur a, dit-on, servi de leçon pour grimper dans les cheminées. La chair de la marmotte a le goût du porc; elle fournit à la nourriture de plusieurs milliers d'hommes.

MARNE. Cette substance propre à fertiliser les terres, varie dans le mélange de ses principes. C'est un composé de glaise, de craie, de sable, et sur-tout de coquilles détruites. La vertu de cette riche matière doit être attribuée aux sels qui entrent dans la composition des coquilles et aux parties huileuses qui sont si abondantes dans la plupart des animaux testacés. La marne un peu crayeuse ou sableuse convient mieux dans les terres fortes, compactes : l'argilleuse, dans les terres légères, sableuses. Cette terre précieuse se trouve dans bien des provinces, à des profondeurs plus ou

moins grandes. On la laisse exposée à l'air, au soleil. Elle s'y divise. On la répand sur la terre. Son effet est plus ou moins hâtif sur le sol à raison de la nature de la Marne. On ne l'éprouve quelquefois qu'à la seconde ou troisième année ; mais cet engrais peut durer quinze ou vingt ans. Son usage ne dispense point de fumer les terres. Il doit même être modéré. L'excès de cet engrais causeroit dans les terres une fermentation trop forte qui en épuiseroit insensiblement les sucs et détruiroit les principes de leur fécondité. La marne très-argilleuse peut être employée avec succès à dégraisser les étoffes. On la nomme *marne à foulons*, parce qu'elle sert à nettoyer et à repomper l'huile nécessaire à la préparation des laines.

MAROTTI. Grand arbre du Malabar dont les feuilles ressemblent à celles du laurier, et dont le fruit contient, dans un large noyau, dix ou onze amendes, desquelles on tire une huile excellente pour appaiser toutes sortes de douleurs.

MAROUTE. Voyez *Camomille*.

MARRONNIER-D'INDE. Cet arbre originaire des Indes, donne, au moment où la nature se réveille, une ombre délicieuse, et présente le plus beau spectacle par ses belles girondoles de fleurs: Le tilleul pour lequel on prend du goût, fait peut-être un peu trop oublier le marronnier. On peut, en lessivant son fruit avec des cendres, lui enlever son amertume et en préparer une bonne nourriture pour les volailles. Les marons-d'inde servent au chauffage des pauvres gens. Les enfans s'amusent à faire, avec ce fruit, des reliefs et des sculptures, dont le degré de perfection annonce l'adresse et le talent. On a essayé, dit-on,

d'en faire de la bougie pour éclairer ; mais la lumière en étoit triste et sombre. Son bois est de mauvaise qualité, tendre, filandreux, molasse et pourrissant ; cependant les menuisiers et les sculpteurs l'emploient quelquefois pour des ouvrages destinés à être peints ; mais il n'est guères propre qu'à faire des bierres. On s'en sert aussi pour le chauffage, faute de meilleur.

MARRABE. Plante amère qui croît de la hauteur d'un pied, le long des vieilles murailles, et qui pousse plusieurs rejetons velus, carrés et blanchâtres. Ses feuilles sont ridées et couvertes d'un coton blanc ; ses fleurs blanches et petites font plusieurs cercles autour de sa tige. Le marrabe est abstersif et purge le poumon et la poitrine. Il y a un marrabe noir dont les feuilles ressemblent à celles de la mélisse, mais sont d'une odeur désagréable, et qui croît le long des grands chemins.

MARSEAU. Voyez *Saule*.

MARSOUIN, *Souffleur*. Ce poisson, mis au rang des baleines, a le grognement du cochon. Il est très-agile et très-avide de harengs ; il les poursuit jusques sur leurs bancs, et devient la proie des pêcheurs. Les Islandais prétendent que ce poisson a, au commencement de l'été, les yeux couverts d'une espèce de taie. Ils le chassent alors de manière à le faire échouer sur les côtes. Ils mangent la chair des jeunes marsouins, et tirent de l'huile des autres. Il y en a plusieurs espèces telles que le *moine de mer*, ainsi nommé à cause de son coqueluchon, la *poursille* qui voyage par troupes dans toutes les mers. Les nageoires du marsouin sont d'une forme singulière. Celles qu'on conserve dans les cabinets ressemblent à des mains de squelettes.

MARTE. Cet animal est très-fréquent dans le Nord de l'Amérique, de l'Europe et de l'Asie, vit dans les bois, grimpe sur les arbres, attrape, avec finesse les oiseaux, dévore leurs œufs, fait la guerre aux mulots, écureuils et autres petits animaux. Il échappe à la poursuite des chiens et du chasseur, en montant à la cîme des arbres. La femelle s'empare d'un nid commode et construit avec art. C'est celui de l'écureuil. Elle y met bas deux petits. A la vue de la marte, les oiseaux s'animent de colère, la suivent de loin, jettent des cris pour s'avertir de fuir ce dangereux ennemi. Cette animosité, ce cri leur sont naturels contre le renard, le loup, la fouine, et tous les animaux carnassiers, et jamais contre le cerf, la biche, le lièvre, etc. dont ils n'ont rien à craindre. On fait avec la peau du dos, et avec les queues de marte, de belles fourrures.

Marte-Zibeline. Voyez *Zibeline*.

MARTEAU. Ce poisson de mer porte aussi le nom de *pantoufflier*, *Zygène*. A Marseille on le nomme *poisson juif*, à cause de sa ressemblance avec l'ornement de tête que les juifs de Provence portoient autrefois. Le marteau devient très-grand. On le voit en Amérique, dans la Méditerranée. C'est une espèce de chien de mer très-vorace. Toute proie lui convient, sur-tout la chair humaine. Il est fort, vigoureux, s'élance sur sa proie, la dévore. Rien ne peut échapper à la multitude des dents dont sa bouche est garnie.

Marteau, ou *Crucifix*. Cette espèce d'huître est un coquillage recherché des curieux. On est surpris de voir la justesse avec laquelle les deux valves se ferment malgré l'irrégularité de leur forme. Ce coquillage nous vient des Indes.

MARTIN-PÊCHEUR. Cet oiseau, l'un des plus beaux que nous ayons dans ce climat, se nourrit de petits poissons, les saisit avec adresse, en rasant la surface de l'eau, c'est sa seule nourriture. Lorsque son estomac a bien digéré les chairs et extrait tout le suc nourricier, l'oiseau a, comme les oiseaux de proie, l'avantage de rejeter écailles, épines, arrêtes, nageoires. La femelle pond cinq ou six œufs dans quelques trous de rats d'eau ou autres sur le bord des eaux, fait deux ou trois couvées par an. Ses œufs sont apparamment souvent dévorés; car cet oiseau n'est pas commun.

MARTINET. On distingue le grand et le petit martinet. C'est une espèce d'hirondelle qu'on apperçoit la première en France et qui disparoît la dernière. Elle plane et vole d'une vitesse extrême. Sa vue est perçante. Elle attrape, avec la plus grande agilité, les insectes qu'elle découvre à des distances éloignées. La grande espèce de martinet qui est aussi la plus grande des hirondelles, est armée d'ongles crochus qui serrent très-fort. Elle aire sous les ponts, dans les fentes des arches et sous les toits des plus hauts bâtimens. Le nid bien cimenté, de figure sphérique, n'a qu'une petite entrée. Le martinet est friand des œufs des petits oiseaux. On le voit souvent roder autour de leurs nids, et y jeter, en volant, un coup-d'œil de gourmandise. Il donne bien de l'inquiétude au père et à la mère, qui l'éloignent par leurs cris et même en le poursuivant. En leur absence le martinet entre, casse les œufs, les mange, tue quelquefois les petits nouvellement éclos, et met la désolation dans le petit ménage.

MARUM, ou *Marjolaine de Crète.* On est

obligé, dans les jardins, de couvrir cette plante de petits cerceaux de fer. Son odeur attire les chats de toutes parts. Ils se roulent dessus, la mordent, l'humectent de leur salive. Elle les met en chaleur. Cette plante est singulièrement utile dans les maladies de nerf.

MASANDIBA. Espèce de cerisier du Brésil, mais dont le fruit n'est pas rond, et contient dans son noyau un suc laiteux fort agréable.

MASQUAPENE. Les habitans de Virginie retirent, de cette racine un suc rouge, dont ils se servent pour peindre leurs meubles et leurs armes.

MASSUE. Ces espèce de coquilles sont du genre des *pourpres*; voyez *Pourpres*.

Massue *des Sauvages d'Amérique.* Voyez *Mabouja*.

MASTIC. On donne ce nom à la résine que fournit le lentisque. Le plus estimé est le *mastic blanc* de l'isle de Chio. Il se casse sous la dent, s'enflamme sur le charbon et s'amollit à la chaleur comme la cire. C'est un très-grand objet de commerce chez les Turcs. Pour préparer leur récolte, ils nettoyent bien le pied de l'arbre et font, au milieu de l'été, une première incision au lentisque. La résine coule le long de l'arbre jusqu'à terre. Celle qui se fige sur l'arbre est la plus propre et la meilleure. A la fin de l'été l'on ramasse la résine par un tems sec et serein; puis on fait encore de nouvelles incisions à l'arbre, pour faire une seconde récolte au commencement de l'automne. Les jeunes arbres en donnent plus que les vieux. Le grand seigneur retire de l'Archipel quatre-vingt-dix mille livres pesant de mastic. Les femmes de Turquie mâchent

le mastic comme les Indiens le bétel. L'usage du mastic blanchit les dents, fortifie les gencives et donne à la bouche, une odeur agréable. On mêle aussi du mastic dans le pain, pour lui donner un goût plus exquis. On retire encore du mastic de plusieurs autres arbres. Peut-être est-ce celui connu dans le commerce, sous le nom de *mastic femelle*.

MATRICAIRE, *Espargoute*. Cette plante est un puissant hystérique. On prétend que son odeur forte chasse les cousins.

MATRISYLVA. Plante qui s'entortille à tout ce qu'elle rencontre, et qui croît dans les champs, parmi les buissons. Ses feuilles sont blanchâtres, croissent deux à deux, et ressemblent, pour la forme, à celles du lierre. Sa fleur est blanche. On prétend que les feuilles et la graine arrêtent le *hoquet*.

MATTE. Voyez *Thé*.

MATTOUCE. Plante de la Virginie, dont la semence a beaucoup de ressemblance avec le seigle, et dont les habitans font un fort bon pain, et qu'ils mêlent avec la graisse des bêtes sauvages.

MAVALI. Poisson des Indes occidentales, d'une grosseur extraordinaire, qui est capable de s'apprivoiser. La ressemblance qu'on lui attribue avec la vache, le goût qu'on lui suppose pour l'eau douce, et l'habitude qu'il a de se montrer à découvert sur le rivage, et de marcher quelquefois à sec, font juger que c'est la *manatée* ou le *lamantin*, sous un autre nom.

MAUVE. On distingue plusieurs espèces de cette plante. La *mauve de jardin* ou *rose tré-*

mière fait un bel effet dans les parterres. La *mauve en petit arbrisseau* est charmante par ses belles fleurs couleurs de feu. Les feuilles des mauves sont mucillagineuses et très-adoucissantes.

MAUVIETTE. C'est *l'alouette engraissée.* Voyez *Alouette.*

MAYS Voyez *Bled de Turquie.*

MÉANDRITES. Ces petits logemens d'insectes sont formés par des polypes. Leur caractère est de n'être ni lisses, ni porreux, ni étoilés, mais profondément sillonnés de différentes manières. On leur donne le nom de *cérébrites*, lorsqu'ils présentent sur la surface des anfractuosités semblables à celles du cerveau. Le polype vivant occupe la superficie comme dans les madrepores. On voit des Méandrites pétrifiés.

MÉCAXOCHILTE. Petit poivre-long du Mexique, que sa qualité chaude et sèche fait employer dans la composition du chocolat, auquel il donne d'ailleurs un goût agréable. On lui attribue quantité d'autres vertus.

MÉCHOACAN, *Rubarbe blanche*, *Scammonée d'Amérique.* La racine de cette espèce de liseron est un purgatif très doux, qui n'est point désagréable. On lui a substitué le jalap, depuis qu'on a reconnu que la propriété purgative du méchoacan se dissipoit par l'ébullition.

Méchoacan *du Canada.* Voyez *Morelle à grappes.*

MÉCONIUM. On donne ce nom à l'opium que l'on retire en Angleterre des têtes de pavots bouillies.

MÉDICINIER *d'Espagne.* Voyez *Ricin.*

MÉDIUM. Plante dont on prétend que la graine a des vertus contraires à celles de sa racine. La graine est apéritive et la racine astringente. Elle tire son nom de la Médie, d'où elle vient. Ses feuilles ressemblent à la *flambe*. Sa fleur est grande, ronde et rouge.

MÉLASSE. Voyez *Canne à sucre*.

MELESE. On voit cet arbre dans le Dauphiné, en Savoie, sur les Alpes, sur le mont Apennin et dans les pays du Nord. On retire, dans le Briançonnais et dans le Valais, de la térébenthine de ces arbres. On leur fait, en été, des trous qui pénètrent jusques dans le bois. Il découle jusqu'en automne, de l'écorce et des vaisseaux ligneux, une matière résineuse fluide ; c'est la *térébenthine*. On la recueille dans des baquets placés sous les canules creuses appliquées à l'arbre. Un arbre vigoureux peut fournir, pendant quarante ou cinquante ans, sept ou huit livres de térébenthine chaque année. On retire, par la distillation de cette térébenthine, une huile essentielle que l'on vend quelquefois sous le nom de *térébenthine de Venise*. Elle entre dans la composition de plusieurs emplâtres et dans les vernis. L'écorce des jeunes arbres est propre à tanner les cuirs. Les feuilles et les fruits sont astringens. Le bois résineux est excellent pour la construction des vaisseaux. On emploie, dans le Briançonnais, les arbres dont on retire la résine à construire les maisons. La charpente, d'abord blanche, devient noire. La chaleur fait sortir des bois la résine qu'ils contiennent encore. Il se forme sur les charpentes un vernis beau, luisant, qui se durcit à l'air. Ce vernis rend les maisons impénétrables à l'eau, mais très-combustibles. On a la précaution de bâtir chaque maison isolée. Dans les

été secs et dans les grandes chaleurs, il transpire une espèce de manne des feuilles du mélèze. Voyez *Manne de Briançon.*

MELET, ou *Sanclès.* Ce poisson de mer, très-commun en Languedoc, est une espèce de *sardine.* Voyez *ce mot.*

MELETTE. Ce poisson de la côte d'Or en Afrique, desséché comme le hareng de Hambourg, ou mariné comme le thon, est très-bon.

MÉLICA. Nom d'une espèce de bled, dont la plante ressemble au roseau, avec cette différence que le tuyau contient une moëlle blanche, et qu'il croît un grain au sommet dans des pélicules. Ce grain est commun en Italie, où les gens de la campagne le font moudre, et en font un pain âpre et grossier; il sert aussi à nourrir les pigeons, et rend leur chair excellente.

MÉLILOT, ou *Mirlirot.* Cette plante croît par-tout dans nos champs. Elle est carminative; appliquée extérieurement, émolliente. Verte, elle a peu d'odeur; beaucoup lorsqu'elle est sèche. Une poignée mise dans le ventre d'un lapin clapier qu'on fait rôtir, lui communique le goût et le fumet d'un lapin de garenne.

MÉLISSE. On prépare, avec ses feuilles, une eau distillée pour les potions cordiales et hystériques. Elle entre dans la composition de l'eau de mélisse, ou eau des carmes; mais on y ajoute alors plusieurs aromates. La décoction de feuilles de mélisse avec un peu de nître, est très utile dans les indigestions, occasionnées par les champignons. On fait un ratafia très-stomachique avec la mélisse de Moldavie.

MÉLOCACTE. Plante qui est hérissée d'é-

pines, et ressemble à une pomme. Rien n'est si bizarre que sa figure. Elle forme une espèce de poligone, rempli de suc. Sa fleur est en cloche, tubuleuse, nue; et son ovaire dégénère en un fruit mou et plein d'une multitude de semences.

MÉLOCARDUUS. Plante d'Amérique, qui croît contre terre, et qui n'a ni branches, ni feuilles; c'est un seul fruit qui sort de la terre en forme de gros melon; mais dont la chair est plus molle, et d'un goût aigrelet. Son écorce qui est verte, est armée d'aiguillons recourbés qui forment comme des étoiles dans leurs divisions, et qui empêchent qu'on ne la prenne aisément. De-là vient son nom, *melon-chardon*.

MÉLOCHIA. Espèce de betterave d'Egypte, qui est un aliment commun du pays. Ses fleurs sont couleur de safran; ses feuilles semblables à celles de la betterave, excepté qu'elles sont plus étroites, plus longues et plus aigues. Sa graine est noire, et continue dans une cellule terminée en pointe. Le *mélochia* est connu en France sous le nom de *jambon*, et se mange préparé comme les bettesraves.

MÉLOCHITE. Pierre *mélochite* ou *arménienne*. C'est ce qu'on nomme vulgairement la *pierre d'azur*, bleue et verte, à l'usage des peintres. Sa grosseur est celle d'une noisette; elle diffère du *lapis-lazuli*, et n'a aucune veine d'or.

MELOLONTE. Ce genre d'insecte ressemble beaucoup à la chrysomèle, dont il diffère par les antennes en scie. Il y en a de différentes couleurs.

MELON. Il y a une multitude infinie d'espèces

pèces de ce fruit. Cette plante porte sur le même individu des fleurs mâles et des fleurs femelles. Ces premières, nommées *fausses fleurs*, sont retranchées par les jardiniers. Si on les ôtoit trop tôt, on n'auroit pas de fruit; la poussière féconde n'auroit point saisi la fleur femelle qui produit le fruit. En Italie et dans les climats chauds, sa patrie, le melon est d'un goût plus exquis. On l'élève en pleine terre; nous n'en jouissons ici que par art, sur couches, qu'on réchauffe avec du fumier. On doit s'attâcher aux espèces qui paroissent le mieux réussir. Le melon maréché devient très-gros. Le petit melon de Florence, ou *cantalupi*, dont on distingue quatre espèces, le verd, le noir, l'orangé, le blanc, est très-délicieux. Dans certaines années, nos melons le disputent quelquefois à ceux de Provence. La bonne espèce et la saison contribuent plus à la qualité du fruit que ces eaux que quelques jardiniers vendent, pour y faire infuser les graines. Il est difficile de saisir le point de maturité du melon. Les indices extérieurs sont une écorce verte, une queue amère au goût. L'odeur trop exaltée indique qu'il est passé. Le son creux prouve qu'il n'est pas mûr et qu'il n'a pas d'eau. La pesanteur, à raison du volume, est un indice favorable. Les graines de melon sont rafraîchissantes. Elles entre dans les émulsions d'orgeat.

Melon *d'eau*. Cette espèce de citrouille mûrit très-bien en Italie. On y boit, avec plaisir, son suc aqueux. Il n'incommode pas, et rafraîchit beaucoup. Il ne mûrit point sous notre climat. Les confituriers le préparent, et lui font prendre le goût de cédra et de bergamotte, ou tel autre qu'ils desirent.

Melon *pétrifié*, ou *melon du Mont-Carmel*. Ce sont des *géodes*. Voyez ce *mot*.

MELONGENE. Ce fruit, dans nos provinces méridionales et dans les pays chauds, se mange cuit comme les concombres ou en salade. Sous notre climat, son degré de maturité n'est point assez parfait, pour qu'il soit un aliment sain.

MEMBRE *de baleine*. La longueur est de six à sept pieds. On en voit un à Paris avec une omoplate de ce poisson. Voyez au mot *baleine*, l'histoire de son accouplement.

MEMBRE *marin*. Voyez *priape de mer*.

MENDOLE. Ce petit poisson est assez bon; meilleur frit que bouilli. On le nomme à Marseille *cagarel*, et en Languedoc *jusel*.

MENON, animal terrestre, à quatre pieds, semblable au bouc ou à la chèvre, et de la peau duquel on fait le maroquin.

MENTHE. On distingue un grand nombre d'espèces de ces plantes odorantes. Le suc de la petite *menthe à épi*, bu dans du vinaigre, arrête, dit-on, le hoquet. Les feuilles de menthe aquatique sont bonnes contre la piqûre des guêpes et des abeilles. En Afrique on retire, par distillation, de la *menthe frisée*, une huile qui excite au plaisir. Elle met la bouche en feu, et répand bientôt par-tout le corps une fraîcheur singulière, ainsi que l'éther acéteux.

MENTALE-MARINE. Espèce de sang-sue de mer, qui ressemble à la racine de *nénuphar*, et qui se trouve ordinairement sur le rivage. Cet insecte est fort dur, et sa couleur est rougeâtre. Il ne nage point, et sa marche est même fort lente.

MÉRA. Arbre de Madagascar, dont le bois a la couleur et la dureté du buis. Ses feuilles ressemblent à celles de l'olivier.

MERCURE. Cette substance métallique est

sans tenacité, toujour fluide et coulante. Elle réunit des qualités qui paroissent en quelque sorte coutraires et incompatibles ; telles sont l'extrême fusibilité et la grande volatilité, jointes avec la densité et la pesanteur métallique presques au plus haut degré. C'est un métal qui est continuellement en fusion. Le plus petit degrés de chaleur de l'atmosphère suffit pour l'y conserver. L'expérience faite à Pétersbourg en 1760 le prouva. On augmenta le froid naturel par un mélange de neige et d'esprit de nitre. Le mercure des thermomètres se fixa, devint flexible et malléable sous le marteau. Ce métal, exposé au feu, se sublime en vapeurs. Ces vapeurs réunies ne font que du mercure coulant. Tenu sur le feu par Boërhave pendant quinze ans à une chaleur très-douce, il n'a subi aucun changement. Il s'est formé à sa surface un peu de poudre noire. Par une simple trituration, elle a reparu sous la forme de mercure coulant. On amalgame le mercure avec l'or et l'argent, pour dorer et argenter. Il se combine facilement avec eux. On l'emploie pour l'extraction des mines de ces deux métaux. Mêlé avec l'étain, il sert à étamer les glaces. On en fait des boules de mercure propres à purifier l'eau. Les personnes peu instruites et à têtes chaudes risquent quelquefois d'être dupés par des aigrefins. Ceux-ci leur font accroire qu'ils possèdent une liqueur, avec laquelle ils convertissent le cuivre en argent. Pour y parvenir, ils plongent une lame de cuivre dans une liqueur, elle en sort brillante, argentée. Le phénomène en impose à l'œil. Cette liqueur est une dissolution de mercure avec excès d'acide. L'acide s'unit au cuivre et fixe le mercure, qui donne le brillant argentin. Le mercure est devenu entre les mains des habiles médecins, le remède le plus

puissant et le plus sûr dans les maladies vénériennes.

MERCURIALE. Cette plante est un excellent émollient. Elle pourroit peut-être, ainsi que la *mercuriale sauvage*, donner une couleur bleue en teinture. Elle en donne des indices, lorsqu'on la sèche dans les herbiers.

MERISIER. Cette espèce de cerisier des bois est employée pour greffer les bonnes cerises, qui deviennent sur cette greffe plus grosses et plus belles. On retire, des merises fermentées par la distillation, une eau-de-vie très-estimée, connue sous le nom de *keyser-waser*. Le bois de merisier est recherché par les tourneurs et par les luthiers. Il y a une espèce de merisier à fleurs doubles qui, par ses belles guirlandes de fleurs blanches, présente, à la fin du printems, le spectacle le plus charmant.

MERLAN. Ce poisson, d'un goût délicat, vient sur les côtes, lorsqu'il est poursuivi par d'autres gros poissons, ennemis redoutables qui cherchent à le dévorer; mais il tombe de caribde en scylla. Il donne tête baissée dans les filets des pêcheurs. En Allemagne, en Flandres, en Pologne, on assaisonne ce poisson, et on le colore, dit-on, avec la racine de curcuma. On trouve des merlans hermaphrodites. On y distingue sensiblement la laite et les œufs.

MERLE. On distingue plusieurs espèces de ces oiseaux. Ils diffèrent par la couleur de leur plumage. Le *merle rouge*, ou *du Brésil*, est des plus beaux, ainsi que le *merle de rose* d'Italie. Notre merle, dès le commencement du printems, anime la nature par son chant agréable. Il a des talens naturels, est susceptible d'apprendre et de retenir des paroles, siffle très-bien les airs qu'on lui enseigne, devient un petit orphée. Le mâle est le seul qui soit doué de cet

avantage. Le beau *merle bleu de la Chine* a des dispositions pour acquérir les mêmes talens.

MERLE *blanc*. Cet oiseau, que le vulgaire promet comme une récompense dans les défis d'une exécution impraticable, est très-rare. Cependant on le trouve en Afrique, en Savoie, en Auvergne, en Arcadie. Il a les mêmes qualités, les mêmes talens que le nôtre.

MERLE *de rocher*. Voyez *Casse-noix*.

MERLE, ou *Merlot*. La chair de ce petit poisson de mer est assez bonne, et d'une digestion facile.

MERLU, ou *Merluche*. Cette espèce de petite morue desséchée ne convient qu'à des estomacs vigoureux. Elle est toujours dure, coriace. Les Français la pêchent dans les parages voisins de la terre de Labrador. On la sale, pour mieux la conserver.

MÉROPS. Oiseau de la grandeur d'un étourneau et fort semblable au merle, mais dont les plumes sont bleues sur le dos et pâles sur le ventre. Il est fort commun en Italie, où il porte aussi le nom de *musicpula*, parce qu'il vit d'abeilles et d'autres mouches. Sa voix approche assez de celle de l'homme, et dans son cri ou son chant, il prononce *grul*, *grurue*, *urbul*. On mêle son fiel avec de l'huile et de la noix-de-gale, pour donner aux cheveux une couleur fort noire.

MERVEILLE. Plante dont les feuilles ressemblent à celles de la vigne, mais sont plus petites et plus dentelées, et qui s'attachent, par quantité de petites branches, aux herbes et aux arbrisseaux voisins. Ses fleurs sont jaunâtres, et son fruit est une sorte de poire qui devient rouge en mûrissant.

MÉSANGE. Il y a un grand nombre de ces petits oiseaux. Ils varient par leur forme et par leur plumage. Leur ramage est un peu monotone. Ces oiseaux grimpent le long des troncs des arbres comme le pivert. Ils cherchent les insectes, les chenilles, dont ils se nourrissent, en détruisent beaucoup. La *mésange à longue queue* construit, avec de la laine, de la mousse et des toiles d'araignée, un nid de la forme d'un œuf placé comme sur sa pointe. L'entrée du nid est une couverture pratiquée dans le milieu. L'intérieur est tapissé de duvet. Les jeunes oiseaux sont à l'abri de toute intempérie de l'air. La petite *mésange bleue* est, dit-on, sujette à la goutte. On prend les mésanges aux collets. Des noix ou du suif servent d'appât. La *mésange de Lithuanie* construit un nid soyeux avec le coton du chardon, le suspend à une branche. Le mâle de la *mésange barbue de Jutland* est le mari le plus complaisant. Il couvre de son aîle sa tendre épouse pendant le sommeil. La *mésange du Bahama et du Cap* sont de jolis musiciens. Mêlés avec les serins, ils font de petits concerts très-agréables.

MÉSÉRÉON. Plante dont les feuilles ressemblent à celles de l'olivier, et qui produit aussi une sorte d'olives, qui sont successivement vertes, rouges et noires. Les feuilles du *méséréon* sont amères et piquantes. Elles purgent a bile; mais l'usage en est dangereux.

MESORO. On mange beaucoup de ce petit poisson de mer à Venise.

MESQUITE. Le fruit en gousse de ce bel arbre d'Amérique sert à engraisser les bestiaux, les chèvres. La chair en acquiert beaucoup de délicatesse. Dans les tems de disette, on fait, avec sa graine, une espèce de pain.

METEL. Nom donné au fruit de la *pomme épineuse*. Voyez *ce mot*.

METLE. Arbre du Mexique, dont le tronc rend, par incision, une liqueur fort claire et fort agréable à boire, qui se convertit en miel, lorsqu'on la fait bouillir. Les Sauvages en font leur délice. Les feuilles de l'arbre sont d'une grandeur extraordinaire, et munies de fortes épines, qui servent de poinçons et d'aiguilles.

MEULE. Voyez *Lune*.

MEUNIER. La chair de ce poisson est blanche et peu délicate. On en voit quelquefois du poids de cinquante à soixante livres.

MIBI. Plante sarmenteuse de l'Amérique, qui est une espèce de liane de la grosseur d'une plume à écrire; on s'en sert pour diverses sortes de petits ouvrages, et pour attacher des choses légères.

MICA. Tout ce qui reluit n'est pas or. C'est cette poudre brillante qu'on met sur l'écriture. La nature de cette substance peu connue est flexible, élastique, réfractaire, indissoluble dans les acides. On en distingue de plusieurs espèces, le *mica argent de chat* et le *mica or de chat*. On les trouve, ou enclavés dans des pierres de roche, ou mêlés avec le sable dans certaines rivières. Justi, chymiste allemand, a découvert, depuis peu, dans le *mica jaune*, inattaquable aux acides, une nouvelle substance métallique. D'abord en lui donnant l'argent pour fondant, il en a tiré une chaux semblable à celle de l'or, ensuite un métal aigre qui sembloit tenir le milieu entre le fer et le zinc. Il le fondit avec de l'or, qui en parut plus beau, plus fin et cependant malléable. Justi croit que ce mica contient un des principes de l'or. L'espèce de

mica le plus beau et le plus transparent est le *verre-de Moscovie.* On l'employoit autrefois en Russie au lieu de vitre. On les nettoyoit avec une lessive de cendre jaune.

MICACOULIER, ou *Lotier en arbre.* Il est originaire des pays chauds, se naturalise très-bien ici dans les terreins humides, croît à la hauteur d'un orme. On en fait de belles avenues. Ses tiges souples, obéissantes se prêtent à former des berceaux, des palissades. Son bois pliant fait d'excellens cerceaux. Son élasticité le rend propre à faire des brancards de chaises.

MICHEN-PULVER. C'est une espèce de poudre arsenical que l'on met dans de l'eau, pour faire périr les mouches. Ces parasites affamés boivent de cette eau, et périssent quelques momens après.

MICROSCOME. Cet animal de mer singulier paroît, au premier coup-d'œil un morceau de rocher. Son logement est composé de détrimens de coquilles, de corail et autres concrétions marines. Les scolopendres, coquillages marins, s'attachent quelquefois sur lui. On observe à son domicile pierreux deux trous. Il les couvre et ferme à son gré. C'est par-là qu'il pompe l'eau, et qu'il la rejette lorsqu'on le manie. Sa chair est tendre, très-bonne à manger.

MIEL. Les abeilles ont fréquenté de tout tems les glandes des fleurs, dont la connoissance n'est due qu'à nos Botanistes modernes. C'est là qu'avec leur trompe, elles recueillent le miel. Elles parcourent bien des fleurs, avant de pouvoir en emplir la vessie de leur estomac. Elles retournent à la ruche, en présentent sur leur trompe aux travailleuses, ou le dégorgent dans les alvéos pour la provision d'hiver. Lorsque les cellules en sont bien pleines, on les ferme avec

avec un couvercle de cire. Le miel est plus ou moins beau, liquide ou grenu, suivant les plantes sur lesquelles elles le recueillent. Le miel recueilli dans les pays chauds, sur des plantes narcotiques, a quelquefois la propriété d'enivrer, d'assoupir, ainsi qu'on peut le voir au mot *chamœrodendros.*

MILABRE. Ce petit insecte se trouve sur les fleurs. On ne connoît guère son histoire.

MILAN. Cet oiseau de proie est des plus vigoureux. Le sacre et le duc lui font une guerre cruelle. Le sacre est le seul des oiseaux de proie qui puisse l'atteindre Il fond sur lui, le terrasse. On dit que le *milan noir* de la côte d'Afrique, est si hardi, qu'il enlève du poisson dans les marchés, à la main des femmes qui le portent.

MILAN-MARIN. Cette espèce de poisson volant s'élève au-dessus de l'eau, pour éviter les poissons qui le poursuivent, vole par élans, retombe dès que ses aîles se sèchent. Sa tête, pendant la nuit, paroît toute brillante d'étincelles. Son palais a l'éclat d'un charbon de feu.

MILLE-CANTONS, *Sotteville monté.* Ce petit poisson de rivière est très-délicat. On en pêche à Genève, à Rouen. Pour en conserver l'espèce, il y a quelquefois des défenses de le pêcher.

MILLE-FEUILLE. Voyez *Herbe au charpentier.*

MILLE-PERTUIS. Les fleurs de cette plante infusées dans l'huile, sont un spécifique des plus puissans pour modifier et consolider les plaies et ulcères.

MILLE-PIEDS. Voyez *Scolopendre.*

MILLE PORES. Ces habitations sont formées

par des espèces de polypes. Elles sont ainsi nommées à cause de la multitude de leurs petits trous, qui pénètrent dans l'intérieur et servent de logement aux polypes. Les mille-pores adhèrent quelquefois à des astroites et autres polypiers, accidens heureux qui en augmentent le prix. Ces mêmes corps fossiles sont appelés *mille-porites*. Voyez *Corail*, *Polypes*.

MILLET, ou *mil*. Il y en a deux espèces que l'on cultive de préférence; savoir, le *petit millet* et le *grand millet*, ou *sorgo*. Ces plantes, originaires des Indes, se sont assez bien naturalisées sous notre climat. Le *petit millet* se plaît dans les terres douces, légères. Son grain se conserve très-bien, n'est point attaqué par les charansons. Mondé, on peut le préparer comme le riz. En Guyane on le mout, et avec sa farine on en fait du pain et diverses préparations, aussi bonnes qu'avec la farine de manihot. Le *sorgo* se plaît dans les terres fortes, humides. Sa graine est excellente pour engraisser la volaille. En Italie, les pauvres gens en font quelquefois du pain; mais il est noir, âpre au goût, difficile à digérer, et peu nourrissant.

MIMBOUCHE. Arbre de Madagascar, dont les feuilles jettent un odeur fort agréable, et dont le bois, brûlé, est une espèce de parfum.

MINE *d'acier*. C'est une mine de fer d'une qualité plus parfaite. A la première fusion, elle devient acier.

MINEURS. Ces espèces de vers ont la tête armée de dents, qui leur servent de pioches pour miner et se creuser des galeries entre le parenchyme des feuilles. Ce ne sont point des séjours obscurs; ils sont clairs, vitreux, transparens. La lumière y pénètre. L'air y circule par

les pores des feuilles. Ces vers y vivent en sûreté à l'abri de tous ennemis, y trouvent la nourriture et le logement. Les uns habitent solitairement, les autres vivent en société. Ces espèces de vers sont très-variées. Ils se changent, ceux-ci en papillons, ceux-là en mouches, d'autres en insectes coléoptères.

MINIA. Serpent de Nigritie, dont on prétend que la grosseur est si prodigieuse, qu'il avalle des moutons et même des cerfs entiers; après quoi, il s'endort jusqu'à ce qu'il ait digéré sa proie.

MIRLIROT. Nom d'une herbe à fleur jaune, qui croît beaucoup dans les avoines, et dont l'odeur est assez forte.

MISCHIO. Nom d'une sorte de marbre qui est commun aux environs de Carrare et dans la Toscane. C'est un mélange de diverses couleurs. Il tire ordinairement sur le pourpre, avec des veines bleues et jaunâtres.

MINIUM. Voyez *plomb*.

MITES. Il y a un très-grand nombre d'espèces de ces insectes. Ils habitent chacun des lieux différens, les uns à l'entrée des latrines, les autres dans les caves, ceux-ci dans la farine, auprès des fours, ceux-là dans les livres. Ils font entendre un petit bruit, effet que produit le battement de leurs ailes, d'autres habitent dans les jardins, et d'autres enfin sous les plumes des oiseaux élevés en cage.

MITELLE. Plante qui contient un nombre infini de semences. Ses feuilles approchent de celles de la cortuse, et sa fleur est en rose, à cinq pétales.

MIZQUITIL. Arbre épineux de la Nouvelle-Espagne, dont les feuilles ressemblent à celles

de l'ail, et qui produit un fort bon fruit, de la forme du romarin, dont plusieurs nations sauvages se nourrissent au lieu de pain. On lui attribue des vertus médicinales, sur tout pour les yeux.

MOCAYA. On retire en Guyane, des grains de cette espèce de chou palmiste, une huile très-bonne à manger. On peut la substituer en peinture à l'huile de noix.

MOCOCO. Cette espèce de maki à queue annelée de blanc et de noir, présente une physionomie fine. A une figure élegante et svelte, il joint des mœurs douces, quoiqu'il tienne beaucoup du singe; mais il n'en a, ni la malice, ni le naturel. Son humeur est social. Vif, éveillé, actif, toujours en mouvement, sa pétulence le rend un peu incommode : c'est ce qui oblige de le mettre à la chaîne. Si on le laisse libre, il va se promener, mais revient au logis. Sa marche est oblique, de mauvaise grace. Il saute avec légéreté. Lorsqu'on le saisit à l'improviste ou qu'on l'irrite, il jette un petit cri court et aigu. Dans tout autre tems, il est silencieux. Pour dormir, il s'assied, le museau posé sur sa poitrine. Ces animaux vivent en société. A Madagascar, leur patrie, on en voit des troupes de trente ou quarante.

MOELLON. Cette espèce de pierre calcaire se durcit, étant exposée à l'air au sortir de la carrière. Le meilleur, pour les bâtimens, est celui qui a le plus de dureté.

MOINEAU. La classe de ces oiseaux est très-nombreuse. On en voit dans presque tous les pays. Notre *moineau franc* multiplie singulièrement, se familiarise aisément, apprend même un peu à parler. Il pille les fruits, les grains, dévore les abeilles, les chenilles, et plusieurs sortes d'insectes. Ce sont des ennemis qui font

de si grands ravages, que dans le Brandebourg leur tête est à prix. Les mâles se disputent les femelles avec chaleur. On se livre des combats corps à corps. Ils sont si lascifs, qu'on en a vu cocher leurs femelles jusqu'à vingt fois de suite, encore frais et prêts à recommencer les ébats amoureux. On prétend qu'ils sont sujets à être attaqués d'épilepsie. Cette maladie est vraisemblablement l'effet de leur trop grande ardeur. On a reconnu qu'elle étoit quelquefois une suite de l'abus des plaisirs. La chair de cet oiseau est maigre, sèche, d'assez mauvais goût. Les Indiens font, avec les plumes de leurs jolis moineaux, des ouvrages charmans de toutes couleurs et de toutes nuances. Le *moineau blanc* des pays du Nord, appelé aussi *moineau de neige*, passe l'été dans les montagnes de la Laponie, descend l'hiver dans le pays plat de la Suède, crie, lorsqu'il est pris, comme un jeune choucas. Sa chair grasse est d'un très-bon goût. En Suède, on l'élève en cage avec du chènevis et de l'avoine. Il ne dort presque jamais, sautille, et voltige toute la nuit. C'est l'ortolan de ces climats.

MOLI. Plante dont les feuilles ressemblent au chien-dent, et les fleurs à la violette blanche.

MOLLE, ou *poivrier du Pérou*. On fait, avec les baies de ce fruit, qui ont l'odeur et le goût de nos baies de genièvre, une liqueur vineuse très bonne, mais disposée à passer promptement à la fermentation acide.

MOLUQUE. Cette plante est propre à communiquer aux liqueurs un aromate agréable.

MOLYBDÈNE, *Mica des peintres, crayon d'Angleterre*. Cette substance, avec laquelle on fait les *crayons d'Angleterre*, paroît être une stéatite talqueuse contenant du zinc et du fer. On en trouve des mines plus ou moins sableuses.

On broie la molybdène la plus pure ; on la réduit en poudre ; on la mêle avec de la colle de poisson ; on en fait une pâte ; on la met dans des bâtons évuidés ; on les taille et ils servent de crayons ; on trouve ces mines dans la Hesse, dans la Finlande. La plus pure et l'unique en son genre, est dans la province de Cumberland en Angleterre. Il y a des peines rigoureuses contre ceux qui en feroient sortir du royaume, à moins qu'elle ne soit employée en crayon. On fait usage de la molybdène grossière et mêlée de sable, que l'on trouve dans le commerce pour nettoyer les ustensiles de fer.

MOLLUSQUES. Nom donné aux espèces de zoophytes d'une substance molle, tels que le *calmar*, *l'holothurie*, *le concombre marin*, *l'ortie de mer*, *la velette*, *la plume marine*, *la chenille*, ou *taupe marine*, *l'anémone de mer*, *la pomme folle de mer*, *le raisin de mer*, *les poumons marins*, etc.

MOMIE, ou *mumie*. On peut en distinguer de deux espèces : les unes sont des cadavres conservés naturellement. Pour les autres on a employé l'art. Les premières se trouvent dans les sables de Lybie, de Zaara. Des voyageurs péris de misère au milieu de ces sables arides, y ont été desséchés. Le sable fin s'est introduit dans toutes les parties. L'ardeur brûlante du soleil les a desséchés. Les momies embaumées se sont trouvées en Egypte. La vénération pour les corps morts des parens étoit un point essentiel de leur religion. Riches et pauvres employoient divers moyens pour les conserver. Il y avoit des embaumeurs. L'art consistoit à enlever les graisses, les liqueurs, à faire macérer les corps pendant soixante-dix jours dans des sels alkalis. On y introduisoit des aromates. On les préservoit de l'humidité avec des bandelettes enduites de ré-

sine odorante de bitume. Les bandelettes étoient de coton. On employoit, suivant les qualités des personnes, plus ou moins de somptuosité dans les embaumemens. On y voit des vers, des hyéroglyphes, des amulettes. Les tombes étoient unies ou sculptées, de bois ou de porphyres. D'autres étoient placées sous des pyramides. On a trouvé sous terre des lits de charbon, sur lesquels étoient des cadavres recouverts de nattes avec plusieurs pieds de sable par-dessus. C'étoit apparemment la manière dont les pauvres embaumoient leurs parens. On faisoit autrefois usage de mumie pour arrêter la gangrène. La mumie du commerce n'est que des corps nouvellement embaumés par les juifs. La mumie Egyptienne est trop rare. La momie, trouvée en Auvergne, peut être regardée comme le chef-d'œuvre de toutes les momies connues. Elle étoit bien supérieure à celles des Egyptiens, qui ne sont que des masses desséchées informes. On la trouva, en 1756, dans un tombeau dirigé d'Orient en Occident, construit de pierres: dans l'intérieur, étoit un cercueil de plomb de quatre pieds sept pouces de longueur; le couvercle étoit percé de deux ouvertures en fente, l'une au-dessus de la bouche, l'autre au-dessus de l'estomac, et rebouchées avec de l'étoupe. On ignore à quel dessein l'intérieur du cercueil étoit garni d'une substance aromatique mêlée d'argille. La momie, d'environ quatre pieds, n'étoit point roide, dure, sèche: elle avoit la souplesse, la couleur d'un cadavre mort depuis quelques jours, elle en avoit la flexibilité, prêtoit sous la main, ainsi que les viscères du bas ventre; plusieurs articulations étoient flexibles, la langue même étoit très-bien conservée. Les viscères n'avoit été, ni enlevés, ni desséchés, non plus que le cerveau. D'après le jugement

des savans, qui l'ont examinée, on pense que la matière de l'embaumement étoit un mêlange de poix, de poudre aromatique, principalement d'encens, de cannelle, de m·um, de valériane. Cette odeur étoit fort pénétrante; on ne pouvoit la faire disparoître des mains qu'avec de l'esprit-de vin. Cette momie, en restant exposée à l'air, est devenue noire, a perdu sa flexibilité et s'est raccourcie d'un demi pied. On remarque sur les bandelettes des caractères singuliers, tels qu'un grand G barré, un grand Y, et elle étoit enveloppée de deux suaires très-fins, et recouverte d'un gros fil tissu en forme de natte.

MOMINS. Fruit des Antilles, à-peu-près semblable au corosol, mais moins bon, quoiqu'il fasse une excellente nourriture pour les animaux. Il croît, dans les lieux humides, parmi les roseaux. Il y a, dans les mêmes isles, des prunes de *momins*, qui viennent sur un fort grand arbre, dont les feuilles ressemblent au frêne. Elles sont en grappes comme les cormes, et passent pour un remède excellent contre le flux de sang. On en fait aussi une liqueur capable d'enivrer. La couleur de ces prunes est jaune, picotée de rouge, et leur goût fort acide.

MONBAIN. On fait, avec ces prunes des Antilles, une excellente marmelade et une boisson délicieuse, en la mêlant avec de l'eau-de-vie. La fumée des noyaux brûlés de monbain, est un puissant sudorifique pour les nègres. Ils exposent les parties de leur corps attaquées de goutte à cette fumée, et la supportent la plus chaude qu'ils peuvent.

MONE. Cette espèce de guenon est connue aussi sous les noms de *vieillard*, à cause de sa longue barbe, et de *singe varié*, à cause de la diversité de ses couleurs. La mone se trouve

en Perse, en Barbarie, en Arabie, et dans les pays les moins chauds de l'Afrique et des Indes. Elle est vive, alerte, d'un naturel assez doux, s'apprivoise aisément. Susceptible d'éducation, timide, on la rend obéissante en la menaçant. Elle se nourrit de fruits, de viande cuite, de légumes, d'insectes; elle en est si friande, qu'elle va quelquefois soulever des pierres pour découvrir des vers, des fourmis ou autres insectes. Ses joues sont comme deux poches qui lui servent de magasins, pour conserver des provisions d'alimens pour un ou deux jours.

MONGOUS. Cette espèce de maki, originaire de l'Afrique orientale et de Madagascar, est plus petit que le mococo. Son poil est plus soyeux et un peu frisé. Mal-propre, frileux, il ne quitte point le coin du feu, sommeille souvent pendant le jour. Le moindre bruit l'éveille. Brusque dans ses mouvemens, pétulant par boutade, il se nourrit de pain, de fruits, ouvre les boîtes avec adresse, en dérobe les bombons, les sucreries, les confitures, lèche quelquefois jusqu'au sang. Si on le contredit, il mord cruellement. Il a un grognement presque continuel, exprime son ennui, lorsqu'on l'enferme seul, par un croassement semblable à celui de la grenouille. On les voit rechercher les chattes avec ardeur, parvenir à se satisfaire, mais sans accouplement intime et sans production.

MONOCLE. Cet insecte, ainsi nommé, parce qu'il ne paroît avoir qu'un œil, se trouve dans les mares, bassins, baquets et eaux dormantes. Ses antennes branchues lui tiennent lieu de rames. La manière dont il s'avance dans l'eau, en sautillant, le fait encore nommer *puce-d'eau*. Il fait aussi, mais plus rarement, usage de ses pattes pour nager. Sa queue fourchue dans quel-

ques espèces, simple dans d'autres, leur sert d'aviron. Leur couleur varie du blanc au verd et au rouge plus ou moins foncé, sans doute à raison des débris de végétaux dont ils se nourrissent. La teinture rouge qu'ils donnent quelquefois à l'eau, a fait croire à des hommes ignorans que l'eau s'étoit changée en sang. Trop foibles pour être carnaciers, ils sont, au contraire, la proie des autres insectes aquatiques, même des polypes. Leur corps ferme et dur est si transparent, qu'on apperçoit dans quelques-uns les œufs dont leur ventre est plein. Il y a des monocles qui portent leurs œufs en paquets à leurs côtés. Observés dans des bocaux pleins d'eau, on les voit se défaire de chacun de ces paquets à la fois ou séparément. Le *perroquet d'eau* et le *monocle à coquille* sont remarquables. Le dernier est pourvu d'une coquille bivalve dans laquelle il se renferme, si on le tire de l'eau. Cette coquille s'entrouve en dessous; l'insecte fait sortir ses antennes, à l'aide desquelles il nage très-vîte dans l'eau de côté et d'autre, cherchant un corps solide pour s'y arrêter, et c'est alors qu'il fait usage de ses pattes pour marcher, en les allongeant par l'ouverture de sa coquille.

MOOSE. Nom d'un gros animal de la Nouvelle-Jersey, dont le cuir est employé à faire d'excellens mufles.

MOQUEUR. Oiseau de la Virginie, qui imite parfaitement la voix humaine.

MORDELLE. Ce genre d'insecte se trouve ordinairement sur les fleurs, dans les bois, sur les arbres.

MORELLE. Les diverses espèces de cette plante à fleurs bleues, blanches ou doubles; sont propres à garnir des berceaux. Leurs baies prises

intérieurement, sont un poison qui cause des convulsions. Toute la plante employée extérieurement, est résolutive et adoucissante. Son suc, mêlé avec de l'esprit-de-vin, soulage dans les démangeaisons de la peau. Il y a une espèce de morelle assez commune aux environs de Montpellier, et sur-tout dans le Bas-Languedoc. La récolte de cette plante dans le grand Galargues se fait tout l'été. Les gens de la campagne vont la chercher quinze, vingt lieues à la ronde. Chacun cueille pour son compte. Le plus heureux ou le plus industrieux, est celui qui gagne le plus. On fait broyer toute la plante, excepté la racine, sous une meule de moulin par un tems sec et serein. Le marc est employé comme un excellent fumier. Le suc exprimé de la morelle, on en fait usage sur le champ ou au bout d'un quart-d'heure. Il y en a qui y mêlent un trentième d'urine. L'on verse ce suc sur des morceaux de toile de chanvre dont on fait provision. On froisse cette toile entre les mains. On la fait sécher au soleil, puis on l'expose au-dessus d'une cuve de pierre à la vapeur de l'urine dans laquelle on jette de la chaux vive ou de l'alun. Après cela, on l'imbibe encore de suc de morelle, et l'on recommence les mêmes opérations qu'auparavant, jusqu'à ce qu'elle soit d'un bleu noir foncé. Il est singulier que l'urine détruise la couleur, tandis que son alkali volatil développe les principes colorans. Ceux qui exposent leur toile imbibée de suc de morelle à la vapeur du fumier de cheval ou de mulet, courent risque de perdre le fruit de leur travail, lorsqu'elle est trop long-tems exposée. Il faut avoir soin de la retirer lorsque la couleur bleue paroît, autrement elle se passe et se détruit. Telles sont les préparations de ce qu'on appelle, dans le commerce, *tournesol en drapeau*. Les Hollandais

enlèvent, tous les ans, une très-grande quantité de ces toiles ainsi préparées et emballées dans des sacs. L'eau froide suffit pour faire décharger cette teinture. Les Hollandais en font usage, soit pour colorer leurs vins, la croûte de leurs fromages, et pour donner à la décoction d'iris, bien sucré, l'apparence du sirop de violette, soit pour en tirer ce qu'on appelle *tournesol en pâte*, espèce de laque sèche, où il entre de l'urine et de la chaux. Les teinturiers et les dessinateurs en font usage. Les sucreries, les gelées, les conserves, les liqueurs reçoivent aussi une couleur bleue par le moyen de cet ingrédient. Le bleu n'est pas aussi beau que celui qu'on retire du pastel et de l'anil des Indes ou indigo. L'extrait desséché de la morelle, est d'un bleu tirant sur le noir. Son fruit colore en bleu le papier. Si on laisse d'épurer du suc de cette plante, la partie verte se dépose. La liqueur qui surnage, est d'un bleu violet, reste dans cet état cinq ou six jours, et prend une teinture tirant sur le rouge.

Morelle *à grappes des Indes*, *herbe de la laque*, ou *vermillon*, *plante*. Elle est originaire de Virginie ; vient très-bien dans nos jardins, y fait un bel effet. On la fait entrer dans la composition du *baume tranquille*. Le suc de ses baies est purgatif. On en peut retirer une couleur purpurine ou violette bonne pour la peinture.

MORGELINE. Herbe qui croît à l'ombre, et qui porte une fleur bleue comme celle du mouron. On en vante l'effet pour les fistules des yeux. Elle produit plusieurs tiges qui sont un peu creuses et rouges par le bas. Ses feuilles sont rangées deux à deux par intervalles. Elles ont le dos élevé, et tirant sur le noir.

MORGOULES. Ces petits insectes de mer, lorsqu'on les retire de l'eau, ressemblent à une substance glaireuse. Ils font sur la peau l'effet des orties.

MORILLE. Cette espèce de champignon croît dans les bois. On le met dans les sauces, soit récemment cueilli, soit desséché, c'est un mets assez agréable.

MORINE. Plante du Levant qui se cultive à Paris au Jardin des plantes, et qu'on prétend cordiale, céphalique et stomachale; on en conserve en infusion. Ses feuilles sont beaucoup plus longues que larges, pointues, épineuses par les bords et d'un verd luisant. Ses fleurs qui sont blanches d'abord, rougissent en vieillissant. Toute la plante est d'un bel aspect, et haute de deux pieds et demi.

MORINGA. Arbre du Malabar, assez semblable au lentisque, dont le fruit qui est long d'un pied, et de la grosseur d'une rave, avec huit rangées de couleur claire, se mange cuit et se vend dans les marchés. Sa fleur est d'un verd brun, et sa racine passe pour un excellent antidote.

MORION. Pierre précieuse, qui est une espèce d'onyx, d'un noir rougeâtre, transparente et brillante. Elle vient des Indes et des divers endroits du Levant. On prétend que pendue au cou, elle chasse l'épilepsie et la mélancolie.

MOROCHITE. Cette terre douce et savonneuse est employée par les foulons pour nettoyer leurs étoffes.

MORPION. Ces espèces de poux multiplient prodigieusement, s'attachent à la peau, sucent le sang, s'introduisent sous l'épiderme, occa-

sionnent des démangeaisons cruelles. On nomme cette espèce en latin *pediculus ferox, pubis, inguinalis*. Le remède le plus certain est l'onguent mercuriel. Voyez *Pou*.

MORSE. Voyez *Vache marine*.

MORT *au Chien*. Voyez *Colchique*.

MORUE, *Molue*. Ce poisson multiplie beaucoup. C'est la manne des peuples du Nord. On en distingue de plusieurs espèces. La grande morue se pêche au banc de Terre-neuve, dans la baie de Canada, au Banc-Verd, à l'isle Saint-Pier, et l'isle de Sable. Ce poisson y est attiré par les insectes et poissons dont il se nourrit. Il est très-vorace. On le prend à l'hameçon : on y met pour appât les entrailles d'une morue dépecée. Il est si glouton, qu'il se prend même à un simple hareng de fer blanc. Un seul homme peut en pêcher par jour trois ou quatre cents. L'hameçon n'est pas plus tôt jeté, que la morue y mord. On en voit qui avalent quelquefois des morceaux de bois. Ils ont l'avantage de pouvoir le rejeter. C'est à la fin de l'hiver que les vaisseaux destinés à la pêche se mettent en mer. Tout le monde travaille : les uns pêchent, d'autres éventrent le poisson, d'autres le salent, d'autres l'empilent dans les vaisseaux. La pêche est faite en cinq ou six semaines. On est quelquefois quatre ou cinq mois. La morue pêchée en haute mer, est plus délicate et meilleure que celle que l'on pêche sur les côtes et dans les golfes. Elles y trouvent apparemment une meilleure nourriture. Les mâles sont plus délicats que les femelles. On les fait sécher, on les prépare de diverses manières.

MOSAIQUE. Voyez *Musivum opus*.

MOSE, ou *Moos*. Ce quadrupède habite la

Nouvelle-Angleterre et les parties septentrionales de l'Amérique. On en voit en quantité dans une isle près de la Terre-Ferme. Les Sauvages allument du feu pour les effrayer, environnent les bois, les obligent de se jeter à la mer, les poursuivent alors à force de rames, les tuent. Leur chair est très-bonne. Leur cuir s'emploie à divers usages.

MOSCHATELINE. Plante détersive et vulnéraire, qui croît dans les prés et les haies épaisses. Ses fleurs qui sont de couleur herbeuse, et ses feuilles qui sont découpées et divisées, d'un verd de mer, ont une odeur de musc, d'où elle tire son nom.

MOSQUITES, ou *Mousquite*. Ces cousins des Indes orientales sont aussi incommodes que les maringouins du Nord. Leur piqûre occasionne des vives inflammations. Le suc de limon ou le vinaigre en amortit l'effet, mais occasionne dans le premier instant des douleurs cruelles. Les grands, pour se garantir de ces insectes, couchent dans des lits entourés de gaze claire qu'on nomme *mosquilier*, ou *moustiquaire*. S'ils sommeillent pendant le jour, un nègre reste à côté d'eux et rafraîchit l'air avec un éventail de peau pour chasser les cousins. Dans les isles Antilles, on voit soir et matin, sur le bord du rivage, des nuées de mosquites.

MOSSE. Animal de l'Amérique septentrionale, de la grandeur d'un bœuf, et commun dans la Nouvelle-Angleterre, qui a le cou d'un cerf, la tête et la queue d'un daim, des cornes fort larges, qui muent tous les ans, les jambes longues et les pieds d'une vache. Sa chair est fort bonne et se garde long-tems après avoir été séchée à la manière des Sauvages.

MOTACILLE. Petit oiseau de couleur jaune. On prétend que sa cendre excite l'urine.

MOUCHE. La classe de ces insectes est des plus nombreuses. Variété dans les formes, dans la structure, dans l'organisation, dans la métamorphose, dans la manière de vivre, de se multiplier, de pourvoir à leur postérité. Chaque espèce est munie des instrumens qui lui sont les plus nécessaires. Quelle finesse, quelle proportion dans le détail des parties qui composent le corps de la mouche! Quelle précision, quel mechanisme dans le jeu, dans le mouvement! Les unes sont ovipares, les autres vivipares, celles-ci n'ont que deux petits à la fois. La multiplication des premières est par centaine. Les mouches sont des insectes lascifs, importuns, s'accommodant de toutes sortes de nourritures. A l'approche des orages elles ont plus de force, piquent plus vivement. Leur multiplication est plus nombreuse dans les pays humides et chauds. Il y en avoit autrefois une si grande quantité en Espagne, qu'il y avoit des veneurs de mouches, chargés de leur faire la chasse. Les vapeurs sulfureuses arsénicales les font périr. On les détruit en les prenant dans des fioles remplies d'eau de miel, ou entre des plaques de bois recouvertes de miel. Parmi cette multitude immense, il y en a quelques-unes dont l'histoire nous présente des faits très-intéressans.

Mouches-abeilliformes. Elles n'ont de remarquable que le port extérieur des abeilles. Elles voltigent comme elles de fleurs en fleurs, en recueillent le miel, mais elles n'ont que deux ailes, ne sont point armées d'aiguillons, et ne font point de récolte de cire. Ces mouches naissent de vers à queue de rat; (voyez *ce mot*) qui se plaisent dans les latrines, les eaux sales et croupies, et dans l'aliment des pourceaux. Ces vers vivent aussi dans la bouillie des chiffons

sons dont on fait le papier ; et, s'il en faut croire Linnœus, le ver, lorsqu'on bat la bouillie à coups de marteau, n'en est pas blessé. Il y a de même des mouches à deux aîles qui n'ont aussi qu'une ressemblance extérieure avec les guêpes. Celles qui ressemblent aux abeilles bourdons, viennent de vers qui rongent les oignons des tulipes et des narcisses.

Mouches-aphidivores. Nom donné à une grande mouche commune qui dépose ses œufs sur des tiges ou des feuilles habitées par des pucerons. Les vers qui en sortent, sont avides de proie dès leur naissance. Armés d'un dard écailleux en forme de fleurs-de-lis, ils se jettent sur un puceron, le sucent, en attaquent un autre, et chassent ainsi sans peine. Un seul en peut prendre une centaine à son aise sans changer de place. La petite colonie pacifique dépourvue d'armes offensives et défensives, attend paisiblement les coups mortels du chasseur vorace qui, à défaut d'yeux, semble se servir de son dard pour tâter et saisir les pucerons. Lorsque le ver est prêt à subir sa métamorphose, il dégorge de son estomac une liqueur visqueuse avec laquelle il se fixe sur la feuille ou sur la tige. Sa peau se durcit et forme une espèce de coque plus grosse par un bout et pointue par l'autre, en sorte qu'elle imite la figure d'une larme, d'abord transparente, mais opaque, lorsque la mouche-aphidivore est sur le point de prendre son essor dans les airs. Le corps de cette mouche est panaché de plusieurs couleurs.

Mouche-araignée. Espèce d'hippobosque plus large que la mouche à chien. On la trouve dans les nids d'hirondelles, aux petits desquelles elles s'attachent.

Mouche-araignée *des Chevaux*, ou *Hippobosque*. Ses ailes arrachées, elle a le port d'une araignée à petites jambes. Dans l'été et l'automne, on les voit en troupes voltiger autour des chevaux, s'attacher sur leur cou, sur leurs épaules, y former des plaques. Leur aiguillon fin et acéré est contenu dans un étui qui lui donne de la force. Elle allonge ou raccourcit cette lancette, perce la peau des chevaux ou des bêtes à cornes, se nourrit de leur sang. Comme leur corps a peu de substance, on ne peut les écraser aisément. La ponte de cette mouche-araignée présente une particularité singulière. Les petits sortent tout vivants de ses œufs comme le poulet; mais avec cette différence, qu'au moment où ils en sortent, ils n'ont plus à croître, et ont déjà toute leur grandeur naturelle. On en trouve aussi très-fréquemment dans les nids des hirondelles, aux petits desquels ils s'attachent.

Mouche-armée. La larve de ce genre d'insectes est une des plus intéressantes. Elle vit dans l'eau. Sa peau est dure et flexible; mais le défaut de souplesse des anneaux rend sa démarche tortue. Les crochets durs et écailleux de sa bouche lui servent d'armes offensives pour saisir les insectes dont elle fait sa nourriture. L'extrémité de son corps est terminée par une espèce de stigmate entouré d'une frange de poils. L'insecte applique cette ouverture et la frange bien étalée à la surface de l'eau pour respirer l'air, et reste souvent long-tems dans cette situation la tête en bas. Veut-il plonger dans l'eau, il replie les barbes de la frange et en forme une espèce de boule sous laquelle l'ouverture du stigmate se trouve cachée, de manière que l'eau ne peut y pénétrer. La nymphe de la mouche armée ne diffère de sa larve que

par le mouvement. C'est la même peau qui, s'étant durcie, sert de coque à l'insecte. Dans cet état il reste immobile jusqu'à ce que les aîles s'étant développées, la mouche armée sorte triomphante en faisant sauter les deux premiers anneaux qui se séparent comme une calotte. C'est ainsi qu'elle passe de l'humide élément dans les vastes régions de l'air. On lui a donné le nom de mouche armée à cause des pointes aiguës qui terminent son corcelet au nombre de deux, et quelquefois de six.

Mouche *bleue de la viande*. Cette espèce de mouche commune n'est que trop connue par le dégât qu'elle cause dans les boucheries. Elle choisit la viande pour y déposer ses œufs, d'où naissent de petits vers blancs. C'est avec leur bouche armée de crochets écailleux qu'ils piochent et déchiquent la viande pour la sucer ensuite. Souvent, pour la rendre plus tendre et plus facile à digérer, ils l'arrosent d'une liqueur visqueuse et gluante, ce qui en accélère la putréfaction.

Mouche-a-chien. Elle s'attache, pendant l'été, aux chiens, bœufs et chevaux qu'elle pique et fatigue. Cette mouche est de la classe des hippobosques.

Mouche-d'espagne. Voyez *Cantaride*.

Mouche-a-feu. Ces mouches que l'on voit à la Louysiane sont autant de petites étoiles volantes et scintillantes. C'est de leur partie postérieure, d'un verd transparent, que part cette lumière. On en voit aussi à la Guadeloupe. Leurs yeux même jettent une lumière vive et brillante.

Mouche *du fromage*. Cette espèce nous présente plusieurs singularités. Sa larve a la peau

ferme comme du parchemin. Elle est douce, d'une grande souplesse. Lorsqu'on veut la saisir, elle se dresse sur la partie postérieure de son corps, se courbe en forme de cercle, et s'élance en l'air avec une rapidité singulière à la hauteur de six pouces et retombe sans se blesser. Destinée à vivre dans l'interieur même des fromages, les organes de sa respiration courroient risque d'être bouchées. Les stigmates de la partie postérieure sont défendus par des papilles ou tubercules prominentes, et le ver a la faculté de retirer en dedans sa tête et ses jambes, ensorte que les stigmâtes du second anneau se trouvent cachés sous le pli. De l'état de ver, l'insecte passe à celui de nymphe, et ensuite à celui de mouche. Rien de plus chaud que la femelle. A peine éclose elle cherche et sollicite le mâle, le reçoit sur son dos, ailes étendues, allonge la partie qui caractérise son sexe, la fait entrer dans la cavité de la partie externe du mâle, qui reçoit au lieu d'être reçu. Ainsi se fait l'accouplement singulier de ces mouches. La femelle fécondée se met en devoir de pondre. Pour cet effet elle allonge une espèce de tube qu'elle enfonce dans les trous les plus profonds du fromage où elle dépose ses œufs.

Mouche *de la gorge du cerf.* Voyez *Oestre.*

Mouches-Ichneumons. Voyez *Ichneumons mouches.*

Mouches *des intestins des chevaux.* Voyez *Oestre.*

Mouche-luisante. Cet insecte d'Italie a été nommé improprement de ce nom. C'est un scarabé. Son ventre gris cendré est lumineux. Il voltige dans les airs Ce sont des astres volans. Le mouvement de l'animal paroît aug-

menter son éclat phosphorique. Cet éclat brille par élancemens. Trois de ces insectes, enfermés dans un tuyau de verre blanc, donnent une lumière vivante qui jette, dans une chambre, assez de clarté pour en distinguer les objets. On voit aussi une grande quantité de mouches luisantes à Madagascar. On les y nomme *hérecherche*. Ces insectes tout brillans de feu, volent pendant la nuit. La peur grossit les objets. Un voyageur s'éveillant en sursaut, crut voir sa chambre en flamme. Il fut saisi d'effroi, et reconnut avec étonnement, que cette lumière étoit occasionnée par une multitude de scarabés.

MOUCHE-MERDIVORE. Tous les insectes ne reposent pas sur la rose et sur le jasmin. Les matières les plus sales et les plus dégoutantes servent à quelques-uns de berceau. Mais rien ne rebute le naturaliste curieux. C'est à son ardeur pour l'observation que nous devons la connoissance d'une particularité qui se fait remarquer dans les œufs de cette mouche. A la base de l'œuf sont placés deux aîlerons qui le soutiennent dans les excrémens où il est déposé. Une partie reste toujours dehors, et le petit, en naissant, ne se trouve point enseveli au milieu des alimens qui doivent faire sa nourriture. Il ne faut pas confondre cette espèce de mouche avec celle dont la larve porte, à la partie postérieure de son corps, une queue qui lui a fait donner le nom de *ver à queue de rat*. Voyez *ce mot*.

MOUCHE *des moutons*. Voyez *Oestre*.

MOUCHE-PAPILLIONNACÉE. Voyez *Frigane*.

MOUCHE *de rivière*. Les aîles de ces espèces de mouches leur servent de voiles dans les airs et de rames pour nager à la surface des eaux.

MOUCHE *de Saint-Marc*, *Bibion*. Elles

paroissent vers le milieu du printems, volent d'assez mauvaise grace, les jambes pendantes. Dans l'accouplement le mâle est en partie couvert des aîles de la femelle, on diroit d'un seul insecte. Cet accouplement dure des heures entières. La femelle emporte en l'air le mâle, qui ne veut ou ne peut l'abandonner. Elle dépose ses œufs dans les boues, dans la terre ou dans des excrémens de chevaux. Ces mouches ne vivent que trois semaines ou un mois. Elles s'attachent aux arbres. Peut-être en dessèchent-elles les bourgeons et les fleurs dont elles expriment le suc avec leur bouche. Les plus remarquables sont le *bibion rouge* dont le mâle est très-différent de la femelle, les *bibions à aîles frangées.*

MOUCHE-A-SCIE. Il y a un grand nombre d'espèces de ces mouches. Elles diffèrent entre elles par leurs couleurs, leur grandeur. Elles sont peu farouches. Un de leurs caractères distinctifs est de porter leurs aîles croisées sur le corps. Les unes déposent avec leur scie, dans les boutons de fleurs, les autres sur de jeunes branches d'arbres ou arbrisseaux, des œufs d'où naissent de fausses chenilles. Voyez *chenilles fausses*. L'instrument dont elles sont armées n'est pas redoutable. Il paroît uniquement destiné à loger les œufs. La mouche-à-scie du rosier est une de celles où l'on peut observer le mieux la merveilleuse structure de cette scie. On la voit s'attacher sur une jeune branche de rosier. A l'instant sort d'un étui placé à l'extrémité de son corps, deux lames fines, écailleuses, hérissées de pointes sur leur surface, armées à leur extrêmité de dents dentelées. Chacune de ces lames joue séparément. L'une s'enfonce dans l'écorce, pendant que l'autre se retire. Point de tems perdu. Chacun de ces

instrumens ; d'une fabrique merveilleuse, en réunit trois des nôtres. C'est par son extrêmité un poinçon, une scie par ses côtés et une lime par ses surfaces. La loupe à la main, on peut observer la manière dont la mouche met en jeu ces instrumens. C'est dans les beaux-jours du printems et de l'été que l'on peut surprendre ces mouches occupés à ce travail. Elles font plusieurs incisions à la file les unes des autres; dans chacune elles déposent un œuf. Ces œufs y croissent. On diroit alors que les jeunes branches sont recouvertes d'une file de grains de chapelets. On s'assure que les œufs grossissent à l'aide des sucs qui transpirent de la plante par l'expérience suivante. Que l'on prenne de ces œufs de mouche-à-scie qui ont été déposés sur des feuilles. Qu'on fasse tremper la queue de cette feuille dans un gobelet d'eau; on les voit grossir et éclore. Ils se dessèchent et périssent, si on laisse la feuille à sec. La *lettre hébraïque verte*, ainsi nommée des taches de son corcelet, est une des plus jolies mouches-à-scie. Les mouches-à-scie des arbres fruitiers déposent avec le même art que celle du rosier, ses œufs, dans les jeunes boutons de fleurs de nos pommiers, pruniers, poiriers. La fausse chenille éclose se nourrit du suc de la tendre fleur qui se dessèche, tombe, périt. D'autres mouches à scie déposent leurs œufs sur les nervures des feuilles. D'autres dans des boutons de rose. Les fausses chenilles pénètrent jusques dans la moëlle de la jeune branche. D'autres mouches font, sur les branches, de grandes entailles dans lesquelles leurs œufs restent à découvert,

Mouche-Scorpion, *Panorpe*. Les espèces de pinces que l'on voit a la partie postérieure de cet insecte, servent au mâle pour saisir sa fe-

melle dans les embrassemens amoureux ; la queue menaçante du mâle ne fait aucun mal. On trouve cet insecte dans les prairies au bord des eaux.

Mouche *des truffes*. Elles déposent leurs œufs dans les truffes. Ce mets délicat est celui dont se nourrissent les jeunes vers. Ces essaims de mouches voltigeans à la surface de la terre, indiquent les truffières à un observateur.

Mouche-stercoraire. Voyez *Mouche-merdivore*.

Mouche *des tumeurs des bêtes à cornes*. Voyez *Oestre*.

Mouche-végétante. On donne ce nom à une espèce de cigale que l'on trouve à Saint-Domingue. On observe sur le dos de cet insecte, dans l'état de nymphe, une petite plante quelquefois de la hauteur d'un pouce, du genre des clavaria, espèce de mousse. Ce petit phénomène a mérité l'attention de quelques naturalistes. Les uns ont cru reconnoître le passage du règne animal au règne végétal. D'autres ont attribué la cause de la végétation à la nature même des graines de la plante qu'ils ont comparées à certains fungus qui ne lèvent jamais en pleine terre ; mais seulement sur la corne des chevaux morts. Torrubia parle d'un phénomène par lui découvert à la Havane. Se promenant au milieu d'un champ de bled, il apperçut des abeilles mortes, et sur le corps desquelles une plante, appelée *gia* dans le pays, avoit pris racine.

Mouche *du vinaigre*. Cette mouche, assez commune à la fin du printems, dépose ses œufs dans le vinaigre et dans les liqueurs qui s'aigrissent. De ces œufs naissent de petits vers qui, vus au miscroscope, paroissent autant de

petits

petits serpens d'une agilité surprenante. Parvenus à leur grosseur, ils sortent de la liqueur, s'attachent aux parois ou couvercles du vase, se changent en chrysalides de la grosseur d'un grain de moutarde, se dépouillent en été de leurs habits de nymphes, prennent leur essor, marchent lentement, sautent quelquefois, mais volent avec vivacité, sans bruit et sans s'éloigner du lieu de leur naissance, rentrent dans le vase du vinaigre, s'y accouplent et y déposent une nouvelle postérité.

MOUCHEROLE. Voyez *Gobeur de mouche*.

MOUETTE, ou *Mauve*. Ce genre d'oiseaux est des plus variés pour les formes et les couleurs : ils habitent le bord de la mer, se nourrissent de poissons, font leur nid dans les landes et bruyères sur le rivage. Lorsqu'ils voient quelqu'un en approcher, ils crient et le harcellent. On voit ces oiseaux, en Irlande, voler par milliers. Ils sont ennemis jurés des canards, vont toujours affamés et toujours volans. La mouette est un pourvoyeur de poissons pour les Irlandais. Dès qu'ils la voient s'abattre avec sa proie, ils courent sur lui, et lui font lâcher prise. Les oiseaux du genre des mouettes sont le *bourguemestre*, le *gœlan de Cayenne*, le *coupeur-d'eau*.

MOUFLON. Cet animal qu'on voit dans les bois de Russie, de la Sibérie méridionale, de Sardaigne, de Corse, paroît être la souche primitive de nos brebis. Vigoureux, résistant aux intempéries de l'air, couvert de poils, il jouit de toute la force qu'ont les animaux restés entre les mains de la nature. La race de cet animal a pu se répandre également dans le nord et au midi. Devenue domestique, elle a dégénéré, subi les maux attachés à cet état, et varié suivant les climats, les nourritures et

les divers traitemens. Les nouvelles habitudes du corps se sont perpétuées par les générations, et ont formé notre brebis domestique, et toutes les autres races de brebis que l'on voit sur le continent. Le poil du mouflon s'est changé en laine dans les climats tempérés. Le mouton de Barbarie à grosse queue n'est qu'une variété du mouflon, cette souche primitive. De l'accouplement du bouc avec la brebis, naît une espèce de mouflon. C'est un agneau couvert de poils et capable de multiplier. La chèvre, au contraire, ne s'accouple point avec le bélier. Ces expériences prouvent que la chèvre et la brebis ont quelque chose de commun dans leur origine; mais que la chèvre est l'espèce dominante, et la brebis, l'espèce subordonnée, puisque le bouc agit avec puissance sur la brebis, et que le bélier est impuissant à produire avec la chèvre.

MOULARD, ou *Molée*. Cette substance naturelle est une espèce d'argille à Foulon. On donne aussi ce nom au mélange de fer et de sable qui tombe dans l'auge des coutεliers en aiguisant. Les corroyeurs, peaussiers et teinturiers en font usage.

MOULE. On distingue plusieurs espèces de ces coquillages : les unes habitent les mers, les autres les rivières et les étangs : les unes et les autres s'ouvrent, se ferment, sortent de leurs coquilles, rentrent, s'enterrent dans le sable ou dans la glaise des rivières, ont un mouvement progressif, s'attachent où elles veulent, respirent, et quelques-unes voltigent sur la surface des eaux. Toutes sont androgynes, ont une conformation singulière, des maladies et des ennemis. Lorsque les moules veulent marcher, elles s'ouvrent, parviennent à se mettre sur le

tranchant de leur coquille, font sortir un corps charnu, susceptible d'extension. Il leur sert comme de jambe pour se traîner. On peut observer, dans les étangs, les sillons que font ces moules en marchant ainsi. Cette jambe sert de filière aux moules de mer; c'est une espèce de houppe d'où pendent les fils ou bissus avec lesquels elles s'attachent à différens corps, ou les uns aux autres. Ce sont autant de cordages qui les tiennent à l'ancre, et les mettent à l'abri du mouvement des flots et des orages. Les moules respirent l'eau comme les poissons. Si elles sont couvertes de peu d'eau, on voit un petit mouvement circulaire au-dessus du talon de la coquille. Quelques momens après, elles rejettent l'eau d'un seul coup par l'autre bout de la coquille. Les parties de la génération sont deux ovaires et deux vésicules séminales. Chaque ovaire et chaque vésicule ont leur canal propre. C'est par ces quatre canaux que les œufs et la semence de la moule se rendent dans l'anus, où ces deux principes s'unissent ensemble en sortant; ce qui suffit pour la génération. C'est au printems que les moules déposent leurs œufs. On ne leur en trouve que dans l'hiver. Les maladies des moules sont la mousse, la gale. Les racines de la mousse s'introduisent dans la coquille. L'eau pénètre par ces ouvertures, et la dissout peu-à-peu. La gale est une espèce de tubercules qui naissent de la dissolution de la coquille. De petits coquillages s'attachent aux moules, les percent et les sucent. Il y a des moules fluviatiles dont on retire d'assez belles perles. Telles sont celles de Valognes, de Saint-Savinien, d'Ecosse, de Bavière. Les moules ne sont pas un aliment bien sain. La digestion en est difficile. Les maladies auxquelles elles sont sujettes, ou peut-être, comme on le croit com-

munément, une espèce de crabe qui se loge dans ces coquillages, les rendent quelquefois un mets dangereux. On a vu des personnes, après en avoir mangé, être attaquées de convulsions et d'éruptions cutanées. Les meilleurs remèdes sont les vomitifs et les antidotes. La coquille des moules est aussi admise dans les cabinets d'histoire naturelle. Quelques-unes sont nacrées et contiennent des perles. Les plus précieuses sont *les moules de Magellan*, *celles de la terre des Papous*, *les pinnes-marines*, *les jambons*, *les jambonneaux*, *les pholades bivalves*, etc. On en trouve aussi de fossiles.

MOULLAVA. Plante siliqueuse des Indes, dont la fleur est jaune. La fumée de ses feuilles, prise par le nez, guérit du vertige et du mal de tête.

MOURON. Herbe branchue, qui a de petites feuilles arrondies, et dont on distingue différentes sortes; l'une porte des fleurs rouges, l'autre les a blanches, et une troisième les a jaunes. Les deux premières ont une qualité abstersive, qui les rend bonnes pour consolider les plaies. Leur jus, respiré, purge aussi le cerveau sans causer d'éternuement.

Mouron. Lézard tacheté, dont la queue est dangereuse par ses piquûres.

MOUSSE. Cette classe des plantes est des plus nombreuses. Il n'y a pas jusqu'aux rochers les plus durs et les plus polis qui ne se couvrent d'une espèce de mousse qu'on ne peut déraciner sans détacher quelques parcelles du rocher. La destruction de ce végétal forme bientôt une couche de terre fine, capable de produire une autre espèce de mousse plus abondante, et par succession de tems, le rocher se couvre peu-à-peu d'une plus grande quantité de terre. Il y

croît d'abord de l'herbe, puis des plantes plus élevées, ensuite des broussailles, et enfin, des arbres. Parmi les mousses terrestres, il y en a quelques espèces assez curieuses par leur utilité ou leur singularité, telles que la *mousse à massue*, ou *patte de loup*; voyez *Lycopodium*. La *mousse membraneuse*, ou *fugitive*; voyez *Nostoch*. La mousse terrestre croît en grande abondance dans les terreins humides. Elle étouffe et fait périr quelquefois tous les foins. On prétend que l'on peut la détruire en jetant dessus les cendres qui ont servi à la lessive. Les arracher avec la herse, paroîtroit un procédé plus certain. On emploie la mousse à tenir frais les jeunes plans que l'on transporte fort loin. C'est pour les blessures un excellent astringent.

MOUSSEMBEI. Herbe potagère d'Amérique, dont on n'emploie que les feuilles. Sa semence a la forme d'un rognon applati.

MOUSSERON. Ce petit champignon croît à la fin du printems au milieu de la mousse. On le fait entrer dans les sauces et ragoûts comme un assaisonnement agréable. Voyez *Champignon*.

MOUSTILLE. La peau de cette espèce de belette sauvage s'emploie dans la pelleterie.

MOUSTIQUE. Voyez *Mosquite*.

MOUTARDE. La semence de cette plante est anti-scorbutique. On prépare, avec sa graine broyée et mêlée avec du vinaigre, la moutarde, qui, par son odeur, soulage dans les accès de vapeurs. On en fait des cataplasmes caustiques dont on affoiblit l'effet à volonté.

MOUTON. C'est le mâle coupé de la brebis. Cet animal domestique, symbole de la douceur et de la timidité, semble n'exister que pour fournir à nos premiers besoins. La laine, la peau,

la chair, les os, tout, dans cet animal, est devenu le domaine de la nécessité et de l'industrie. La fatigue, l'ardeur du soleil, l'humidité, le froid, la neige et les mauvaises herbes, telles que la *crapaudine*, *l'euphorbe*, et une renoncule appelée *douve*, sont autant de causes qui altèrent le tempéramment délicat des moutons, et leur occasionnent des maladies souvent contagieuses. Ils sont quelquefois tourmentés par un insecte qui dépose ses œufs dans leur nez; voyez *Oestre*. L'usage du sel leur rend l'appétit, entretient leur état de santé, et leur procure une laine plus belle et meilleure. La laine du cou et du dos des moutons est de la première qualité. Les *moutons flandrins*, qu'on regarde comme la plus grosse espèce, ont été transportés des Indes orientales. Les *moutons d'Islande* sont petits, ils passent leur vie en pleine campagne, et, pour ainsi dire, abandonnés. Leur laine est grosse et rude. On ne la tond pas. Elle tombe d'elle-même tous les ans. Pour la recueillir, un berger monte sur une colline, donne avec sa corne, le signal à des chiens bien dressés qui se dispersent, chassent les moutons, les forcent à entrer dans un parc dont l'entrée est très-large, les poussent jusqu'à l'autre extrémité qui va en rétrécissant. Forcés dans ce retranchement, il est aisé de les dépouiller d'une fourrure qui ne tient plus à leur peau. Les moutons d'Islande ont quelquefois deux, quatre, et quelquefois cinq grandes cornes tournées en spirale. On trouve souvent des égagropiles dans leur estomac, parce que l'hiver, et dans le tems des neiges, faute de nourriture, ils se mangent la laine sur le dos les uns des autres. Le froid les fait souvent périr. Il survient quelquefois des ouragans si violens, qu'ils sont précipités dans la mer. Les beaux *moutons d'Espagne* et *d'Angle-*

terre sont tirés de la Barbarie. La laine de *Castille*, par l'influence du climat, est préférable à celle d'Angleterre. Le *mouton de Barbarie*, ou *d'Arabie*, cet animal domestique, qui tire son origine du mouflon, n'en est qu'une variété occasionnée par le climat et par les soins. Toute la graisse, dans ces animaux, se porte aux reins. Leur queue devient si grosse, qu'on en voit qui pèsent jusqu'à vingt livres. On est obligé de la soutenir avec une petite brouette.

MOXA. Plante de la Chine et du Japon, qui ressemble assez à l'armoise, mais dont les feuilles sont plus grandes. Elle est célèbre par l'usage qu'on en fait dans ces contrées en l'appliquant avec le feu, comme une espèce de cautère, pour guérir la goûte et d'autres maladies.

MUGE Ce poisson habite, dit-on, les mers et les étangs. On en distingue de plusieurs espèces. Il y en a d'excellens, sur-tout auprès de l'isle de Tabaco. On en pèche auprès de Cette en Languedoc. Celui de la mer de Venise n'est pas bon. On prépare en Languedoc, avec les œufs du muge, de l'huile et du citron un mets de carême, qu'on nomme *boutarde*.

MUGUET, ou *lys des vallées*. Ces jolies fleurs sont la parure des villageoises au printems. Leur odeur est douce et suave; mais desséchées, elles sont un puissant sternuatoire.

MULET. Cet animal, engendré par l'âne et la cavale, ou le cheval et l'ânesse, tient de la nature différente des animaux dont il tire son origine. On observe en général que l'allure, la forme, les inclinations et les autres qualités du mulet, tiennent plus du père que de la mère. Les mulets sont, pour l'ordinaire, ombrageux, indociles, rusés, pleins de mémoire. On en voit qui ne veulent obéir qu'à leur maître. Les mu-

lets les plus estimés sont ceux qui proviennent d'un âne et d'une jument. On en élève beaucoup en Auvergne, en Poitou, dans le mirebalais. Les mulets naissent mâles ou femelles, ayant extérieurement tous les organes de la génération. Il paroît que l'espèce est inféconde, quoique quelques Auteurs aient avancé qu'on avoit vu ces animaux engendrer. Le mulet est plus propre à supporter la fatigue, et porter de pesans fardeaux, la mule, d'une allure plus douce et plus commode pour la monture. Ces animaux marchent d'un pied assuré au milieu des cailloux, sur le bord des précipices. Il y en a de très-beaux en Espagne. On en fait des attelages de carrosses. Cet animal, quoique plus commun dans les pays chauds, supporte cependant très-bien le froid. On ne doit faire servir les mulets qu'à cinq ans. La manière de vivre et de les soigner est la même pour les chevaux.

Mulet. On donne ce nom aux abeilles, aux guêpes, aux fourmis qui naissent sans sexe. Ces insectes supportent seuls les fatigues du travail. Voyez *Guêpes*, *Abeilles*, *Fourmis*.

MULOT. Cet animal habite les bois, les campagnes qui en sont voisines, multiplie prodigieusement, fait des ravages étonnans dans les grains, dans les sémis. Il se retire sous terre, y établit un domicile divisé en deux parties : l'une est la chambre où il loge; l'autre est son magasin. Il le remplit de grains, de gland. La femelle fait plusieurs portées de neuf ou dix petits chaque fois. Pour faire périr ces brigands, il faut boucher une partie de leurs trous, introduire dans les autres la vapeur de soufre. Elle les suffoque. On peut aussi tendre des piéges de dix pas en dix pas d'une pierre plate, soutenue d'une petite baguette, et pour appât, une noix

grillée. Ces ennemis dévoreroient tout, si leur multiplication n'étoit suspendue par leur voracité. Dès que les vivres commencent à leur manquer (car leur provision n'est qu'à raison de la grandeur de leur trou, et non de leur besoin) ils se dévorent les uns les autres. Buffon avoit mis douze de ces animaux vivans dans un vase; on les oublia d'un quart-d'heure, ils se mangèrent impitoyablement. Au bout de quelques jours, il n'en resta qu'un seul. Tous les autres avoient été tués ou dévorés en partie. Celui qui restoit avoit lui-même les pattes et la queue mutilées.

MUNGO. Graine d'Amérique, de la grosseur de la coriandre, qui se mange cuite, comme du riz, et qui passe pour un fébrifuge en décoction.

MURENE. Ce poisson de haute mer se pêche quelquefois sur le rivage. Il mord à l'amorce de chair. Il faut le retirer à l'instant, car il coupe le crin de la ligne. Il a une force singulière dans sa queue. Les arêtes sont rangées en sens opposé des autres poissons; elles remontent du côté de la tête. Si ce poisson peut saisir quelques corps avec sa queue, il se laissera plutôt arracher la tête que de lâcher prise. Sa morsure est très-dangereuse. Il a la vie dure. On le fait périr à l'instant en lui coupant ou lui écrasant le bout de la queue. Sa chair a le goût de l'anguille.

MUREX. Ce coquillage tenoit lieu de cochenille aux anciens. Voyez au mot *pourpre*, la belle couleur qu'ils en tiroient. Les Murex ne servent plus guères aujourd'hui que d'ornement, soit pour les grottes et les cascades, soit pour les cabinets d'histoire naturelle. Leur caractère est d'être garnis de pointes, ou clous, ou tu-

bercules. Leur bouche est oblongue. Les uns à bouche dentée ou non dentée sont sans queue ; d'autres ont une petite queue ; d'autres à bouche aîlée, sont sans pattes, ou avec des pattes. Les plus curieuses coquilles de la famille des murex, sont le *bois veiné*, *l'araignée*, *le scorpion*, *l'oreille-d'âne*, *l'unique*, *le millepied*, *la musique*, *la pyramide*, *la chaussetrape*, ou *murex de chien*, *l'aîle large*, etc.

MURICITES. Ce sont les Murex fossilles.

* MURIER. On en distingue deux espèces principales. le rouge et le blanc. Il n'y a que le rouge dont le fruit soit bon à manger. Ses mûres sont laxatives, adoucissantes. On en prépare un syrop très-utile dans les maux et ulcères de gorge. Le suc de ce fruit n'est pas bon en teinture ; il imprime cependant, sur les mains et sur le linge, une couleur très-tenace. Les sucs acides d'oseille, de verjus, etc. emportent les taches des mains. On enlève celles du linge en mouillant l'endroit taché, et le séchant à la vapeur du souffre. L'acide vitriolique qui détruit les couleurs, fait disparoître la tache. Le *mûrier blanc* est originaire des climats chauds, tels que l'Espagne, la Provence, le Languedoc, le Piémont. D'un tempéramment robuste, il se naturalise très-bien dans les provinces plus froides, telles que le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Poitou. Il réussit aussi en Allemagne. On le multiplie de semence, de marcottes, de boutures. La semence la plus estimée est celle du Piémont, du Languedoc. Cependant la graine recueillie dans les pays un peu froids, donne des arbres un peu moins sensibles à la gelée. C'est de la bonne qualité des terres que dépendent en partie la beauté et la bonté de la feuille. Les mûriers, dans les terres trop fortes, donnent des feuilles

trop grossières; dans les terres trop sèches elles ne sont point substancielles. Les mûriers d'Espagne, greffés sur nos mûriers sauvages, donnent des feuilles très-grandes, très-belles. Ces arbres s'épuisent plus tôt que d'autres, ainsi que tous les mûriers greffés. Le mûrier blanc, greffé sur le mûrier noir, seroit plus robuste, et ses racines moins sujettes à périr. On fait un tort considérable aux mûriers en les effeuillant trop jeunes. On les prive des organes qui servent en partie à leur nutrition. La sève, dans ces arbres, est si abondante, qu'ils repoussent de nouvelles feuilles jusqu'à deux à trois fois. A Florence, en Toscane, avec la moitié moins de mûriers qu'on en cultive en Piémont, on élève le double de vers à soie. On fait éclore les œufs en deux différentes fois et dans les momens où les mûriers sont en feuilles de la première et de la seconde pousse. La qualité de la soie dépend de celle des feuilles. On peut faire des cordes avec l'écorce des mûriers. Le bois en est dur, jaune et propre pour les ouvrages de tour.

MURTILE. Les peuples de la partie méridionale de l'Amérique font, avec le jus de ce fruit, un vin fort agréable.

MURACUCA. Herbe du Brésil qui rampe, comme le lierre, le long des murs et des arbres. Elle porte des fleurs agréables, et un fruit rond, noir ou brun, de fort bon goût quoiqu'un peu aigre.

MURACUGA. Espèce de poirier sauvage du Brésil, qui produit, pour fruit, un bouton qu'on cueille verd et qu'on laisse un peu attendrir pour le manger. On tire de son tronc, par incision, une liqueur laiteuse qui se change, comme en cire, lorsqu'elle s'épaissit.

MUSA. Plante d'Égypte dont les feuilles ressemblent à celles du roseau, mais sont plus longues, et qui ne produit pour branches qu'un germe à sa tige, duquel sortent d'autres germes, emboîtés, par intervalle, l'un dans l'autre; il en sort des fruits de la grosseur d'un petit concombre, qui se pèlent comme la figue, et dont la chair ressemble à celle du melon, sans noyau, ni graine. On en aime le goût quoiqu'un peu fade. Quelques-uns regardent cette plante comme une espèce de petit palmier.

MUSARAIGNE, ou *Musette*. Ce petit animal fait la nuance entre le rat et la taupe. Il ne voit pas bien clair, est peu agile, se nourrit de grains, habite les greniers, les trous d'arbres, se retire en terre, pullule comme la souris. Les chats les tuent, mais ne les mangent point. Ils ont une odeur qui leur répugne. C'est de-là qu'est né le préjugé que sa morsure étoit venimeuse pour les bestiaux et pour les chevaux. L'ouverture de sa bouche est trop petite pour qu'il puisse mordre.

MUSARAIGNE-D'EAU. Ce petit animal amphibie habite les trous en terre. Au bord des ruisseaux, des fontaines, la femelle met bas huit ou neuf petits.

MUSC. Voyez *Gazelle*.

MUSCADE, ou *Noix-Muscade*. Ce fruit aromatique se recueille sur un arbre qui croît aux Indes orientales, de la grandeur de nos poiriers. Lorsqu'on cueille la muscade sur ces arbres, elle est recouverte de deux autres écorces. La première est charnue, molle, rousse, parsemée de taches purpurines comme nos abricots. On enlève, sur-le-champ, cette première écorce; on la met à terre, elle y pourrit. Il

croît dessus une espèce de champignon musqué, estimé comme un mets délicieux. La seconde écorce est rougeâtre, mince, disposée par filets. C'est le *macis*. On arrose la noix-muscade qui est sous ces deux écorces avec une eau de chaux salée. On la fait sécher à l'air, au soleil. Sans ces précautions, on ne pourroit la conserver. On choisit les plus belles muscades pour le commerce. On laisse les moins belles pour les habitans. On brûle les plus petites et les moins mûres, ou on en retire de l'huile. On confit quelquefois les muscades toutes entières dans le sucre, dans le vinaigre. C'est un dessert très-agréable. On rejette la noix. On ne mange que les premières écorces. On retire de la noix-muscade, par distillation ou par expression, ainsi que du macis, une huile aromatique. Elle appaise le hoquet, facilite le sommeil, si on s'en frotte les tempes. La muscade fortifie l'estomac, aide à la digestion. Son usage immodéré, ainsi que les confitures de cet aromate, attaquent la tête, échauffent, occasionnent des maladies soporeuses. Les Hollandais recueillent la muscade dans les isles Moluques. Ils sont parvenus à en faire seuls le commerce, ainsi que de la canelle et du girofle, soit en possédant et en achetant des peuples qui les cultivent les lieux où ils croissent, soit en les faisant arracher dans les autres endroits. Ils ont des magasins immenses de ces aromates, tant dans les Indes qu'en Europe, et ne vendent que leur récolte recueillie quinze ou seize ans auparavant. Lorsqu'ils en ont une trop grande quantité, plutôt que de les vendre à un plus bas prix, ils les brûlent. A Amsterdam, on fit, en 1760, un de ces feux, dont l'aliment étoit estimé 8,000,000 de France. On devoit en brûler autant le lendemain. Les pieds des

spectateurs baignoient dans l'huile essentielle de ces substances : il n'étoit permis à personne d'y toucher, ni de ramasser les épices qui étoient dans le feu. Quelques années auparavant, et dans le même lieu, un pauvre particulier qui, dans un semblable incendie, ramassa quelques muscades qui avoient roulé du foyer, fut pris au corps, condamné à être pendu et exécuté sur le champ. Les anglais commencèrent à retirer de la cannelle, du poivre, du girofle de l'isle de Sumatra, et on transplante, avec succès, de la cannelle à la Martinique.

MUSCARDIN. C'est la plus petite espèce de loir et la moins nombreuse. Cependant elle est assez commune en Suède et en Italie. Il y en a qui ont l'odeur du musc. La femelle fait son nid d'herbes entrelassées dans un buisson ou entre les rameaux d'un noisettier. C'est dans ce nid de six pouces de diamètre, ouvert par le haut seulement, et entouré de feuilles et de mousse, qu'elle met bas trois ou quatre petits. A peine ont-ils pris leur croissance, qu'ils abandonnent leur mère, et cherchent un gîte dans le creux des vieux arbres. Jamais on ne les trouve plusieurs dans le même trou. Organisé comme le loir, le muscardin est sensible au froid, reste engourdi pendant l'hiver, et a besoin, comme lui, de dix à onze degrés de température au-dessus de la congellation pour le ranimer, et lui rendre le mouvement et l'agilité.

MUSCARI. Plante dont la racine est vomitive, et dont les feuilles sont résolutives, étant appliquées extérieurement. Elle tire son nom de son odeur de musc. Ses fleurs sont fermées en grelots, d'abord purpurines ou vertes, puis blanchâtres ou bleuâtres, ensuite pâles ou jaunâtres, et enfin noirâtres. Toute la plante

a beaucoup de rapport à la hyacinthe, mais sa fleur est plus évasée par l'ouverture.

MUTU. Nom d'une espèce de poule du Brésil, qui a la crête d'un coq, et dont les œufs sont d'une dureté surprenante; ses os sont un poison mortel pour les chiens, quoique les hommes mangent sa chair et ses œufs.

MUTHUSUSA. Voyez *Bison*.

MYAGRUM. Herbe qui vient parmi le bled et le lin, et qui a les feuilles pâles et semblables à la garance; elle est puante, et par cette raison les mouches l'évitent; sa graine est fort grasse, et rend, lorsqu'elle est pilée, une espèce d'huile, dont on se sert pour adoucir la peau du corps.

MYROBOLANS. La forme de ces fruits des Indes varie beaucoup. Cueillis dans divers degrés de maturité, on leur a donné des noms différens, tels que ceux de *myrobolans citrins*, ou *jaunes*, *indiens*, ou *noirs*, *Chébules*, *Bellerics*, *Emblics* ou *Chinois*. On faisoit autrefois autant d'usage en pharmacie des myrobolans, qu'on en fait aujourd'hui du tamarin et du séné.

MYRRHE. On ignore de quel arbre et de quelle manière on retire cette substance gomo-résineuse. On doute si notre myrrhe étoit celle des anciens. On s'en servoit pour aromatiser les vins. On l'estimoit comme un aromate des plus délicieux. Nous ne reconnoissons point les mêmes qualités dans la nôtre. Ou bien s'est-il fait quelque changement dans les organes? La myrrhe entre dans la thériaque. Elle est propre à diviser, inciser les humeurs. C'est un excellent baume pour les ulcères internes et externes.

MYRTE. Ces espèces d'arbrisseaux que nous sommes obligés de mettre l'hiver dans les serres,

se conservent en pleine terre dans les départemens méridionaux. L'espèce à fleurs doubles est très-agreable par ses fleurs. Ces arbrisseaux souples et dociles prennent toutes sortes de formes sous le ciseau tondeur du jardinier industrieux. Il se trouve quelquefois sous leurs feuilles un galinsecte semblable au Kermès. On emploie les feuilles du myrte dans la préparation des cuirs. Elles sont astringentes, ainsi que ses baies. On retire des fleurs, par la distillation, une eau astringente connue sous le nom d'*eau d'ange*. Elle parfume, nettoie, resserre et raffermit la peau.

Myrte-batard *des pays froids* ou *du Brabant*, *gale d'Europe*, ou *piment royal*. Quelques personnes mettent ses feuilles dans de la bierre en place de houblon; mais cette bierre enivre très facilement. On suspendoit autrefois les fleurs de cet arbrisseau dans les appartemens, pour y répandre une odeur agréable. On en mettoit dans les armoires, parce qu'on croyoit qu'elles garantissoient les habits des teignes.

MYRTILLE. Voyez *Airelle*.

MYTILE. Nom d'un petit coquillage de mer et de rivière qui ressemble à de la mousse. On prétend que sa chair, qui est bonne à manger, s'emploie utilement pour la morsure des chiens enragés.

N A C

NACELLE. Nom donné à un lepas curieux du Sénégal, à cause de sa forme. Il habite dans le sable et s'attache aux coquillages.

NACRE-DE-PERLES. Mot tiré de l'espagnol,

gnol, qui appelle *nacar de perlas* la coquille des perles. Tous les coquillages bivalves nacrés intérieurement, tels que l'*hirondelle*, le *marteau*, la *pintade grise* et autres espèces d'huîtres, produisent des perles. On en trouve aussi dans les moules du Nord et de Lorraine; mais il n'y a pas de coquillage qui fournisse de plus belles perles que l'huître nacrée qui se pêche dans les mers Orientales, dans l'isle de Tabaco, dans le golfe Persique, et sur les côtes de l'Arabie. D'habiles plongeurs, accoutumés à retenir leur respiration un quart-d'heure et même une demi-heure, sont descendus dans des corbeilles à plus de soixante pieds de profondeur. Munis d'un instrument de fer, ils détachent les huîtres attachées aux rochers. Leurs corbeilles pleines d'huîtres, ils tirent une corde, qui avertit ceux qui sont dans la chaloupe de les enlever. Ils prétendent qu'il fait aussi grand jour dans le fond de la mer que sur terre. Ce qu'ils craignent le plus, est la rencontre de quelques requins ou autres poissons voraces. Ces huîtres, tirées de la mer, sont exposées au soleil. A l'instant qu'elles s'ouvrent, on en détache les perles. On va aussi à la pêche des perles dans le golfe du Mexique, sur les côtes de la Méditerranée, de l'Océan en Ecosse et ailleurs. Mais ces perles occidentales sont moins estimées; voyez *Perles* La nacre de perle entroit autrefois dans le fard des dames. On en fait aujourd'hui des manches de couteaux, des navettes, des tabatières et autres jolis petits bijoux fort précieux. Les lapidaires appellent *nacre de-perles* des excrescences en forme de demi-perles qui s'élèvent dans l'intérieur des nacres; ils ont l'adresse de les scier, de les joindre ensemble et de les mettre en œuvre.

NAGAM. Grand arbre fort commun aux Indes orientales, qui porte des sitiques, et dont

les feuilles rendent un suc, qu'on mêle avec de l'huile de noix d'inde, pour en faire un très-bon onguent contre les enflures.

NAGEOIRES *de la baleine*. Les os articulés dont elles sont formées, ont été pris pour des os de mains d'hommes marins. La baleine du Groënland n'en fait usage que pour tourner dans l'eau et emporter ses petits. On leur donne quelquefois le nom de *mains de syrène*.

NALUGN. Arbrisseau baccifère du Malabar, qui fleurit deux fois l'an. On emploie sa racine, en décoction, contre les douleurs d'estomac et de ventre, et le suc de ses feuilles contre l'indigestion.

NAUDI-ERVATAN. Arbrisseau des Indes orientales, dont toutes les parties sont laiteuses. La médecine employe son suc, mêlée avec de l'huile, pour diverses maladies, sur-tout pour celles des yeux.

NAPEL. C'est une plante de Silésie et de l'Italie, dont le poison est si subtil, qu'il cause la mort à ceux qui la tiennent assez long tems dans la main pour qu'elle puisse s'échauffer. On rapporte qu'un jeune homme, habitant du mont Pilate en Suisse, prit des fleurs de napel dans sa main, et descendit la montagne pour aller à une danse. Arrivé à la salle du bal champêtre, il sentit sa main s'engourdir, jeta les fleurs, dansa quelques heures de suite avec une jeune fille. Le poison se communiqua par le simple attouchement, et tous deux moururent le soir du même jour. Un autre homme, pour avoir mordu dans la racine, eut une heure après la tête toute enflée. Cependant, en tems de peste, on a appliqué, avec succès, cette plante pilée comme vésicatoire. Ses fleurs, portées sur la tête, guérissent la vermine, mais en causant une forte

migraine. Le napel, pris intérieurement, occasionne des enflures, des inflammations, des convulsions, la gangrène et la mort. Ce n'est qu'avec les plus grands ménagemens, que l'usage intérieur peut en être permis en médecine. Storck a été assez hardi pour essayer sur lui-même l'extrait de napel de jour en jour, en augmentant la prise jusqu'à la quantité de vingt grains : il s'est assuré par-là qu'administrée intérieurement en petite dose, l'art de guérir pouvoit tirer parti de cette plante mortelle. L'expérience faite sur un criminel a fait connoître que la racine de cette plante a d'abord un goût de poivre fort, qu'elle fait, au bout de deux heures, sur le cerveau l'effet de l'eau bouillante, fait enfler le corps, rend le teint livide, fait sortir les yeux de la tête, donne des convulsions affreuses, et feroit mourir si l'on ne venoit au secours du malade avec l'émétique, une boisson de beurre et le lait bouilli ensemble, des bols de thériaque, les sels volatils de vipères, etc. Pour détruire les panthères, les tigres, les lions, les loups, on empoisonne avec le suc du napel les viandes qu'on leur jette. C'étoit dans ce suc que les anciens trempoient leurs flèches pour les envenimer.

NAPHTE. Substance bitumineuse, légère, inflammable, ordinairement sans couleur, quelquefois brune, rouge ou verdâtre, d'une odeur fétide. La plus pure est la plus blanche; elle est assez commune à Modène, en Auvergne, etc; surnage sur toutes les liqueurs et les esprits, forme un petit athmosphère d'un phlogistique volatil qui attire la flamme. L'or en solution dans l'eau régale est attiré à la surface par le naphte, et s'y conserve dans cet état. On obtient une huile semblable à du naphte naturel, par une distillation bien ménagée de l'huile de

vitriol rectifiée ou glaciale, mêlée avec suffisante quantité d'esprit-de-vin alkoolisé ou rectifié: C'est l'huile éthérée.

NAQUE-MOUCHE. Petit animal de quelques isles d'Amérique, qui prend, comme le caméléon, la couleur des lieux où il repose, et des objets qui l'environnent. Il est fort petit et si familier, qu'il s'approche des hommes pour prendre sur leurs habits et même sur leurs mains des mouches, dont il fait sa nourriture. Il a quatre jambes dont il se sert si légèrement qu'il paroit voler. On en voit beaucoup dans l'isle de Névis.

NARCAPHTE. Ecorce résineuse d'un arbre odoriférant des Indes. Mise sur les charbons ardens, c'est pour les Juifs orientaux un parfum agréable.

NARCISSE. Cette plante est une des premières dont la fleur décore nos parterres au retour du printems. Il y a une pierre figurée qui se nomme *narcissite*, parce qu'elle représente cette fleur.

NARD. Plante indienne, dont la tige est longue et mince, et pousse plusieurs épis, d'où elle a tiré le nom de *spic-nard*. C'est un bon stomachique. On distingue différens *nards*, tels que le *caltiqué*, le *samphéritique*, le *gangotique*, *etc*, ainsi nommés des lieux où ils croissent. L'*indique*, ou le *spic-nard*, qui est le meilleur, doit être de couleur jaune, tirant sur le purpurine, avoir le goût un peu amer, quoiqu'il laisse ensuite quelque chose d'agréable dans la bouche; une forme d'épi un peu long, et l'odeur à peu-près du *cyperne*.

NARHWAL. Voyez *Licorne de mer*.

NASICORNE. C'est l'insecte appelé *rhinocéros*; voyez *ce mot*.

NATRON. Sel alkali terreux qu'on regarde comme le nitre des anciens, qui s'en servoient pour laver leurs habits et dans leurs bains purificatoires. Il entroit dans la composition du verre. Le natron est commun en Egypte, et suinte naturellement de la terre. La récolte s'en fait en hiver après la cristallisation, dans deux grands lacs d'eau morte minérale. Les gens de la campagne qui travailloient à cette récolte par corvée, étoient exempts de la taille. Cette espèce de sel minéral contient plus d'alkali fixe que de volatil, fond aisément à l'humidité de l'air, fait effervescence dans les acides, se dissout dans quatre fois son poids d'eau chaude, sert au blanchissage du linge et du cuivre, entre dans la composition du verre et du savon, etc. Prohibé sous le ministère de Colbert, il est aujourd'hui assez rare dans le commerce.

NATRIX. Espèce de serpent aquatique, dont la morsure est venimeuse; quoique sa chair purifie le sang, et résiste au venin, comme celle de vipère.

NAUCORE. Cet insecte vit dans l'eau et y subit ses métamorphoses. Armé d'une trompe aiguë qui pique très-fort, il est vorace et vit d'insectes aquatiques.

NAVET. Les plus estimés pour la table sont ceux de Fréneuse, du Gâtinois, de Saulieu, de S. Jome, de Berlin, de Vaugirard, de Meaux. Ils se plaisent dans les terres légères, sablonneuses, caillouteuses; mais ils perdent de leur bonté à être transportés et cultivés hors de leur terrein natal. La graine de navet ne se conserve que deux ans. On la sème à la fin de l'hiver et à la fin de l'été. La récolte s'en fait au bout de deux mois. La lisette fait de

grands dégâts dans les plantations de navets. Cette racine sur nos tables est un assez bon manger, mais venteux. On retire, par expression, de sa graine, une huile à brûler. La *rabioule*, ou *turnip* qu'on cultive pour la nourriture du bétail, est une espèce de navet.

NAVETTE, ou *Navet sauvage*. Cette plante se fait dans les terres fortes, labourées et hersées. Elle vient au milieu des bleds. Sa graine est la nourriture de plusieurs oiseaux élevés en cage. On retire de cette graine l'huile appelée *huile de navette*, que les manufactures de laines emploient dans leurs ouvrages. Elle sert aussi pour brûler à la lampe.

NAVETTE *de Tisserand*. Ce coquillage univalve du genre des porcelaines est rare.

NAUTILE. Des auteurs prétendent que nous devons à ce coquillage l'idée de la navigation. L'animal qui habite cette coquille est une espèce de polype à huit pieds : il s'élève à la superficie de l'eau en tenant la bouche de sa coquille renversée, de manière qu'elle ne s'emplisse pas d'eau, retourne adroitement sa barque, ne retient d'eau que ce qu'il lui en faut pour lester son petit navire, élève deux de ses bras éloignés l'un de l'autre, mais unis par une membrane légère et mince qui présente la forme et fait l'office d'une voile tendue. Deux autres bras lui servent d'aviron. Sa queue lui tient lieu de gouvernail. C'est ainsi qu'il s'abandonne au gré des vents. On voit quelquefois dans les tems calmes de petites flottes de cette espèce sur la superficie de la mer. Cet animal est sans défense et sans opercule ; les scorpions de mer, les crabes, les araignées lui font la guerre. A l'approche d'un ennemi ou dans les tempêtes, notre pilote replie ses

voiles, renferme ses avirons, remplit sa coquille d'eau et se précipite au fond de la mer. Sa coquille est fort curieuse. On en distingue deux espèces remarquables, l'une épaisse et cloisonnée, l'autre papiracée. Les concamérations de la première espèce sont traversées par un siphon, par où la queue de l'animal touche et adhère au fond de la coquille. Dans le nautile papiracé, l'animal ne tient pas à la coquille. Le nautile est admis dans les cabinets d'histoire naturelle comme pièce curieuse. C'est de l'Inde que viennent les beaux nautiles. On en trouve de papiracés dans la Méditerranée. Ceux dont l'écaille est épaisse et nacrée, servent de vases à boire. On les grave en dehors. On en fait aussi des cuillers. La burgaudine se tire du nautile. Ces mêmes coquilles, trouvées au sein de la terre, se nomment *nautilites*.

NÉCYDALE. Cet insecte n'est pas commun autour de Paris. On le trouve sur le chêne.

NEFFLIER. On comprend sous ce nom générique l'*azerolier*, l'*alcminier*, l'*amelanchier*, l'*aube-épine*, le *buisson-ardent*. Toutes ces espèces sont long-tems à croître. Leur bois est dur. Greffés sur des poiriers nains, ils donnent promptement du fruit. La graine ne lève que la seconde année. Tous les terreins leur conviennent. Dans les sémis des bois ils ne font point tort au chêne, au châtaigner; ils font périr les herbes, et le grand bois croît mieux. Tous ces arbrisseaux sont reconnoissables par deux stipules attachées aux pédicules des feuilles. On donne plus particulièrement le nom de *neflier* à celui qui donne les nefles, fruit acerbe avant sa maturité, mais vineux, agréable, lorsqu'il est mûr. On en distingue deux espèces, les nefles qui contiennent des noyaux

et les nefles sans noyau. On croit ce fruit sain et astringent. Le bois du neflier est doux et s'use par le frottement. Ses gros troncs sont fort recherchés pour les vis de pressoirs. Ses jeunes branches pliantes et élastiques donnent les meilleurs manches de fouet.

NÈGRE Ce poisson se trouve dans les mers de l'Amérique. Il y en a dont la chair est bonne et nourrissante, et d'autres dont la chair est venimeuse et mortelle.

NEGRILLO. Pierre métallique, ou minérale, qui se tire des mines d'argent du Chili; elle a quelque ressemblance avec le mâche-fer.

NEGUEIL. Poisson de mer un peu plus grand que la main, et d'environ la pesanteur d'une livre, couvert de larges écailles, d'un bleu noir sur le dos, et blanchâtre au ventre. Sa queue est large, et marquée de taches noires.

NEGUNDO. Arbre des Indes, dont les feuilles ont l'odeur et le goût de la sauge. Ses fleurs ont l'odeur du romarin. Son fruit est une espèce de poivre Les femmes du pays se lavent le corps de la décoction de ses feuilles, et en boivent pour aider à la conception. Les feuilles du negundo mâchées, donnent à la bouche une bonne odeur, et répriment les desirs de la concupiscence.

§ NEMOTELE, c'est-à-dire, insectes à antennes terminés par un fil. On trouve cette espèce de mouches sur les fleurs et dans les prés humide. Sa bouche est en forme de gaîne ou bec aigu, dans lequel est renfermé: sa trompe.

NENUPHAR. Cette plante croît dans les marais, les étangs, les rivières. Le nenuphar blanc est plus rare en France et en Angleterre que le nenuphar jaune. Les feuilles de celui-ci

décrent

décorent assez bien le bord des rivières. Les feuilles larges du nénuphar blanc qui nagent sur l'eau et ses belles fleurs en forme de volant, ornent magnifiquement un canal pendant l'été. Au printems, lorsque ses feuilles paroissent sur l'eau, elles apprennent au cultivateur qu'il est tems de sortir les plantes de l'orangerie, et qu'il n'y a plus de gelées à craindre. Le nénuphar est un bon somnifère. On l'emploie aussi comme un puissant réfrigératif l'impétuosité du sang et des esprits vitaux.

NERIETTE, *antonine*. Nom d'une plante dont les fleurs rouges font un bel effet en été dans les parterres. Ses semences aigrettées, soyeuses, font de bonne ouate. On a essayé de les filer en Suède.

NERITES. Espèce de limaçon à bouche demironde, qu'on trouve sur les bords de la mer ou des rivières. Quelques coquilles de ce genre se font remarquer dans les cabinets des naturalistes. De ce nombre sont la *quenotte saignante*, la *grive*, la *perdrix*. Les nerites fluviatiles ne sont point hermaphrodites comme les limas, buccins et planorbes. Les uns sont mâles, les autres femelles. Elles bouchent leurs coquilles d'une espèce d'opercule empreinte de spirales : il n'y a qu'une espèce de nerite fluviatile qui soit vivipare. Les petits sortent tout vivans avec leurs coquilles du corps de la mère; on distingue sur-tout le *porte-plumet*; voyez *ce mot*.

NERITITES. Ce sont les nérites fossiles.

NERPRUN, *Bourg-épine*. Cet arbre croît dans les bois, les haies, les lieux humides; il est admis dans les bosquets d'été et les remises; on en fait faire de petites palissades et des boules dans les parterres. Son fruit purgatif est du goût des oiseaux. A différens degrés de maturité, ils donnent différentes teintures. Dans sa primeur,

on en retire une couleur jaune et safranée; dans sa maturité, il fournit un beau verd que l'on conserve dans des vessies; c'est le *verd de vessie* des peintres et des teinturiers. Enfin, à la fin de l'automne, on en retire une couleur écarlate, propre à teindre les cuirs et à enluminer les cartes de jeu. Les pruniers et cerisiers greffés sur le nerprun, donnent des fruits vomitifs. On appelle *graine d'Avignon*, les fruits du petit nerprun commun en Provence, Languedoc et Dauphiné. Les teinturiers et corroyeurs mêlent en égale quantité de l'alun au suc des baies de cette plante, pour avoir une teinture jaune plus vive.

NHÀMDUI. Araignée venimeuse du Brésil. Une singularité remarquable, c'est qu'elle représente dans sa partie postérieure un visage d'homme, comme s'il avoit été peint.

NIAUCOMI. Arbre de la Nigritie, dont l'écorce n'a pas moins de chaleur que le poivre, et s'emploie pour diverses maladies.

NICKEL. C'est un cobalt imparfait, un nouveau métal, un alliage des substances métalliques ou sémi-métalliques déjà connues. Il se décompose à l'air, se couvre d'une croûte verte qui se dissout dans l'eau. Par l'évaporation, on en obtient des cristaux verds quadrangulaires. Fondu avec le flux noir, ce sel se convertit en une espèce de bismuth, dissoluble dans l'esprit-de-sel, l'eau-forte et l'eau régale. Le nickel calciné jette une odeur fétide, une fumée d'abord sulfureuse, puis d'un blanc jaunâtre. Poussé à un feu encore plus violent, il en sort des rameaux métalliques d'un verd clair et sonnant. Le fer et le cobalt semblent entrer pour beaucoup dans la formation du nickel que l'on trouve en Suède et en Saxe.

NICOTIANE. Voyez *Tabac*.

NIDS-D'ALCIONS. Ces nids légers, d'une belle couleur blanche, sont estimés à la Chine, comme un excellent cordial; on les fait bouillir avec des aromates. On en fait la récolte sur les côtes escarpées de Coromandel. L'oiseau, qui construit ces nids, est une espece d'hirondelle de mer. Les uns veulent qu'ils soient composés de goemon, espèce d'algue-marine; d'autres, d'une écume blanche qui sort du bec de ces oiseaux lorsqu'ils sont en amours. On prétend que ces oiseaux traînent leur nid sur le bord de la mer; aussi-tôt qu'il vient un vent de terre, ils se mettent dedans, ce nid leur sert de navire, et une de leurs aîles, qu'ils soulèvent, leur sert de voile.

NIELLE. On cultive plusieurs espèces de ces plantes dans les jardins. Il y en a une dont la graine a un goût piquant et un peu approchant de celui du poivre. Broyé, on peut l'employer dans les cuisines aux mêmes usages.

NIGUAS, ou *Ninguar.* Espèce de chique indienne qui se cache dans la poussière, saute comme une puce, s'attache aux orteilles de ceux qui marchent pieds nuds, s'y fourre entre cuir et chair, y dépose une multitude d'œufs. On ne peut les détruire que par l'amputation des chairs et autres remèdes violens.

NIIR-NOTSJIL. Arbrisseau du Malabar, dont les feuilles, prises en poudre avec du sucre, dans une infusion de riz, guérissent, dit-on, la vérole.

NILICA-MARAM. Espèce de prunier indien, dont le fruit et les premières feuilles, pris en poudre, passent pour un remède excellent contre la dyssenterie et la fièvre chaude.

NIMBO. Arbre de l'Amérique et des Indes

orientales, où il porte le nom de *bépole*. Ses feuilles, mêlées avec du suc de limon, sont un admirable vulnéraire, et leurs sucs pris intérieurement, tuent infailliblement les vers. On tire de son fruit, qui est une petite olive jaunâtre, une huile qu'on emploie pour les piqûres et les contractions de nerfs.

NINTIPOLONGA. Très-beau serpent de l'isle de Ceylan et des Indes orientales. Un sommeil mortel est l'effet de sa morsure.

NINZIN. Cette plante croît au Japon et dans la Corée. Sa racine, un peu semblable à celle du gens-eng, mais plus molle, plus épaisse, en a quelques-unes des propriétés à un degré inférieur. Les Japonnais l'estiment comme propre à fortifier et à engraisser. On les dessèche de la même manière que le *gens-eng* ; voyez *ce mot*.

NIRUALA. Arbre du Malabar et autres cantons des Indes. Le suc de ses feuilles, reçu dans un linge et appliqué sur les aînes, est un puissant diurétique.

NISANE. Racine médicinale de la Chine, si estimée des Chinois, qu'ils l'achètent près de cent écus la livre. Sa principale vertu est contre les évanouissemens.

NITRE. Espèce de sel en partie fixe, en partie volatil. Il entre en fusion au feu, fuse sur les charbons ardens et détonne, lorsqu'il est mêlé à la poudre de charbon : c'est la même chose que le salpêtre, dont on distingue trois espèces ; celui qui se fait avec une lessive de terre grasse, celui qui se forme naturellement sur les vieilles murailles, et qui paroît provenir de la dissolution des sels de la chaux mêlés avec les sels acides qui s'exhalent de la terre, et enfin celui qui

se tire de l'urine des animaux imbibée en terre ou tombée sur des pierres. Le meilleur nitre est le plus transparent. On le dépure avec le soufre : ce qui fait le *sel de prunelle*. Le nitre est la base de l'eau-forte, des eaux régales, de la poudre à canon, etc. On s'en sert aussi pour la fusion des métaux, la préparation des glaces, et à saler les viandes et les poissons, dont la chair prend alors une couleur rouge.

NLANNETONS. Vers luisant de Siam.

NOCLA-TALI. Arbre des Indes fort estimé, qui est une sorte d'épine-vinette, à feuilles d'oranger. Il est de grosseur moyenne. On fait des cordes de son écorce, et son fruit est d'une fraîcheur délicieuse.

NOISETIER. Voyez *Coudrier*.

NOIX *des Barbabes*. Voyez *Ricin*.

Noix *de Bengale*. Voyez *Myrobolans*.

Noix *de Bicuiba*. Ce fruit des Indes fournit, en brûlant, une huile dont l'épreuve médicale a été faite avec succès sur des cancers et dans des accès de colique.

Noix-de-galle. C'est une excroissance végétale occasionnée par la piqûre d'un insecte qui dépose ses œufs sur les chênes du Levant. Elles viennent d'Alep. La teinture violette ou noire qu'elles donnent à la solution du vitriol, la rend propre à faire de l'encre. Les chapeliers, foulons, teinturiers, tanneurs en font usage. Les plus noires et les plus pesantes sont les meilleures. Voyez au mot *galles de chêne*, ce que nous avons dit sur l'histoire de ces productions.

Noix-de-terre. Voyez *Terre-noix*.

Noix-vomique. Le fruit qui contient ces

amandes, au nombre de quinze, vient sur un très-gros arbre de Malabar et de la côte de Coromandel, qui ressemble beaucoup à celui connu sous le nom de *bois de couleuvre*. La noix vomique est un violent poison pour l'homme et les animaux. Ceux qui en mangent, éprouvent au bout d'un quart-d'heure ou d'une demi-heure un déchirement d'estomac, des contradictions de nerfs, des convulsions épileptiques et la mort. Une potion d'eau pour les oiseaux et une potion de vinaigre pour les chiens, sont des remèdes indiqués dans l'Encyclopédie.

NOMBRIL-MARIN. Ce sont des opercules de coquillages de mer. Le limaçon de mer porte quelquefois ce nom.

NOPAL. Voyez *Opuntia*.

NORD-CAPER. Cette baleine se pêche sur les côtes d'Islande et de Norwège, où elle est attirée par le grand nombre de harengs, dont elle fait sa nourriture. Pour en avaler une plus grande quantité, elle a l'adresse de les rassembler vers la côte. L'impulsion qu'elle donne à l'eau, d'un coup de queue les étourdit : ils entrent par tonneaux dans sa gueule qu'elle tient ouverte, et où ils viennent s'engloutir avec l'air et l'eau qu'elle aspire continuellement.

NOSTOCH, ou *Mousse membraneuse ou fugitive*. Cette plante a une particularité singulière. Que l'on se promène dans l'été après une pluie considérable, on apperçoit par-tout dans les allées de jardins, les prés, la terre sèche et les terreins sablonneux, cette plante dont un moment auparavant on ne voyoit pas le moindre vestige. On la ramasse aussi dans toute saison, même en hyver. Les alchymistes l'ont nommée *fleur-du-ciel*; ils la regardoient comme le principe de la racine de toute la nature végétale. On

a prétendu que l'eau distillée de nostoch à la chaleur du soleil, guérissoit les cancers, les fistules. Tout le merveilleux de cette plante consiste à s'imbiber de l'humidité comme l'éponge, elle existoit avant la pluie, mais elle étoit invisible; le soleil, la chaleur, le vent la dessèchent, et elle est toujours prête à reparoître aux nouvelles pluies, qui lui servent de nourriture. Quelques naturalistes pensent que ce végétal n'a point de racine : ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne paroît pas adhérer à la terre. C'est plutôt une feuille molle, tenace et difficile à déchirer. Suivant Réaumur, cette plante est un an à prendre sa croissance. Ce naturaliste a remarqué, dans certain tems, sur la surface de quelques-unes, quantité de petites graines, qu'il croit être celles du nostoch.

NOYER. Cet arbre réussit assez bien partout. Ses racines ne sont point arrêtées par le tuf et la craie. L'ombre de ses feuilles aromatiques n'est pas mortelle. Leur odeur peut tout au plus causer des maux de tête à un cerveau mal disposé : il faut attribuer à la grande fraîcheur de la terre les accidens survenus à ceux qui, à la suite d'un exercice violent, se sont reposés et endormis à l'ombre d'un noyer. Cependant sa transpiration résineuse trouble la pureté et la salubrité de l'air; et lorsqu'on fait des plantations de noyer, il faut écarter cet arbre de la maison. On assure qu'un cheval épongé le matin avec la décoction des feuilles, est, par l'amertume de cette décoction, préservé des mouches pour la journée. Cet arbre porte ses fleurs mâles et femelles sur le même pied. Son fruit encore verd est très-bon confit; il est même prolifique; on en fait aussi un excellent ratafia, connu sous le nom de *brou-de-noix*. Lorsqu'elles approchent de leur maturité, on les mange en

cerneaux. Le nouga est une espèce de conserve brûlée, faite avec des noix sèches et brûlées. C'est avec ces noix sèches qu'on retire, par expression, une première huile dont on se sert pour les fritures; la deuxième huile, tirée par l'ébullition, est d'une odeur désagréable. On s'en sert à brûler et à faire du savon. Mêlée avec de la litharge, les peintres en font grand usage; leurs couleurs sèchent plus promptement. Incorporée avec l'essence de térébenthine, c'est un vernis, bon pour les ouvrages de menuiserie; il est employé par les armuriers et fourbisseurs. La décoction des racines du noyer et du brou des noix peut s'employer en teinture sans alun, la couleur est fauve. Les menuisiers et les tourneurs laissent pourrir le brou dans l'eau, pour donner aux bois blancs une belle couleur de noyer. On croit que ces infusions détruisent les punaises. Le bois de noyer est fort estimé pour faire des meubles et monter des armes. On en fabrique les meilleurs sabots. Ceux de la Louysiane et de la Virginie sont presque noirs; ce sont de très-beaux arbres, dont le fruit ne se mange qu'en cerneaux, les noix étant trop dures, lorsqu'elles sont parvenues à leur maturité. Pour en faire du pain, les habitans les broient à coups de maillet et les mettent dans l'eau. La substance farineuse se précipite au fond, et le bois s'élève à la surface; c'est ainsi qu'ils viennent à bout de retirer la matière du pain. Le noyer de Canada fournit en petite quantité une espèce de sirop, moins agréable que la liqueur de l'érable. La *noix-paicarie* a un goût de noisette. L'espèce de champignon qui croît sur le noyer, servoit autrefois de cautère. On l'appliquoit d'un bout sur la peau, on mettoit le feu à l'autre bout, et on le laissoit ainsi réduire en cendres.

NUMISMALES, ou *Nummulaires* Voyez *Pierres numismales.*

NYABEL. Arbre du Malabar, dont le fruit est fort estimé, et contient une sorte d'amandes purgatives. Avant sa maturité, on en fait un syrop vanté pour l'asthme et la toux.

OBI OCE

OBIER, *pain blanc, Caillebotte.* On distingue plusieurs espèces de cet arbrisseau. Il se plaît de préférence dans les terreins humides, fleurit dans le printems, fait très-bien dans les remises. Les oiseaux sont friands de ces baies. L'espèce dont les fleurs sont ramassées en rond, fait un effet des plus agréables dans les parterres. On la nomme *rose de bueldres*, ou *pelotte de neige.*

OBSIDIENNE. Voyez *Pierre obsidienne.*

OCA, ou *oque.* Racine dont on fait du pain dans quelques pays des Indes occidentales. Elle se mange aussi crue; mais les habitans la nomment *cavi*, lorsqu'ils l'ont fait sécher au soleil, pour la réduire en farine.

OCELLOT. Cet animal du Nouveau-Monde, orné d'une robe si belle, est d'une nature perfide, féroce. Il grimpe sur les arbres, guette les animaux, fond sur eux : plus altéré de leur sang qu'avide de leur chair, il commet bien des meurtres pour étancher sa soif ardente. Timide, il fuit à l'approche d'un chien, se sauve sur les arbres. Les mœurs du mâle sont si brutes, si sauvages, qu'il n'a aucun égard, même pour sa femelle, lorsqu'on leur jette à manger. La femelle tremblante n'ose approcher; elle attend

patiemment qu'il ait satisfait son appétit vorace; heureuse s'il daigne lui laisser quelques morceaux dont il ne se soucie pas.

OCHRES. Ce sont des espèces de terres produites par la décomposition des vitriols de fer, de zinc ou de cuivre. En rendant à ces terres leur phlogistique, elles reparoîtroient sous une forme métallique. Les ochres varient par leur consistance, par leur couleur. Les unes ont la dureté de la pierre, les autres sont friables sous la forme de poudre. L'intensité de leur couleur peut dépendre de divers accidens et du mélange des terres argilleuses ou calcaires qui se trouvent combinées avec elles. Le fer se rencontre très-fréquemment en bancs très-considérables sous la forme d'ochres. La connoissance des terres avec lesquelles il peut être mêlé, est très-importante. La réduction métallique en devient alors plus facile. Les ochres exposées à des degrés de feu plus ou moins forts, peuvent paroître sous des couleurs diverses. Le *jaune de Naples* que l'on emploie en peinture, ne peut être qu'un ochre de fer. Le *verd*, le *bleu de montagne*, sont des ochres de cuivre. On emploie les ochres pour la peinture. Les ochres ferrugineuses sont astringentes et dessicatives.

OCOLOXOCHITI, ou *fleur-de-tygre*. Plante du Mexique, dont les fleurs ressemblent au glayeul, la racine au poreau, et dont la fleur est d'un rouge fort vif, mais tacheté. On vante extrêmement la vertu de sa racine, prise dans l'eau, pour éteindre la plus ardente fièvre.

OCOSCOL. Grand arbre de la Nouvelle-Espagne, qui a ses feuilles semblables à celles du lierre, dont le tronc, incisé, rend une résine liquide et rougeâtre, qui s'appelle *liquidambar*. Elle est en usage dans les médecines. Celle qui

se tire par expressions ne sert qu'à parfumer des gands.

ODONTHOPETRE. Voyez *Glossopètre*.

ŒIL. C'est par cet organe que nous jouissons de l'Univers ; sans lui, toutes ces merveilles seroient pour nous comme n'existant pas. Nous ne connoîtrions la présence des corps que dans le moment où nous en serions frappés ou accablés. L'organe de l'œil est composé de membranes et d'humeurs de diverses densités. Le nerf optique entre dans l'orbite de l'œil couvert de la *dure-mère*, cette membrane se gonfle et forme le globe extérieur qu'on nomme la *sclérotique*. La *pie-mère*, qui est la membrane interne du nerf, forme un second globe avec elle ; delà naissent les chambres dans lesquelles sont contenues les humeurs *aqueuses*, *cristallines* et *vitrées* : la substance du nerf forme la rétine, sur laquelle les objets viennent se peindre. Par le rapport divin qui se trouve entre cet organe et l'océan de lumière qui nous environne, tous les objets viennent se peindre avec leur couleur naturelle et sans se confondre sur notre rétine. Avec quel art merveilleux, dans un espace de six ou sept lignes, se trace le tableau de six ou sept lieues d'étendue ! Chaque objet s'y peint avec fidélité. La lumière se réfléchit de dessus l'objet qu'on regarde, entre dans le petit trou placé au milieu de l'*iris coloré*, y subit des réfractions différentes en passant à travers l'humeur aqueuse, cristalline et vitrée, arrive par ces admirables combinaisons en faisceaux qui peignent l'objet sur la rétine, organe du sentiment.

ŒIL-DE-CHAT. Cette pierre est une espèce d'agate très-fine. Des accidens heureux lui donnent quelque ressemblance avec l'œil des chats. Lorsqu'elle est parfaite, elle est très-es-

timée. L'œil-de-chat est rare, susceptible d'un beau poli. Placé entre l'œil et la lumière, il présente un spectacle fort agréable.

ŒIL-DU-MONDE, ou *chatoyante des lapidaires.* Cette pierre demi-transparente, dure, cependant un peu poreuse, prend un très-beau poli. Exposée au soleil, elle en réfléchit continuellement l'image. On prétend que, mise dans l'eau, pendant quelques minutes, elle paroît plus transparente, mais perd cette propriété en se séchant.

ŒIL-DE-SERPENT. Voyez *Crapaudine.*

ŒILLET. Ces fleurs font l'ornement des jardins, par leur beauté, leur odeur agréable, leur taille légère. Quelle variété dans les couleurs, dans les nuances! On les multiplie de semences, de boutures, de marcottes. La bouture est la voie la plus certaine. Les œillets demandent une terre douce, bien préparée. Les soins de la culture relèvent beaucoup la beauté et les graces qu'ils ont reçues de la nature. L'*œillet de la Chine* présente les variétés les plus élégantes. Sa beauté délicate est sujette à se flétrir, à dégénérer. On doit, pour multiplier l'espèce, recueillir la graine des plus belles. L'*œillet d'un beau rouge pourpré, à odeur de girofle*, s'emploie dans les ratafias. On prépare avec les œillets, des poudres odorantes, des conserves. Le vinaigre où l'on a fait infuser des œilles, est estimé cordial et antipestilentiel.

Œillet-d'inde. Cette fleur orne très-bien les parterres en automne. Il seroit à desirer qu'on trouvât le moyen de lui enlever son odeur désagréable. Ses feuilles, appliquées extérieurement, sont résolutives. Leur usage intérieur est regardé, par quelques personnes, comme dangereux.

ŒNANTHE, *Filipendule aquatique*, ou *Persil des marais*. L'on en distingue de deux espèces; la première, à feuilles d'ache, est apéritive, dissipe les vents, appaise les douleurs des hémorroïdes; la seconde espèce à feuilles de cerfeuil, est un poison corrosif très-dangereux. L'huile, le lait, les adoucissans, sont les meilleurs antidotes.

ŒNAS. Espèce de pigeons sauvages, qui aime fort le raisin. Son bec est long et pointu; sa queue grise et noire; la tête, les aîles et le ventre cendrés. Sa chair est rude, mais on la prétend bonne pour l'épilepsie.

ŒPATA. Grand arbre des Indes orientales, qui croît sur le bord de la mer parmi le sable. Son fruit mêlé avec des ingrédiens onctueux, quand il est verd, compose un cataplasme excellent pour amollir les tumeurs, sur-tout pour mûrir et dissiper la rougeole et la petite vérole.

OESTRE. Ce genre d'insectes est un des plus curieux. On en distingue plusieurs espèces, à raison des différens endroits où ils déposeent leurs œufs. Les uns, instruits par la nature que leurs œufs ne peuvent éclorre que sous la peau des animaux, tels que taureau, vache, rhenne, cerf, chameau, s'attachent sur eux au moment de faire leur ponte. De la partie postérieure de leurs corps sort une tarière ou bistouri, d'une structure merveilleuse. C'est un cylindre écailleux, composé de quatre tuyaux qui s'alongent comme les lunettes. Le dernier est armé de trois crochets; c'est le bistouri avec lequel les oestres percent les cuir épais des bêtes à cornes. L'animal ne paroît éprouver aucune douleur de cette piqûre, à moins que l'insecte plongeant trop avant, n'attaque quelque fibre nerveux. Alors il va, vient, court et entre en fureur. L'œuf

éclos, le ver se nourrit des sucs de la plaie. Le lieu de son domicile forme sur le corps du quadrupède une bosse de la hauteur quelquefois de plus d'un pouce. Ce ver, parvenu à sa grosseur, perce la *tumeur*, se glisse à terre, profite pour cela de la fraîcheur du matin, afin de n'être saisi, ni par la chaleur du jour, ni par le froid de la nuit, se creuse un terrier, s'y retire. Sa peau se durcit, forme une coque très-solide. Là il se change en nymphe, puis en insecte aîlé. Tout est prévu par la nature. La coque où l'oestre est renfermé est si forte, qu'il ne pourroit en sortir. A un des bouts est une petite calotte, qui ne tient que par un cordon très-fragile. Au premier coup de tête que donne l'oestre, la porte s'abat, la prison s'ouvre. Il va voltiger dans les airs, et s'établit dans les bois et autres lieux fréquentés par les bestiaux. On voit quelquefois les jeunes vaches couvertes de ces tumeurs jusqu'au nombre de trente ou quarante; ce sont autant de cautères qui, en faisant écouler les humeurs, procurent une bonne santé à l'animal. En *Laponie*, on prend la précaution de frotter les *rhennes* avec du goudron, du lait et de la crême de rhenne, pour empêcher que l'animal ne soit criblé par une espèce d'oestre, qui s'acharne sur eux et y dépose ses œufs. En *Angleterre*, les brebis périroient, ou du moins auroient la chair tellement remplie de ver, que l'on ne pourroit en manger, si l'on ne leur frottoit le dos et les épaules, avec un onguent de goudron, de beure et de sel. Le procéde de l'*oestre* qui dépose ses œufs dans le *fondement des chevaux*, est digne d'attention. Cet habitant des forêts choisit, pour le berceau de sa famille, les intestins du cheval, tâche de s'insinuer sous sa queue, excite des démangeaisons qui fait sortir le bord de l'intestin, s'introduit, fait sa ponte et s'en-

vole. Le cheval devient furieux, agite sa queue, donne des ruades, se roule par terre. Il y a lieu de penser que cet oestre est vivipare, et que les douleurs que ressent le quadrupède sont occasionnées par l'action du ver qui se cramponne. Ce ver est hérissé de crochets et d'épines ; ce sont autant d'ancres, qui l'empêchent d'être rejeté dehors, par la sortie des excrémens et par le mouvement péristaltique des intestins : et c'est encore dans cette structure qu'éclatent les soins et la prévoyance de la nature. Lorsque le ver a acquis sa grosseur, il se laisse entraîner à terre, s'y cache, s'y change en nymphe, et devient habitant de l'air. En 1713, on a vu, dans le Véronois et le Mantouan, nombre de chevaux périr, par la quantité de ces vers, dont leurs intestins étoient dépositaires. L'*oestre des moutons* est d'un naturel lent et paresseux, la femelle n'a d'activité que dans le moment où elle veut pondre. Elle s'introduit dans le nez des moutons, dépose ses œufs dans les sinus frontaux et se retire. Les œufs donnent naissance à des vers, qui se nourrissent de la mucosité qu'ils y trouvent. Lorsque ces vers armés de crochets se remuent ou changent de place, le mouton souffre. Cet animal, si doux, si paisible, entre alors dans une espèce de frénésie, exprime sa vive douleur par ses bonds et ses élancemens, se heurte la tête contre les arbres et contre terre. Au bout d'un temps, les vers bien nourris, sortent du nez de ces animaux avec la mucosité qu'ils rejettent, tombent à terre, s'y cachent et y subissent leur métamorphose. On vient de voir l'instinct et l'adresse de l'oestre pour percer le cuir épais des betes à cornes, pour s'introduire dans les intestins des chevaux et dans le nez des moutons. Il ne paroîtra pas moins étonnant de voir une autre espèce d'*oestre* loger ses

œufs jusques dans la *gorge du cerf*. Cet insecte se glisse avec subtilité dans le nez du cerf, trouve deux issues, dont l'une conduit au sinus frontal, l'autre, à deux bourses qui sont à l'origine de la langue. Sans se tromper, il enfile ce dernier passage, y laisse plusieurs œufs en dépôt et s'en va. Le ver y trouve le logement et la nourriture, sort au bout d'un tems du nez du cerf, tombe à terre, passe de l'état de ver à celui de nymphe, et ensuite à celui d'insecte aîlé.

ŒUFS-DE-MER. Voyez *Microscome*.

OIE. Voyez *Oye*.

OIGNON. Cette plante potagère est anti-pestilentielle. On l'a employée avec les plus heureux succès dans la dernière peste de Marseille. On faisoit cuire les oignons On en ôtoit le cœur. On y substituoit un gros de thériaque. Les malades, après avoir mangé ces oignons cruds, avoient une sueur abondante qui les sauvoit. L'oignon pelé, assaisonné avec du sel et du miel, est, dit-on, un très-bon remède contre la morsure des chiens enragés. Le coton imbibé de jus d'oignon, en dissipe les tintemens.

OIGNON-MARIN. Voyez *Scille*.

OISEAU-ABEILLE, ou *Sucefleur*. Voyez *Colibri*.

OISEAU *d'Afrique*. Voyez *Pintade*.

OISEAU-DE-COMBAT. Il porte son nom de sa passion belliqueuse. Aussi-tôt que deux mâles de ces oiseaux se rencontrent, le duel s'engage, et ne cesse que par la mort du vaincu. On le trouve en Suède. Il est de la grandeur du pluvier.

OISEAU-DE-FEU, *foulimène*. Ce bel oiseau de

de Madagascar ne s'elève pas aisément. Il meurt en hiver. Ses plumes sont d'une couleur éclatante.

OISEAU-MOUCHE. C'est la plus petite espèce de *colibri*; voyez *ce mot*.

OISEAU-DE-PARADIS. Cet oiseau est intéressant par sa forme et la beauté de son plumage. On le trouve aux isles Moluques, aux Indes. Il vole avec la vivacité de l'hirondelle; aussi l'a-t-on nommé *hirondelle de Ternate* Ces oiseaux, amis entre eux, volent en troupe. On prétend que, sujets dociles, on les voit suivre leur roi dans son vol. Toutes leurs démarchés sont réglées sur la sienne. Si un chasseur le tue, il se rend presque maître de la troupe entière. Elle ne fuit plus et périt sous les traits qu'on lui lance. On voit dans les cabinets beaucoup de ces oiseaux qui n'ont point de pattes. Les indiens les coupent, font avec ces oiseaux desséchés, tels qu'on les voit, des évantails ou des panaches, dont ils ornent leurs casques.

OISEAU-DE-PLUMES *du Mexique*, ou *couronné* Cet oiseau, dans la province d'Honduras, est des plus recherchés par la beauté et l'éclat de ses couleurs, qui le disputent à celles du paon. Ses plumes sont estimées plus précieuses que l'or. On en fait des aigrettes. Une terre où il y a beaucoup de ces oiseaux, est regardée comme un riche héritage.

OISEAU *de Scithie*. On prétend que la femelle de cette espèce d'aigle a l'art d'élever ses petits sans se donner la peine de couver. Elle les enveloppe dans une peau de lièvre ou de lapin, les place sur l'enfourchure des branches. Elle fait sentinelle auprès de ses œufs. Il en couteroit cher à quiconque voudroit les lui enlever.

OISEAU-SORCIER, ou *de mauvais augure*. Voyez *Fresaye*.

Oiseau-tailleur. Cet oiseau très-petit habite l'isle de Ceylan. Vivant au milieu d'une troupe d'ennemis, tels que les singes, les serpens, etc, la nature l'a doné d'une industrie singulière pour la conservation de sa postérité. Le rameau le plus flexible ne lui paroît pas un asyle assez sûr contre ces brigands. Il prend une feuille morte, la coud à une feuille verte, son bec mince et délié est son aiguille; des fibres, du duvet et des plumes lui servent de fil. On voit de ces nids dans le musœum de Londres.

Oiseau-de-tempête. On le rencontre presque par-tout en mer. Dans les tems calmes, il vole sur la surface des eaux. A l'approche des tempêtes, il s'élève à perte de vue, parcourt en un clin-d'œil l'horizon visuel, va chercher quelque abri. C'est le messager des orages. Dès que le nautonnier voit ces oiseaux se réunir en troupe sur le mât des vaisseaux, quoique la mer soit calme, qu'il ne règne point de vent, il plie promptement les voiles, se prépare à faire bonne résistance. Le présage que cet oiseau donne de la tempête, vient apparemment de ce qu'ayant les ailes fort grandes, il ressent l'impression la plus légère qui arrive dans les airs. A cette première sensation, il cherche les isles et les vaisseaux pour se mettre à couvert du danger.

Oiseau *du tropique*. Voyez *Paille-en-cul*.

OLAMPI. Gomme très-rare qui nous vient de l'Amérique; elle est dure, transparente, d'un jaune qui tire sur le blanc, assez douce au goût; et ses qualités sont détersives, désicatives et résolutives.

OLEB. Sorte de lin qu'on apporte d'Egypte, aussi bon que celui qu'on nomme *forsette*, mais de moindre qualité que le *squinanti*.

OLIBAN. Voyez *Encens*.

OLIVES. Ces coquilles sont rangées dans la classe des volutes. Leur caractère est d'avoir la lèvre en dehors et garnie de dents avec une échancrure vers le bas. L'*olive de Panama* est une des plus curieuses et des plus précieuses de ce genre.

OLIVIER. Ces arbres font la richesse de plusieurs de nos départemens Méridionaux, tels que ceux de Vaucluse, des Bouches-du-Rhône, du Var, du Gard, et de l'Hérault. Ils croissent aussi en Espagne, en Italie. On en distingue de plusieurs espèces. Les uns donnent des fruits meilleurs, plus délicats; les autres en plus grande abondance. Des premiers on retire une huile plus fine, de meilleur goût; chaque espèce est désignée sous des noms différens. Ceux qui donnent la meilleur huile sont dans les départemens du Gard et de l'Hérault, le *cormeau* à fruit de cormier, l'*ampoulan* à fruits gros et arrondis, le *moureau* à fruits précoces. On greffe ces bonnes espèces sur celles qui sont médiocres ou mauvaises. La beauté des arbres, la qualité du fruit dépendent aussi de la nature du sol Dans les terres substancielles, les arbres et les fruits deviennent plus gros; dans les terres légères, sableuses, les arbres sont moins gros, les fruits de meilleur qualité. On plante les oliviers en quinconce. Dans les intervalles on sème du grain, on plante de la vigne. Ils portent d'autant plus de fruits, qu'on les décharge de bois avec prudence. Cet arbre pousse une quantité prodigieuse de racines. Elles se conservent en terre pendant des siècles. En 1709, où les oliviers périrent, des particuliers retirèrent des racines de leurs arbres plus d'argent que ne valoit leur fonds. L'olivier à petits fruits donne les *picholines;* ce sont les meilleures à manger. On nomme *amelodes*,

celles qui les suivent pour la grosseur. Les plus grosses olives viennent d'Espagne et de Véronne. Pour confire les olives, on les cueille avant qu'elles soient dans leur parfaite maturité. On leur enlève leur amertume avec une lessive de cendre, et on les confit dans une saumure de sel aromatisée. Quelques personnes les ôtent de la saumure, les ouvrent, substituent une capre à la place du noyau, les mettent dans d'excellente huile. Ce fruit ainsi préparé excite beaucoup l'appétit. On exprime l'huile des fruits parvenus a leur maturité. Cueillis avant ce tems, l'huile auroit de l'amertume. La finesse des huiles dépend de la qualité du fruit et des soins que l'on prend pour sa préparation. Dans un terrein favorable, on plante les oliviers qui donnent l'huile la plus fine pour la table. Dans les terres substancielles les espèces donnent beaucoup de fruit. On en fait des huiles pour les savonneries et à brûler. Lorsqu'on exprime les olives, au moment de la cueillette, sans les laisser fermenter, on obtient une huile fine, delicate, mais en petite quantité. C'est la raison pour laquelle elle est plus rare. La féce d'huile récente est regardée comme un excellent remède contre les rhumatismes. On l'emploie à faire la cire à cirer les souliers. On fait des mottes à brûler avec le marc des huiles exprimées. On le nomme *grignon*. L'huile est adoucissante, émolliente, résolutive. C'est un remède des plus puissans dans les coliques et contre les poisons corrosifs. Elle entre dans plusieurs baumes et emplâtres. Elle n'est pas d'usage dans la peinture à l'huile, parce qu'elle ne sèche jamais parfaitement bien. L'*huile omphacine* des anciens étoit un suc visqueux exprimé des olives vertes. Les athlètes s'en oignoient le corps, se rouloient ensuite dans le

sable, et alloient à la lutte. La sueur qui sortoit de leurs corps, mêlée à ces substances, formoit le *strigmenta* qu'on leur ôtoit avec des étrill s. On regardoit ces raclures comme propres à détruire les condylomes et les rhagades. Les feuilles d'olivier sont astringentes, utiles dans les meaux de gorge. Un rameau d'olivier chargé de ses feuilles, est le symbole de la paix. Le bois de cet arbre est bien veiné, d'une odeur agréable, prend un très-beau poli. On en fait de jolis ouvrages.

OMALISE. Insecte rare en France, assez commun dans les pays chauds de l'Asie.

OMBLE. Poisson vorace de rivière qui ressemble beaucoup à la truitte; il a le dos et les côtes couleur de rose, et le ventre fort blanc; sa tête contient de petites pierres.

OMBU. Arbre du Brésil, moins haut que touffu, qui porte une sorte de prunes dont l'usage fait tomber les dents. Ses racines se mangent et sont si saines que les médecins portugais les ordonnent dans la fièvre comme un refrigerant.

OMELETTE. Coquillage dont l'espèce des rouleaux est couleur de rose, mêlé de blanc.

OMPHALODES. Plante basse et rampante qui ressemble au symphite, qui en est une espèce. Ses feuilles ressemblent à celles de la pulmonaire, et ses fleurs sont bleues en forme de rosette. On lui attribue la vertu d'arrêter le sang et d'adoucir les humeurs âcres.

ONAGRA. Plante montagneuse qui s'élève fort haut, en plusieurs branches, et dont les feuilles ressemblent à cell s du lys. Sa fleur est une espèce de rose; on prétend que sa racine fait le vin, comme celle de l'*œnanthé*.

ONCE. Cet animal, plus commun que la panthère, a presque son caractère, ses habitudes et ses inclinations; il est cependant plus sus-

ceptible d'éducation. Il devient si familier, qu'il se laisse carresser à la main. On le dresse à la chasse des gazelles. L'ouce n'a pas l'odorat du chien, et ne soutient pas long-tems une course suivie. Mais elle chasse à vue, grimpe sur les arbres, guette le gibier au passage, se laisse tomber dessus et s'en empare. Il y a des onces si petites, qu'un cavalier peut les porter en croupe. A la vue d'une gazelle, l'once s'élance avec légèreté, la saisit au cou en deux ou trois sauts. Lorsqu'elle a manqué sa proie, elle reste honteuse sur la place. Les fourreurs ont donné à la peau de l'once le nom de peaux de *tigres d'Afrique*.

ONICE, ou *Onyx*. Cette espèce d'agate est demi-trasparente, disposée par couches de différentes couleurs, arrangées en manière de cercles, ou par lits les uns au-dessus des autres. Plus ces pierres sont grosses, plus elles sont belles. Les zones plus tranchées, plus distinctes, les couleurs mieux opposées en rehaussent le prix. On trouve ces pierres aux Indes, dans l'isle de Ceylan, au Levant, en Bohême, en Hongrie, en Allemagne; les plus précieuses viennent d'Arabie. On fait tant de cas à la Chine des agates onyx, que l'empereur seul a droit d'en porter. Les ouvriers profitent quelquefois de la disposition naturelle des couleurs naturelles de ces pierres. Lorsqu'il se trouve trois cordons de couleurs en forme circulaire, ils enlèvent le premier, évident le second, et vendent ces pierres, ainsi taillées, à des personnes peu instruites, pour des yeux d'animaux pétrifiés. On en fait des bagues et des cachets.

ONOSME. Plante dont les feuilles ressemblent à l'orcanette, et qui ne jette ni tiges, ni fleurs, ni graines; ne consistant que dans

quelques feuilles molles éparpillées par terre ; on prétend qu'elle fait avorter les femmes.

OOLITHES. Il y en a deux espèces. Les véritables, très-rares, sont des œufs d'animaux pétrifiés. La preuve la plus convaincante de leur existence, est le crabe conservé dans le cabinet de d'Annone à Basle. Ce crabe est chargé d'œufs pétrifiés, à l'endroit même où ces œufs sortent de l'animal. Les faux Oolithes, connus sous le nom de *cenchrites*, *méconites*, *lhacites*, *ætites*, *pisolites*, *stigmites*, *orobites*, et les pierres ovaires sont des substances globuleuses, de nature spatheuse, argilleuse, martiale, calcaire. Le règne végétal a aussi ses oolithes qui sont des graines pétrifiées. On en voit très peu.

OPALE. Cette pierre précieuse se trouve en Égypte, en Arabie, en Hongrie, en Bohême, en Allemagne. On la trouve ordinairement par morceaux détachés, enveloppée dans des pierres d'autre nature, depuis la grosseur de la tête d'une épingle, jusqu'à celle d'une noix. Les opales de cette grosseur sont très-rares. Les orientales sont les plus estimées. Leur éclat le dispute à celui du diamant. Elles réfléchissent mille couleurs éblouissantes, font feu avec l'acier. Les indiens font autant de cas d'une belle opale que du diamant. Les romains la mettoient à si haut prix, que le sénateur Nonius aima mieux être exilé de sa patrie, que de céder son opale à Antoine qui la lui demanda. L'éclat brillant de ces pierres dépend de la réfraction des rayons de lumière qui se fait à la surface. L'art rival de la nature, dans la contrefaction des pierres précieuses, ne parvient à imiter celle-ci que très-difficilement. On en a cependant apporté une factice d'Egypte qui a trompé l'œil

des jouailliers du Levant, si experts dans cette con oissance.

OPASSUM. Voyez *Didelphe.*

OPHRIS. Plante vulnéraire, qui ressemble à l'ellébore blanc, et dont la racine est revêtue de petits filamens très odorans. Elle ne jette que deux feuilles, et sa tige est garnie de petites têtes, où il sort de petites fleurs blanches, en forme de petites langues. Cette plante a la propriété de noircir les cheveux.

OPIUM. C'ést le nom du jus condensé, tiré par incision, des têtes de pavot d'Inde. Le plus pur est en gouttes blanches. Il nous vient de la Grèce, du royaume de Cambale et des environs du Grand-Caire, en Egypte. Il y en a de noir et de jaune. L'opium des boutiques n'est que du méconium, qui est le jus de toute la plante tiré par expression. Les turcs gardent pour eux le véritable opium. On prétend qu'il inspire la vigueur et la joie. Les turcs n'en font cependant pas un usage immodéré, comme on le pense. Ceux qui en prennent sont regardés comme des débauchés. Quoiqu'il en soit, l'usage de l'opium a quelquefois les suites les plus funestes. Il conduit à la mort par la voie du sommeil. Pris avec excès, il excite graduellement la gaîté, le hoquet, l'anxiété, le vomissement, les syncopes, l'absence d'esprit, les vertiges, le rire sardonique, la stupidité, la rougeur du visage, l'embarras de la langue, le gonflement des lèvres, la difficulté de respirer, les sueurs froides, la défaillance, un profond sommeil et la mort. On échappe quelquefois à ces accidens; mais c'est après un abondant flux de ventre ou une grande démaigraison de la peau, accompagnée d'une transpiration copieuse à odeur d'opium. La saignée, les émétiques, les sternutatoires, les acides, les vésicatoires, les sels volatils

volatils sont les remèdes usités contre les effets de l'opium. Cette substance résino-gommeuse, appliquée extérieurement sur la peau, est un dépilatoire : sur le périné, il réveille les sens et les organes de la génération, ou les engourdit : sur la tète en trop grande quantité, il relâche les nerfs, cause la stupeur, la paralysie, et quelquefois la mort. Après des effets aussi tragiques, il est bien surprenant que les turcs en prennent jusqu'à la dose d'un gros, lorsqu'ils se disposent au combat, pour acquérir plus de valeur et un plus grand mépris des dangers. Il n'y a que l'habileté du médecin qui puisse diriger les effets de l'opium, qui ne sauroit être pris avec trop de précaution.

OPPOPONAX. Voyez *Grande berce*.

OPUNTIA. *Raquette*, *Figuier d'Inde*, *Nopal*. On distingue plusieurs espèces de ces plantes originaires d'Amérique. Elles diffèrent par la grandeur de leurs feuilles, de leurs fleurs, de leurs fruits ; par la couleur et la longueur des épines. Ces épines sont si fortes et si longues dans certaines espèces, qu'elles servent d'épingles aux habitans. Les petites épines causent des piqures cuisantes. Si on ne les enlève pas dans le moment où l'on est piqué, elles sont quelquefois plus d'un mois à sortir. Une particularité singulière, c'est que la fleur ne paroît qu'après le fruit, et à son extrémité. On la voit s'épanouir lorsque le fruit paroît presque mur. Elle s'ouvre à la chaleur du soleil et se referme à l'approche de la nuit. Les étamines sont douées d'une grande sensibilité. Si l'on en touche les filets, elles se replient. Les anthères ou sommités élancent à l'instant la poussière fécondante qu'elles contiennent. On observe le même phénomène dans l'*hélianthème*. Les indiens

cultivent autour de leurs habitations l'espèce de nopal à fruits rouges. C'est sur ses feuilles qu'ils élèvent la *cochenille*, insecte précieux qui fournit une si belle couleur; voyez *Cochenille*. Ce fruit ne contribue pas peu à la leur communiquer; les indiens en retirent une belle couleur rouge. Il donne la même couleur à l'urine de ceux qui en mangent. On n'éprouve point cependant la moindre douleur. On multiplie cette espèce en piquant en terre les feuilles un peu desséchées. Les plantes, pour réussir, demandent une chaleur égale à celle de leur climat natal. L'espèce qui croît en Italie passe cependant très-bien l'hiver dehors, ainsi que celle de la Caroline et de la Virginie, si elles sont placées à une bonne exposition.

OR. C'est le plus compact, par conséquent le plus pesant de tous les métaux parfaits et imparfaits. Il est aussi le plus pur et le plus ductile. A peine élastique, à peine sonore, il résiste à tous les acides agissans séparément. Il y a deux grands dissolvans de l'or : l'un composé de l'acide marin et nitreux, c'est l'*eau régale*; l'autre est la combinaison de l'alkali fixe avec le soufre. Il est connu sous le nom de *foie de soufre*. L'or est inaltérable à l'air, à l'eau et au feu. Sa pesanteur spécifique le fait précipiter au fond du vif-argent. Il s'écrouit sous le marteau. Sa couleur naturelle est plus ou moins foncée. Celui d'Europe est plus jaune que celui d'Amérique; mais par l'alliage, on lui donne des nuances très-variées. Il s'échauffe à raison de sa densité. A peine a-t-il rougi, qu'il entre en fusion. Sa couleur alors est d'un verd tendre comme l'aigue marine. L'or se trouve dans des mines qui lui sont propres. Il y en a en Asie, en Afrique, et en très-grande quantité dans l'Amérique Méridionale.

Les mines, autrefois communes en Europe, et sur-tout en Espagne, sont presqu'épuisées ou négligées à cause de leur peu de valeur, ou ignorées. On travaille cependant encore quelques mines en Suède, en Norwège et en Hongrie. La matrice ordinaire de l'or est le quartz, quelquefois le fer ou l'argent. Il est en grains, en feuilles ou en masses. On le reconnoît lorsqu'il blanchit à la vapeur du mercure, et qu'il ne s'altère point au feu. On observe que l'or n'est jamais minéralisé par le soufre, ni par l'arsenic, et que la plus légère vapeur de l'étain suffit pour lui faire perdre sa malléabilité qu'il recouvre par la fusion. En le mêlant avec l'étain, on en tire une très-belle couleur pourpre, utile pour la peinture des émaux et de la porcelaine. Une partie des grandes rivières qui prennent leur source dans les hautes montagnes, charient de l'or presqu'en poudre. La récolte en est pénible. C'est un ouvrage de patience et peu fructueux auxquels se livrent quelques paysans après les travaux de la campagne. En Amérique cette opération est plus utile. Dans quelques rivières de l'Afrique il s'en trouve en grains rouges et transparens; c'est ce que l'on appelle *or en grenats*. On retire aussi de l'or du Lapis lazuli de Perse. Ce métal, le principe de l'aisance, l'auteur du luxe, l'idole de l'avarice, la cause mobile des actions humaines, se plie facilement à tous les caprices du goût et de la mode. On l'emploie à masquer tous les autres métaux. Sa grande ductilité le rend propre à cet usage. Une once d'or peut recouvrir et dorer très-exactement un fil d'argent long de quatre cents quarante-quatre lienes. Il y a chez les batteurs d'or quatre espèces d'or en feuilles. Celui qui sert aux damasquineurs s'appelle *or d'épée*. Il y avoit chez les gaulois des fabriques uni-

quement occupées à damasquiner les armes. Celui qu'emploient les armuriers est moins beau ; c'est l'*or des pistolets*. L'*or des relieurs* est le troisième. Enfin, celui qui sert à couvrir les médicamens, est le dernier. On l'appelle *or d'apothicaire*. On nomme *or trait* celui qui a passé à la filière. L'*or en lames* est un fil applati entre deux rouleaux d'acier. Ainsi préparé, on l'emploie dans les manufactures des étoffes, des broderies et des galons. L'*or en coquilles* provient des rognures des feuilles broyées et incorporées ensemble avec du miel. Cette préparation se met dans des coquilles, et sert aux peintres en miniature. L'*or fulminant* est la dissolution de ce métal par l'eau régale précipitée par l'alkali volatil. Ses effets sont plus violens et plus terribles que ceux de la poudre à canon. On ne sauroit le manier avec trop de précaution. La chaleur, le frottement occasionnent son inflammation et son explosion. Il en coûta la vue et presque la vie à un jeune homme qui, après avoir versé de l'or fulminant dans un flacon, voulut le fermer ; un grain pris entre le bouchon et le gouleau, s'enflamma par le frottement ; l'explosion fut semblable à un coup de fusil. Le flacon se brisa en éclat, le renversa par terre et lui crêva les deux yeux. On use du terme de *karat* pour désigner la pureté de l'or. Celui qui est à vingt quatre karats est au plus haut dégré qu'il puisse être ; mais il n'y en a point à ce titre.

OR BLANC. Voyez *Platine*.

OR DE CHAT. Voyez *Mica*.

ORANGER. Cet arbre, originaire des climats chauds de l'Asie et de l'Europe, est un des plus beaux ornemens de la nature. Il est toujours couvert de feuilles d'une belle verdure, embaume les airs, donne des fruits délicieux.

Il y en a plusieurs espèces. On peut faire la division générale d'orangers à fruits doux et à fruits aigres. Quoiqu'il ne réussisse naturellement que dans les climats chauds, on l'élève ici en le garantissant du froid pendant l'hiver dans les orangeries.

Les *orangers nains* sont très-agréables par leurs petites feuilles et la quantité de fleurs dont ils se couvrent. Les orangers les plus remarquables sont l'*oranger hermaphrodite ;* son fruit participe de l'orange et du citron, l'*orange cornue*, le *pampelmouse*, espèce d'orange de la grosseur de la tête. On multiplie les orangers de marcottes, de pepins. La petite espèce de citron doit être préférée pour y greffer les espèces que l'on desire. La culture des orangers est trop connue pour en parler. On prétend qu'il vaut mieux les mettre dans de grands vases de terre, comme font les genois, que dans des caisses. Ces pots s'échauffent plus aisément, se refroidissent moins vîte. Lorsque ces arbres sont attaqués par les *gallinsectes*, il faut les laver avec du vinaigre. Les fleurs communiquent leur parfum aux liqueurs, aux pommades, aux essences. On en fait des conserves délicieuses. Les fruits sont rafraîchissans. On retire par la simple expression de leur écorce, une huile essentielle ; et les fleurs et les fruits donnent l'odeur et les saveurs les plus sensuelles. On les nuance de mille manières.

ORANG OUTANG. Ce singe est originaire des pays chauds de l'Afrique et de l'Asie. Quelques voyageurs lui ont donné les noms de *pongos*, *de jocko*, *d'homme sauvage*, etc. Il devient aussi grand que l'homme. Presque semblable à lui par la forme, par l'ensemble, par sa démarche et par ses mouvemens, il en diffère encore moins par l'organisation intérieure. Même

disposition dans la structure animale, même conformation; sa langue mobile auroit la faculté d'articuler, s'il étoit comme l'homme doué de la pensée. L'orang-outang livré à lui-même, libre, indépendant, vit dans les bois de fruits, de racines, ne mange point de chair, dort quelquefois sur les arbres, se construit souvent une petite cabane de branches entrelassées, pour se mettre à l'abri de l'ardeur du soleil et de la pluie. Les orangs-outangs sont forts, robustes, agiles et hardis, vont de compagnie, se défendent avec des bâtons, attaquent l'éléphant, le chassent de leurs bois. On assure qu'un seul tiendroit tête à dix hommes. Passionnés pour les femmes et pour les filles, ils tâchent de les surprendre, les enlèvent, les portent dans leur retraite, les gardent avec eux, les nourrissent très-bien, ont pour elles les petits soins, les petites attentions, et les excèdent par leur galanterie. Le besoin les rend industrieux. Lorsque les fruits leur manquent dans les forêts, ils descendent sur le rivage, croquent les crabes, les homas, les coquillages. Ils sont principalement friands d'une espèce d'huître très-grosse, très-forte: apperçoivent-ils ces huîtres ouvertes, ils ramassent une pierre, s'avancent, la jettent dans la coquille; l'huître ne peut pas se fermer, notre gourmand ne craint plus d'avoir la main prise, il retire adroitement le poisson et le mange. On prend ces animaux dans des filets; ils s'accoutument à la vie domestique, sont susceptibles d'éducation, deviennent doux, paisibles, familiers et même honnêtes et polis; mais à leur vivacité naturelle, flétrie par l'esclavage, succède une espèce de mélancolie qui semble annoncer le regret de la liberté. On a vu de ces singes rendre à leur maître tous les services d'un laquais adroit, officieux et intelligent, rincer des verres,

verser à boire, tourner la broche, piler dans les mortiers, aller chercher l'eau dans des cruches à la rivière voisine; en un mot, remplir tous les autres petits devoirs du ménage. Si on leur donne une éducation un peu plus distinguée, ils se présentent avec décence, se promènent en compagnie avec un air de circonspection, mangent à la table du maître avec propreté, boivent peu de vin, plus de lait et de thé, donnent la main par politesse, font leur lit. Les femelles sont très-modestes, et ont grand soin de cacher leur nudité. Le mâle et la femelle vivent ensemble dans la plus grande intelligence. L'instinct est si voisin du sentiment dans l'orang-outang, qu'il semble connoître son mal et le remède. On en avoit embarqué un qui tomba malade, on le saigna deux fois du bras. Toutes les fois qu'il se sentoit incommodé, il présentoit le bras comme pour demander une saignée.

ORBIS. Gros poisson de mer sans écailles, dont la forme est sphérique ou orbiculaire; sa peau est dure et piquante, de couleur cendrée et marquetée. Sa tête ne paroît point séparée de son corps. Il ne se trouve guères que dans la mer d'Égypte, ou à l'entrée du Nil. On nous en apporte les dents broyées, comme un remède pour la dyssenterie et l'hémorragie.

ORCHANETTE. L'écorce de la racine de cette espèce de buglose du Levant, de Languedoc et de Provence, contient une couleur rouge. On l'emploie en teinture. C'étoit le fard des anciens. On s'en sert pour colorer les pommades, les onguens qu'on veut déguiser. Les cuisiniers s'en servent pour imiter la sauce ou beurre d'écrévisse.

ORCHIS. Plante dont les feuilles ressemblent à celles de l'olivier, et dont les fleurs sont

rouges. Ses racines, qui sont doubles se mangent cuites. Il y a une autre espèce d'orchis, dont les feuilles sont beaucoup plus longues, et ressemblent à celles du poreau, mais qui n'est pas différente de l'autre par ses racines.

OREILLE. Voyez *Os de l'oreille*.

OREILLE DE BALEINE. Elle est placée derrière l'œil. C'est un conduit couvert d'un épiderme et au fond duquel est un os en forme de coquille. L'adresse du pêcheur consiste à enfoncer le harpon dans cet endroit foible et sensible. Cet os est mal nommé dans les apothicaireries, *pierres de tiburon*.

OREILLE DE MER. On trouve cette espèce de coquillage univalve aux Indes, sur les côtes de Bretagne. L'animal périt dès qu'on le détache du rocher. On observe plusieurs trous à sa coquille; c'est par-là qu'il rejette ses excrémens. A mesure qu'il grandit, il fait de nouveaux trous. Quelques-unes cependant ne sont point perforées. Les oreilles de mer sont plus curieuses et plus chères, si elles contiennent des semences de perles. On emploie ces coquillages à cause du brillant de leur nacre à décorer les grottes et les cascades. Au Sénégal, on trouve nombre de ces coquillages. Les nègres les aiment beaucoup.

OREILLE D'OURS. Ces fleurs le disputent à la tulipe par leur étoffe veloutée. Elles ont un air fin, une odeur suave, l'avantage de fleurir deux fois. Lorsqu'on sait disposer avec goût sur un théâtre le contraste agaçant des couleurs et des nuances, c'est un tableau des plus riches et des plus piquans. On préfère les fleurs simples aux doubles. Ces dernières n'ont point le coup-d'œil qui fait la principale beauté de cette fleur. On en conserve aisément les plus heureuses variétés. Les œilletons qui croissent sur les côtés, donnent,

en les détachant et les plantant, les mêmes fleurs que la tige principale. Celle-ci, par cette opération, en porte des fleurs plus belles et mieux nourries. Les petits soins qui font le plaisir du fleuriste, ne contribuent pas peu à la beauté et à l'embonpoint de la fleur. En semant, on obtient mille variétés. La nature est d'une richesse singulière, sur-tout dans cette espèce de fleurs. On doit choisir la graine sur les plus belles, les plus grandes, les plus veloutées et les plus foncées en couleurs. A la seconde année de semence, on jouit du plaisir de sa nouvelle conquête. Une terre douce, un lieu qui ne soit point trop exposé au soleil, sont favorables au tempéramment de ces fleurs.

Oreille de souris. L'espèce la plus intéressante est celle à fleurs et feuilles blanches. Des tapis de ces fleurs ont un coup-d'œil soyeux et argentin, et font un effet très-agréable.

ORELLANE. Plante de l'Amérique, sur-tout des environs de la rivière de Surinam, qui se cultive comme l'indigo, et qui donne une teinture, du même nom, qu'on n'estime guères moins que l'indigo.

ORFRAIE. Oiseau de nuit, de couleur brune, qui vit de rapine, sur-tout de poisson. Il a les jambes courtes et couvertes d'écailles, et son cri est fort lugubre.

ORGE. Deux caractères essentiels distinguent les orges. L'*orge quarré*, ou *escourgeon*, a besoin d'être semé avant l'hiver; l'autre espèce se sème à l'entrée de l'hiver. Cette plante, ainsi que le bled, multiplie prodigieusement. Un curieux prit plaisir à Berlin de séparer d'une tige d'orge plusieurs drageons enracinés : il les planta à part. Ceux-ci en poussèrent de nouveaux qui donnèrent naissance à d'autres. Au bout de seize à dix-huit

mois, il se trouva qu'un seul grain d'orge avoit produit plus de quinze mille épis. On nomme l'orge *pain de disette*. Les pauvres s'en nourrissent dans les tems fâcheux. On l'emploie à faire la bierre. La farine en est résolutive, la décoction d'orge rafraîchissante. L'*orge perlé* est l'*orge mondé*, brisé sous une meule suspendue, et passé ensuite au crible. En Allemagne, on le mange avec le lait, le bouillon. Les ptisanes d'orge mondé sont très-bonnes pour appaiser l'ardeur des fièvres bilieuses. L'orge coupé en verd est excellent pour rafraîchir les chevaux.

ORGUE DE MER, ou *Tuyaux de mer*. Ces coquillages, composés de tubes colorés, sont d'une structure admirable. Ils adhèrent les uns aux autres par une espèce de gluten.

ORIGAN. Plante chaude, qui passe pour un antidote contre la cignë et l'opium, et qu'on employe aussi en qualité de vomitif. Ses feuilles ressemblent à celles de l'hyssope. On en distingue deux sortes, l'*entrachotique* et l'*onitis*, dont les feuilles sont plus blanches. Il y a aussi un *origan* sauvage, qu'on apporte de Candie à Venise, et sa fleur est blanche et odoriférante.

ORME. On distingue plusieurs espèces de ces arbres. Elles diffèrent par la forme de leurs feuilles, la nature de leurs bois. Parmi les espèces il y en a dont les caractères sont si peu différens qu'on ne doit les regarder que comme des variétés. L'*orme franc* vient droit, est propre à faire de très-belles allées. On a vu de ces arbres qui avoient, dit-on, dix-sept pieds de diamettre. Son bois excellent est employé par les charrons. Le *tortillard* est plein de nœuds, un peu tortu. Son bois est singulièrement estimé à cause de sa dureté pour faire des moyeux de roue. On

multiplie l'orme de semence et de drageons enracinés. Il souffre facilement la transplantation, même à l'âge de vingt ans. La *jeune ormille* forme des palissades charmantes. Elle se prête à toutes les formes que l'on desire, réussit dans des terreins où la charmille refuse de venir. En Italie on plante la vigne au pied des ormes; ils lui servent de soutien. On remarque sur les feuilles d'orme de petites vessies. Elles sont formées par le suc extravasé des feuilles à l'occasion de la piquûre des pucerons qui les habitent. On fait avec ce suc une eau merveilleuse pour les plaies; c'est l'*eau d'ormeau.* on l'exprime dans un linge; on en sépare les pucerons; on met infuser dedans des fleurs de mille-pertuis. L'écorce et les feuilles de l'arbre sont vulnéraires. La décoction des racines s'emploie dans les pertes de sang.

ORMIN. Plante dont les feuilles sont grandes et larges, et dont les fleurs sont bleues. Elle est d'uue odeur forte.

ORNE. Arbre qui croît dans les forêts et les montagnes, et dont l'écorce est lisse et roussâtre. C'est une espèce de frêne.

OROBANCHE. Cette plante garasite s'attache sur le chanvre, le lin, le bled. Elle vit et sé nourrit à leurs dépens. On en distingue deux espèces, la grande et la petite. La première, lorsqu'elle est jeune, se mange comme des asperges. On prétend que la seconde anime et fait entrer en rut les taureaux qui en mangent. Pour cet effet, on l'a nommé *l'herbe aux taureaux.*

OROBE, ou *Pois de Pigeon.* La farine de cette plante légumineuse est mise au nombre des résolutives. Les pigeons en aiment beaucoup la graine. On en a fait du pain dans

les tems de disette. Il étoit d'un mauvais goût et peu substanciel.

ORPHIE. Voyez *Éguille.*

ORPIMENT, ou *Orpin.* Cette substance minérale est composée d'arsenic et de soufre en diverses proportions, ce qui fait varier sa couleur. L'orpiment naturel est assez rare. On le distingue de l'orpiment factice, parce qu'il est en lames ou feuillets. On le trouve en masses ou en petites venules, attaché à la surface des fentes, des mines, en Hongrie, en Turquie, à New-foll, etc. On emploie l'orpiment en peinture. Mêlé avec l'indigo, il donne du verd. On s'en sert pour donner aux boiseries une belle couleur de paille. Comme les vapeurs qui s'en élèvent, sont arsénicales, on doit les éviter avec grande précaution. Les bois blancs sont quelquefois colorés avec cette substance. On en fait des peignes qui sont vendus pour des peignes de buis. Cette sophistication est dangereuse. On devroit réprimer l'usage trop fréquent de l'orpiment. Les maréchaux le font entrer dans les onguents exarotiques. Une partie d'orpiment mêlée avec deux de chaux vive, forme le *foie de soufre arsénical.* Ce foie de soufre sert à éprouver les vins lithargirisés. Si l'on en verse dans des vins suspects, le vin noircit sur le champ. Le phlogistique du soufre s'unit au plomb. La vapeur de ce foie de soufre fait paroître en noir des caractères tracés avec une dissolution de sel de Saturne. C'est ce qui l'a fait nommer *encre de sympathie.* C'est une suite des mêmes principes.

ORPIN. Le suc de cette plante appliqué extérieurement, arrête le sang, déterge les ulcères, cicatrise les plaies, adoucit les douleurs des hémorroïdes. L'espèce d'*orpin rose* est ainsi nom-

mée parce que sa racine a l'odeur de la rose. Cette racine en poudre s'applique sur les tempes pour les migraines et maux de tête.

ORSEILLE. Cette pâte molle, d'un rouge foncé, délayée simplement dans l'eau chaude, fournit un grand nombre de nuances. On en distingue de deux sortes : l'une se fabrique avec une espèce de lichen ou mousse qui croît sur les rochers en Auvergne. On l'appelle *orseille de terre*, ou *perelle* ; voyez *perelle*. L'autre se prépare avec un lichen qui croît dans les isles Canaries. On l'appelle *orseille d'herbe*. Il donne une teinture plus belle, meilleure et en plus grande quantité. Les Espagnols recueillirent autrefois beaucoup d'orseille dans les isles de Saint-Vincent et de Saint-Antoine. On a reconnu qu'elle étoit bien inférieure en qualité à celle des canaries. Voici comme on s'y prend pour la préparation de l'orseille. On développe la couleur contenue dans ces plantes par le moyen de l'alkali volatil. On les réduit en poudre fine ; on les passe au tamis ; on les arrose d'urine à demi putrifiée ; on remue plusieurs fois par jour ce mélange ; on y ajoute un peu de soude ; on obtient ainsi une pâte d'une couleur colombine. Il suffit de mettre cette pâte dans de l'eau bouillante, et d'y plonger, sans autre préparation, les étoffes que l'on veut teindre. On obtient le gris de lin, le violet, la couleur de pensée, d'amaranthe et autres nuances suivant la quantité de matière coloranthe. Elles ne sont pas de bon teint. On colore le marbre blanc à froid avec cette teinture. On y forme des veines, des taches bleues. L'orseille ou lichen de Canarie n'est pas le seul qui donne de la couleur. On en peut retirer de plusieurs lichens : il est aisé de découvrir ceux qui peuvent en fournir. On met la plante dans un bocal ; on l'humecte avec partie égale de chaux

et un peu de sel ammoniac : si le lichen est de nature à fournir de la teinture, au bout de quatre jours, la liqueur devient rouge, ainsi que la plante ; s'il n'arrive point de changement de couleur, il n'y a rien à espérer.

ORTOCÉRATITES. Ces corps pierreux cloisonnés, paroissent être des coquillages chambrés et fossiles. Mais on ne trouve point les analogues vivans dans les mers. On les nomme *queue de crabe*, lorsqu'ils en ont la figure.

ORTIES. On distingue plusieurs espèces de ces plantes. Les unes nommées *grièches*, sont armées de pointes fines, dont les piqûres occasionnent douleur, chaleur, démangeaison. Les autres ne sont point hérissées de même. La grande espèce d'ortie grièche est, en quelque sorte, une de ces plantes sécondaires utiles, qu'on pourroit substituer au chanvre. On est parvenu à en retirer des fils assez bons. Les piquans, dont sont armées les orties, font l'effet de l'aiguillon des insectes. A l'origine est placée une petite vésicule contenant une liqueur limpide. Lorsque la main touche à la plante, à l'instant la liqueur coule à l'extrémité, s'introduit dans la peau et y occasionne une fermentation douloureuse. La preuve que cet effet n'est pas produit par les piquans seuls, c'est que les orties un peu desséchées au soleil, ne piquent plus.

Orties *de mer*. Il y a un très grand nombre d'espèces différentes de ces zoophytes rangés dans la classe des mollusques. Elles diffèrent entre elles par la forme, la couleur et la nature de leur substance. La division la plus générale est en *orties fixes* et *orties errantes*. Dans les premières, le mouvement progressif est si lent, qu'il est difficile de s'en appercevoir. A peine, au bout d'une heure, ont-elle avancé de l'espace

d'un pouce. Il paroît qu'elles ne font pas toutes, lorsqu'on les manie, l'impression douloureuse des *orties*, ce qui leur avoit fait donner ce nom. Ces zoophites tendres, flexibles, sont susceptibles de prendre toutes sortes de formes; aussi les a-t-on nommés *culs d'âne*, *culs de chevaux*. Ils sont vivipares, se nourrissent de coquillages, ouvrent la bouche plus ou moins grande suivant le volume de la proie qu'ils avalent, rejettent ensuite la coquille par la même ouverture. Lorsque la bouche est ouverte, on voit toutes les cornes de l'ortie de mer qui ressemble, en cet état, à une fleur épanouie, ce qui la fait nommer *poisson-fleur*. Les *orties errantes* ne sont proprement qu'une espèce de gelée. La chaleur de la main les dissout presqu'entièrement. Dans l'eau, elles remuent avec assez de vîtesse, s'y soutiennent par un mouvement de contraction et de dilatation. Mises à sec, elles restent sans mouvement.

ORTOLAN. Ce petit oiseau de passage est fort commun dans les pays chauds. Depuis le commencement du printems, il y en a une si grande quantité aux environs de S. Jean de Bonnefont, qu'il y vient des oiseleurs de vingt lieues à la ronde. Lorsque l'ortolan est gras, c'est un mets si délicat, que le degré d'une chaleur légère, suffit pour le faire cuire. On peut se procurer un plaisir de festins assez amusant. On les enferme dans des coques d'œufs de poules bien réunies. On les fait cuire dans l'eau ou sous la cendre. On sert ces œufs sur la table.

ORVALE, ou *Toute-bonne*. Les fleurs de cette plante, ainsi que celles du sureau, infusées dans le vin du Rhin, lui donnent le goût de vin muscat. Dans les pays du Nord, on emploie cette plante dans la bierre pour lui donner

de la force. Elle porte facilement à la tête et enivre. La graine d'orvale introduite dans l'œil, en fait sortir les corps étrangers.

ORVET, *orvert*, *serpent aveugle*. On le nomme ainsi de la petitesse de ses yeux. Il habite les fentes des rochers. On le prend fort aisément. Sa morsure n'est point dangereuse.

OS. Les os forment la charpente du corps humain : ils sont d'abord cartilagineux, c'est-à-dire, composés de membranes; une matière compacte s'y dépose, leur donne de la solidité : la légèreté se trouve dans leur construction réunie à la force; leur structure réticulaire est des plus admirables; elle donne passage à une multitude de petits vaisseaux qui y portent la vie et la nourriture; un réseau soutient la moëlle, l'empêche de s'affaisser. Par-tout on reconnoît la main habile du Créateur. On voit quelquefois dans certains sujets, par des vices particuliers, des parties molles s'ossifier, tels que le foie, le pancréas, des vaisseaux, des veines, des artères. Les os, par d'autres accidens, sont quelquefois ramollis : la suite d'un lait répandu fut la cause du ramollissement des os d'une femme, dont toutes les parties du corps pouvoient se plier. L'acide développé avoit détruit la substance calcaire qui donne la solidité aux os. Comme le tissu des os est spongieux, et que leurs cavités sont remplies de liqueur et de moëlle, pour parvenir à former ces beaux recueils d'ostéologie, et à conserver les os avec leur blancheur, on a recours à quelques procédés. On fait bouillir les os à plusieurs reprises dans l'eau chaude, et on les place ensuite à l'air pour les faire sécher à l'exposition du Levant et du Midi, de manière qu'ils puissent recevoir les diverses impressions de l'air, le soleil, la pluie, la rosée : on les met sur une table couverte de sables, ils

absorbent

absorbent l'humidité. Si l'on fait macérer les os dans une eau contenant de la chaux vive, du sel de soude, de l'alun, ils acquièrent par ce procédé, qui a ses désagrémens, une plus grande blancheur. Après ces opérations, il faut enduire les os d'un petit vernis ; il les garantit de l'impression de l'air.

OS *de l'oreille.* Quelle structure, quelle organisation admirable dans ce sens ! L'air ébranlé par la voix, frappe l'oreille : le sentiment, la pensée la plus intime d'un être, est communiquée à un autre. L'oreille est ébranlée par des sons mélodieux qui se succèdent sans se confondre, et apportent le plaisir. L'air réuni dans la conque de l'oreille, frappe sur la membrane auditive, derrière laquelle est une cavité qu'on nomme la caisse. C'est dans ces cavités que sont de petits osselets, dont le premier, nommé le *marteau*, reçoit le mouvement de la membrane auditive, le communique à l'*enclume*, l'enclume à l'*étrier*, et celui-ci, à l'air qui est dans le *vestibule* et le *labirynthe* tapissé du nerf auditif. Quelle harmonie dans la construction de cette admirable machine ! Par quelle sagesse admirable, les osselets de l'oreille, et ceux qui composent le *labyrinthe*, sont-ils de la même grosseur dans les enfans que dans les adultes ! Si les instrumens de l'ouie venoient à changer, la voix des parens et les autres sons, connus de l'enfant, deviendroient pour lui étrangers et sauvages.

OSCABRION. Ce coquillage de mer multivalve a reçu diverses espèces de noms, tels que *nacelle*, ou *chaloupe de mer*, *punaise*, *cloporte*, *chenille de mer*. Les pêcheurs d'Islande étanche leur soif avec ce coquillage. L'animal qui l'habite, appartient, dit Adanson, au genre des lepas.

OSEILLE. Cette plante potagère possède toutes les propriétés des acides végétaux. Elle est rafraîchissante, antiputride, utile dans les coliques, les chaleurs d'entrailles. Les feuilles appliquées extérieurement, sont résolutives, maturatives. On en fait des conserves et un sirop. On observe que la sage nature a fait croître abondamment cette plante avec le cochléaria au Groenland, comme deux remèdes spécifiques contre le scorbut, auquel on est fort sujet dans ce pays. La racine d'oseille a la propriété singulière, lorsqu'elle est sèche, de donner à l'eau bouillante une belle couleur rouge délayée. On peut profiter de cette propriété pour faire une ptisane dont la couleur imite celle du vin, et tromper avec cette boisson, certains buveurs malades à qui il seroit dangereux d'en accorder.

Oseille. Arbrisseau de Guinée, d'un bois tendre, dont l'écorce est mince et verte, et les branches en grand nombre. Ses feuilles qui sont dentelées, ont le goût de l'oseille des jardins, et ses fleurs ressemblent à des tulipes, qui ne seroient pas bien ouvertes. On fait des fleurs et des feuilles, une sorte de gelée rafraîchissante, qui a la couleur et le goût de la gelée de groseille.

OSIER. Espèce de saule. Voyez *Saule*.

Osier *blanc*. Voyez *Peuplier noir*.

OSMONDE, *Fougère aquatique*, *Fougère fleurie*. Cette plante croît dans les lieux marécageux. Les fruits ramassés en grappes sont des capsules sphériques qui se rompent par la contraction de leurs fibres, et jettent une poussière très-fine. Comme les autres fougères, elle n'a point de fleurs apparentes.

OSTÉOCOLLES. On a ignoré pendant

quelque tems l'origine de cette substance fossile. On l'a prise pour une concrétion spathique, pour du tuf ou des incrustations, des ossemens calcinés ou pétrifiés. Les observations de Gleditsch, confirmées par l'examen de Margraff, prouvent que ce sont de vraies racines pétrifiées. Il a trouvé en terre un pin dont les racines étoient encore vivaces, et les autres changées en ostéocolles par les eaux qui ont charié de la craie, de la marne. On a attribué à l'ostéocolle des vertus imaginaires, celle d'être un spécifique pour la génération du cal dans la fracture des eaux.

OSTÉOLITHES, *Os pétrifiés.* On trouve dans les entrailles de la terre des os plus ou moins altérés qui ont appartenu à divers animaux de terre ou de mer. Les uns sont colorés et changés en turquoises, d'autres sont calcinés, d'autres susceptibles de prendre un beau poli.

OTHONNE. Plante qui produit beaucoup de rejetons, et dont les feuilles sont fort nombreuses et dentelées. On en distingue trois espèces qui ne diffèrent que par la grandeur et la couleur de leurs fleurs, dont il sort une graine noire que la médecine employe comme purgative. L'*othonne* est une sorte de camomille.

OUANDEROUS. Les singes de Ceylan ont une grande barbe comme les vieillards sauvages. Les habitans trouvent sa chair fort délicate.

OUAROUCHI. Cet arbre laiteux croît en Guyanne, à Cayenne. Les amandes de son fruit, en les faisant bouillir dans l'eau, fournissent une espèce de suif dont on peut faire des chandelles. Le lait qu'on retire de cet arbre par incision, mêlé avec du suc de citron et de l'huile, est un très-bon remède contre les vers des enfans.

OUATTE. Voyez *Apocin*.

OUAYE. Les feuilles de cette plante de Guyanne servent de tuile pour couvrir les maisons. On fait de l'amadou avec les tiges.

OULEMARY. Les feuilles de ce grand arbre de Guyanne servent aux habitans de papier pour écrire. Ils en font aussi des pipes qu'ils nomment *cigales*. Ils les roulent, et mettent dedans une feuille de tabac.

OUPELOTE. Racine d'une plante des Indes orientales, qui nous vient de Surate, au nombre des drogues médicinales.

OURS. On distingue plusieurs espèces de ces animaux. Ils diffèrent par la couleur et par les mœurs. L'on voit en Moscovie, en Lithuanie, des ours qui ne deviennent blancs que par la rigueur des froids de l'hiver, ainsi que l'hermine et le lièvre. L'*ours brun* est féroce, carnacier. On le voit dans les Alpes, en Savoie, en Canada. On voit des *ours rougeâtres* qui sont aussi carnaciers que les loups. L'*ours noir* n'est que farouche. Il refuse constamment de manger de la chair. Il est friand de fruits, de lait, de miel, lorsqu'il en a découvert, il se feroit plutôt tuer que de lâcher prise. Il habite les forêts des pays septentrionaux de l'Amérique et de l'Europe. Pris jeune, il est susceptible de recevoir une certaine éducation, gesticule, danse, semble écouter le son des instrumens, suivre grossièrement la mesure. Quoiqu'il paroisse obéissant, il faut s'en méfier, le conduire avec circonspection. Il est colérique. On doit éviter de le frapper sur le nez et aux parties de la génération. Il devient alors furieux. Il y a des traits de caractère qui conviennent aux diverses espèces d'ours. Ils ont les sens de la vue, de l'ouie et du toucher très-bons, l'odorat plus

fin qu'aucun autre animal. Aussi la membrane de l'odorat est étendue sur quatre rangs de lames osseuses ; leurs bras et leurs jambes sont charnues. Ils ont cinq orteils. Leurs doigts sont gros, courts, serrés. Ils peuvent frapper à poings fermés comme l'homme. Toutes ces ressemblances grossières avec l'espèce humaine, ne les rendent que plus difformes. Ils haïssent l'état social, ne se plaisent que dans les retraites les plus profondes, les cavernes inaccessibles et les lieux abandonnés à la vieille nature. Leur voix est un grognement mêlé de frémissement, lorsqu'ils sont en colère. Ils entrent en amour dans l'automne. On avoit dit faussement que la femelle se couchoit sur le dos pour recevoir les embrassemens du mâle. On ignore le tems de la gestation. Ils se plaisent tant à vivre seuls, que le plaisir ne les réunit qu'un moment. Le mâle établit sa solitude à une grande distance de sa femelle. Si la femelle ne trouve pas de caverne qui lui convienne, elle grimpe sur un arbre, casse des branches, ramasse du bois, se forme, sur un arbre, une retraite impénétrable à l'eau, y dépose trois ou quatre petits. Elle a pour eux les soins maternels les plus tendres. Elle ne redoute aucuns dangers lorsqu'il s'agit de les défendre. Pendant l'hiver, les ours se retirent dans leurs tanières, y restent tranquilles sans prendre de nourriture. Ils ne sont pas cependant dans un état d'engourdissement comme la marmotte ; mais la graisse dont toutes les parties de leur corps sont pour lors couvertes, est pompée par les vaisseaux, et leur sert d'aliment pendant cette saison d'abstinence. Ils lèchent aussi l'extrêmité de leurs pattes qui sont composées de glandes ou mamelons remplis d'un suc blanc et laiteux. Les *ours sauvages* sont

hardis, ne fuient point à l'aspect de l'homme, ne se détournent point de leur chemin. Si on les tire, au lieu de fuir, ils reviennent sur le coup de fusil, fondent sur le chasseur, tâchent de l'étouffer entre leurs bras, et dans leur fureur, lui ouvrent la nuque avec leurs pattes et lui arrachent la peau de la tête et du visage. Si on leur jette une pierre, un chapeau, ils courent après; c'est quelquefois le moyen d'échapper à leurs poursuites. On ne trouve point de salut même sur les arbres. Ils y grimpent même avec la plus grande légèreté. En Norvège on leur fait la chasse avec de petits chiens dressés qui leur passent sous le ventre et les saisissent par les parties. L'ours fatigué par les chiens, s'adosse contre un arbre ou un rocher pour faire face à ses ennemis. Dans cette attitude, les chasseurs le tirent entre les épaules de devant ou près de l'oreille. Lorsqu'il se sent blessé à mort, s'il y a quelque profond amas d'eau dans le voisinage, il court à cet endroit, prend une grosse pierre dans ses pattes, et frustre, en se noyant, l'espérance du chasseur. La chasse de l'ours est moins périlleuse et plus facile lorsque l'animal vient de quitter son quartier d'hiver. Ses pattes sont alors si tendres et si sensibles qu'il a de la peine à marcher. Dans les forêts et dans les campagnes de Kamschata, on voit, l'été, une très-grande quantité d'ours. Ils ne sont point farouches, n'attaquent jamais un homme à moins qu'ils ne le trouvent endormi. Ils ont une certaine prédilection pour les femmes, les suivent, ne leur font jamais de mal, leur dérobent seulement quelquefois un peu des fruits qu'elles ont ramassés. Les habitans de ce pays marchent à eux un couteau dans la main droite, le bras gauche entouré d'une corde, la main gauche

armée d'un stilet long, pointu par les deux bouts. Ils se présentent à l'ours, l'attaquent; l'animal, la gueule ouverte, s'élance sur le chasseur. Celui-ci l'attend avec autant d'adresse que de courage. Il enfonce ce stilet verticalement dans la gueule de l'ours, l'animal ne peut plus la fermer. Il l'emmène en triomphe. L'ours, forcé parles douleurs cruelles qu'il ressent, suit le chasseur sans résistance. On tue l'animal. C'est un jour de fête. On le mange avec ses voisins et ses amis. La chair de l'ours est assez bonne, mais celle des oursons est très-délicate. Dans l'automne ils sont recouverts de graisse jusqu'à dix doigts d'épaisseur; on la fait fondre. Elle fournit une huile excellente à manger. On retire de l'ours un sain-doux aussi délicat que celui du cochon. Les pieds sont le mets le plus estimé. La peau d'ours est, de toutes les fourrures grossières, la plus recherchée dans le commerce.

Ours-marin. Ces animaux amphibies habitent sur terre et dans les mers. Ils changent de climats comme les oiseaux et les poissons de passage, voguent en mer, et vont chercher, pour se livrer à leurs amours et multiplier sans trouble, les isles désertes qui sont en grand nombre entre l'Amérique et l'Asie, depuis le cinquantième degré de latitude, jusqu'au cinquante-sixième. Comme ils sont gras, ils nagent avec la plus grande facilité. Quoiqu'assemblés par milliers, ils sont toujours divisés par familles. Chaque famille est composée de cent vingt. Chaque mâle a son serrail formé de quinze jusqu'à cinquante femelles. Il les possède seul. Si quelque rival ose les lui disputer, il s'élève un combat. Les sultanes, tranquilles spectatrices, suivent le vainqueur, le lèchent amoureusement. Ces animaux sont d'une intré-

pidité singulière. Lorsqu'ils ont une fois pris un poste, rien que la mort ne peut le leur faire quitter. Ils ne permettent point à d'autres de venir s'établir trop près d'eux. S'ils se livrent quelquefois la guerre entre eux, on les voit se battre une heure entière, se tendre des piéges, se coucher tout haletans de lassitude, reprendre le combat avec une nouvelle chaleur. Chaque athlète ne quitte point la place qu'il a prise. Les autres ours, spectateurs du combat, viennent au secours du plus foible et terminent la querelle. Si deux ours en attaquent un seul, les autres, indignés de l'inégalité du combat, viennent au secours du plus foible. Il se fait des partis. La colère les enflâme, et ils se livrent des combats sanglans. L'accouplement de ces animaux se fait, dit-on, sur le bord des eaux. Ils n'ont que la tête dehors, la femelle serre le mâle entre ses bras. Celui-ci appuie mollement l'extrêmité de ses lèvres sur celles de la femelle, comme s'il vouloit la baiser. Les femelles ont, pour leurs petits, une tendresse extrême, ne les quittent pas, sont toujours avec eux sur le bord de la mer, où elles passent une partie du tems à dormir. La jeunesse folâtre sur le rivage, imite leurs pères, s'exerce déjà aux combats. Si l'un des athlètes renverse l'autre à terre, le père survient en murmurant, les sépare, caresse le vainqueur, le lèche tendrement et légèrement; car sa langue est très-rude. Il l'oblige quelquefois à se coucher sur la terre; s'il résiste, il paroît l'en aimer davantage, et semble s'applaudir et se féliciter d'avoir un successeur digne de lui. Le père témoigne moins d'affection pour les lâches. Ceux-ci sont toujours à la suite de la mère. Les autres accompagnent le père par-tout; il les dresse dans l'art des combats. Ces animaux nagent si aisément,

ment, qu'ils font deux mille d'Allemagne par heure. Ils peuvent rester très-longtems sous l'eau. Ils ont le trou oval du cœur ouvert. On en voit beaucoup dans l'isle de Béring. Les Kamtchadales les tuent avec des javelots attachés au bout d'une corde. Si l'animal revient sur la barque, ils lui coupent les pattes. La chair et la graisse des femelles sont délicates; celle des mâles est d'un goût désagréable.

OURSIN. On distingue plusieurs espèces de ces coquillages, qui se trouvent dans diverses mers. Leur structure est des plus admirables. Garnis de piquans écailleux, plus ou moins grands et durs, ce sont autant de jambes mobiles qui servent dans le mouvement progressif du coquillage. Quelques-uns ont jusqu'à deux mille jambes. Ils marchent en tout sens. Entre ces jambes sortent douze ou quinze cents petites cornes, dont l'usage paroît destiné à reconnoître le terrein. Ce sont autant de cordages à l'aide desquels ils se mettent à l'ancre dans le fort de la tempête. Dès qu'on voit ces coquillages se plonger à la mer, s'ancrer, on est sûr qu'il viendra du gros tems. La tête de ces animaux est placée à l'ouverture. Elle est armée de petites dents. A Marseille, on vend les oursins au marché comme les huîtres. On ne les ouvre que les mains gantées. On les mange, lorsqu'ils sont pleins d'œufs, comme les œufs à la coque. Il faut être fait à cet aliment qui, au premier coup-d'œil, paroît très-dégoûtant. Les coquilles d'oursins sont multivales et recherchées par les amateurs de coquilles. Elles sont d'autant plus chères, qu'elles sont bien conservées et garnies de leurs pointes. Il y a tant de variétés dans la forme de ces coquilles, qu'on les a divisées en genres et en espèces. Le *pavois d'Amérique* et l'*oursin digité* sont des plus rares. Lorsque

l'animal est mort, les pointes dont il est hérissé tombent et laissent à découvert les apophyses et petits trous sans nombre dont la coquille est couverte par compartimens.

OUTARDE. Ces oiseaux vivent en troupe pendant l'hiver, se nourrissent de grains, de fruits, d'insectes. Lorsqu'ils sont à terre en bandes, il y en a toujours un qui fait sentinelle. Du plus loin qu'il apperçoit quelqu'un, il avertit les autres par un cri La troupe s'élève de terre très difficilement. On en attrape souvent avec les lévriers, qui les saisissent quelquefois à moitié élevés dans leur vol. On voit beaucoup de ces oiseaux aux environs de Châlons et en Poitou. Les sociétés se désunissent au printems, qui est la saison des amours. Chaque couple va jouir solitairement des plaisirs. Quelquefois des rivaux se disputent une femelle, ils se battent jusqu'à la mort. On rencontre des victimes de l'amour étendus sur l'arène. Le mâle exprime ses desirs à sa femelle, comme le coq d'Inde. Il déploie sa queue, l'étend en évantail, se pavane. La peau de dessous son col s'enfle, se colore, ainsi que lorsqu'il entre en fureur. La femelle pond sur terre deux œufs blancs marqués de deux taches rouges aux gros bouts. On prétend que la femelle transporte ses œufs sous ses ailes, lorsqu'elle soupçonne qu'on veut les lui enlever. On élève des outardes dans des basses-cours. Leur chair est assez bonne.

OYE. On distingue plusieurs espèces de ces oiseaux. Ils vivent en société. On les voit arriver dans ce pays, traverser les airs à l'approche de l'hiver. Leur vol se fait en bon ordre; ainsi que celui des canards. C'est un triangle sans base. Celui qui est en tête fend l'air, dont

il soutient le choc. Les deux colonnes suivent. Lorsqu'il est fatigué, il retourne à la queue, et est remplacé par celui qui le suit. La troupe s'abat dans les plaines de bled, dans les lieux marécageux. Comme ils ne s'élèvent de terre que difficilement, un d'entre eux fait sentinelle, est aux aguets, avertit ses camarades du moindre danger. La chair de l'oye sauvage est assez estimée. Ses cuisses bien préparées sont un bon mets. On élève des oyes domestiques sur le bord des ruisseaux, des rivières. On en a vu dressés à tourner la broche comme un chien. Les femelles font deux ou trois pontes. On retire de ces oiseaux deux récoltes de plumes par an. C'est avec ce duvet qu'on fait les lits de plumes. Les plumes de leurs ailes servent à écrire. Leurs œufs sont moins délicats que ceux des poules.

Oye-nonette, *Cravant*. On nomme ainsi cet oiseau, parce que son plumage ressemble à l'habillement d'une religieuse vêtue de blanc et de noir. La femelle a tant d'affection pour ses petits, qu'elle expose sa vie pour les sauver. Elle fuit lentement, comme si elle avoit la patte cassée. Le chasseur court sur elle. Dès qu'elle voit ses petits hors de danger, elle prend son vol et lui échappe.

Oye d'*Ecosse*. Ces oiseaux multiplient singulièrement dans l'isle de Bass en Ecosse, font leurs nids sur les rochers. Comme on ne le effraie point, ils viennent jusques auprès de habitations, sont d'excellents pêcheurs, vont à la pêche pour eux et pour leurs petits. Les Insulaires vivent souvent en partie des débris de leurs tables.

Fin du Tome second.